

LE DELTA DU NIL

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

THÈSE PRÉSENTÉE PAR

JEAN LOZACH

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES.

LE CAIRE

IMPRIMERIE E. & R. SCHINDLER

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

LE DELTA DU NIL

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

THÈSE PRÉSENTÉE PAR

JEAN LOZACH

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES.

LE CAIRE

IMPRIMERIE E. & R. SCHINDLER

1935



BIBLIOGRAPHIE

La liste d'ouvrages cités ici n'est et ne saurait être que partielle. Elle signale seulement les travaux les plus importants, traitant du Delta. Mais bien des renseignements de première valeur se trouvent dispersés, soit dans la presse locale quotidienne, soit surtout dans les excellents bulletins que publient régulièrement les sociétés scientifiques d'Égypte. On trouve dans notre travail certaines références à quelques-uns de ces articles, mais il est évident que celui qui veut entreprendre une étude sur la Basse-Égypte doit dépouiller les tables de ces bulletins. La plupart des articles sont rédigés en langue européenne, française, anglaise ou italienne, et se trouvent donc facilement accessibles aux lecteurs occidentaux.

En outre, depuis de longues années, les services techniques des ministères égyptiens (Travaux Publics, Finances, Agriculture, Intérieur) font paraître de temps à autre des rapports. Ces rapports généralement rédigés par des techniciens de valeur, sont souvent des ouvrages importants auxquels il est toujours nécessaire de recourir parce qu'ils fournissent sur les questions dont ils traitent, les derniers renseignements, et les plus autorisés.

Enfin, plusieurs ouvrages de bibliographie égyptienne ont été publiés ces dernières années. On y trouvera des listes copieuses, sinon toujours complètes, de travaux concernant des questions qui touchent de près ou de loin à la géographie.

BIBLIOGRAPHIE.

I. OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES.

1. CHARLES-ROUX (J.).— *Bibliographie de l'Isthme et du canal de Suez* (L'Isthme et le canal de Suez, t. II, 1901, p. 465-540).
2. GAY (J.).— *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie...* Paris, 1875. In-8°, 312 pp. (Eg. p. 106-183).
3. GUÉMARD (Gabriel).— *Essai de bibliographie critique de l'Institut d'Egypte et de la Commission des Sciences et Arts* (B. I. d'Eg. t. VI 1923-1924, p. 135-157).
4. IBRAHIM HILMY (Prince).— *The Literature of Egypt and the Sudan from the earliest times of the year 1885 inclusive. A Bibliography.....* London 1886-1888. 2 vol. grand in-8°, VIII+398-459 p.
5. JOLOWICZ (H.).— *Bibliotheca Aegyptiaca. Repertorium über die bis zum Jahre 1857 in Bezug auf Aegypten, seine Geographie, Landeskunde.....* 1858-1861, in-8°, 244+75 p.
6. LORIN (H.).— *Bibliographie géographique de l'Egypte publiée sous la direction de...* Société Royale de Géographie d'Egypte, t. I. Géographie physique et géographie humaine, in-8°, XVI+472 p. Le Caire 1928. T. II, Géographie historique et histoire de la géographie. Le Caire, 1929, in-8°, 263 p.
7. MAUNIER (R.).— *Bibliographie économique juridique et sociale de l'Egypte moderne* (1798-1916). Société Sultanieh d'Economie politique..... Le Caire, 1918, in-8°, XXII + 372 p.
C'est là un répertoire essentiel qu'on complètera par :
8. GUÉMARD (G.).— *Supplément à la Bibliographie économique, juridique et sociale de l'Egypte moderne.....* (Eg. Contemp. t. XVI, 1925, p. 240-260).
9. MINISTRY OF PUBLIC WORKS, EGYPT.— *Index to Annual Reports Irrigation Dept., 1884-1920.* Cairo, Government Press, 1923. in-8°, 84 p. (Table par auteur et par matières).

10. SHERBORN (C. Davies).— *Bibliography of Scientific and Technical Literature relating to Egypt*, (1800-1900)..... Cairo, Survey Dept. 1910, in-8^o, I+II+157 p. — Réimprimé en 1915, Cairo, in-8^o, 155 p.

Pour les années postérieures à 1925, consulter la Bibliographie géographique critique publiée chaque année chez Colin, Paris, ainsi que le Bulletin bibliographique, plus complet, mais non critique, qui paraît tous les ans dans le Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Egypte.

Pour les publications officielles, il est indispensable de consulter : « Government Publications office. Catalogue of publications in store » qui paraît depuis 1916, irrégulièrement.

II. PÉRIODIQUES

La liste des périodiques paraissant en Egypte est assez longue. On ne cite ici que les plus importants, et dont l'étude est indispensable à qui entreprend un travail sur la Basse-Egypte.

1. *Bulletin de l'Institut Egyptien* (d'Egypte). In-8^o, paraissant depuis 1859. Tables.
2. *Mémoires ou travaux originaux présentés et lus à l'Institut Egyptien* (d'Egypte).
3. *Bulletin de la Société Royale* (autrefois : *Khédiviale, Sultanieh*) *de Géographie d'Egypte*. In-8^o, depuis 1875. Tables allant de 1875 à 1927 (Vol. I à XV), publiées en 1928 par M. H. Munier.
4. *L'Egypte Contemporaine*. Revue de la Société Royale (autrefois Khédiviale, Sultanieh) d'Economie Politique, de Statistique et de Législation. Paraît depuis 1910. Tables.
5. *The Cairo Scientific Journal*. Organe de la Cairo Scientific Society. Paraît depuis 1906.
6. *Journal of the Royal (Khedivial, Sultanieh) Agricultural Society*. Paraît depuis 1899.
7. *Bulletin de l'Union (syndicale) des Agriculteurs d'Egypte*. Mensuel depuis 1901. (Interruption de 1906 à 1909). Tables.
8. MINISTRY OF PUBLIC WORKS.— *Annual report*. Part II.—Irrigation.

9. MINISTRY OF AGRICULTURE, EGYPT.— *Technical and Scientific Bulletin.*

Publication paraissant à des dates irrégulières, sous forme de volumes consacrés à des monographies.

10. MINISTÈRE DES FINANCES (*Service de la Statistique*).— *Annuaire statistique de l'Égypte.*

Un fort volume, grand in-4^o donnant des renseignements précieux sur les statistiques économiques et sociales (commerce, valeurs, agriculture, industrie, répartition de la propriété, etc.).

Paraît depuis 1909; les trois premières années ont été publiées en anglais sous le titre: "*Statistical Yearbook of Egypt.*"

III. CARTOGRAPHIE

CARTES MODERNES

1. EGYPT.— *Carte à l'échelle de 1: 10,000* (sans cotes de niveau), incomplète. Survey Dept. Egypt.
2. » *Carte topographique à 1: 25.000.* Nouvelle, mais encore incomplète. Survey Dept. Egypt.
3. LOWER EGYPT.— 1: 50.000, feuilles réunies en Atlas. Survey Dept. Egypt.
4. » » 1: 100.000, Courbes de niveau. Survey Dept Egypt.
5. » » 1: 250.000, Survey Dept. Egypt.
6. » » 1: 500.000, Survey Dept. Egypt.
7. ATLAS OF EGYPT.— *A series of Maps with Descriptive Text illustrating the Orography, Geology, Meteorology and Economic conditions.* Eg. Government, Survey of Egypt. MCMXXVIII. Un vol. de 0m.85 × 0.70, 31 pl. et 11 pages de texte explicatif.
8. METEOROLOGICAL ATLAS OF EGYPT. Prepared by the Physical Dept. Survey of Egypt, Giza. MCMXXXI gd. in-8^o (36 × 60 cm.), XV p., + 41 planches.

CARTES HISTORIQUES OU SPECIALES

9. DESCRIPTION DE L'EGYPTE.— *Atlas géographique. Carte topographique de l'Égypte... levée pendant l'expédition de l'armée*

- française... construite par M. Jacotin, gravée à l'échelle de 1 millimètre pour 100 mètres... Paris, 1826 (2^e édition).
10. *Carte historique, physique et politique de l'Egypte, dressée par le Chevalier Lapie, 1^{er} géographe du Roi...* Echelle, 1 : 1.250.000. Paris, 1828.
 11. LINANT PACHA ET MAHMOUD BEY.— *Carte de la Basse-Egypte dressée d'après les travaux de l'Expédition française.* Echelle 1 : 400.000.
 12. LINANT DE BELLEFONDS.— *Carte hydrographique de l'Egypte où sont indiqués les travaux exécutés ou à exécuter d'après les ordres de Méhémet Ali, avec le projet de la communication directe des deux mers au travers de l'Isthme, 3 feuilles, 1854-1855, I. Basse-Egypte.* Echelle 1 : 250.000.
 13. *Carte hydrographique de la Basse-Egypte et d'une partie de l'isthme de Suez. Gravée en 1855, d'après les travaux de M. Linant de Bellefonds, revue et complétée en 1882.* Echelle 1 : 250.000 (juillet 1882).
 14. *Carte de la Basse-Egypte dressée pour le service de l'Administration des domaines.* Echelle, 1 : 400.000. Paris, 1882.
 15. *Carte de la Basse-Egypte dressée par ordre des Domaines de l'Etat Egyptien.* Echelle, 1 : 400.000. Paris, 1888.
-

IV. OUVRAGES CLASSÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DE NOMS D'AUTEURS.

1. ALADJEM (R).— *Seasonal Variation in Salinity of water of some drains of the First Circle of Irrigation.* Ministry of Agr., Egypt. Tech. and Scient. Service. Bull. No. 66, Govt. Press, Cairo, 1926, 4 pages et 5 diagr.
Le même dans Bull. Union Agriculteurs Eg., N^o 173, Le Caire, 1926.
2. ALADJEM (R).— *Le fumier de ferme en Egypte et son emploi comme combustible sous forme de "Gilla"* (Bull. Un. Ag. Egypte, mars 1928, N^o 189, p. 25-32).
3. AMER (Mustafa).— *The ancient Trans-Peninsular routes of Arabia* (Congrès Intern. de Géographie. Le Caire, 1925. C.r.t. V, Le Caire, 1926, p. 126-140. Une carte h.t.).

4. AMICI bey (F).— *L'Egypte ancienne et moderne et son dernier recensement*. Alexandrie, 1884. In-8°, XV+326.

Fournit des renseignements succincts sur les travaux et les résultats du recensement de 1882, recensement qui fut, semble-t-il, assez médiocrement exécuté. Pour Le Caire, il ne donne que 400.000 habitants. A propos de ces résultats, l'auteur fournit des renseignements de tout ordre, classés par ordre alphabétique de provinces.

5. ANHOURY (Jean).— *Excursions dans les grands domaines. Domaine de Seguine. Propriété de la Daïra Agopian Pacha* (Bull. Union Agricult. d'Egypte, 23^e année, août—septembre 1925, N° 163, p. 177-181).

6. ANTHONY (M).— *Travaux sur le coton effectués par l'Administration des domaines de l'Etat* (Bull. Union des Agricult. d'Egypte, mai 1927, N° 181. Communication faite au Congrès du Coton, Le Caire, janvier 1927).

Court historique des domaines de l'Etat Egyptien, et du rôle qu'ils jouent depuis quelques années pour la conservation des qualités du coton Sakellaridis, ou comme stations expérimentales des variétés nouvelles, ou enfin comme centres de distribution des graines de coton.

7. ANVILLE (J.B. Bourguignon d').— *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne, suivis d'une description du golfe arabe ou de la mer Rouge*. Paris, 1766, In-4°, 5 cartes.

8. ARMINJON (P.).— *La situation économique et financière de l'Egypte. Le Soudan Egyptien*. Paris, 1911. In-8°, 708 pp. cartes, diagrammes.

9. ASCHERSON (P.).— *Le lac Sirbon et le mont Cassius* (B. I. Eg. 1887, p. 175-187).

10. ARTIN bey (Yacoub).— *La propriété foncière en Egypte*. Le Caire, Imprimerie Nationale de Boulaq, 1883, in-8°, 349 p.

11. AUDEBEAU bey (Ch.).— *Etude hydrographique et agricole sur la région des Bararis* (B.I. Eg. 5^e série, t. III, 1909, p. 42-50).

12. AUDEBEAU bey (Ch.).— *Note sur l'affaîssement du nord du Delta égyptien depuis l'Empire romain* (B.I. Eg. 1918-1919, p. 117-134).

13. AUDEBEAU bey (Ch.).— *L'agriculture égyptienne à la fin du XVIII^e siècle, d'après les observations des savants de l'Expédition française* (Eg. Contemp. t. X, 1919, p. 132-169).

Travail très utile qui résume les pages consacrées par Girard, dans la Description de l'Egypte. Adapte les mesures anciennes aux modernes, et compare l'état ancien à l'état actuel.

14. AUDEBEAU bey (Ch.).— *Terres du bas-Delta, restées fertiles à la suite de l'abandon de la culture pendant la période médiévale* (B.I. Eg., 1926, p. 205-220, 3 dessins).
15. AUDEBEAU bey (Ch.).— *La région de Rosette et l'irrigation pérenne avant le XIX^e siècle* (B. I. Eg. t. X, 1927-1928, p. 97-103, une pl. h.t.).

L'auteur montre que grâce à la lecture des courbes de niveau, il est possible de déterminer le cours de canaux anciens; en particulier, à l'est et à l'ouest du Nil, près de Rosette, on trouve d'anciens canaux profonds qui devaient servir à l'arrosage du riz.

16. AUDEBEAU bey (Ch.) et MOSSÉRI (Victor).— *Le labourage en Egypte* (B. I. Eg. 5^e série, t. X, (1916), p. 83-127).

Les auteurs donnent d'abondants renseignements sur la charrue égyptienne et son évolution, sur son travail. Etudient ensuite les appareils plus modernes employés parfois (Fowlers, tracteurs, charrues à versoirs). La charrue égyptienne suffit au sol dans la majorité des cas.

17. AVIGDOR (S.).— *L'Egypte agricole* (Eg. Contemp. N° 118, p. 72-104, janvier 1930).
18. BAHGAT (Aly bey).— *Les forêts en Egypte et leur administration au moyen-âge* (Inst. Eg. 1900, p. 141-158).
19. BAHGAT (Aly bey).— *Les manufactures d'étoffe en Egypte au moyen-âge* (B. I. Eg. 4^e série, N° 4, 1903 p. 351-361, 1 pl.).
20. BALLS (W. Lawrence).— *The Cotton crop of Egypt. A biological Sketch* (The Cairo Scientific Journal, II, July 1908, N° 22, p. 239-266).

C'est presque exclusivement une étude biologique sur l'application des lois de Mendel au coton égyptien. Renseignements intéressants sur l'histoire des cotons égyptiens et sur les moyens de les améliorer.

21. BARROIS (Julien).— *Les Irrigations en Egypte*. 2^e éd. Paris 1911, gd. in-8^o, XVI+422 pp.; XVI pl.; fig. index.
22. BECKER (C.H.).— *Egypte* (Encyclopédie de l'Islam, T. II, p. 5 à 25, sur 2 colonnes).
23. BLACK (W.S.).— *Climate of the Delta of Egypt in 1798-1802*. (Q.J.R. Met. Soc. 1884, p. 253).
24. BOTTI (G.).— *La côte alexandrine dans l'antiquité* (B. S. Khéd. G. IV^e série, 1896, p. 807-835, 841-874; V^e série, 1902 71-122).
25. BOINET bey (A.).— *Essai de statistique agricole. Superficie*

des diverses cultures de l'Egypte. Le Caire, 1887, in-8°, 35 p.,
Ibid., 1888, in-8°, 35 p.

26. BOURDON (Cl.). *Anciens canaux, anciens sites et port de Suez*. Mém. S.R.G. Eg., Le Caire, 1925, gd in-4° XVI+157 p., VII planches, IX cartes et plans.
27. BOURKSER (D.).— *L'influence des prix du coton sur la cote des valeurs égyptiennes durant la période 1910-1929* (Eg. Contemp. 124, déc. 1930, p. 714-727, 1 graphique h.t.).
Montre que les oscillations des valeurs égyptiennes suivent les oscillations des prix du coton.
28. BRECCIA (Alessandro).— *Il Porto d'Alessandria d'Egitto. Studio di geografia Commerciale*. Mém. Soc. Roy. Géogr. Eg., t. XIV. Le Caire, MDCCCXXVII, in-4°, VII+98 pp., 1 carte, 16 pl.
Thèse présentée à l'Ecole Royale Supérieure de Commerce de Rome.
29. BRECCIA (Ev.).— *Vestigia neolitiche nel Nord del Delta* (B.S. Archeol. Alexandrie, t. V. n° 19, 1923, p. 132-157, 5 pl.)
30. BRESCIANI-TURRONI (C.).— *Relations entre la récolte et le prix du coton égyptien* (Eg. Contemp. N° 134, déc. 1930, pp. 633-689, 690-713, avec discussion, graphiques et tableaux).
Travail important, mais exclusivement statistique. Montre que généralement, la récolte égyptienne a une certaine influence sur le prix du coton égyptien. Mais l'essentiel est la récolte américaine: 60 % d'influence. Cette affirmation est contestée par le Bureau du coton qui, avec le Sous-Secrétaire d'Etat, pense que seule la récolte américaine fixe les prix.
31. BROWN (Major R. H.).— *The land of Goshen and the Exodus*. London, 1899, in-8°, 85 pp. 2 cartes, 4 pl.
32. BROWN (Major R.H.).— *The Delta Barrage of Lower Egypt*. (With an introduction by Sir William Garstin...) Cairo, Nat. Print. Dept., 1902, in-8°, XIX+80 pp. 1 carte, nombreuses planches et figures.
L'ouvrage montre les diverses phases de la construction et de la mise au point du Barrage. Rend hommage aux ingénieurs britanniques, mais il n'oublie ni Mougei, ni Linant de Bellefonds. Nombreux renseignements, vues intéressantes.
33. BRUGSCH (H.). *A history of Egypt under the Pharaohs*. With...maps. I.—Map of Lower Egypt..., 1877.
34. BURKITT (M.C.).— *Prehistory: a study of early cultures in Europe and the Mediterranean basin*. Preface by H. Breuil. London, 1921, in-8°, XIX+438 p., 47 pl. 19 fig.

Antiquités, Mém. t. I, p. 277-290; éd. Panckoucke. t. VIII, p. 49-75).

56. DU BOIS-AYMÉ et JOMARD.— *Voyage dans l'intérieur du Delta...* (Description de l'Eg. Etat moderne, t. II, p. 91-120; éd. Panckoucke, t. XV, p. 169-230).

57. DUDGEON (G. C.).— *The Maintenance of the Quality of Egyptian Cotton* (B. of the Imp. Institute XVI, N° 2, avril-juin 1918, p. 160-170).

Attribue au manque de soin (hybridations, mélanges des graines) la diminution de qualité des cotons égyptiens.

58. » » — *The Pink Boll and the cotton crop of Egypt* (B. Imp. Institute, XVI, Feb. 1918, p. 362-370).

59. » » — *The water supply of Egypt in its relations to agriculture* (B. Imp. Institute, XVII, N° 3, July-September 1919, p. 358-366).

Projets d'extension des cultures (irrigation pérenne, conquête de terres nouvelles), et quantités d'eau requises. L'auteur est très optimiste, puisque tous ces projets n'enlèveraient au Nil que 60 % de son débit moyen.

60. » » — *The Decline in the yield of Egyptian Cotton and its causes* (B. Imperial Inst., vol. XIX, N° 2, 1921, p. 160-174).

Article précieux qui donne sous une forme concise, les divers motifs de l'abaissement du rendement cotonnier.

61. » » — *A brief revue of the Cotton conditions in Egypt during the past five years* (Eg. Contemp. N° 74, novembre 1923, p. 517-532).

Renseignements précieux sur les fluctuations des prix du coton. Comparaison des prix américain et égyptien.

62. EID (J.).— *Une laiterie agricole en Egypte* (1^{ère} partie) (B. U.A.Eg. N° 70, septembre-octobre 1910, p. 187-191).

63. ENCICLOPEDIA ITALIANA.— Vol. XIII (1932), p. 537-590. *Egitto*, Géog. p. 538-553, par G. Stefanini et divers auteurs. Cartes, planches, bibliographie.

64. ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA.— (Eleventh ed. 1910-1911), vol. 9-10. *Egypt*, p. 21-130. *Egypte moderne* : 21-39; *histoire*, p. 39-130.

65. ERMAN (A.). — *Life in Ancient Egypt* (traduit de l'allemand, par H.M. Tirard). Londres, 1894, in-8°, XII+570 pp., planches, gravures, index. Nlle. éd. allemande, 1923.

On utilise surtout les chapitres consacrés à la maison (IX), à l'agriculture (VII), au commerce et à la circulation (XIX).

66. FOADEN (G.) et FLETCHER (F.). — *Text-book of Egyptian Agriculture*. Ministry of Education, Egypt, Cairo, National Printing Dept., vol. I, 1908, in-8°, 320 p. 63 fig. dans le texte. — Vol. II, in-8°, 1910, VIII+878-320 p. 14 phot. h.t.

Série d'articles par divers auteurs sur des questions relatives à l'agriculture égyptienne.

67. FOURTAU (R.). — *Le lacs littoraux et le drainage de la Basse-Egypte* (B.U.A. Eg. septembre-octobre 1910 N° 70, p. 181-187).

Etudie la question sommairement, et en se plaçant exclusivement du point de vue du géophysicien. Les idées émises sont des plus intéressantes.

68. GABRA (Sami). — *Esquisse de l'histoire économique et politique de la propriété foncière en Egypte*. Thèse pour le doctorat. Bordeaux, 1919, in-8°, 142 p.

69. GALI (K.). — *Essai sur l'Agriculture de l'Egypte*. Thèse... Paris, 1889, in-8°, 355 pp.

Ouvrage qui fournit des renseignements utiles sur la situation à l'époque où il fut écrit.

70. GARDINER (A. H.). — *The Delta Residence of the Ramessides* (J. Eg. Archæol. t. V, 1918, p. 127-138, 179-200, 242-271).

71. GARSTIN (Sir W. E.). — *Perennial Irrigation and Flood protection for Egypt* (Cairo, Nat. Print. Off. 1893, in-4°, 20 cartes).

72. GAUTHIER (H.). — *Les transports dans l'ancienne Egypte* (Eg. Contemp. N. 139, pp. 225-240. Caire 1933).

73. GAY-LUSSAC. — *Du sol égyptien* (B. I. Eg. 2^e série, N° 6, 1885, Le Caire 1886, p. 210-229).

Etude consacrée aux régions de bassins. Montre que le sol égyptien produit les récoltes sans presque de travail; mais pour ce qui est des blés les récoltes semblent médiocres. Au contraire, il y a de belles cultures de bersim, de haricots, etc, "qui vivent de l'air du temps."

74. GIRARD (H.). — *Présent et avenir agricole de la Basse-Egypte. Un domaine dans le Delta*. Thèse soutenue en 1901 à l'Institut agricole de Beauvais. Beauvais, 1901, in-8°, 281+111 p. 1 carte.

75. GOHARGHI (Alfred).— *Etude sur les conditions de l'élevage du ver à soie en Egypte* (Egypte Contemporaine, Nos 22-23, mars-mai 1915, p. 221-231).
76. GUARDIA (J.E.).— *The Agricultural Nile Delta* (B.G.S. Philadelphia, oct. 1927, p. 103-186, 8 cartes, 3 diagr.).
77. GUEST (A.R.).— *The Delta in the Middle Ages* (J.R. asiat. S. 1912, p. 941-980).
78. GUILLEMIN (J.A.).— *L'Égypte actuelle; son agriculture et le percement de l'isthme de Suez*. Paris 1867, in-8°, 378 p.
79. HARTMANN (Fernande).— *L'agriculture dans l'ancienne Egypte*. Thèse. In-8°, 332 p.; 77 fig. dans le texte. Paris 1923.
80. HENAUT (P. de).— *L'Égypte ancienne, moderne, contemporaine* (5^e éd. Le Caire, 1927, un vol. in-12, 390 p. carte, photog.).
Simple manuel scolaire, mais contenant de nombreuses citations bien choisies.
81. HÉRODOTE.— *Histoire*. Trad. Larcher, revue... par L. Humbert. 2 vol. in-16, Paris, s.d. vol. I, XXVIII + 438 p.; II, 462 p.
82. HUGH-JOHNES (L.A.).— *The Economic Condition of the Fellahs* (Eg. Contemp. XX, 1929, p. 407-412, avec 1 graph.).
83. HUME (W.F.).— *Geology of Egypt*. — Vol. I. *The surface features of Egypt, their determining causes and relations to geological structure*. Cairo, 1925. In-8°, XLIV + 408 p., 1 carte, 122 planches.
84. INTERNATIONAL COTTON CONGRESS.— (*Official report of the..... held in Egypt, 1927, by the Int. Federation of Master Cotton Spinners and Manufacturers Associations*). Manchester, 1927, In-8°, 263 p. 1, carte h.t., pl. et dessins nombreux.
85. ISRAEL (V.).— *Le problème du blé en Egypte* (Eg. Contemp. XX, 1929, p. 515-522).
86. » » — *Note sur le bétail et l'élevage en Egypte* (B. Un. Agr. Egypte, mai 1928, N° 191, p. 53-63).
87. JOMARD (E.F.). — *Mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne* (Description de l'Égypte, Antiquité, Mém. t. II, p. 89-162, éd. Panckoucke, t. IV, p. 103-211).
88. JONDET (G).— *Les ports submergés de l'ancienne ile de*

Pharos (Mém. Inst. Egyptien, t. IX, 1919). In-4^o, 103 p. 6 pl. 12 fig. 4 cartes.

89. JOUGUET (P.).— *La vie municipale dans l'Egypte romaine*. (Thèse de doctorat). Paris 1911, in-8^o, XLII+494 pp.

90. JUSTICE (F.).— *Quelques aspects de la population égyptienne* (B.S.R. Belge de Géog. 1924, p. 161-170).

91. KAUFMANN (Alf.).— *Ewiges Stromland: Land und Mensch in Aegypten*. Stuttgart, 1926, in-8^o, XXIII+222 pp. avec 125 illustrations hors-texte et dans le texte 8 cartes.

Ouvrage de vulgarisation, qui fournit des renseignements de tout ordre sur l'Egypte. Les photog. sont anciennes.

92. LACKANY bey.— *Estimation of the Cotton Crop* (Eg. Contemp. 1926).

93. LANG ANDERSON (R.).— *Irrigation and Drainage* (J. Khed. Agr. S., V, November-December 1903, N^o 6, p. 227-239), 1 schéma hors texte.

Renseignements généraux et assez sommaires sur l'irrigation et le drainage en Egypte.

Même article dans *Text-Book of Egyptian Agriculture*, de Foaden & Fletcher, Cairo, 1908, vol. I, p. 150-166.

94. » » — *Land reclamation* (J. Khed. Agr. S. V, November-December 1903, N^o 6, p. 246-265).

Principes généraux; renseignements précis sur le lac d'Aboukir et sa mise en valeur.

Même article dans *Text-Book of Egyptian Agriculture*, de Foaden & Fletcher, Cairo, 1908, vol. I, p. 187-212.

95. LEIGH CANNEY (H.E.).— *Winter Meteorology of Egypt and its influence on Disease*. London, 1897, in-8^o, VI+72 p.

96. LÉVI (Dr. I. G.).— *L'Egypte vue à travers l'annuaire de statistique* (L'Egypte Contemporaine, Le Caire, N^o 105, fév. 1928, p. 112-167).

Analyse critique de l'annuaire 1925-26, publié en 1927. Voir particulièrement les paragraphes relatifs au mouvement de la population, (113-114); à l'agriculture (133-139); aux communications intérieures (p. 134-142); à la navigation maritime (142-144); au commerce (144-154); aux domaines de l'Etat (p. 157).

97. LINANT DE BELLEFONDS bey.— *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte depuis la plus*

haute antiquité jusqu'à nos jours. Paris, 1872-73, in-8^o, VII+617 p.

Ouvrage rédigé par un homme qui a passé 46 ans en qualité d'ingénieur en Egypte. Contient des renseignements importants sur les travaux ; mais comme il a pour but de revendiquer la part de son auteur dans l'établissement des plans des grands travaux (Suez, Barrages), il est sujet à caution, et prend parfois un ton de polémique. Doit donc être sérieusement complété.

Voir en particulier : barrages, lac Mœris, irrigations, Canal de Suez.

98. LINANT DE BELLEFONDS bey.— *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.* Atlas, Paris, Arthus Bertrand 1872-73.

Intéressant surtout pour les projets relatifs au canal de Suez et pour Alexandrie.

99. LORIN (H.).— *L'Egypte d'aujourd'hui, les pays et les hommes.* Le Caire, publications spéciales de la S. R. de Géographie d'Egypte, 1926, in-8^o, XXXI+221 pp. cartes et pl. h.t.
100. LOZACH (J.) et HUG (G.).— *L'habitat rural en Egypte.* Publications de la Société royale de Géographie d'Egypte. Le Caire, 1930. Préface de M. A. Demangeon, in-8^o, XIX+207 p., 30 pl. h.t., 9 cartes h.t.

101. LYONS (Capt. H. G.).— *The Physiography of the River Nile.* Cairo, 1906, in-8^o, VIII+411 p. 49 pl. 1 carte à 1 : 7.500.000.

102. MACKENZIE TAYLOR (E.) & CHAMLEY BURNS (A.).— *The Basis of Egyptian Agriculture and its Relation to the Decline in the Average yield per feddan of Cotton* (Ministry of Agriculture, Egypt. Technical and Scientific Service Bull. N^o25), Government Press, Cairo, 1922, in-8^o, VI+70 pp., 4 diagr. h.t., bibliographie.

Idees nouvelles sur le rôle joué par la jachère dans la destruction des protozoaires qui limitent l'activité bactériologique dans le sol.

103. MACKENZIE TAYLOR (E.).— *The effect of the Sharâqi Period upon the yield of Cotton in Egypt.* Ministry of Agriculture, Egypt. Technical and Scient. Service, Bulletin N^o 57, Cairo, Government Press, 1926, in-8^o, 22 pp.

Expériences faites en 1922-1923, pour établir l'influence de la jachère sur la récolte cotonnière.

104. MAKRIZI. — *Description topographique et historique de l'Egypte*, traduite en français pour la première fois, par U. Bouriant et P. Casanova (Mém. Miss. arch. franç. 1re et 2ème parties, t. XVII, 1893-1895; 3e partie, Inst. Fr. Archéol. Le Caire, t. III, 1906; 4e partie, t. IV 1920-21).
105. MALUS. — *Extrait d'un mémoire sur l'état ancien et moderne des provinces orientales de la Basse-Egypte* (Description de l'Egypte, Etat moderne, t. II, p. 305-310. — Ed. Panchoucke, t. XVIII, 2e partie, p. 17-28).
106. MARGERIE (Eim. de). — *L'étude des profils en long des cours d'eau français* (A. de G., XIX, 1910, p. 326).
107. MASPERO (J.) et WIET (G.). — *Matériaux pour servir à la géographie de l'Egypte* (1re série, fasc. 1 et 2, Le Caire, 1914-1919, 1 vol. in-fº. 282 p.).
108. MEISTER (Wilhelm). — *La division de la propriété en Egypte* (N. Rev. d'Eg., t. V, Nº 9, septembre 1904, p. 335-339).
109. MILNE (J.G.). — *A history of Egypt under Roman Rule* (London, 1924, in-8º).
110. MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE (Egypte). — *Rapport du Comité International du Coton*, 1928 (Le Caire, Imp. Nat. 1929, in-8º, 28 pp.).
111. MINISTRY OF AGRICULTURE (Egypt). — *Cotton Research Board. — Fifth Annual Report*, 1924 (Government Press, Cairo, 1928, gd. in-8º, 85 pp. diagrammes h.t.).
Quelques tableaux intéressants sur les surfaces cultivées en coton, le rendement au feddan, etc.
Le même, pour 1922. Cairo, 1924.
Le même, pour 1923. Cairo, 1926.
112. MINISTRY OF PUBLIC WORKS (Egypt). — *Annual Report for 1915-1916* (Cairo, Govt. Press, 1917, gd. in-8º, IX+87 pp., photos et diagrammes h.t.).
P. 76-77. Tableaux donnant par markaz ou district, les surfaces des terres cultivées, et des terres incultes de Basse-Egypte.
113. MINISTRY OF PUBLIC WORKS (Egypt). — *Asswan Dam. Proposed second heightening. Report of the International Technical Commission*, 1928 (Government Press, Cairo, 1929, in-8º, 7 pp., 3 pl.).

114. SALEH (Dr Mohamed).— *La petite propriété rurale en Egypte* (Thèse pour le doctorat ès-sciences politiques et économiques., Grenoble, 1922, in-8^o, 127 pp.).
Travail consciencieux, qui résume les principales études faites sur la petite propriété et fournit de nombreux et utiles renseignements.
115. MINOST (E.).— *Essai sur la richesse foncière de l'Egypte — propriété non bâtie.* — (Eg. Contemp. N^o 121, avril 1930, p. 334-335).
S'appuie surtout sur l'Annuaire statistique 1927-1928. Voir p. 338-339, surfaces de terres cultivées appartenant aux grosses sociétés foncières.
116. MINOST (E.).— *Essai sur le revenu agricole de l'Egypte* (Eg. Contemp. N^o 123, nov. 1930, p. 535-584, nombreux tableaux).
117. MOHSEN (Mahmoud).— *L'irrigation en Egypte et au Soudan égyptien* (Thèse de doctorat. — Lyon 1928, in-8^o, 251 pp., 12 fig. et phot., 4 pl. cartes).
118. MONSON (J.H.).— *The general management of Egyptian landed Property* (J. Khed. Agr. S., vol. I, 1899, p. 68-72 et 105-107).
119. MORGAN (J. DE).— *Recherches sur les origines de l'Egypte. L'âge de la pierre et les métaux* (Paris, 1896, gd. in-8^o, XIV+282 pp., pl. et illust.).
120. MORGAN (J. DE).— *Recherches sur les origines de l'Egypte. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Negadah.* . . . (Paris, 1897, gd. in-8^o, IX+393 pp., planches et illust.).
121. MORET (A.).— *Le Nil et la Civilisation égyptienne* (Paris, 1926, in-8^o, XVII+573 p., XXIV planches, 79 fig. et cartes dans le texte).
122. MOSSÉRI (V.M.).— *La fertilité de l'Egypte* (C. r. Congrès Int. Géog., Le Caire, 1925, t. IV, p. 135-168).
123. MOSSÉRI (V.M.).— *Revue sommaire des récents travaux sur le maintien et l'amélioration de la qualité des cotons égyptiens* (Eg. Contemp. N^o 96, Décembre 1926, p. 393-433).
124. MOSSÉRI (V.M.).— *Travaux sur le coton effectués à la*

Société Royale d'Agriculture (Bull. Union Agr. d'Eg., mai 1927, N° 181, p. 93-100).

Communication présentée au Congrès du coton, Le Caire, janvier 1927. Traite des moyens de créer de nouvelles variétés cotonnières, et de les conserver. Renseignements sur le nouveau coton Maarad.

125. NAHAS (Youssef bey).— *Ecart du prix entre le coton égyptien et américain* (Bull. Union Agr. Eg., avril 1927, N° 180, p. 84-89).

Rapport présenté au Congrès du coton, janvier 1927, Le Caire. Renseignements sur les fluctuations du prix du coton en Egypte.

126. NUBAR (Boghos pacha).— *Note sur les irrigations en Egypte* (Publications du Journal « Le Génie Civil », 1887, in-8°, 80 pp., fig. et pl.).

Presque exclusivement technique. Fournit d'abondants détails sur les pompes d'Atfeh et de Khatatbeh.

127. OMAR TOUSSOUN (S.A. le Prince).— *La géographie de l'Egypte à l'époque arabe*.— T. I, *La Basse-Egypte*, (Asfal el Ard) *Mémoires Soc. Roy. Géog. Eg.*, t. VIII, 1^{re} partie (Le Caire, 1926, in-4°, XVI+214 pp., 7 pl.; 2^{ème} partie, 1928, in-4°, p. 215 à 420, 5 cartes h.t.).

128. PAPONOT (F.).— *L'Egypte, son avenir agricole et financier. Notes et documents sur la richesse et la fécondité du sol...* (Paris, 1884, in-8°, VI+240 pp., XIX planches ou cartes h.t.).

Traite surtout des projets relatifs au barrage et à diverses améliorations à apporter à l'irrigation de la Basse-Egypte.

129. POLITIS (Elie I.). — *Indicateur cotonnier d'Egypte*.—*Egyptian Cotton and Cotton seed Diary* (In-8°, 627 p., ill. h.t., Alexandrie, 1933).

130. PLAN CADASTRAL.— *Terrains arrosés par le Canal Mahmoudieh, levé en 1856* (Publié par la Cie égyptienne de remorquage à vapeur 1 50.000. Textes arabe et français).

Montre que les terres habitées suivent une étroite bande longeant le canal Mahmoudieh.

131. QUATREMÈRE (Et.).— *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte, et sur quelques contrées voisines* (Extraits des

manuscrits coptes, arabes, etc., de la Bibliothèque Impériale. T. I, in-8°, X+525, pp., Paris, 1811).

Fournit par ordre alphabétique, de nombreux renseignements sur les villes et bourgs dont font mention les écrivains coptes.

132. RÉROLLE (Lucien).— *Du colonage partiaire et spécialement du métayage* (In-8°, Paris, 1888).

Quelques renseignements sur l'origine du métayage en Egypte.

133. RICCI (Ch.).— *La coltura della vite e la fabbricazione del vino nell'Egitto greco-romano* (Milano, 1924, in-4°, VII+86 p. Studi della Scuola papirologica, t. IV).

134. RITT (Olivier).— *Etude sur l'opportunité et les moyens de dessécher et de mettre en culture le bassin du Lac Menzaleh* (Alexandrie, 1868, in-8°, 83 pp. Une carte h. t., à 1/200.000).

Etude technique et financière. L'auteur propose de mettre sous culture, en sept ans, tout le bassin du lac Menzalah. Stations de pompage au boghaz ou bouche.

135. RONCIÈRE (Ch. DE LA).— *La découverte de l'Afrique au moyen âge* (t. I. Le Caire 1925, 1 vol. in-4°, VIII+144 p., XXXVII pl.; p. 91-107: Egypte médiévale).

136. RONCIÈRE (Ch. DE LA).— *La géographie de l'Egypte à travers les âges* (ds. G. Hanotaux: H^{re} de la Nation égyptienne, t. I, in-4°, 427 p., nombreuses gravures et planches, Paris, 1931).

137. ROUSSO (M.J.R.).— *L'organisation des planteurs de coton pour la défense de leurs intérêts en Amérique et en Egypte* (Egypte Contemporaine N° 63, février 1922, p. 111-128).

Quelques renseignements intéressants sur les coopératives américaines; peu sur les égyptiennes. Mais fournit des détails utiles sur la culture du coton égyptien en Amérique.

138. RUHVEDAL (E.).— *Note on the cultivation and cost of growing cotton in the Dakahlieh province* (Journal Khéd. Agric. Soc. Vol. IV, 1902, p. 14-15).

Prix de revient par feddan, dans la province de Dakahlieh.

139. SCHATZ (Jean).— *Aperçu général sur les principales cultures égyptiennes* (Eg. Contemp. Le Caire, 1932, XVIII, p. 611-735).

140. SCHWEINFURTH (G.).— *Note sur l'origine des plantes cul-*

tivées de l'ancienne Egypte (B.S. Khéd. Géogr., IVème série N° 2, avril 1894, p. 93-104).

141. SCOTT MONCRIEFF (Sir Colin).— a) *Note on the Barrage.*
b) *Irrigation in Egypt* (R. Engineers, Profess. Papers. Vol. XIX).

142. SEKALY (Achille).— *Le désastre cotonnier de 1909 et ses causes* (Eg. Contemp. N° 2, mars 1910, p. 226-256).

Bon exposé de la situation cotonnière en 1909. Analyse les différentes causes du désastre et montre leur rôle. Insiste sur le ver et la question du drainage.

143. SILVESTRE DE SACY.— *Sur la nature et les Révolutions du Droit de propriété territoriale en Egypte* (Mém. de l'Inst. R. de Fr., T. I, V. VII).

144. SMITH (M.E.). *Naukratis.*— *A Chapter in the History of the Hellenization of Egypt* (J.S. Orient. Research, t. X, 1926, p. 119-206).

145. STRICKLAND (C.E.).— *Egricultural cooperation in Egypt* (Eg. Contemp. t. XVI, 1925, p. 48-55).

Vues générales sur la méthode employer pour fonder et faire vivre en Egypte les coopératives agricoles.

146. TALBOT KELLY (B.).— *Egypt.* — 1ère éd., in-8°, London 1902; nombr. rééditions. Belles reproductions d'aquarelles.
Pour le Delta et la vie sur les canaux, voir p. 122-138 et 139-156.

147. TEMPLETON (J.).— *Travaux sur le coton effectués par le Ministère de l'Egriculture* (B.U. Agr. N° 181, mai 1927).

Communication faite au Congrès du Coton, Le Caire, janvier 1927. Traite particulièrement des lois protégeant la pureté des semences, et des cotons nouvellement produits.

148. THENAUD (Jean). Gardien du Couvent des Cordeliers d'Angoulême.— *Le voyage d'Outremer (Egypte Mont Sinay, Palestine), suivi de la Relation de l'Embassade de Domenico Trevison auprès du Soudan d'Egypte, 1512*, publié et annoté par Ch. Schefer. Paris, Leroux, MDCCCXLIV, in-8°, XC+297 pp.

149. TODD (John A.).— *The demand for Egyptian Cotton*, (Eg. Contemp. N° 2, mars 1910, p. 277-287).

Attire l'attention sur la concurrence américaine, l'exagération des prix et l'abaissement de qualité des cotons égyptiens; les filateurs suspendent leurs achats, ou recherchent ailleurs des cotons de meilleure qualité et de prix moins élevé.

150. TODD (John A.).— *The market for Egyptian Cotton in 1909-1910* (Eg. Contemp. N° 5, janv. 1911, p. 1-33 diagr. h. t.).
Augmentation excessive du prix du coton égyptien. Nombreuses statistiques.
151. VIDAL DE LABLACHE. — *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée* (C.r. Ac. Inscr. et B.L. 1896, p. 456-483).
152. VILLIERS-STUART.— *Egypt after the war, being the narrative of a Tour.....* (London 1883, in-8°, XX+492 pp.).
153. VIVIEN DE ST.-MARTIN.— *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (Etude historique et géographique, Paris 1863, in-8° XIX+519 p., 4 cartes).
154. WEILL (R.).— *Les ports antéhelléniques de la côte d'Alexandrie et l'Empire crétois* (B.I. fr. Archéol. orientale, Caire, 1919, 1-37).
155. WELLS (Sidney H.).— *Note préliminaire sur l'industrie du tissage en Egypte* (Eg. Contemp., N° 4, nov. 1910, p. 578-584, N° 5, janvier 1910, p. 52-73).
Le 2me article a pour titre : « L'industrie du tissage en Egypte » ; il est pour la plus grande partie rédigé par J.J. WILSON : *Rapports sur l'industrie textile dans les provinces de Kalioubieh, Fayoum, et Dakahlieh* ; et par M. MOORE-GORDON : *Rapports sur les industries du tissage à Béni Adi, Béni Souef et Abou Kerkas*.
156. WESTERMANN (W.L.).— *The "uninundated lands" in Ptolemaic and Roman Egypt* (Class. Philol., XV, 1920, p. 120-137, XVI, 1921, p. 169-188).
157. WESTERMANN (W.L.).— *The dry land in Ptolemaic and Roman Egypt* (Class. Philol., t. XVII, 1922, p. 21-36).
158. WESTERMANN (W.L.).— *Orchard and vineyard taxes in the Zenon Papyri* (J. Eg. Archaeol., t. XII, 1926, p. 38-51).
159. WESTERMANN (W.L.).— *Egyptian agricultural Labor under Ptolemy Philadelphus* (Agricultural Hist., t. I, 1927, p. 34-37).
160. WIET (G.).— *Les communications en Egypte au moyen âge* (Eg. Contemp., N° 139, p. 241-264. Caire, 1933, 1 photog.).
161. WILLCOCKS (Sir William).— *Egyptian Irrigation* (1ère éd. London, New-York, 1889. in-4°, XXXV+367 pp., 36 pl. h.t.

figures, carte; 2ème éd. London, New-York, 1899. In-8°, XXVII+485 pp., 46 pl.; 3ème. éd. en collaboration avec J.I. Craig., London, New-York, 1913, 2 vol. In-8°, XXIV + 1—448 pp.; X+449-884 pp., 188 fig., 81 pl., cartes, photographies).

Bien que déjà ancien, ce livre reste l'ouvrage essentiel sur l'irrigation égyptienne.

162. WILLIAMS (C.B.).— *Cotton growing in relation to climate in Egypt and the Sudan*. (Ministry of Agriculture, Egypt, Technical and Scientific Service, Bull. N° 47 Governt. Press, Cairo, 1924, in-8°, 31 pp., 19 diagr.)

Fournit chiffres intéressants sur le climat d'Alexandrie, de Qorachiah (Gharbiah) et de Gizah. Autres chiffres sur le climat de Haute-Egypte et du Soudan).

163. YEHIA (Emine pacha).— *Historique commercial du coton égyptien*. (B. U. Agr. Eg. avril 1927, N° 180, p. 71-83).

Résumé de l'histoire du coton en Egypte. Renseignements intéressants.

164. ZOHNİ (Abdel-Salam).— *Le coton égyptien, son importance dans la vie économique, son rôle dans la vie sociale de l'Egypte* (Villefranche, 1921, in-8°, 180 pp.).

165. ZAHRA (M.A.) & EL DARWISH (M.).— *A statistical Study of the Factors affecting the Price of Egyptian Cotton* (Ministry of Finance, Cotton Bureau Techn. Bull. N° 1, Governt. Press, Cairo 1930, 17 pp., 12 diagr.).

Exclusivement statistique. Mais quelques bons tableaux donnant des chiffres importants.

MESURES EGYPTIENNES CITÉES DANS L'OUVRAGE

Mesure de surface (terres labourables)	
le feddan équivaut à	4200m²833
Mesure de poids (coton)	
le qantar équivaut à	44kgs928
Mesure de capacité	
l'ardeb équivaut à	198 litres

MONNAIES

La livre égyptienne se divise en 1000 millièmes; 10 millièmes valent une « piastre au tarif ».

On emploie souvent, pour fixer les prix du coton, le terme "tallari," qui désigne la pièce d'argent d'une valeur de 200 millièmes.

La livre égyptienne est actuellement solidaire de la livre anglaise. 975 millièmes valent une livre sterling.

INTRODUCTION

Souvent, dans les pays de vieille civilisation il semble que les souvenirs de l'antiquité recouvrent les aspects de la vie moderne, et que pour l'étranger imbu de connaissances trop purement livresques, le passé efface, ou estompe au moins, le présent. On a peine, dirait-on, à croire que dans ces contrées où fleurirent autrefois les lettres, les arts, les sciences, qui furent les éducatrices du monde, des peuples vivent, agissent, progressent, se souvenant de leur majestueux passé, certes, mais songeant aussi très posément au présent, et préparant l'avenir.

Ainsi en est-il de l'Egypte, dont trop d'étrangers ignorent souvent, ou connaissent trop peu, et mal, la vie moderne. Les livres qui traitent de ce pays sont surtout de caractère historique ou artistique ; les voyageurs qui le visitent sont en quête presque exclusivement des souvenirs de l'antiquité. Mais l'activité économique, intellectuelle, politique, le renouveau qui se manifeste de toutes manières, s'ils ne peuvent pas échapper complètement au touriste le moins attentif, ne retiennent pas suffisamment, ni assez longtemps, son intérêt.

Encore, dans l'Egypte toute entière, la Haute-Egypte paraît-elle moins ignorée. Elle est le domaine préféré des archéologues qui peuvent y découvrir les plus beaux vestiges de la magnifique civilisation pharaonique ; elle est aussi le but presque exclusif des voyageurs, pour qui l'Egypte semble commencer au Caire. A peine s'arrête-t-on à Alexandrie ou à Port-Saïd, et on s'empresse de parcourir un Delta monotone, en se calfeutrant dans un compartiment soigneusement fermé, pour se protéger contre le soleil autant que contre la poussière.

A ces touristes pressés ou trop exclusivement amoureux de l'antiquité, on ne saurait donner complètement tort, car la grande plaine de la Basse-Egypte ne leur offre guère d'attraits. Les mo-

numents anciens, moins soignés peut-être, et moins résistants que dans le Sud du pays, ont été détruits ou se trouvent recouverts d'une couche épaisse de limon. Et le pittoresque même du paysage qu'à chaque instant le touriste aperçoit au sud du Caire, ne se rencontre pas ici ; l'opposition classique, si brutale, si saisissante, entre le désert fauve et l'étroite vallée verte, fécondée par le long ruban bleu du Nil, ne s'observe guère qu'à la lisière ; et cette lisière, ceux-là seuls la connaissent, qui, trop peu nombreux encore, arrivent par la voie des airs. Quant aux plaisirs que peut, en Europe présenter la campagne, il ne faut guère compter les trouver dans la grande plaine trop riche et monotone, sur une terre qui n'a pas le loisir de produire pâquerettes ni violettes.

Cependant, si, désireux de comprendre l'histoire de l'Egypte, le touriste s'intéressait au cadre dans lequel s'est déroulée la vie d'une partie des Egyptiens anciens, cadre dans lequel se meuvent encore sept millions d'hommes ⁽¹⁾ descendants de ces Egyptiens, force lui serait de s'arrêter quelque temps entre Alexandrie et le Caire, et même de pénétrer plus au centre du Delta. Et il constaterait alors que cette région qui, de tout temps, a constitué le cœur de l'Egypte, en devient de plus en plus la partie principale, autant par l'étendue des terres labourables, que par le nombre des habitants, que par la place prépondérante qu'elle tient dans la vie intellectuelle et économique du pays.

*
* *

Le Delta du Nil comprend en effet les 2/3 de la superficie utile de l'Egypte ⁽²⁾ ; il compte près de la moitié de la population totale du pays ; c'est là que se trouvent les villes les plus nombreuses, les plus modernes, et c'est à travers ce même Delta que se font, comme elles se sont toujours faites, les communications de l'Egypte avec le monde et plus spécialement avec l'Occident.

⁽¹⁾ 6.510.438 habitants, non compris les populations des gouvernorats (Le Caire, Alexandrie, Damiette, le canal de Suez et leurs banlieues).

⁽²⁾ La surface du Delta est d'environ 23.900km.² en y comprenant les lacs. (LYONS, *Physiography of the River Nile*, p. 336).

Autrefois déjà, n'est-ce pas par le rivage méditerranéen que les guerriers cariens avaient pénétré dans le pays ? Et n'est-ce pas à Naukratis, en plein Delta, que le roi Amasis avait établi tout naturellement les commerçants hellènes ?

A vrai dire le Delta du Nil a suscité nombre d'études ; les personnes que leurs occupations et parfois leurs goûts y amenaient en ont de temps en temps fait connaître quelques parties, en ont étudié certains aspects, généralement économiques. Bien plus, des artistes, amateurs de pittoresque, ont su découvrir dans la vaste plaine de Basse-Egypte des motifs d'enthousiasme : Dans certaines pages de son Dépaysement Oriental, Robert de Traz décrit en termes heureux la poésie et la grandeur qui émanent de ces plaines où " le regard gagne d'un coup l'horizon et s'y fixe, un horizon net et tendu comme un fil, si tendu même, qu'on se demande s'il va vibrer peut-être, ou se rompre."

Enfin, on trouve fréquemment, dans des ouvrages consacrés à l'Egypte quelques lignes, quelques pages, voire un chapitre traitant du Delta. Mais ces descriptions, ou partielles, ou trop succinctes ne donnent pas de la physionomie de la région une idée suffisamment complète et précise ; et surtout, elles n'essaient pas toujours ou pas assez, de mettre en valeur les relations réciproques des divers faits qu'elles étudient ; elles ne recherchent pas toujours non plus l'explication de ces faits. Le point de vue proprement géographique échappe à la plupart, quels que soient par ailleurs leurs mérites.

*
* *

On a donc pensé qu'il n'était pas inutile d'essayer de combler cette lacune, de faire la synthèse des connaissances relatives à la surface du Delta du Nil, d'étudier cette région en géographe, et non plus seulement en spécialiste.

Le cadre de cette étude est le Delta moderne du Nil. Ce Delta, moins étendu qu'il ne fut dans l'Antiquité, a pour limites le canal de Suez, à l'est, la Méditerranée, au nord, les déserts arabe et libyque au sud et à l'ouest. Ce vaste triangle possède, à deux de ses sommets, de grandes villes, les capitales de l'Egypte, mais qui n'appartiennent pas exclusivement à la

région; ces villes ne seront étudiées ici que dans l'influence qu'elles exercent en Basse-Egypte; il en sera de même de la grande voie maritime qui joint la Méditerranée à la mer Rouge. Au surplus, l'étude du Caire, celles d'Alexandrie ou du Canal du Suez, nécessiteraient chacune un travail aussi important que celui-ci.

Dans ce cadre ainsi limité, et qu'on désignera indifféremment tantôt sous le nom de Basse-Egypte, tantôt sous le nom de Delta, on étudiera seulement les rapports de l'homme et de la terre. C'est dire qu'on ne trouvera pas ici une étude de la géographie physique approfondie de la région, étude dont l'intérêt serait assez mince, au surplus, parce qu'elle ne saurait sans doute apporter des révélations bien importantes ⁽¹⁾.

Mais les modifications que l'homme a apportées au régime du Nil, les cultures qu'il a entreprises, l'usage qu'il a fait des ressources que lui fournissait la nature; mais sa nécessaire adaptation aux conditions auxquelles il se trouve soumis, ou qu'il s'est faites par son travail, mais sa vie sur un sol qu'il a transformé, voilà l'objet propre de cet ouvrage. La lutte pour l'eau et aussi son corollaire, la défense contre l'eau, les communications, les cultures, — le coton, surtout — la conquête du sol, la vie urbaine et la vie rurale, tels sont les problèmes qui seront examinés.

Ces problèmes, on n'essaiera pas de les étudier isolément. Là n'est pas le vrai travail du géographe, mais celui du spécialiste ou du technicien. A vouloir traiter à fond, et en soi, des questions comme celles des irrigations, du coton, du Canal de Suez, on risquerait de refaire, beaucoup moins bien, parce qu'avec moins de compétence, le travail d'ingénieurs, d'agronomes, d'économistes distingués. La tâche, délicate à la vérité, du géographe, c'est de replacer toutes ces questions dans leur cadre, de montrer leurs rapports, d'expliquer l'évolution de certains faits, de rechercher le sens de certains courants. L'étude du nouveau régime imposé au Nil explique par exemple l'introduction

⁽¹⁾ Cf. LYONS (Capt. H.G.): *The Physiography of the River Nile*. Chap. IX, p. 336. « Pour le spécialiste de géographie physique, le Delta du Nil, en tant que delta est un enseignement moins clair que beaucoup d'autres deltas situés dans des contrées moins avancées en civilisation ».

du coton, la nécessité du drainage, la tendance à la dispersion des groupements d'habitations : c'est surtout la recherche de cet enchaînement de faits qui semble le propre de la méthode géographique ; on a essayé de l'établir chaque fois qu'il a été possible.

Par malheur, cet enchaînement n'est pas toujours très évident. Agent géographique, l'homme n'est pas une force comparable aux autres forces naturelles, et le déterminisme en géographie humaine ne saurait revêtir la même rigueur que dans les autres sciences. L'explication n'y ressortit pas toujours à la pure logique, et il est souvent nécessaire de faire appel aux qualités, aux défauts, aux traditions de l'homme pour comprendre tel aspect assez paradoxal du sol habité. Comprendrait-on, par exemple, sans la force de l'habitude et de la tradition, que des rochers sans eau, sans presque de culture, qu'on trouve entre Ouessant et le continent breton, fussent habités ?

Mais là aussi se trouve une difficulté sérieuse. En recherchant les raisons psychologiques d'un fait de géographie humaine, il ne faut pas toujours s'arrêter à des considérations trop simples, car le plus souvent ces raisons sont complexes, et la moins apparente n'est pas nécessairement la moins importante ; à les vouloir schématiser à l'excès, on risque donc de tomber dans une explication inexacte ou incomplète.

L'écueil est plus dangereux encore quand l'étude porte sur une contrée étrangère dont les coutumes, les mœurs, la langue, sont relativement peu familières à l'auteur. C'est alors surtout qu'il faut craindre les hypothèses mal fondées, les erreurs causées par de fausses similitudes, par des analogies douteuses ; on a souvent tendance à croire à une unité trop absolue de l'espèce humaine, on pense découvrir des ressemblances qui n'existent que dans l'imagination ; on prête aux autres ses propres idées, ses propres tendances : volontiers on les universalise, regardant presque comme un scandale de l'esprit qu'elles ne soient pas toujours adoptées sur-le-champ, par tous et en tout lieu : c'est là proprement une faute de jugement, contre laquelle il importe de se prémunir soigneusement, si on veut éviter de commettre ces grosses erreurs, qui amènent suivant le tempérament des lecteurs avertis, des sourires indulgents ou des protestations véhémentes.

Est-il possible à un étranger de se prémunir contre ce danger? Oui, sans doute, au moins dans une large mesure, par beaucoup de prudence et de circonspection dans les observations et les jugements. A la condition de s'être pour ainsi dire imprégné de l'esprit du pays, d'avoir vécu dans son atmosphère; à la condition encore de se référer sans cesse à l'observation personnelle, ou à celle de gens qualifiés. Ainsi peut-on espérer éliminer la plupart des contresens graves.

Tel est l'essentiel de la méthode suivie dans l'ouvrage ci-dessous. Il repose avant tout sur une suite d'observations commencées aux environs de Mansourah, en 1923, et continuées par de nombreux séjours dans les campagnes, par des courses à pied, à dos d'âne, en voiture, en bateau, en avion. Des enquêtes menées auprès de personnes compétentes, des conversations avec les propriétaires, les ingénieurs, les fonctionnaires, les fellahs, les industriels, les commerçants ont orienté souvent, et toujours largement complété ces observations.

Inutile d'ajouter que les cartes et les documents statistiques, les ouvrages publiés sur le Delta, ont été mis également à contribution. Cependant on a évité autant que possible les recherches purement historiques, qui ne font pas nécessairement partie d'un ouvrage de géographie. Quand l'explication d'un fait se trouve dans le passé, quand il a été nécessaire d'étudier l'évolution d'un phénomène économique ou social, on n'a pas manqué de recourir à l'histoire. Mais en général, on a jugé inutile de remonter plus haut que l'Expédition française de 1798, qui a marqué en Egypte comme le début d'une ère moderne, et qui, dans sa magnifique Description, a fait le point des connaissances sur l'Egypte au début du XIXe siècle.

Les quelques pages d'histoire qu'on trouvera dans le chapitre préliminaire n'ont donc d'autre prétention que de rappeler brièvement ce que furent dans les siècles passés la vie de la Basse-Egypte, les vicissitudes qu'elle a connues, le rôle qu'elle a joué à l'égard de l'Egypte entière et du reste du monde. Sans prétendre renouveler aucune des questions soumises à l'étude des historiens, ni vouloir les exposer complètement, ces notes sommaires aideront sans doute à mieux comprendre la Basse-Egypte d'aujourd'hui et les problèmes qui s'y posent.



Durant toutes ces recherches, quelles qu'elles fussent, on a eu le bonheur de rencontrer des concours bienveillants et précieux facilitant une tâche qui eût été sans eux malaisée, sinon impossible à remplir. Fonctionnaires, ingénieurs agronomes, fellahs, s'empressaient de se mettre à notre disposition, et nous permettaient souvent d'apprécier avec un plaisir sans cesse renouvelé les charmes de l'admirable hospitalité égyptienne. Des élèves même, de la Faculté de Droit et de l'Ecole Supérieure de Commerce du Caire voulurent bien collaborer à ce travail par de courtes monographies, soit de leur village, soit d'un fait économique ou social déterminé, qu'ils étudiaient durant les périodes de vacances. Que tous sachent combien leur aide a été utile, et combien on leur en est reconnaissant. On doit un témoignage particulier à la Société Royale de Géographie d'Egypte qui a accepté de se charger de la publication de ce travail, ainsi qu'à M. Munier secrétaire de cette Société qui a bien voulu en revoir les épreuves.

Mais cette gratitude doit aller surtout au Monarque qui est dans la vallée du Nil le promoteur et le protecteur éclairé de toutes les entreprises scientifiques, à Sa Majesté le Roi Fouad Ier. Ancien président de la Société de Géographie, Sa Majesté en est resté le Haut Protecteur, Elle en suit avec sollicitude l'activité. Grâce à Sa bienveillance, de nombreux concours ont été acquis à cette étude, les démarches nécessaires ont été facilitées, des enquêtes ont pu être entreprises et menées à bien. C'est avec un sentiment de profonde et respectueuse reconnaissance que ces pages Lui sont dédiées.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Les facteurs géographiques en Basse-Egypte.

*L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Egypte ; elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.*

VICTOR HUGO.

Ainsi que l'Egypte tout entière, la Basse-Egypte est un don de la nature, profondément remanié par l'homme. C'est une fille du Nil, certes, et qui se trouve en outre pourvue de sérieux avantages, de par sa position géographique. Mais tous ces privilèges ne pouvaient satisfaire complètement les habitants du Delta qui, dès les premiers âges, se sont préoccupés d'améliorer, de modifier constamment, avec un bonheur inégal, le pays qui les porte et les nourrit. Réciproquement, ces habitants ont dû dans une certaine mesure, se soumettre, s'adapter au Nil et à la terre qu'ils avaient d'abord remaniés, au climat sous lequel ils vivaient ; après leur avoir commandé, il a bien fallu leur obéir : de cette adaptation, de cette obéissance, des marques profondes restent aussi imprimées sur le sol. Et la physionomie actuelle de la Basse-Egypte apparaît ainsi comme le résultat d'une longue et étroite collaboration, et plus encore d'une lutte de l'homme et de la nature.

Pour mieux sentir l'importance de ces relations millénaires, et des résultats qu'elles ont engendrés, il convient d'examiner

d'abord les forces en présence, puis de les observer en mouvement, de comparer le don de la nature à l'usage que l'homme en a fait, aux transformations qu'il lui a imposées; dans une deuxième partie, on étudiera les conséquences que ces transformations ont eues sur la vie même de l'homme dans le Delta.

*
* *

§ 1. — LES ÉLÉMENTS NATURELS.

Un fleuve puissant, relativement docile et bienfaisant, vrai créateur du sol, une position géographique et un climat éminemment favorables, et puis, face à ces données naturelles, une population nombreuse de paysans-nés, voilà les principaux éléments en présence, dont les multiples relations ont fait la Basse-Egypte telle que nous la pouvons voir aujourd'hui.

Le Nil. — Le Nil, — est-il utile de le rappeler? — distribue généreusement la vie à l'Egypte. “L'Egypte don du Nil”, “le Nil, père de l'Egypte”; formules heureuses de reconnaissance, qui disent bien le rôle essentiel joué par le fleuve béni dans la formation et l'existence du pays. Le Nil a fait la terre égyptienne, il l'a créée, à la vérité; il l'a modelée, l'a baignée et fécondée sans jamais se lasser. Aussi conçoit-on la vénération que les Egyptiens ont, depuis des millénaires, vouée à leur fleuve; autrefois ils lui offraient tous les ans une belle vierge qu'on précipitait dans ses flots boueux. Depuis longtemps le sacrifice a disparu, mais non la reconnaissance des populations qui continuent de saluer, chaque été, avec des transports d'allégresse, le retour régulier de la crue bienfaisante.

Reconnaissance et vénération, si justifiées soient-elles, doivent pourtant se tempérer de raison. Il ne faut pas oublier que le fleuve magnifique n'offre, par sa nature, que d'immenses possibilités; que sa puissance même peut être presque aussi dangereuse qu'utile, sa crue aussi dévastatrice que fécondante.

Etudions-le donc, pour ainsi dire à l'état naturel, ce fleuve aujourd'hui, enchaîné, muselé, réduit de toutes manières à un

véritable esclavage. Supposons, par un effort d'abstraction, et en utilisant les connaissances historiques ou même préhistoriques, toutes barrières, toutes contraintes levées; redonnons à la bête vigoureuse sa primitive liberté et observons-la.

La crue du Nil est certainement la marque la plus importante de ce fleuve, la plus caractéristique aussi, celle qui frappe le plus vigoureusement les esprits. Au Caire, elle commence en juillet; elle est à son maximum vers la mi-août. Le fleuve roule alors des eaux rouges, boueuses, tumultueuses; un flot puissant passe en tourbillons entre les piles des ponts et monte le long des berges, comme s'il voulait se répandre dans les rues, et menacer la ville; sur la rive gauche, au pied du plateau qui porte les pyramides, il s'étale en une vaste étendue lacustre, où des barques circulent, où les rares villages semblent devenus des îles.

Tout au contraire, quelques semaines plus tard, en décembre, ou en janvier le lit du fleuve semble trop large pour un si faible courant. Un flot grisâtre, qui paraît pourtant bleu sous l'azur du ciel, s'écoule péniblement, dirait-on, vers le Nord; par endroits, à ce moment de l'année, il serait difficile de discerner le sens du courant. Au fleuve géant, mais qui n'écoule que 1/30ème des eaux reçues par son bassin, on pourrait alors appliquer le mot de César au sujet de la Saône minuscule: il coule avec une lenteur incroyable (1).

Des îles se forment au milieu du lit: les cultivateurs s'empres-sent d'y semer des plantes hâtives, des melons surtout. Plus tard encore, le débit s'affaiblit davantage; cette fois, pourtant, la diminution n'est pas due surtout au régime du fleuve, mais bien à l'action de l'homme.

En résumé, nous pouvons dire que, à l'état naturel, pendant trois mois de l'année, le fleuve, en un flot énorme, submerge les campagnes et les convertit en lacs; puis le reste de l'année dans un vaste lit, de maigres filets d'eau s'écoulent paresseusement entre les îles laissées par la crue. Tel est le régime du Nil; point n'est besoin d'y insister, d'ailleurs, puisqu'il a depuis

(1) « Arar..... in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis in utram parte fluat judicari non possit. » (DE BELLO GALlico, I, Cap. XII).

l'antiquité retenu l'attention de tous ceux qui ont dû s'occuper de l'Égypte.

Création du Delta.— C'est au limon de ce fleuve que le Delta, plus encore que la Haute-Egypte, doit d'exister. Au Caire, les murailles rocheuses qui, depuis le Soudan, enserraient étroitement la vallée, s'écartent brusquement, et le fleuve paraît se sentir libéré. Il y a des milliers d'années, à une époque contemporaine sans doute de l'homme, le Nil se jetait dans un golfe méditerranéen dont les traces peuvent encore s'étudier aux flancs du Moqattam ou des calcaires d'Abou Roach. Les prêtres d'Héliopolis racontèrent à Hérodote que, du temps de Ménès, la région située au nord de Memphis se trouvait encore sous les eaux; c'était là vraisemblablement un anachronisme puisque, dès avant Ménès, la Basse-Egypte jouait un rôle important dans la vie égyptienne. Mais le récit fait au voyageur grec contenait le souvenir du temps bien lointain où le Nil n'avait pas encore engendré son delta.

Dans les eaux calmes du golfe le Nil déposait ses alluvions, ou du moins les parties qui restaient après tout ce qu'il avait abandonné en cours de route, depuis les montagnes éthiopiennes; ces dépôts se trouvant évidemment composés des éléments les plus facilement transportables, c'est-à-dire les plus fins. En s'amoncelant, ces matières légères formaient de chaque côté du fleuve une sorte de fragile barrière, une digue plutôt, que le géant rompait avec facilité pour se perdre aussitôt dans la mer et édifier de nouveau une autre branche. Au terme de plusieurs milliers de siècles d'un patient labeur, s'étant promené et ayant précipité ses troubles dans tous les coins du golfe, le Nil a fait sortir des eaux une terre nouvelle, le Delta.

Mais cette terre nouvelle n'était encore qu'une grossière ébauche de ce qui devait devenir la Basse-Egypte. De place en place, des îles émergeaient, grandes galettes grises qu'on distinguait difficilement de l'eau saumâtre d'où elles étaient sorties; des étangs peu profonds les séparaient. Une végétation luxuriante s'y développait vite, dont l'utilité essentielle était de donner un commencement de fixité à ce sol de boue, à ces terres maréca-

geuses, où ne vivaient que des oiseaux, des crocodiles et des hippopotames, où l'homme ne pouvait songer à s'établir ⁽¹⁾. Fixité précaire, d'ailleurs, car à peine le sol était-il apparu au-dessus de la mer, que le Nil commençait à le transformer, en le remodelant sans cesse, en construisant, en démolissant comme à plaisir, par ses divagations.

Tout se prêtait à ce vagabondage : de la tête du Delta à la mer, sur cent soixante kilomètres, la Basse-Egypte s'incline doucement, vaste plaine immense, sans relief sensible, sauf accident, et qui rappellerait, si elle était dépourvue de végétation, les surfaces de la baie tranquille d'où elle est sortie lentement. Sur cette étendue, moins vaste qu'autrefois, mais qui compte encore près de vingt-quatre mille kilomètres carrés, le Nil paraît fatigué d'une course trop longue et trop rapide : sa pente, de 1 pour 9000 avant Le Caire, n'est plus que de 1 pour 25000 au nord de la capitale. Il n'a, semble-t-il, aucune hâte d'aller se perdre dans la Méditerranée.

Tous les chemins lui sont bons, aucun ne lui paraît plus nettement favorable que les autres. De plus, comme le Mississipi, comme le Gange, le Nil coule dans un lit qu'il exhausse chaque année, et qui se trouve à une altitude nettement supérieure à celle des campagnes éloignées. Qu'une saignée soit pratiquée dans les berges, et les eaux se précipitent, recouvrant la terre sur de vastes étendues. Et cette saignée, le fleuve peut la pratiquer lui-même, avec la plus grande facilité, le limon étant trop malléable pour opposer une résistance bien sérieuse à une crue forte et prolongée.

Ainsi le fleuve a-t-il promené ses eaux par des chemins divers, sans qu'aucun n'ait jamais paru fixé définitivement. Aujourd'hui, arrivé au lieu dit Batn el Baqar, au Ventre de la Vache à une trentaine de kilomètres au nord du Caire, il se divise en deux branches dont les cours sinueux se dirigent paresseusement vers la Méditerranée. Sans doute en eut-il autrefois bien davantage : n'en comptait-on pas parfois sept principales dans l'Antiquité ? Il est vrai que les écrivains anciens n'étaient guère d'accord sur

(1) R.P. PAUL BOVIER-LAPIERRE, *Egypte préhistorique* (Précis de l'histoire d'Egypte), t. I p. 13.

la position de ces branches, ni sur leur dénomination exacte, ni sur leur importance; il est vrai qu'Aristote prétend que seule la Canopique était naturelle, les autres étant dues au travail humain; il est vrai enfin que de nos jours, les historiens avouent leur impuissance à déterminer avec certitude le cours de ces anciens rameaux. Obscurités qui n'ont guère d'importance ici. L'essentiel est de savoir que le Nil émettait, à travers son Delta, des dérivations plus ou moins larges, plus ou moins éphémères, et qui laissaient sur le sol une trace plus ou moins nette. Il suffit de consulter les cartes dressées pendant l'occupation française et publiées dans la *Description d'Égypte*, pour obtenir des renseignements précieux sur l'état hydrographique de la Basse-Égypte à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire au moment où les grands travaux n'avaient pas encore modifié profondément le régime du fleuve. De tous côtés, on aperçoit un chevelu extrêmement dense de canaux, de bras, de chenaux à sec, au moins une partie de l'année; entre la branche de Damiette et celle de Rosette, des branches secondaires établissent les relations. Des méandres nombreux qui semblent prêts d'être recoupés, des îles en demi-lunes, des bouts de canaux qui se terminent en culs-de-sac, un enchevêtrement de cours d'eau anastomosés, des étangs tout en longueur, des marécages, sont la marque du caractère naturellement anarchique d'un fleuve toujours capable, si on n'y met bon ordre, de détruire ce qu'il a lui-même édifié ⁽¹⁾.

En fin de compte, c'est au fleuve que le Delta doit aussi sa topographie. Topographie invisible à l'œil nu et que seul l'examen d'une carte à grande échelle et à courbes de niveau permet de déceler: tout le long des lits du fleuve, ou de ses anciens bras, ou de ses méandres, des lignes de relief, comme des remblais de chemins de fer, faibles, certainement, mais nettement marquées pourtant, accusent le caractère deltaïque de la région. Caractère qui a été atténué largement, masqué même par endroits, du fait de l'homme aussi bien que des intempérances du fleuve, mais qui se révèle néanmoins assez aisément. Le Delta se présente ainsi comme une sorte d'éventail dont les branches

(1) Comparez la carte au 1:100.000 de la *Description de l'Égypte*, et celle du *Survey of Egypt* à la même échelle.

du Nil ou les canaux anciens constitueraient les axes ; ou encore comme une feuille renversée dont ces mêmes branches seraient les nervures.

C'est ce caractère, commun d'ailleurs à tous les deltas, qui pourrait permettre dans une certaine mesure, de retrouver au moins quelques-unes des branches classiques du Nil, aujourd'hui à peu près imperceptibles à l'œil nu sur le terrain ⁽¹⁾.

La terre du Delta.— Le Nil a édifié le Delta ; il lui a aussi donné les éléments de la richesse agricole. Toute la terre du Delta est faite presque exclusivement du limon du fleuve. Comme un manteau sombre, l'alluvion a tout recouvert, tout caché : digues primitives du fleuve, traces de rivages, dunes sablonneuses, et plus tard, jusqu'à des villages et des villes. C'est donc donner une définition exacte du Delta que de nommer ainsi la région située au nord de la vallée et baignée par les eaux du Nil. Déjà les anciens distinguaient du Delta, la Libye, contrée alors moins inculte qu'aujourd'hui, et qui se trouvait à l'occident des terres noires ; et ils appelaient Arabie les régions qui s'étendaient à l'orient de ces mêmes limons. Ainsi le Delta allait-il d'Alexandrie, où émergeaient les calcaires trop élevés pour être recouverts par les eaux du fleuve, jusqu'au delà de Peluse, jusqu'au mont Casius, où parvenait alors le flot de la crue. L'isthme même

(1) Un cartographe distingué, disparu il y quelques années, M. Pellegrin, ingénieur des irrigations, a essayé de retrouver les anciennes branches du Nil, en dressant minutieusement, à l'aide des documents officiels les plus sûrs, la carte en relief à 1:100.000 de la Basse-Egypte. Les résultats qu'il a obtenus sont des plus intéressants. C'est ainsi que dans la partie occidentale du Delta, en Béhérah, on suit aisément les traces continues d'un cours d'eau sinueux quittant le lit actuel de la branche de Rosette et se dirigeant vers Damanhour, pour prendre le tracé du canal Mahmoudiah jusqu'aux limites de l'ancien lac d'Abouqir ; il pique alors vers le nord jusqu'à la Méditerranée. Sans doute retrouvons-nous là, l'ancienne branche Canopique. De même, il est facile de déterminer l'existence d'un cours d'eau ancien, au centre du Delta, entre la branche de Rosette et celle de Damiette, cours suivi en partie par le Bahr el Chibine, puis par un drain, et qui se jette à travers le Borollos. Il est vraisemblable que c'est là la branche Sebennytique.

On suit de même, en Charqiah, les restes du lit de ce qui a pu être la Tanitique. Pour les autres branches, les traces sont moins faciles à retrouver. Par contre, on reconnaît de tous côtés des restes significatifs de méandres coupés, de lits abandonnés sur une longueur plus ou moins importante.

de Suez serait dû aussi en partie, selon le géologue Suess, à des atterrissements nilotiques (1).

L'épaisseur de ces couches de limon varie aujourd'hui suivant les lieux. D'après Willcocks, elle n'est que de 12m.50 à Qalioub, à la hauteur de la pointe du Delta. Par contre, elle atteint 18m. à Mehallah Roh, non loin de Tanta, et 33m. à Zagazig ; différences assez sensibles dues évidemment à l'inégalité du fond marin (2). D'une manière générale, l'épaisseur du limon atteint de 18 à 23m. et le dépôt repose sur des couches de sables quartzeux, ou sur des bancs de graviers ou d'argile (3).

La nature même du dépôt n'est pas identique partout. Elle change, au dire de Willcocks, suivant l'âge du spécimen et l'inondation qui a produit l'alluvion. Parfois aussi le sable recouvre entièrement l'alluvion nilotique et même au cœur de la Basse-Egypte, il apparaît par larges plaques jaunâtres de plusieurs kilomètres de tour, qui forment des îlots désertiques au milieu de la plus riche végétation. Enfin, alors même qu'il se trouve à l'état relativement pur, les qualités du limon du Nil varient singulièrement suivant l'âge du dépôt auquel il appartient et la situation par rapport aux branches anciennes du fleuve, les matériaux les plus lourds se rencontrant le plus fréquemment près des rives.

Pourtant, malgré des différences qui peuvent être importantes, il a partout des caractères communs : c'est une terre généralement noirâtre, lourde à remuer pour peu qu'elle soit humide, luisante quand elle est fraîche coupée et qui, en se desséchant, se fendille, se craquèle au point qu'en été, la marche sur un terrain dépourvu de végétation n'est pas sans présenter quelques difficultés, sinon certains dangers.

De tout temps, le sol égyptien a suscité l'admiration des voyageurs qui s'étonnaient que, sans beaucoup de travail, sans engrais, il produisît des récoltes superbes. De nos jours, des savants, ayant recherché la cause de ce pouvoir fertilisant du limon n'ont pas cru la trouver dans sa composition chimique. De fait,

(1) SUESS. *La face de la terre*, trad. française t. I, p. 484.

(2) Eg. Irrig. 2d ed. p. 4.

(3) FRANK R. CANA, *Modern Egypt* (The Encyclopaedia Britannica, Vol. IX-X. 1910, p. 21).

l'analyse révèle, à côté de fortes quantités de fer et de silice, de l'acide phosphorique, de la potasse, des matières organiques, qui contiennent de l'azote; d'après Lucas, l'acide phosphorique et la potasse se trouvent en quantités suffisantes pour la croissance du coton, du blé, du maïs, de l'orge, des haricots, mais insuffisantes pour la culture du bersim. Quant à l'azote, il s'y rencontre en quantités trop faibles pour suffire à la nutrition de la plupart des plantes ⁽¹⁾. Rien dans cette composition n'explique suffisamment la merveilleuse fécondité de la terre égyptienne. Aussi certains, avec Gay-Lussac, ont-ils prétendu que ce pouvoir fertilisant du limon était sinon imaginaire, du moins fortement exagéré, et que seule, ou à peu près, l'eau du Nil importait ⁽²⁾, qu'elle fût claire ou trouble. Mais d'autres ont fait valoir, avec raison semble-t-il, que l'analyse chimique ne saurait aller à l'encontre d'un fait établi, constaté par une expérience de plusieurs milliers d'années, et qu'en outre, l'état physique sous lequel se présentent les éléments qui constituent le limon du Nil, augmente singulièrement leur action. Un des agronomes qui ont le mieux étudié la terre égyptienne, le regretté V. Mosséri ⁽³⁾ remarque que ces éléments se trouvent réduits à un état d'extrême ténuité qui les rendent plus facilement attaquables par les gaz ou les solutions salines du sol, et donc plus aisément assimilables. En outre, lorsqu'il n'existe pas en proportions trop considérables, le sel que contient le limon joue un rôle bienfaisant à l'égard de la végétation à laquelle il donne plus d'activité. En réalité, au sujet du limon du Nil, il faut toujours en revenir à la parole de W. Willcocks: "L'eau riche en limon de la crue du Nil a été le soutien de l'Egypte pendant de nombreuses générations, et elle est aussi indispensable qu'autrefois" ⁽⁴⁾.

Il a pu sembler intéressant et possible, d'essayer de déterminer l'âge des alluvions deltaïques; durant l'occupation française, des savants de l'expédition se sont employés à ce travail. Le principe de leur raisonnement était fort simple, trop simple sans doute :

⁽¹⁾ Acide phosphorique, de 0,19 à 1,78 ‰; potasse, de 0,49 à 2,33 ‰; matières organiques, de 0,59 à 15,02 ‰ (d'après Lucas: *Chemistry of the river Nile*, p. 17).

⁽²⁾ GAY-LUSSAC, *Du sol Egyptien*, (B. I. Eg. 1885, p. 227).

⁽³⁾ *La fertilité de l'Egypte* (B. U. Ag. Eg. 1926, No. 172, p. 91-96).

⁽⁴⁾ *Egyptian Irrigation*, 2nd. p. 4.

sachant la hauteur du limon déposé en moyenne chaque année par le Nil, connaissant d'autre part la hauteur moyenne des dépôts dans le Delta, il est aisé de déterminer le nombre d'années qui furent nécessaires pour atteindre cette hauteur. On a trouvé de cette manière le nombre, relativement faible, de treize mille ans, environ, depuis le moment où le Nil a commencé son travail de remblaiement dans le golfe méditerranéen.

Est-il besoin de souligner la faiblesse d'un raisonnement qui ne tient nul compte des modifications ayant pu être apportées dans le cours des siècles, au régime du fleuve, au climat, à toutes sortes de facteurs dont il nous est à peu près impossible d'évaluer aujourd'hui l'importance. Et faut-il ajouter que les mathématiques ne paraissent guère à leur place dans cet ordre de recherches (1) ?

Variations de niveau du rivage.— Il serait important de savoir si le Nil, constructeur du Delta poursuit sa tâche ; et si, non content d'augmenter chaque année l'épaisseur de la couche de limon, il gagne encore sur la mer comme font le Rhône, le Pô, le Mississipi, le Gange. Il est certain que chaque crue amène aux deux bouches du Nil d'énormes quantités de limon, qui se déposent presque aussitôt, et tendant à allonger en tentacules l'embouchure de chaque branche. "En 1692, écrivait de Maillet, [consul de France], au sujet de Rosette, à mon arrivée en Egypte, la mer n'était qu'à une demi-lieue de cette ville, au lieu qu'en 1718, je l'ai trouvée distante d'une grande lieue" (2). En un quart de siècle, la bouche de Rosette se serait donc allongée de deux kilomètres environ, chiffre énorme qui représenterait une avancée de 80m. par an. On juge des distances auxquelles on atteindrait s'il s'agissait de millénaires.... ! Au vrai, il ne semble pas que le littoral du Delta se soit beaucoup avancé depuis l'Antiquité (3). Une carte marine montre que le Delta se prolonge en direction de Chypre, et que la pente du fonds de la mer reste longtemps très douce, rendant ainsi fort difficile la navigation côtière. Mais le limon du Nil se trouve en partie emporté, dès qu'il atteint la mer, par un courant marin qui longe la côte d'ouest en est, et

(1) RÉMY COTTEVIELLE-GIRAUDET. *L'Egypte avant l'histoire...* (Bull. Inst. français Archéol. Orient, Le Caire 1933, t. XXXIII, note p. 65-66).

(2) Cité par CH. DE LA RONCIÈRE, *op. cit.*, p. 252.

(3) SUESS *La face de la Terre*, t. II, p. 734.

qui, protégeant Alexandrie et la baie d'Abouqir, constitue une menace pour le golfe d'El Arich et pour Port-Saïd. Les matériaux apportés par le fleuve sont ainsi dispersés et les dépôts ne peuvent s'élever qu'avec une lenteur extrême et, pour nous, inappréciable. Les conditions sont toutes différentes de ce qu'elles ont dû être quand le fleuve précipitait ses troubles, plus épais qu'aujourd'hui, dans les eaux calmes d'un golfe.

Bien plus, non seulement il est difficile d'évaluer l'avancée du Delta, mais peut-être faudrait-il plutôt parler de recul, au moins partiel, et d'envahissement de la Basse-Egypte par les eaux marines.

A la périphérie, du Delta, de grands lacs s'étendent, qui vont de la région alexandrine à Peluse, d'une extrémité à l'autre du rivage, formant comme une transition entre la mer, avec laquelle ils communiquent, à l'exception du Mariout, et la terre, dont ils ne se distinguent pas toujours très nettement. Ces lacs sont des lagunes littorales sans profondeur (de 0m.40 à 1m., 1m.50), dont l'étendue varie suivant l'époque de l'année et l'importance de la crue. Le Mariout qui ne communique pas directement avec la mer, dont le sépare une barre rocheuse, atteint 250 kms.² durant les hautes eaux. Le lac Edkou ⁽¹⁾, le Borollos ⁽²⁾, le Menzalah ⁽³⁾ s'ouvrent franchement sur la mer, les deux premiers par une seule ouverture, le dernier par plusieurs; ces ouvertures, qui parfois s'obstruent, pour le plus grand dommage des cultures situées à proximité des lacs, sont peut-être les bouches d'anciens bras du Nil.

A l'exception du Mariout, les lacs du Delta sont limités, du côté de la mer, par des cordons littoraux, dunes ou atterrissements nilotiques dont la largeur varie de quelques centaines de mètres, à une quinzaine de kilomètres, et qui s'appuient sur des noyaux rocheux. Dans l'ensemble, la ligne côtière d'Abouqir à El Arich, se présente comme une succession de lignes courbes assez régulières, séparées par les pointes que font dans la mer les embouchures de Rosette et de Damiette.

⁽¹⁾ 64 km de long, 26 km de large.

⁽²⁾ 100 km de long, 26 km de large.

⁽³⁾ 64 km de long, 24 km de large; c'est le plus grand : 2000 km².

L'existence et la forme de ces lacs ne sont pas dues au Nil seul; à l'action du fleuve, il faut ajouter le travail de la mer et sans doute des mouvements du sol. Bien des faits semblent appuyer cette hypothèse.

A Alexandrie, et dans les environs, il s'est vraisemblablement produit un affaissement lent de la côte, depuis l'Antiquité. Tout le long du littoral, jusqu'à Abouqir, s'aperçoivent des ruines de constructions sous les eaux; les ports antiques, remontant peut-être aux Crétois, sont aujourd'hui submergés, jusqu'à 8m.50 au-dessous de la mer; d'après Weill, la plate-forme horizontale de Ras el Tine porte les fondations d'un édifice dont l'escalier d'accès se trouve maintenant sous l'eau ⁽¹⁾. Enfin et surtout, les tombeaux grecs de Kom el Chogafa se trouvent au niveau de la mer, ou même au-dessous et sont envahis par les eaux ⁽¹⁾.

Ailleurs, encore, dans la région du Borollos, la même avancée de la mer aurait eu lieu. Des restes de villes anciennes sont aujourd'hui entourés d'eau; d'autres en sont complètement recouverts; dans des terres voisines du lac, on découvre au-dessous du niveau actuel de la mer, des débris de poteries, des statues, des herbes brûlées qui durent se trouver autrefois à la surface du sol ⁽¹⁾.

Enfin Maqrizy raconte que 251 ans après Dioclétien, la mer envahit le pays de Tennis, ville située aux environs de l'emplacement actuel de Port-Saïd; elle submergea les agglomérations, ou les transforma en îles, créant en même temps le lac Menzalah où vont désormais se perdre les branches Mendésienne, Tanitique et Pélusiaque; de ces branches, au dire de Morgan, on peut retrouver encore le chenal, à 1m.50 de profondeur sous les eaux. En somme à l'est comme à l'ouest du Delta se serait produit un phénomène analogue à la submersion du Zuyderzée au moyen-âge ⁽²⁾.

⁽¹⁾ AUDEBEAU BEY (Ch.) *Note sur l'affaissement du nord du Delta égyptien depuis l'empire romain*, p. 121; et de MORGAN (J.) *Recherches sur les origines de l'Égypte*, t. I, p. 38 et s. Voir aussi J. COUYAT-BARTOUX *Paléogéographie de l'Égypte*, (Compte-r. Congrès Intern. de Géographie. Le Caire, 1925, t. III, p. 93 et s.)

⁽²⁾ AUDEBEAU BEY (Ch.) *Note sur l'affaissement du nord du Delta égyptien*

De tous ces faits d'importance inégale, il ne faudrait pas se hâter pourtant de tirer trop de conclusions. L'entonnement des travaux hydrauliques peut s'expliquer par un affaissement des parties inférieures des ouvrages. La situation actuelle des tombeaux de Kom el Chogafa paraît plus probante, et ne s'explique guère que par l'abaissement graduel du niveau du rivage. Mais cet abaissement n'est pas nécessairement en relation avec l'invasion marine qui a formé le Menzalah; peut-être y a-t-il eu deux mouvements, de nature très différente, et sans aucun synchronisme.

Quoi qu'il en soit, la Basse-Egypte tout entière semble avoir subi un double mouvement de dislocation ou pour mieux dire, de distorsion, mouvement qui a engendré deux pentes, l'une dans la direction du Menzalah, l'autre dans celle d'Alexandrie. L'axe de cette double pente, insensible à l'œil, est formé par la branche de Damiette.

Cette branche se trouve donc ainsi, à distance égale de la mer, à une altitude plus élevée que la branche de Rosette. Il résulte de ce fait une sorte de déséquilibre en faveur de la branche de Rosette: la plus grande partie du débit total du fleuve, s'écoule à la mer par cette voie; l'autre branche reçoit le reste, dont elle se débarrassait autrefois en partie, en l'écoulant dans les provinces du centre et même dans la branche de Rosette (1). Et c'était heureux ainsi, car de par sa situation, cette branche crée une menace constamment suspendue — c'est bien le terme propre — sur la tête des malheureuses populations voisines. Qu'on suppose une crue plus abondante qu'à l'ordinaire, et il faut craindre que le fleuve, quittant son lit majeur, ne se précipite impétueusement sur les campagnes éloignées et plus basses, noyant les cultures, détruisant les villages et parfois les habitants, plongeant des régions entières dans la ruine et le deuil pour de longues années.

Par contre, pendant les périodes d'étiage, la même branche de Damiette ne porte plus, d'elle-même, que de misérables

depuis l'empire romain, p. 120, Ce récit de Maqrizy est inexact, quant à la date (Cf. Maspero et Wiet, *Matériaux*..... t. I, p. 35 note).

(1) En particulier par le canal Faraoniah, dont les restes sont si importants qu'on risquerait parfois de les confondre avec une branche du Nil.

quantités d'eau, à peine suffisantes pour la consommation des habitants, qui devaient autrefois creuser des puits ou, dans les villes, établir des citernes. Livré à ses caprices, le fleuve resterait incapable d'assurer le service régulier de la navigation dans les régions occidentales et centrales du Delta ; il y serait surtout inutile à l'agriculture, sauf sur les terres privilégiées qui se trouvent à proximité immédiate, et où les habitants, même au coeur de mai ou de juin, ont la ressource de puiser dans les maigres filets d'eau qui serpentent encore entre les îles sablonneuses d'un lit devenu beaucoup trop vaste.

Ainsi, sous sa forme naturelle, le père de l'Egypte apparaît comme une sorte de géant puissant, bon, si l'on veut, mais aveugle et capricieux, et dont les manifestations brutales risqueraient quelquefois de présenter des dangers redoutables. Dès les premiers âges, il a donc fallu que l'homme entreprît de diriger cette force immense, de la discipliner, d'en accroître le bienfait, d'en réduire les périls. C'est dans la mesure où il y réussissait que l'Egypte connaissait, ou non, des années de prospérité.

*
* *

Situation géographique et climat de la Basse Egypte. — Le Nil a créé la Basse-Egypte et lui a donné quelques-uns de ses caractères géographiques. Elle doit les autres à la position qu'elle occupe sur le globe.

Epanouissement de la vallée du Nil dans la Méditerranée, la Basse-Egypte apparaît naturellement comme une région intermédiaire. Située à la soudure de l'Afrique et de l'Asie Mineure, elle semble être le lien normal entre les pays d'Europe et les contrées d'Extrême-Orient, entre les régions plus méridionales de l'Afrique, le Soudan notamment, et le monde méditerranéen, entre l'Afrique du Nord, enfin, et les pays du bassin oriental de la Méditerranée. D'autres contrées voisines, (Palestine, Syrie, Turquie), dans une certaine mesure, peuvent aussi servir d'intermédiaire. Pas aussi complètement, pas aussi efficacement toutefois que ce carrefour, que ce nœud de communications, qu'est le Delta du Nil ; elles sont, ces contrées, des lieux de croisement de routes

purement terrestres; ici, incomparable supériorité, aux routes de terre s'ajoutent les voies maritimes et les fluviales.

A la vérité, la Basse-Egypte est bordée de déserts; mais ces déserts ne lui servent pas de barrière infranchissable. Tout au contraire, ils ont été au cours des siècles, les chemins d'invasions fréquentes, et ils n'ont jamais interrompu les relations commerciales. Depuis les Hyksos jusqu'aux Turcs de la dernière guerre, nombreux sont les peuples qui sont parvenus au Delta en essayant de l'aborder par la voie toute naturelle d'El Arich au Ouady Toumilat.

Au contraire, les 250 km. de sa façade maritime restent à peu près inutiles parce que cette façade trop unie, sans échantures, sans profondeurs suffisantes semble inhospitalière aux navigateurs. Seules les bouches du Nil et presque en dehors du Delta, la baie d'Abouqir, celle d'Alexandrie, constituent des ouvertures naturelles vers le monde méditerranéen, la baie de Suez vers la mer Rouge et l'Extrême Orient. Encore certaines des ouvertures sont-elles, faute de profondeur, devenues rapidement impraticables dès que le tirant d'eau des navires a augmenté ⁽¹⁾.

Du fait de sa situation entre la mer et les déserts de la zone subtropicale, la Basse-Egypte se trouve soumise à un climat où les influences méditerranéennes et désertiques s'entremêlent pour composer un ensemble assez particulier et qui suffirait à distinguer le Delta de la Vallée du Nil.

Le climat de la Basse-Egypte ⁽²⁾ est un climat de caractère désertique, mais largement atténué par l'action de la mer voisine. Climat chaud dans l'ensemble, assurément; mais les variations de la température sont sensibles, du mois le plus froid, janvier, généralement, au mois le plus chaud, juillet ou août. La température moyenne diffère aussi d'Alexandrie où se font sentir les influences marines et lacustres, calmantes et adoucissantes, jusqu'au

(1) Strabon, cité par de la Roncière (*Géog. de l'Egypte à travers les âges*, p. 130) montre bien que l'absence de ports et d'abris isole l'Egypte; il ajoute que les déserts libyque et arabe la protègent aussi contre une armée venant de l'extérieur, assertions que l'histoire contredit.

(2) FRANCESCHI, B. S. Kh. *Géogr.* 1896, supplément Bull. N° 10, sér. IV; p. 596 et ss.; LYONS, *Physiography of River Nile*... Chap. IX (p. 339-346).

Caire où ces influences disparaissent et sont remplacées par celles du désert, beaucoup plus brutales. L'hiver, la variation journalière est faible relativement et pourtant, il n'est que de passer une nuit de janvier dans les campagnes du nord du Delta pour se convaincre que le froid y est vif, pénétrant au point de déterminer des gerçures de la peau, et que, jusqu'aux premières heures de la matinée, il est nécessaire de se couvrir chaudement ou de faire du feu. L'été, au contraire, bien que plus accusé, le contraste entre la fraîcheur nocturne et les fortes chaleurs du jour est bien-faisant et repose agréablement.

C'est en janvier que la pression atmosphérique est la plus haute, et c'est en juillet qu'elle descend à son minimum. Près de la côte, la variation annuelle reste relativement faible, de même que pour tout le Delta, la variation diurne. Pourtant, de fortes dépressions se produisent parfois, au printemps surtout, qui donnent naissance au vent chaud connu sous le nom de khamsin.

Le plus généralement, les vents sont doux et soufflent du nord-ouest pendant la majeure partie de l'année. Mais les vents d'orage ont atteint en hiver, 120 km. à l'heure à Alexandrie; et un peu partout dans le Delta septentrional, le vent marin est assez fort pour courber les arbres, palmiers, gazorines (*casuarinæ*), acacias, dans la direction qui lui est habituelle.

Ces vents apportent des pluies peu nombreuses, et la hauteur d'eau qui tombe chaque année est bien faible; elle reste en tout cas insuffisante presque partout pour satisfaire les besoins de l'agriculture. Privilégiée, la région alexandrine reçoit une moyenne de 216 m/m d'eau, répartis sur novembre, décembre, janvier et février, en 39 jours. A Port-Saïd, ces pluies sont moins fréquentes et surtout moins abondantes, la hauteur moyenne des précipitation annuelles étant de 84 m'm. Vers le sud, les précipitations diminuent encore et se concentrent sur une période plus étroite. A Qorachiah, au centre du Delta, il ne tombe plus que 64 m/m, au Caire 34 m/m ⁽¹⁾.

De ce que ces pluies sont peu nombreuses, il ne faudrait pas conclure qu'elles soient sans importance. Elles sont parfois

⁽¹⁾ AUDEBEAU REY. *Rapport présenté à la Commission des Domaines de l'Etat* . . . Le Caire 1909, chap. IX, p. 63; voir aussi p. 48, 53, 58, 62.

violentes, et l'on a enregistré des orages, rares, à la vérité, qui ont précipité jusqu'à 75 m/m d'eau en 24 heures. Chaque hiver, des pluies parfois courtes et brutales, parfois fines et longues, s'abattent sur les campagnes, transforment en fondrières les routes de terre battue et les rendent impraticables pour plusieurs jours. L'eau pénètre dans les maisons mal couvertes, elle détrempe le sol, parfois déchausse les murs dont elle provoque la chute. Elle donne à toute chose un aspect sale, triste, minable; surtout elle apporte une gêne sérieuse aux communications par route (¹).

Par contre la pluie est précieuse pour certaines surfaces, d'ailleurs peu étendues, des environs d'Alexandrie, que n'atteignent pas les eaux du Nil, et qui cependant peuvent fournir quelques précaires moissons d'orge, quelques maigres prairies sur lesquelles les bédouins font paître leurs troupeaux.

Enfin l'humidité atmosphérique est, sur la côte, plus grande en été qu'en hiver. A l'intérieur du Delta, au contraire, c'est en hiver que l'humidité est la plus forte et atteint 80 %; en été, le climat est beaucoup plus sec: l'humidité atteint 70 % en décembre au Caire, elle tombe à 50 % en mai, juin, juillet. Les brouillards sont relativement nombreux et assez denses, particulièrement en automne et pendant la crue du Nil: en 1909 M. Audebeau Bey, en a compté 72 qui empêchaient la vision à moins de 200 m. Le ciel, pendant l'hiver et près de la côte, est à moitié couvert de nuages; durant cette saison, la nébulosité n'est guère inférieure dans le reste de la région. Mais en juin, le ciel se trouve à peu près dégagé près de la côte, où la nébulosité n'atteint que $\frac{2}{10}$, et surtout vers le sud où elle n'est plus que de $\frac{1}{10}$. On compte sept heures par jour de brillant soleil en janvier, et jusqu'à 12 heures et demie en juin et juillet. En résumé, le climat du Delta est un climat où les influences marines et les désertiques s'affrontent, se combattent. Au nord sur une frange littorale assez étroite, l'influence de la mer semble prédominer; au centre et surtout au sud, c'est celle du désert.

(¹) En Janvier 1897, dans la région d'Abouqir, il est tombé 6^{cm}, 5 d'eau en 24 heures. Le syphon de Ramleh, qui draine l'ancien lac d'Abouqir, dut, le 30 décembre 1902, décharger 31^{m³}, 28 par feddan. (Lang Anderson, *J. Kh. Agr. Soc.*, 1903, p. 249-265.)

LE CLIMAT DU DELTA (1).

Les moyennes portent sur les périodes suivantes :

Pour Alexandrie, de 1901 à 1923	Pour Port-Saïd, de 1901 à 1923
„ Sakha „ 1907 à 1923	„ Guizah „ 1902 à 1923
„ Qorachiah „ 1907 à 1923	

I. — TEMPÉRATURES EN CENTIGRADES

1. Sur la côte (Alexandrie—Port-Saïd).

Mois	Villes	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Moyenne
Janvier . . .	Alex.	18.4	10.2	13.4
	P.-S.	18.5	10.4	13.4
Février . . .	Alex.	19.3	10.8	14
	P.-S.	19.6	11.2	14
Mars	Alex.	21.2	12.4	15.6
	P.-S.	21	13	15.8
Avril	Alex.	23.8	14.5	17.6
	P.-S.	23.3	15.6	18.4
Mai	Alex.	26.2	17.2	20.3
	P.-S.	25.9	18.2	21.3
Juin	Alex.	28.1	20.2	23
	P.-S.	28.7	21.2	24.1
Juillet	Alex.	29.9	22.4	25
	P.-S.	30.6	23.1	25.8
Août	Alex.	30.6	23.1	25.6
	P.-S.	31.2	23.6	26.4
Septembre . .	Alex.	29.9	21.9	24.6
	P.-S.	30	22.6	25.3
Octobre . . .	Alex.	28	20	22.8
	P.-S.	28.2	20.8	23.3
Novembre . .	Alex.	24.5	16.2	19.1
	P.-S.	24.6	16.8	19.7
Décembre . .	Alex.	20.4	12.1	15.2
	P.-S.	20.3	12.2	15.2

(1) *Statistique de l'Égypte*, 1923-1924. Le Caire 1925, p. 12-13.

2. *Centre du Delta* (Qorachiah—Sakha).

Mois	Villes	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Moyenne
Janvier	Sakha	18.3	5.8	10.6
	Qorachiah	19.2	4.7	10.4
Février	Sakha	19.5	5.8	11.3
	Qorachiah	20.2	5.4	11.6
Mars	Sakha	22.1	7.4	13.5
	Qorachiah	23.4	7.6	14.5
Avril	Sakha	26.7	9.8	17.3
	Qorachiah	27.5	10.2	18.0
Mai	Sakha	30.6	12.6	20.7
	Qorachiah	31.7	13.0	21.7
Juin	Sakha	33.4	15.6	24.0
	Qorachiah	34.7	16.3	24.9
Juillet	Sakha	34.1	17.5	25.4
	Qorachiah	35.6	18.2	26.3
Août	Sakha	33.9	17.8	25.2
	Qorachiah	35.	18.5	26
Septembre . . .	Sakha	31.8	16.4	23.4
	Qorachiah	32.2	16.4	23.6
Octobre	Sakha	29.2	13.8	20.9
	Qorachiah	29.5	14.4	21.1
Novembre . . .	Sakha	25	11	16.8
	Qorachiah	25.2	11	16.9
Décembre . . .	Sakha	20	7	12.3
	Qorachiah	20.6	6.9	12.4

3. *Le sud* (Guizah).

Mois	Moyenne des maxima	Moyenne des minima	Moyenne
Janvier	19.1	5.5	10.9
Février	20.9	6.3	12.3
Mars	23.9	8.3	15.2
Avril	28.1	11.5	19
Mai	31.7	14.4	22.6
Juin	34.2	17.5	25.4
Juillet	35.1	19.4	26.6
Août	34.3	19.8	26.3
Septembre	31.5	17.7	23.9
Octobre	29.5	15.7	21.6
Novembre	25.2	11.9	17.3
Décembre	20.6	7.7	12.7

II. — PLUIES (nombre de jours) ⁽¹⁾.

Mois	CÔTE NORD		CENTRE DU DELTA		SUD DU DELTA	
	Alex.	Port-Saïd	Sakha	Qorachiah	Guizah	
Janvier . . {	<i>a</i>	10.5	4.4	4.5	4	2.8
	<i>b</i>	8.2	3.8	3.8	2.7	1.4
Février . . {	<i>a</i>	6.4	2.7	4	3.4	2.2
	<i>b</i>	4.8	2.3	3.4	2.5	1.3
Mars . . . {	<i>a</i>	4.7	2.2	2.5	3	1.4
	<i>b</i>	3.4	2	2.1	2.2	1
Avril . . . {	<i>a</i>	1.3	1	1.3	1.2	0.6
	<i>b</i>	0.8	0.9	1.2	0.8	0.5
Mai {	<i>a</i>	0.7	0.7	0.8	0.8	0.2
	<i>b</i>	0.4	0.7	0.5	0.6	0.1
Juin {	<i>a</i>	"	0.1	0.1	"	"
	<i>b</i>	"	0.1	"	"	"
Juillet . . {	<i>a</i>	"	"	"	"	"
	<i>b</i>	"	"	"	"	"
Août {	<i>a</i>	0.1	"	"	"	"
	<i>b</i>	"	"	"	"	"
Septembre. {	<i>a</i>	0.2	0.1	0.2	0.1	"
	<i>b</i>	0.2	0.1	0.1	0.1	"
Octobre . . {	<i>a</i>	1.3	0.5	0.9	0.5	0.2
	<i>b</i>	0.9	0.5	0.7	0.2	0.2
Novembre . {	<i>a</i>	6.4	2.4	2.9	1.7	0.9
	<i>b</i>	5.1	2	2.3	1.1	0.6
Décembre . {	<i>a</i>	10.1	3.8	3.3	3.1	1.9
	<i>b</i>	8.2	3.5	2.9	2.3	1

⁽¹⁾ { *a*; Une journée où il tombe moins d'un millimètre de pluie.
{ *b*; " " " " " plus d'un millimètre de pluie.

A vrai dire, on peut se demander si le climat de la Basse-Egypte, tel que nous venons de l'analyser, est purement naturel, ou bien si l'homme n'a pas exercé, volontairement ou non, quelque influence sur les phénomènes qui contribuent à donner à ce climat son caractère.

Nombreuses sont les personnes qui pensent, dans le pays, que le développement des irrigations et le changement des cultures ont pu modifier le climat du Delta. M. A. Audebeau Bey, dont une grande partie de l'existence s'est passée dans les vastes domaines que l'Etat Egyptien possède au centre du Delta, affirme : « Il ne fait aucun doute qu'il y a quelque chose de changé dans le climat du centre de la Basse-Egypte » ⁽¹⁾. A l'appui de sa thèse, il fait valoir que la comparaison des moyennes des températures du Caire, pour les années 1798-1801 d'une part, pour 1905-1909 d'autre part, prouve un abaissement sensible de la température. Il remarque en outre que les mirages, autrefois fort nombreux et presque journaliers au centre de la Basse-Egypte, ont à peu près disparu et ne se voient plus, de nos jours, que dans les terres voisines du désert; que les brouillards, que les rosées sont bien plus fréquentes, que l'humidité atmosphérique a augmenté. La raison de ces changements, c'est que, dit M. Audebeau Bey, lors de l'expédition française, les cultures du Delta étaient surtout des céréales, des légumineuses dont les feuilles présentent une surface relativement faible. En outre, pendant plusieurs mois de l'année pendant la période qui précède immédiatement la crue, la terre restait en jachère et nue. Aujourd'hui, tout au contraire, et surtout depuis une quarantaine d'années, les cultures cotonnières occupent de vastes surfaces et le sol porte des récoltes à peu près sans aucun repos. Or cette extension des cultures cotonnières entraîne l'abaissement de la température nocturne, par suite de l'intense rayonnement des feuilles de cotonnier; cet abaissement de la température provoque une condensation plus rapide de l'eau atmosphérique, d'où des rosées plus fréquentes. Enfin, à cause d'une exsudation plus abondante de plantes nombreuses et plus feuillues, l'évaporation est devenue plus active.

(1) AUDEBEAU BEY, *Rapport présenté à la Commission des Domaines.....* 1909, p. 63. Voir aussi p. 48, 53, 58, 62.

Il est bien regrettable que les observations météorologiques vraiment méthodiques ne soient pas plus anciennes et ne puissent apporter une confirmation à ces vues. Il semblerait pourtant que le froid, l'humidité du Delta soient des phénomènes récents, et plusieurs faits de géographie humaine ne paraissent pas s'y être adaptés complètement. Peut-être d'ailleurs ne faut-il voir, dans ces changements, en admettant qu'on en reconnaisse la réalité, qu'une influence de causes naturelles, de modifications climatiques telles que la terre entière en a connues depuis l'origine des temps et même depuis le début de l'époque historique ⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit aucune vie agricole ne saurait s'accommoder de pareilles conditions atmosphériques. Dans la région du Mariout, les bédouins tirent bien parti des pluies relativement abondantes qu'ils reçoivent au cours de l'hiver, pour ensemençer hâtivement quelques portions du désert libyque; mais partout ailleurs, la pluie tombe en quantités très insuffisantes pour permettre la vie des plantes. A la terre agricole du Delta il faut donc l'eau du Nil.

§ 2. — L'HOMME.

La population du Delta. — Face à cette nature, puissante et bienfaisante sans doute, relativement docile même, mais pourtant menaçante parfois, l'homme s'est dressé et a prétendu modifier, corriger, améliorer suivant ses vues, le domaine qu'elle lui avait libéralement fourni. Il est devenu de ce fait, ici comme dans les

⁽¹⁾ En 1848, Jomard, qui étudiait déjà cette question, rendant compte à la Société de Géographie de Paris d'un ouvrage du Dr. Perron, directeur de l'Ecole médicale d'Egypte, écrivait « On a dit que si, aujourd'hui, il pleuvait en Egypte, c'était l'affaire des plantations nouvelles ordonnées par le vice-roi. Il n'est pas impossible qu'un jour, les plantations devenant plus considérables réagissent un peu sur le climat de l'Egypte; mais bien avant 1810, la pluie tombait au Caire chaque année; elle y a toujours tombé, plus ou moins souvent, non pas sans doute d'une manière comparable à ce qui se passe dans l'Europe méridionale, mais assez pour faire rejeter le préjugé, la fausse opinion que la pluie est inconnue sur les bords du Nil ». Perron dit qu'en 1845-46, il y eut au Caire 18 journées de pluies légères; Jomard évalue la moyenne des jours de pluie à 12 ou 13, (*B. Société Géographie de Paris*, sér. 3, IX, 1848, p. 277-278).

Flandres, comme en Hollande, un agent géographique de premier ordre; et il est nécessaire de l'étudier comme tel, d'examiner ses qualités, ses tendances heureuses, qui lui ont permis d'entreprendre cette lutte; il faut aussi observer ses défauts, qui au contraire, ont pu retarder les progrès de son œuvre.

*
* *

NOMBRE DE PERSONNES OCCUPÉES EN BASSE-EGYPTE ⁽¹⁾

Provinces	A l'agriculture	Nombre total des travailleurs
Béhérah	310.000	413.000
Daqahliah	327.000	480.000
Gharbiah	557.000	799.000
Menoufiah	354.000	492.000
Qalioubiah	153.000	229.000
Charqiah	304.000	425.000
Totaux . . .	2.005.000	2.838.000

L'homme, en Basse-Egypte est essentiellement un paysan, un laboureur, un fellah ⁽²⁾. En dehors des grands centres de direction politique, et de quelques villes d'importance commerciale, on peut dire que la majorité de la population y vit et a toujours vécu plus ou moins directement du travail de la terre. Qu'elles soient naturelles à sa race, ou plus vraisemblablement, qu'il les ait acquises par une longue hérédité, par la nécessité de vivre, l'homme du Delta possède les qualités physiques et morales qui

⁽¹⁾ D'après *Population Census of Egypt, 1927* part I, p. 126.

⁽²⁾ Le mot fellah vient du verbe *leflehh*, qui signifie fendre, couper. Le fellah est donc l'homme qui coupe, qui fend la terre, qui laboure.

font de lui un travailleur du sol très suffisant pour la plupart des cultures.

On connaît le portrait classique des ancêtres du fellah. L'Égyptien du type le plus commun était trapu, courtaud et lourd. Sa poitrine et ses épaules semblaient s'élargir, au détriment du bassin et des hanches, si bien que la disproportion entre le haut du corps et la ceinture devenait choquante et disgracieuse... Ses traits étaient comme taillés dans la chair à grands coups d'ébauchoir. Petits yeux bridés, nez bref, flanqué de narines étalées largement, joues rondes, menton carré, lèvres épaisses, mais non renversées... Depuis ces lointaines époques, ce portrait peu "avantage", devrait être retouché, car le type physique du fellah s'est à coup sûr transformé, par suite sans doute des mélanges extraordinaires de races, qui se sont produits dans le Delta. Les traits caractéristiques se sont atténués, ont perdu une bonne partie de leur relief qui les rendait presque caricaturaux; assurément, on les rencontre encore en Basse-Egypte, mais il ne sont que l'exagération du type ordinaire. Le paysan du Delta, est maintenant un homme de taille moyenne, aux épaules larges, à la ceinture assez étroite, sans que la disproportion paraisse excessive; ses traits sont gros, sans être vulgaires, sa musculature semble plus nerveuse que vraiment solide; de fait la vigueur du fellah de Basse-Egypte est considérée comme inférieure à celle de son frère plus bronzé de la Haute-Egypte, dont il n'a pas non plus la souplesse ni la facilité d'adaptation physique.

S'il n'est pas extrêmement robuste, il est pourtant endurant résistant, capable de rester de longues journées, la tête au soleil torride, les pieds dans la boue, à piocher la glaise ou à tourner inlassablement la vis d'Archimède. Ses besoins sont modestes, et il se contente d'une nourriture médiocre, principalement végétale, alors que le Saïdien de la Haute-Egypte, plus gros mangeur et à l'appétit plus exigeant, réclame de la viande chaque jour (1).

(1) cf. Dr SCHRUMPF - PIERRON. *La teneur en minéraux de la nourriture du fellah*, (B.I.Eg. t. XIV. 1931 - 1932 p. 153 - 176).

La conclusion de l'auteur est que, si le fellah se nourrit presque exclusivement de végétaux, ces aliments conservent la totalité de leurs éléments miné-

Véritablement travailleur? non sans doute; moins, certainement par vertu que par nécessité absolue. Lorsqu'il est seulement ouvrier agricole, d'ailleurs médiocrement payé et traité, il ne se fait pas faute, chaque fois qu'il en a l'occasion et qu'il se croit assuré de l'impunité, de frauder sur sa besogne, de se reposer, au lieu de s'occuper utilement. L'occasion, hâtons-nous d'ajouter, il ne la trouve que bien rarement, car la surveillance est sévère, rude, bien organisée, et les amendes pleuvent sur le paresseux ou le négligent.

Même propriétaire, s'il travaille naturellement davantage, c'est presque toujours avec trop peu de soin; la tâche qui lui procure un gain rapide, presque immédiat lui agréé beaucoup plus que le travail de rapport plus lointain, mais aussi plus lucratif. La besogne qui exige un effort physique, même pénible, lui convient bien mieux que celle qui réclame plus d'attention constante que d'énergie musculaire. Creuser des drains, labourer, travail normal pour lui, et dont il s'acquitte bien, d'autant que la sanction en est prompte; mais soigner les arbres et leurs fruits, veiller à l'amélioration du cheptel, et même au maintien en bon état du réseau de drainage ou d'irrigation, que les herbes envahissent très vite, c'est une tâche à laquelle il ne se plie que malaisément, parce qu'elle réclame un soin, une méthode, une persévérance, qu'il ne possède pas assez; il ne faut pas, surtout lui confier de machines trop peu rustiques, car il ne saurait les entretenir convenablement, et bientôt elles auraient besoin de coûteuses réparations. Enfin, faute de prévoyance et d'esprit d'initiative, il ne sait pas s'adapter à temps aux transformations nécessaires, ou—ce qui est parfois pis—il s'y adapte à contre-temps et sans mesure aucune. Pendant de longues années, il a boudé le coton qu'on prétendait lui imposer; puis à la suite d'une série d'années heureuses, il a abandonné inconsidérément les cultures de céréales, pour ne plus faire que du coton. Aujourd'hui, il pleure devant les prix médiocres auxquels est descendu le textile si admiré; mais il ne se décide pas à changer de culture. Quand il s'y résoudra—un peu tard, sans doute—ce sera vraisemblablement avec trop de brusquerie et trop complètement.

raux. En outre, grâce au maïs, le paysan égyptien absorbe une quantité élevée de sels de magnésium (2 à 3 gr. de magnésie par jour).

Peut-être faut-il rechercher l'origine de ces défauts dans la condition où il a vécu durant des millénaires. De toute antiquité, le fellah a été serf du souverain ; c'est l'Etat, non l'individu, qui a entrepris les œuvres d'irrigation, de défrichement, de culture, même de construction. Plus près de nous, jusqu'au milieu du XIXe siècle, la terre, propriété du souverain était cultivée suivant des instructions méticuleuses, par la main-d'œuvre fournie par chaque village ; les gros travaux publics, le creusement et l'entretien des canaux par exemple, étaient également faits par les corvées ; ce fut longtemps aussi, jusqu'à Mohamed Aly Pacha, le village qui était responsable du paiement des impôts. Aujourd'hui encore, le locataire, bien loin d'être libre de cultiver la terre à sa guise, doit pratiquer tel ou tel assolement, irriguer suivant telle périodicité, fumer avec tel engrais, sous peine de se voir rapidement expulsé. On ne lui laisse prendre aucune initiative ; non sans raison, sans doute, on le contraint à n'être que le serviteur de la terre, à exécuter simplement les ordres qui lui sont donnés. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne se met pas en frais d'imagination pour essayer de mieux faire.

Cet esprit grégaire, qu'il manifeste trop souvent, cette obéissance passive à laquelle il se soumet, ne sont pas pourtant exclusifs d'un certain sentiment d'individualisme. Longtemps il a vécu sous la contrainte, il a vécu en collectivité, simple pièce sans personnalité dans cet organisme social qu'était le village. Mais il n'accepte cette contrainte que si elle lui est imposée par une autorité, un chef, quel qu'il soit d'ailleurs. Il ne saurait s'y soumettre de son plein gré, ni surtout s'en créer une lui-même. De là, en partie les difficultés rencontrées par tous ceux qui, jusqu'ici ont voulu fonder des associations coopératives agricoles analogues à celles qui existent depuis des siècles en Europe occidentale. Le sentiment de la solidarité, du bien collectif lui échappe, semble-t-il, mais il attend tout, ou presque de la générosité de quelque riche bienfaiteur, qui acceptera de se dévouer, ou de la puissance du gouvernement, qui lui semble trop souvent, comme le principe de toute action féconde. Erreur qui n'est pas particulière au pays, et que seule une longue et patiente œuvre d'éducation parviendra à extirper.

AUGMENTATION DE LA POPULATION DU DELTA DEPUIS 1882
(Milliers d'habitants).

PROVINCES	1882	1897	1907	1917	1927
Béhérah	395	629	765	892	977
Daqahliah	592	742	876	986	1.080
Gharbiah	923	1.297	1.485	1.659	1.792
Menoufiah	655	862	970	1.072	1.105
Qalioubiah	271	396	464	528	559
Charqiah	444	728	856	955	1.017
Totaux pour la Basse-Egypte	3.280	4.654	5.416	6.092	6.530
Totaux pour l'Egypte entière ⁽¹⁾	6.804	9.714	11.287	12.751	14.218

Avec ce mélange de qualités et de défauts, la population de la Basse-Egypte possède une autre caractéristique: elle est extrêmement nombreuse. De tous temps, l'Egypte a été réputée pour la fécondité de sa race. Dans l'Antiquité, Strabon lui attribuait une population de neuf millions d'âmes, dont la Basse-Egypte fournissait la plus grosse part; les malheurs politiques et économiques réduisirent cette population au cours des siècles, en sorte que, lors de l'expédition d'Egypte, elle paraissait devenue très faible.

Depuis cette époque, la paix et la sécurité qui règnent dans le pays, le développement économique ont, malgré une mortalité infantile effrayante, assuré une rapide progression de la popula-

⁽¹⁾ Non compris les Gouvernorats: Le Caire, Alexandrie, Damiette, le Canal, qui groupent, à eux seuls une partie importante de la population: 1 842.000 habitants en 1927.

Population Census of Egypt, 1927.— Cairo, 1931, Part. I, table VII.

tion. Il y a une trentaine d'années, le regretté J.-B. Piot bey, citant Yacoub Artin pacha, disait que, dans un village de Basse-Egypte, à Choubrakhit (Béhérah), la moyenne des naissances était de 15 par ménage, sur lesquelles cinq ou six arrivaient à l'âge adulte; dans les intérieurs polygames, le nombre des enfants était beaucoup plus élevé. "Je puis citer le fait, pas absolument exceptionnel, d'un cheikh de village, âgé d'une soixantaine d'années, m'invitant à son 17ème ou 18ème mariage, et qui possédait encore 72 enfants" (1). Depuis l'époque dont parle Piot bey, la polygamie est devenue beaucoup moins fréquente, sinon exceptionnelle, le nombre des naissances a diminué dans une proportion semblable, mais il reste encore élevé. Aussi, pour l'ensemble de la Basse-Egypte, la population est-elle très dense: elle atteignait 280 au kilomètre carré en 1917, 299 en 1927. Encore ces chiffres de densités portent-ils sur des surfaces administratives très inégalement peuplées, et dont certaines sont des étendues à peu près désertiques; ils seraient considérablement plus élevés si l'on ne faisait état que des terres réellement habitées. Ainsi que le Delta du Gange et celui du Tonkin, le Delta du Nil peut être considéré comme une des contrées agricoles les plus peuplées du globe, un de ces endroits où la race humaine semble le disputer à la terre en fécondité. Depuis un siècle, depuis l'estimation faite par l'armée française à l'aurore du XIXème siècle, la population a sextuplé, et malgré un certain ralentissement qu'on observe depuis quelques années, surtout dans les villes, destructrices des races, l'accroissement des naissances reste un des problèmes délicats de la vie économique et sociale de l'Egypte.

Un remède existerait bien, et c'est l'émigration. Mais, outre que ce remède n'est qu'un pis-aller, le paysan égyptien paraît trop casanier, trop attaché à son sol pour le vouloir quitter aisément; à l'encontre de ses voisins, bien différents, de Palestine et surtout de Syrie, il ne laisse pas son pays, il ne change même de province que s'il est vraiment sûr de trouver dans la nouvelle terre où il va s'établir une sérieuse amélioration de son sort. Mohamed Aly Pacha avait essayé de fonder des colonies de fellahs dans le Ouadi Toumilat, mais bien vite se produisirent

(1) PIOT BEY, *Causerie ethnographique sur le fellah*. (B.S. Khéd. Géog. No 4, sér. V. p. 17, 1899).

de véritables désertions, les paysans amenés par force, se sauvant et retournant chez eux, dès que la surveillance se relâchait. Aujourd'hui encore, les grandes sociétés foncières qui entreprennent la tâche difficile de mettre en valeur les terres incultes, ont parfois de la peine à recruter les locataires qui leur sont indispensables, malgré les sérieux avantages qu'elles leur offrent. Pourtant, quelle que soit son importance, le problème du surpeuplement se pose ici avec moins d'acuité qu'au Tonkin, où la densité atteint 300 au kilomètre carré, et où la population, au moins dans le Bas-Tonkin, dépasse de 30 à 50 % le chiffre qu'exigerait la mise en valeur du sol ⁽¹⁾; avec moins d'acuité aussi que dans certains districts de l'Inde, où l'on compte jusqu'à 429 habitants par kilomètre carré, sans que le sol paraisse devoir suffire pour nourrir une population qui augmente indéfiniment ⁽²⁾. En Basse-Egypte, la culture des parties défrichées depuis longtemps n'a pas encore, et de loin, atteint le terme de ses progrès, et d'autre part, de vastes étendues de terres nouvelles seront mises en valeur tôt ou tard. La Basse-Egypte loin de regorger de population, réclame dans le Saïd la main-d'œuvre qu'elle ne trouve pas assez abondante dans ses provinces les plus peuplées, et dont elle a besoin pour le défrichement des terres incultes.

C'est le fellah qui a toujours été et qui reste le principal facteur de la prospérité du Delta; c'est lui qui a lutté contre le fleuve et l'a soumis, c'est lui qui a défriché la terre; mais il n'est pas seul, et dans le cours de l'histoire bien longue du pays, et en particulier depuis un siècle et demi, il a bénéficié de la collaboration d'une élite d'étrangers dont beaucoup se sont établis à demeure dans le pays, y ont fait souche, en sont devenus de vrais citoyens. Il est à peine nécessaire de rappeler certains faits universellement connus.

Les Grecs sont sans doute les plus nombreux, et parmi ceux dont l'établissement remonte à l'Antiquité. Depuis Psametik, qui

⁽¹⁾ Sion. *Asie des Moussons*, t. IX de la Géog. Universelle, 2ème partie, p. 431.

⁽²⁾ Sion. *La population de l'Inde d'après les derniers recensements* (An. de G. 1926, p. 330-351; 427-448).

fit appel aux guerriers Cariens, et Amosis, qui accorda aux Hellènes des privilèges religieux et leur concéda Naukratis, depuis surtout les conquêtes d'Alexandre de Macédoine, les Grecs ont vécu en Egypte, étroitement unis au peuple. Ils sont commerçants, surtout épiciers (baqals), cafetiers, vendeurs de graines, prêteurs. Dans les petites villes, ils exercent souvent des professions libérales; dans les plus grandes ils dirigent d'importantes maisons, des bureaux d'affaires, des usines de coton. Certains sont célèbres; ainsi M. Sakellaridis, mort il y a peu de temps, et qui a découvert le fameux coton qui porte son nom. Mais on les trouve partout, même au cœur du Delta, même dans les plus humbles villages où ils sont les seuls étrangers, et où ils représentent, dans une certaine mesure, la civilisation occidentale.

Les autres étrangers, Français, Anglais, Italiens sont arrivés plus tard, et n'ont pas l'importance numérique des Grecs. C'est surtout depuis Mohamed Aly Pacha qu'ils sont venus nombreux. Le père de l'Egypte moderne fit appel, pour diriger les grandes entreprises dont il voulait doter le pays, à des savants, des ingénieurs de tous pays, surtout à des Français. Une petite troupe de techniciens, véritable élite internationale se trouva ainsi réunie dans la vallée du Nil; toutes ses pensées n'eurent d'autre but que d'y promouvoir le progrès, sous toutes ses formes. Irrigations, navigation, canaux, routes, cultures, industries furent créés ou améliorés sous leur impulsion. Plus tard, les chemins de fer furent établis, puis les irrigations perfectionnées et conduites au degré qu'elles ont atteint aujourd'hui sous la direction des ingénieurs britanniques. De nos jours, si le rôle des étrangers se trouve tout naturellement fort diminué, puisqu'ils sont remplacés par des ingénieurs égyptiens, il reste encore assez important; en tous cas, dans une mesure sérieuse, ils ont contribué, eux aussi, au travail de construction du Delta.

*
* *

Grandes lignes de l'histoire du Delta. — Considéré comme agent géographique, l'homme possède des caractères très particuliers et ne saurait être assimilé aux forces matérielles qui se trouvent soumises à un déterminisme étroit et travaillent uniformément tant que restent identiques les conditions physiques.

L'œuvre de l'homme peut se trouver accélérée, renforcée, améliorée, ou tout au contraire ralentie ou même annihilée par le fait de l'homme même, parce qu'elle se trouve en relation directe, toutes choses égales d'ailleurs, avec les conditions économiques, sociales et surtout politiques. Une longue période de paix ou de guerres extérieures heureuses, une administration sage et ferme, favorisent l'essor de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; par contre l'anarchie, les invasions découragent, arrêtent les entreprises dans le pays le plus riche, et risquent d'entraîner, pour peu qu'elles se prolongent, la ruine de ce pays tout entier. Il serait aisé de donner des exemples dans l'un et l'autre sens, exemples pris aussi bien dans la période contemporaine que dans les périodes les plus anciennes de l'histoire du monde. Celui de la Basse-Egypte, à lui seul, est singulièrement éloquent et démontre la nécessité, pour comprendre l'action de l'homme dans une région, de connaître au moins les grandes lignes de l'histoire de cette région.

Depuis sa lointaine origine, la Basse-Egypte a connu bien des vicissitudes; de longues périodes de calme, des séries de gouvernements sages et prévoyants lui ont permis de dompter le Nil, de conquérir la terre, de créer ou de perfectionner l'agriculture, de connaître ces années de vaches grasses dont parle l'Ecriture; mais ces années suivaient ou précédaient d'autres périodes moins heureuses, où la faiblesse du pouvoir relâchait la surveillance du Nil et l'entretien des canaux, où la tyrannie décourageait le paysan par des impôts trop lourds, où les récoltes se faisaient moins abondantes, où l'étendue de sol cultivable décroissait, où la population diminuait, trouvant péniblement de quoi subsister durant de trop longues années de vaches maigres. Le Nil, bon serviteur et mauvais maître, rend en Egypte plus que partout ailleurs absolument nécessaire, la présence d'un gouvernement central ferme, honnête, prudent, qui sache lui imposer les freins sans lesquels il risque de redevenir une sorte d'être malfaisant. En outre, le Delta est une terre trop féconde, pour ne pas exciter les convoitises de ses voisins moins favorisés; une protection solide lui est donc absolument indispensable pour ne pas être la proie des envahisseurs. Dans ce pays, se trouve vérifiée une fois de plus l'exactitude du « politique d'abord » de M. Maurras.

En parcourant rapidement l'histoire de la Basse-Egypte, on constatera donc que, gouvernée par ses pharaons ou par des souverains d'origine étrangère, mais devenus véritablement égyptiens, elle a connu une longue ère de prospérité; réduite ensuite au rang de colonie, romaine ou grecque, ou d'Etat vassal de khalifes ou de sultans lointains, elle a, malgré plusieurs périodes heureuses de relèvement, subi une lamentable décadence qui l'a menée presque à la ruine; reprise enfin au siècle dernier par la main énergique de Mohamed Aly Pacha, son bienfaiteur moderne, elle est revenue à la vie, elle a recouvré sa richesse, retrouvé sa place parmi les nations. La conquête romaine, l'expédition de Bonaparte, sont les événements qui séparent des périodes d'inégale durée, entre lesquelles peut se diviser la vie de la Basse-Egypte depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, vie qui participe évidemment de celle de l'Egypte entière, tout en conservant presque toujours son caractère particulier.

Le Delta dans l'Antiquité.— La préhistoire, comme l'histoire ancienne du Delta sont plus difficiles à établir que celles de la Haute-Egypte. Dans le Delta, monuments et textes ont en grande partie disparu, détruits ou simplement recouverts d'un épais linceul de boue sous lequel il serait malaisé et très coûteux d'essayer de les découvrir (¹). Il ne nous reste donc guère pour nous éclairer, que les historiens et aussi les textes rédigés à la fin de la Ve dynastie par les prêtres d'Héliopolis.

Ces renseignements suffisent pour nous donner quelque lumière sur ce qui nous semble, peut-être à tort, les premiers âges du Delta. A cette époque reculée, avant Ménès, la Basse-Egypte paraît exercer sur la vie de tout le pays une influence prépon-

(¹) La seule station préhistorique ou protohistorique, étudiée jusqu'ici dans la Basse-Egypte est celle de Kom el Qanater, au sud-ouest de la gare d'Abou Hommos (Béhérah). Sous un tell de ville ptolémaïque, on a trouvé divers outils de silex, couteaux, racloirs, coups de poing, et aussi des vases de terre. (BRECCIA, *Vestigia neolitiche nel Nord del Delta*, B. S. Arch. Alex., 19, t. V., 1923, p. 152-158).

A quelques kilomètres au nord-est du Caire, et non loin de la pointe du Delta, dans la plaine de l'Abbassiah, reste de l'ancien estuaire du Nil que le limon récent n'a pas recouvert, le R.P. BOVIER-LAPIERRE a trouvé, « au milieu des cailloux roulés, les preuves de la succession chronologique des industries paléolithiques : formes chelléennes et formes acheuléennes y apparaissent super-

dérante. C'est à Saïs vraisemblablement que se trouve la capitale du royaume égypto-libyen, dont la Canopique constitue l'axe et l'artère; c'est à Saïs qu'est situé avant Ménès, le centre politique et religieux de l'Egypte; c'est du Delta que viennent le calendrier, et aussi sans doute les poteries funéraires qu'on retrouve dans les tombeaux de Haute-Egypte. C'est ici, dit Moret, "que se sont posés pour les Egyptiens les grands problèmes sociaux, car c'est ici que tout d'abord le travail collectif a dû être organisé sur une très vaste échelle. Aussi est-il probable que les premiers efforts pour unifier les pouvoirs religieux et politiques ont été réalisés par des chefs du Delta" (1).

On ignore combien de temps dura cette prééminence. A coup sûr, elle disparut en même temps que se développait la puissance du sud. Memphis, Thèbes, remplacèrent Saïs comme capitale. La Basse-Egypte n'est plus alors qu'une partie du royaume, et non la plus importante. Par contre, elle tire avantage de la discipline qu'imposent les pharaons au pays tout entier. Ceux de la XIIe dynastie en particulier s'occupent de faire parvenir l'eau du Nil aux coins les plus reculés du Delta; ils s'établissent au Sinaï, à cause de ses mines; contre les pillards du désert oriental, ils élèvent ou consolident des forteresses et des murailles.

Ils embellissent les villes, dans les restes desquelles on retrouve de superbes statues; ils les favorisent de toutes manières, et Ménéès, Xoïs, Bubaste, Saïs, Tanis, profitent de la richesse croissante qu'apportent au Delta une agriculture perfectionnée, des canaux régularisés, un commerce florissant avec les Indes (2). Bien plus, c'est une ville de Basse-Egypte, Xoïs, qui, pendant plusieurs siècles, devient leur capitale, et qui donne au royaume une dynastie nouvelle, la XIVe.

Après la XIVe dynastie le Delta conserve son importance politique ou la recouvre assez vite. A la faveur des troubles qui marquent les règnes des derniers rois de la XIVe dynastie, il est

posées, mêlées aux restes de la faune contemporaine, nettement séparées de l'outillage moustérien qui n'apparaît qu'à la surface». (*Précis de l'Histoire d'Egypte*, t. I, p. 25).

(1) *Le Nil et la civilisation égyptienne* . . . p. 85.

(2) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 141, 145.

pourtant envahi lentement par les Pasteurs, qui, s'étant d'abord rendus maîtres des provinces orientales, occupent enfin toute la Basse-Egypte et imposent le tribut à Thèbes. Conquérants dont l'administration sage, respectueuse des coutumes locales, donne au Delta la paix et la sécurité. Ils font de Tanis leur capitale, et ils la fortifient afin de protéger la frontière orientale, dont ils connaissent trop bien la faiblesse. Mises à l'abri, les terres du Delta connaissent alors la prospérité, et il n'est pas surprenant que les fils de Jacob, chassés par la famine soient désireux de s'établir eux aussi sur cette terre de bénédiction : Apopi II leur concède la terre de Gessen, entre l'actuelle Bilbeis, et Bubastis.

Ainsi la Basse-Egypte, reprenant son importance politique et économique, commence-t-elle à participer à la vie internationale. Quand ils ont chassé les rois Pasteurs, les Egyptiens pénètrent en Palestine, en Syrie, traitent avec les Phéniciens, auxquels ils donnent le droit de pratiquer le commerce avec eux et d'ouvrir des comptoirs dans les villes du Delta : c'est de cette époque, celle de la XVIIIe et de la XIXe dynasties, vraisemblablement, que datent la création d'une flotte marchande égyptienne et la fondation du premier port d'Alexandrie. Le développement des relations commerciales avec les pays de la mer Rouge, et des Indes amène Sétî Ier à concevoir un projet de canal du Nil à la mer Rouge ; Ramsès II, roi guerrier, dont les bases d'expédition vers l'Orient se trouvent nécessairement dans le Delta, fait de Tanis sa deuxième capitale, et l'enrichit de monuments ; il fonde aussi des villes, entre autres Pithom et Ramesses.

Cependant, cette situation d'avant-garde présente pour le Delta de sérieux inconvénients ; après des princes forts et victorieux, des successeurs moins heureux risquent de laisser les ennemis reprendre le dessus, et de les voir pénétrer dans la contrée. Les Hébreux n'ont pas hésité, bravant la colère d'un Pharaon puissant, à quitter la terre d'Egypte. Des adversaires du dehors, devant la faiblesse de la défense, hésitent aussi peu à envahir le Delta. Les Libyens arrivent par l'ouest, et remontent jusqu'à Memphis, devant laquelle ils sont d'ailleurs repoussés ; des hordes syriennes font des incursions plus ou moins profondes, plus ou moins heureuses, dans le pays. Tanis, redevenue capitale sous la XXe dynastie, doit acheter la paix à ses ennemis.

Au surplus, Tanis reste sans autorité réelle sur le Delta. Une sorte de féodalité se partage le commandement du pays, et c'est une poussière d'adversaires sans cohésion ni entente que trouvent les envahisseurs. Aussi l'Ethiopien Pionkhi-Mîamoun subjugue-t-il rapidement le pays, et après avoir reçu l'hommage des vaincus à Athribis, il rentre à Napata chargé « d'or, d'argent, de bronze et de vêtements précieux, de tous les bons produits des pays du nord, de toutes les denrées de la Syrie et de l'Arabie » (1).

C'est alors que fatiguée de ses divisions, épuisée à force de servir de champ de bataille aux Ethiopiens et aux Assyriens, la Basse-Egypte est heureuse de trouver un maître énergique en Néchao Ier ; le successeur de celui-ci, Psamétik, réorganise l'armée ; Nechao II, Apriès, Amasis, surtout, redonnent au pays la prospérité. Des villes neuves s'y créent, d'autres sont embellies. A Saïs, au dire d'Hérodote, Amasis fait bâtir un portique de temple en l'honneur de Neït ; il y élève des statues colossales. Un édifice monolithe est amené d'Eléphantine : cette pierre est si grosse que le transport en dure trois ans et qu'on doit y employer deux mille hommes (2). Toute cette prospérité est due en bonne partie au commerce international, que favorise le canal creusé par Nechao II, entre la mer Rouge et le Nil.

Mais, fait important et qu'il faut noter, cette renaissance n'est plus l'œuvre des seuls Egyptiens. Des étrangers, surtout des Grecs, y travaillent activement. Déjà, l'armée de Psamétik a été réorganisée par des guerriers hellènes. Des commerçants les suivent ; ils reçoivent des privilèges précieux et presque étonnants : leurs cultes sont tolérés, au moins dans les villes qu'ils fondent, le commerce devient leur monopole. Naukratis, leur principal établissement est le seul port où puissent s'effectuer les transactions du commerce international : elle se trouve sur la Canopique, assez loin de la mer, et cependant toutes les marchandises venues par bateau doivent y être amenées : « Si un marchand, écrit Hérodote, abordait une autre bouche que la Canopique, il fallait qu'il jurât qu'il n'y était point entré de son

(1) La grande stèle de Pionkhi, publiée par Mariette. (MASPERO, *Histoire ancienne*...., p. 482).

(2) Cf. de LA RONCIÈRE, *op. cit.* p. 103.

plein gré, et qu'après avoir fait ce serment, il allât se rendre, avec le même vaisseau, à la bouche canopique ⁽¹⁾ ».

On comprend que les Hellènes se sentent attirés vers cette contrée à l'hospitalité si aimable et si avantageuse. Ils s'y établissent, fondent des cités semblables à celles de la mère patrie, avec de petites maisons, des rues étroites, des quartiers séparés et spécialisés. A la première génération, ils restent nettement distincts des indigènes, mais dès la seconde, ils se mêlent à eux, adoptent leurs habitudes, s'assimilent leurs dieux. Sans abandonner leur hellénisme, ils se rapprochent insensiblement de ce peuple singulier qui, tout d'abord, leur avait paru ne ressembler à aucun autre du monde ancien.

Les premiers Grecs venus en Egypte s'y sont établis pacifiquement; d'autres étrangers, plus belliqueux, les Perses, entrent dans le Delta, mais par la force des armes, en profitant de la faiblesse des successeurs d'Amasis. Leur domination, souvent menacée par les accès d'indépendance des habitants, n'est pas défavorable au pays: Darius améliore le canal reliant le Nil à la mer Rouge, il favorise le commerce, diminue les impôts. La dynastie nationale qui chasse son successeur Artaxercès, et qui reprend Saïs pour capitale, s'occupe aussi utilement de l'agriculture et de l'irrigation; elle protège en outre le Delta contre un éventuel retour des Perses en renforçant Peluse, en fortifiant les bouches du Nil. Précautions vaines qui n'empêchent pas l'invasion perse conduite par Bagoas le traître. L'Egypte devient pour quelques années une province persane, avant d'être, de nouveau conquise par l'étranger. Cette fois, son maître viendra de Grèce.

Alexandre fonde le port auquel il donne son nom et dont il fait la nouvelle capitale du pays; il rend hommage aux dieux de l'Egypte, et se rend en une sorte de pèlerinage à Siouah. Il donne au pays une organisation solide, efficace, qui va faire ses preuves durant les trois siècles que vont régner les Ptolémées.

Ceux-ci, libéraux et éclairés, se gardent de heurter les traditions et les croyances de leurs sujets, traditions auxquelles ils se conforment sans peine, croyances qu'ils partagent ou affectent de partager; sous leur règne, les Juifs eux-mêmes jouissent

(1) Hérodote, cité, par de LA RONCIÈRE, *op. cit.*, p. 109.

d'une large autonomie religieuse et presque politique. Ainsi entre les divers éléments qui forment la population règne-t-il, sinon une union parfaite, du moins l'entente nécessaire à une vie paisible. L'ordre et la paix assurent la prospérité du pays. Le commerce y refléurit; sous Ptolémée Philadelphie, allié des Romains, la marine égyptienne devient plus puissante qu'elle n'a jamais été. «L'Egypte possédait alors la flotte la plus considérable de l'époque. Elle avait 112 vaisseaux du plus fort tonnage, à 20 rangs de rames, et 224 navires de dimensions ordinaires; le nombre des bâtiments détachés en Libye et dans les autres ports appartenant aux Ptolémées monta à plus de 4000» (1). Le canal du Nil à la mer Rouge est restauré et muni d'une écluse, le phare d'Alexandrie est reconstruit, l'impulsion la plus énergique est donnée au commerce entre les Indes et l'Occident.

Dans les campagnes, les terres cultivées s'étendent, arrosées grâce à un système de canaux constamment entretenu et perfectionné; autour d'Alexandrie, au sud du Mariout se dressent des villages nombreux, dont les fruits et le vin sont réputés; dans les plaines, au bord des Nil où des canaux, des villes se construisent, qui vivent du commerce et dont la richesse et le goût sont révélés par le nombre et la qualité des objets d'art de toute sorte qu'on trouve encore dans leurs ruines. Cette période semble pour le Delta une sorte de résurrection, de plein développement, où toutes les richesses du sol, toutes les possibilités du pays sont exploitées et mises en valeur pour le bénéfice du pays lui-même.

L'Egypte vassale.— Pendant cette longue période qui va des prédécesseurs de Mênès à César, l'Egypte, malgré quelques interruptions, s'est donc gouvernée elle-même ou bien elle a été soumise à des maîtres qui avaient en vue son intérêt véritable. Avec l'arrivée des Romains, au contraire, commence une longue série de siècles au cours desquels l'Egypte devient la propriété de souverains étrangers dont la préoccupation principale est généralement beaucoup moins la prospérité du pays et le bonheur des habitants que le revenu qu'on en peut tirer. En outre, alors même que certains des monarques, maîtres de l'Egypte, s'inspireraient

(1) DROYSEN, cité par de HÉNAUT, *op. cit.* p. 99.

de soucis de justice, leur bienveillance se heurte souvent au mauvais vouloir de leurs représentants, que l'éloignement les empêche de punir. Dans l'ensemble de ces dix-huit siècles qui précèdent l'arrivée de Bonaparte, l'Égypte toute entière et le Delta en particulier, perdent le bénéfice de leurs avantages naturels, leur prospérité disparaît, et ils subissent une régression lamentable qui frappe d'étonnement les voyageurs.

César est venu en Égypte; Octave s'empare définitivement du pays et il en fait une préfecture. Dès lors, l'Égypte intéresse Rome surtout par le rapport qu'on en peut tirer; la Basse-Égypte en particulier devient simple grenier à blé de Rome. Au bout d'un siècle de domination, «l'Égypte est exploitée et elle donne déjà les signes d'un début d'épuisement. Tout le système d'administration est calculé pour que l'État puisse asservir le fellah à ses exigences et presser le contribuable» (1). Aussi des révoltes éclatent-elles fréquemment. Dès le règne d'Auguste, il y en a une aux environs des lacs Amers; il y en a d'autres, à tout instant à Alexandrie, sous Vespasien, sous Marc-Aurèle; plus tard, sous Aurélien, sous Dioclétien. Aux révoltes populaires s'ajoutent les rébellions de chefs, Rome paraissant bien loin, et l'Empereur bien discuté; les invasions reprennent: Zénobie, reine de Palmyre parvient à se rendre maîtresse, pour quelque temps, de la Basse-Égypte. Mais l'invasion est vite repoussée, et toutes les révoltes sont impitoyablement réprimées. Sous Aurélien (272), sous Dioclétien (292), la ville d'Alexandrie est livrée aux soldats et saccagée, ses remparts sont démolis; les impôts dûs par la préfecture sont alourdis, un tribut supplémentaire, en nature, y est ajouté. Dioclétien supprime même la préfecture et divise l'Égypte en provinces qu'il rattache à Antioche. Ainsi prétend-il, en lui enlevant son unité administrative, étouffer le sentiment de son unité nationale.

Cependant, malgré ces dures conditions politiques, la situation économique de l'Égypte reste supportable dans l'ensemble. Les Romains exploitent âprement, rudement, mais intelligemment le pays; ils le tondent, mais ne l'écorchent pas. La paix romaine encourage le commerce, que favorisent par ailleurs la création

(1) JOUGUET, *Précis d'histoire de l'Égypte*, t. 1, p. 360.

de bonnes routes et l'entretien des canaux. L'Egypte « vend les produits de son industrie un peu partout dans le monde, en Italie, en Gaule, en Espagne, sur le Rhin, en Afrique et jusque dans l'Inde » (1). Pour l'agriculture, elle est l'objet de soins attentifs, car l'administration qui réclame 20 millions de modii de blé pour l'annone, veille tout particulièrement à l'irrigation. La propriété privée se développe, en même temps d'ailleurs que le domaine impérial (2).

Malheureusement, devenue diocèse de l'empire d'Orient, formée d'un ensemble de duchés dont deux commandent le Delta, l'Egypte participe, dirait-on, à la décadence morale de ses maîtres ; elle n'a plus guère le sentiment de son indépendance, et devant une invasion nouvelle, celle des Arabes, elle ne songe même pas à se défendre.

En 639, Amr Ibn el Ass s'empare de Memphis, puis d'Alexandrie, et se rend ainsi maître de tout le Delta. Une autre période s'ouvre alors pour le pays, période qui va ressembler à la précédente, en ce que l'Egypte se trouvera généralement soumise par l'intermédiaire de gouverneurs, à des maîtres trop lointains ; elle en diffèrera en ce que le gouvernement effectif finira par disparaître et que la contrée se verra livrée pour plusieurs siècles à une sombre anarchie.

Amr, conquérant du pays au nom de son maître le Khalife Omar, en est aussi un grand bienfaiteur. Ses premières mesures sont pour réduire les taxes trop lourdes, et pour affecter une partie du revenu à l'entretien du système d'irrigation ; il perfectionne le canal du Nil à la mer Rouge, en creusant une dérivation qui le relie directement à Fostat, la nouvelle capitale qui doit remplacer Memphis et Alexandrie. Les autres gouverneurs dépendant des Ommeyyades agissent à l'égard de l'Egypte avec la même sagesse ; par contre les Abbassides, bien que leur administration soit sage et ferme dans l'ensemble de leur empire, paraissent négliger la trop lointaine Egypte, qui sous leur dynastie connaît une fois de plus la décadence. « De l'Est de Peluse jusqu'à l'extrémité du pays desservi par le canal d'Alexandrie, tout cet

(1) JOUGUET. *Précis d'histoire de l'Egypte*. t. I, p. 373.

(2) do do t. I, p. 375.

espace est resté couvert de cultures jusqu'à l'année 330 de l'hégire, mais la plus grande partie a été détruite» ⁽¹⁾.

Qu'un chef habile, intègre, paraisse, et aussitôt la prospérité renaît. Ahmed Ibn Touloun qui prend lui-même le pouvoir, commence par assurer la protection du pays vers l'Est ; il fortifie St. Jean d'Acre, et son œuvre est d'une telle qualité, qu'un millier d'années après lui, Bonaparte sera obligé de renoncer à prendre la ville — fort énergiquement défendue, il est vrai—. Puis les fellahs sont dégrevés d'impôts, les canaux nettoyés, les citernes d'Alexandrie réparées, le phare reconstruit. Sous son gouvernement, la sécurité règne ; Bernard le Moine qui se rend en Terre Sainte de 866 à 870, écrit au sujet du trajet d'Alexandrie au Caire : « Si la bête de somme qui porte mon maigre avoir meurt en chemin, et si, laissant là mes bagages sans surveillance, je vais à la ville voisine chercher une autre monture, je retrouverai le tout intact ; telle est la paix qu'ils observent » ⁽²⁾. Les relations maritimes avec l'Arabie et l'Inde redeviennent florissantes ; par contre le commerce avec l'Occident est à peu près aboli, et ne reprendra guère qu'après les Croisades.

C'est sous les Fatimides et les Ayoubides que les Chrétiens tentent de s'emparer des lieux saints et des pays voisins ; expéditions malheureuses souvent, plus rarement couronnées de succès. Cinq fois, un des chefs croisés les plus célèbres, Amaury pénètre en Egypte ; il occupe Bilbeis, entre même au Caire. Succès éphémères, sans lendemain, qui ne modifient ni la situation politique, ni la condition économique du pays. Les Fatimites arrêtent les désordres, réparent les dommages de la guerre. Leurs remplaçants, les Ayoubides semblent tout d'abord devoir être aussi favorables à l'Egypte. Le grand Salah el Din (Saladin), reprend Jérusalem aux croisés ; il s'occupe activement de la défense et de la prospérité de l'Egypte. C'est sous son règne, pourtant, que Tennis, grande cité industrielle, disparaît. Après lui, de nouveau, des dissensions se produisent, des famines éclatent : les Croisés de saint Louis débarquent à Damiette, s'y installent quelque temps, la rendent en fin de compte comme rançon du roi.

⁽¹⁾ Abou el Hassan el Makhzoumi, cité par de HÉNAUT, p. 202.

⁽²⁾ Cité par de HÉNAUT, p. 199.

Le gouvernement s'affaiblit de plus en plus; en 1250 les Mamelouks prennent le pouvoir. Dès lors, le pays est dirigé par des soldats qui se remplacent les uns les autres, au moyen de l'attentat, souvent, par la force, presque toujours. Ils forment une sorte de caste féodale qui, non contente d'exploiter les habitants, de les charger de lourds impôts, doublés depuis l'époque de Saladin, ruinent l'agriculture par leur négligence. Les canaux sont bouchés, l'eau n'atteint plus les terres qu'elle baignait auparavant; les surfaces cultivées diminuent. Alexandrie se trouve privée d'eau; d'ailleurs, elle est, depuis la conquête, dépouillée de sa splendeur d'antan; «O douleur! s'écrie Pierre Martyr d'Anghiéra, qui la voit en 1502, cette Alexandrie célèbre, immense, si riche d'habitants, si belle, jadis capitale opulente des Ptolémées, nous l'avons vue, ô spectacle lamentable! abattue, ruinée, en grande partie déserte » (1).

Pendant la domination des Mamelouks présente quelques avantages pour le Delta; ces soldats belliqueux protègent le pays, et repoussent en particulier les invasions mongoles. Bien plus, certains d'entre eux savent devenir de bons administrateurs: Baïbars, le plus grand, comme les Pharaons, comme les Ptolémées, comme les bons sultans, veille soigneusement à l'irrigation. Tous, d'ailleurs, s'intéressent plus particulièrement au commerce international d'Occident en Extrême-Orient, qui reflurit depuis la fin des croisades, et qui constitue leur principale source de revenu. Par malheur, la concurrence portugaise vient ruiner ce commerce à partir du XVI^e siècle; en 1509, une flotte égyptienne est même détruite par Alburquerque. C'en est fini, pour trois siècles, du grand transit à travers le Delta.

Les Mamelouks disparaissent enfin dans des querelles où ils s'épuisent, mais qui désolent le pays. En 1517, Sélim I^{er}, sultan de Constantinople fait son entrée au Caire. Désormais, l'Égypte, devenue province turque, se trouve soumise directement au gouvernement de Stamboul. Triste dépendance! La Porte se méfie, non sans raison, de chefs trop puissants qui risquent de devenir factieux et de se rendre maîtres du pays; c'est pourquoi elle s'emploie à limiter l'autorité de ses représentants: le Pacha qu'elle envoie

(1) Cité par de HÉNAUT, p. 173.

au Caire est nommé pour deux ans ; pour prendre ses décisions, il doit se concerter avec une sorte de conseil composé des chefs de l'armée ou beys. En fait, profitant de l'éloignement de Stamboul, et des difficultés dans lesquelles se débat le gouvernement turc, ces beys prétendent devenir les maîtres véritables, et ils annihilent en réalité l'autorité du Pacha. Parfois l'un d'eux, plus puissant, réussit à s'imposer, à dominer les autres, à sortir l'Égypte de son anarchie : ainsi Aly Bey, à la fin du XVIII^e siècle. Mais c'est là l'exception. Pendant deux siècles surtout, le XVII^e et le XVIII^e, les ambitions des beys se heurtant, les querelles, les guerres intérieures déchirent l'Égypte ; épidémies, mauvaises récoltes s'y succèdent avec une désolante régularité. Les gouverneurs de province, dont les pouvoirs durent un an, les fermiers de l'impôt, auxquels est confiée la perception des taxes, essaient de tirer du fellah le maximum de profit. Le commerce international n'existe plus guère, les marchands les plus audacieux hésitant à courir les risques d'avaries désagréables. Constantinople est d'ailleurs la première victime de cette décadence, puisque le tribut annuel, d'abord de 600.000 livres, diminue lentement pour s'éteindre au XVIII^e siècle ⁽¹⁾.

Bref, cette anarchie a conduit l'Égypte à un degré de misère où elle n'était jamais tombée aux jours les plus sombres de son histoire.

Le réveil de l'Égypte.— C'est de l'excès du mal que vient le remède. Descendue si bas, l'Égypte est en réalité à la veille de sa régénération. Parce qu'elle n'est plus qu'une proie offerte aux plus forts, ou aux plus audacieux, elle excite naturellement les convoitises, et les ambitions. Hanté peut-être par des rêves d'empire oriental, et par certaines utopies du XVIII^e siècle, Bonaparte débarque à Abouqir, est victorieux des beys et des Turcs, pacifie et organise le pays ; les Français y restent peu de temps, assez cependant pour lui donner conscience de son abaissement et le préparer à l'œuvre gigantesque que peu d'années après leur départ, va commencer le créateur de l'Égypte moderne, Mohamed Aly Pacha. Cette histoire de l'Égypte depuis un siècle est trop proche de nous, trop connue aussi, pour qu'il soit besoin

(1) BECKER (C.H.),— *Encyclopédie de l'Islam*, Égypte, (II, p. 12).

d'y insister longuement. Il suffit de rappeler que le grand pacha donne d'abord à l'Égypte la paix intérieure et extérieure, qu'il crée, avec l'aide des techniciens étrangers, une armée et une marine capables de faire face à la flotte et à l'armée turques ; qu'il bouleverse le système d'irrigation, adopte des cultures nouvelles, fonde l'industrie, rend au commerce à travers l'isthme de Suez une partie de sa prospérité. Alexandrie, redevient vite une grande ville et un grand port. Mohamed Aly disparu, l'élan donné ne se ralentit pas, et le progrès se poursuit régulièrement. Les voies ferrées sont établies de bonne heure, le canal de Suez est percé, l'irrigation perfectionnée ; la richesse du pays se développe, grâce surtout au coton, la population augmente sans arrêt, au point d'atteindre aujourd'hui plus du double du chiffre auquel elle était estimée à l'époque pharaonique, alors qu'elle semblait à son apogée. Au vrai, depuis le début du XIXe siècle, l'Égypte entière est sortie définitivement de son demi-sommeil, elle se trouve en pleine renaissance. On verra, dans les chapitres suivants que le Delta joue dans cette renaissance un rôle de tout premier plan.

IÈRE PARTIE

L'exploitation du Delta du Nil.

Les pages qui précèdent risqueraient de donner une idée imparfaite des divers facteurs géographiques qu'on rencontre dans le Delta. Dans la réalité, ces forces ne se présentent pas isolées et comme à l'état pur ; leurs actions réciproques s'enchevêtrent inextricablement et elles agissent sans trêve les unes sur les autres. Pour en connaître la nature vraie, il convient donc d'en étudier les mouvements complexes, d'en observer les influences et les réactions mutuelles, les transformations qu'elles provoquent, celles aussi qu'elles subissent... Et comme le principe de ces influences est l'homme, voyons comment l'homme a utilisé les dons de la nature, les a adaptés à ses besoins, comment son action en a accru ou diminué la valeur, et quelles ont été les répercussions, directes ou non, proches ou lointaines, de ces transformations qui ont porté particulièrement sur le fleuve, et ainsi sur l'agriculture puis sur la circulation dans le Delta.

CHAPITRE I.

LE PROBLÈME DE L'EAU

Le XIXe siècle a été pour l'Égypte entière, mais surtout pour la Basse-Égypte, le début d'un extraordinaire développement économique. Le Delta a commencé à connaître à cette époque une prospérité qu'il n'avait jamais peut-être atteinte, qu'il n'avait pas eue, en tout cas, depuis des millénaires. Brusquement tiré de sa somnolence par son insigne bienfaiteur moderne, il a adopté la culture industrielle à laquelle son sol, son climat, étaient éminemment favorables, il est entré dans la vie mondiale des affaires, dont il tire sa richesse, mais dont il partage aussi les vicissitudes. Le principe, la cause de cette révolution économi-

que — et sociale aussi — c'est dans la transformation du régime hydraulique qu'il faut les chercher ; c'est de la soumission du Nil, de la suppression des inondations et de l'établissement d'un système d'irrigations permanentes qu'il faut faire partir le commencement d'une ère de fortune et de progrès matériel, que cent années de paix et de sécurité ont contribué à consolider.



Solution traditionnelle, et solution moderne du problème de l'arrosage des terres du Delta. — On a rappelé dans un chapitre précédent, le rôle essentiel joué par le Nil dans la création de la Basse-Egypte. Le Nil a fait la terre égyptienne, il l'a créée, l'a modelée, lui a donné son relief, en a renouvelé inlassablement la fertilité ; c'est aussi le Nil qui fournit aux habitants cette boisson agréable, et dont, paraît-il, on ne peut plus se passer quand on en a goûté une fois.

Mais depuis l'Antiquité, tout en accordant à son père des marques d'amour et de reconnaissance, l'Egypte n'a pas craint de le contraindre à fournir toujours plus de services, et de meilleurs. Depuis la préhistoire, elle a travaillé sans cesse à étendre et à rendre plus régulières les inondations ; et à une époque plus récente, au cours du XIXe siècle, elle a entrepris d'empêcher la moindre goutte d'eau du Nil de se perdre à la mer, au moins en dehors de la période de la crue.

Ce travail de domestication du fleuve a eu lieu dans l'Egypte tout entière. Mais c'est en Basse-Egypte qu'il a été le plus intense jusqu'ici, le plus important aussi en conséquences. C'est dans le Delta que les habitants ont le plus demandé au Nil ; c'est dans cette région que le paysage, les cultures, toute une économie traditionnelle héritée de l'antiquité ont été bouleversés par l'asservissement du fleuve. Don du Nil, si l'on veut, la Basse-Egypte, mais encore une fois, un don singulièrement transformé par l'industrie humaine, pour la satisfaction de besoins, qui, surtout depuis un siècle, deviennent plus impérieux et plus étendus. Les lignes essentielles de ce que Suess appellerait la face du Delta sont ainsi le résultat d'une intime collaboration du Nil et des habitants. Et parce que cette collaboration a été plus profonde,

parce que l'homme semble avoir, plus complètement qu'ailleurs, maîtrisé les forces naturelles, plus solidement enchaîné le fleuve, il paraît aussi s'y être asservi plus complètement qu'ailleurs.

Pour sentir l'importance de la révolution qui s'est faite au cours du XIX^e siècle en Basse-Egypte, révolution dont le dernier stade remonte à une trentaine d'années seulement, il suffit d'opposer la situation actuelle du Nil et des campagnes du Delta avec cette même situation il y a un peu plus de cent ans; ou simplement de contempler en septembre ou en octobre ces mêmes campagnes du Delta et les plaines proches du Caire, qui longent le désert libyque.

Aujourd'hui, dans ces plaines, comme autrefois, dans toute l'Egypte, le Nil se sent presque libre d'obstacles. Chaque année vers juillet, l'eau commence à monter dans son lit et grâce à des chenaux peu nombreux, mais larges, se répand sans difficulté dans d'immenses bassins d'inondation. Pendant trois mois la campagne reste sous les eaux. Seules émergent les digues limitant les bassins, et les villages aux maisons serrées étroitement sur des plates-formes naturelles ou artificielles, qui paraissent autant d'îles. Quelques arbres, palmiers ou gazorines jaillissent de cette nappe miroitante, de manière assez inattendue; des barques à voiles glissent nonchalamment, allant de village à village.

Et puis, à partir de novembre, quand le dépôt de limon est suffisamment épais et que le niveau du fleuve a baissé, on procède à l'évacuation des bassins, dont les eaux retournent au Nil. Alors, les travaux agricoles commencent : les cultures consistent essentiellement en céréales, et ne nécessitent qu'un minimum de préparations; plus d'arrosages, l'eau manquant presque complètement, au moins au niveau du sol, pas ou presque pas de labours, un semis à la volée suffit pour que les graines puissent germer dans la boue mal séchée. La nature maternelle, la bonne terre, le chaud soleil se chargent du reste, et en avril ou mai, la moisson étant faite, la terre entre en repos pour quelque six mois.

Ainsi l'action de l'homme sur le fleuve est-elle extrêmement réduite; il se borne à corriger très légèrement l'inondation, à en diriger les eaux, à en avancer ou bien à en retarder l'évacuation. Sur

le paysage, ce mode d'utilisation du Nil, se traduit par le petit nombre des canaux, à sec une bonne partie de l'année, et dont le lit même est souvent cultivé, par de vastes plaines qui semblent nues, et où les villages se concentrent en grosses agglomérations, par une végétation arbustive très rare, par la culture presque exclusive des céréales, par l'emploi fréquent enfin du chadouf ou de la saqiah ⁽¹⁾ qui servent à élever jusqu'au sol l'eau qui a pu s'infiltrer et se cacher à plusieurs mètres de profondeur ⁽²⁾.

Maintenant ce paysage longtemps classique n'existe plus en Basse-Egypte. Les campagnes ne sont plus transformées en lacs, durant un quart de l'année ; des villages s'élèvent de ci, de là, au niveau de la plaine ; des arbres plus nombreux se dressent le long des routes et des canaux ; ces canaux eux-mêmes se sont multipliés, et à côté des plus anciens, qui se tordent sans hâte, d'autres se dirigent droit au but, longues coupures rectilignes qui semblent avoir été tirées à la règle. La terre ne se repose plus ; tout au contraire, elle se trouve soumise à une production à peu près continuelle ; les cultures d'hiver ne comptent plus que pour une partie, et non pas la plus importante, des récoltes ; par contre, des plantes, le coton, le maïs d'été, qui ne pouvaient être semées que sur des espaces restreints, proches du Nil ou de ses anciennes branches, parce que la période végétative de ces plantes a lieu en partie durant la crue, sont maintenant la base de l'agriculture égyptienne.

C'est que le Nil n'est plus le fleuve assez vagabond qu'il était il y a un siècle. Aujourd'hui, ses eaux ne se répandent plus sur les campagnes. Enfermées étroitement dans des digues puissantes,

(1) La saqiah ou roue à pots est une sorte de noria ; elle est mue par un bœuf, une gamousse ou un chameau. Perfectionnée, construite en fer, elle prend le nom de tabout. Le chadouf est une perche mobile sur un axe et munie d'un seau attaché à une longue corde. Cet instrument permet de puiser l'eau à une profondeur assez grande.

(2) En allant du Caire à Saqqarah par la route la plus occidentale, on peut observer le contraste des deux aspects caractéristiques de la campagne égyptienne. A l'est de la route, la région soumise au nouveau régime de l'irrigation permanente ne laisse voir de machines d'arrosage que de loin en loin. A l'ouest, au contraire, dans la plaine que l'inondation recouvre encore régulièrement, on aperçoit des centaines de « saqiahs » et surtout de « chadoufs » dont les hautes perches se dressent vers le ciel.



Carte I - Branches du Nil et Canaux dans le sud du Delta, à la fin du XVIII^e siècle.
(D'après la carte à $\frac{1}{100.000}$ de la Description de l'Égypte).

elles ne peuvent quitter le lit majeur que suivant la volonté de l'homme, et pour être acheminées sagement vers les points choisis par lui. Bien mieux, chaque année, dès que sa puissance est devenue moins redoutable, dès que ses eaux, moins chargées de limon, se font aussi moins abondantes, on le détourne de ses deux branches naturelles par les barrages du Delta, pour le contraindre à passer par des canaux plus étroits qui vont porter aux cultures nouvelles le breuvage indispensable. Les deux branches du Nil deviennent donc de décembre ou de janvier jusqu'à juillet de grands chenaux privés de vie, encombrés de larges bancs de sable, où ne cheminent que quelques filets d'eau et qu'un enfant traverse aisément à gué. Et si, une centaine de kilomètres plus au nord, l'eau réapparaît, grâce aux infiltrations et permet même la navigation, au moins sur la branche de Rosette, cette eau ne peut aboutir à la mer, car elle se trouve retenue artificiellement à quelque distance des embouchures par des barrages de fortune. Ainsi, au moins en dehors de la crue, oblige-t-on le fleuve à fournir au sol toute l'eau qu'il transporte. A l'antique procédé de l'inondation, si proche de la nature, et qui avait fait la richesse de l'Égypte, on a substitué l'irrigation permanente, l'arrosage continu, qui devait développer encore cette richesse en permettant des cultures de grand rapport. Du fleuve primitif aux mécanismes d'une grandiose simplicité, on a fait une machine moderne puissante, mais aussi très compliquée, dont le réglage n'est pas encore absolument parfait, dont la marche peut réserver des surprises désagréables et pose en tout cas des problèmes nouveaux à l'attention des ingénieurs mêmes qui l'ont créé.

*
* *

§ 1. — L'IRRIGATION PERMANENTE.

Cette transformation du fleuve ne s'est pas opérée sans tâtonnements; il a fallu près d'un siècle pour que la savante organisation de l'irrigation permanente atteignît à la perfection relative que nous lui connaissons aujourd'hui. Commencée par Mohamed Aly Pacha, au début du XIXe siècle, elle n'a guère été achevée qu'à l'aurore du XXe.

Longtemps, les moyens mis en œuvre furent primitifs, et nous semblent aujourd'hui insuffisants. Il fallait avant tout, évidemment, maintenir, emprisonner dans le lit majeur le puissant flot des crues : besogne presque colossale, quand on songe qu'il était nécessaire d'élever de chaque côté des deux branches du fleuve, et sur chaque rive des grands canaux, d'énormes digues de terre atteignant quatre et cinq mètres de haut, par endroits, et larges assez pour être utilisées comme routes ⁽¹⁾. Puis, ce travail préliminaire accompli, le vice-roi et ses successeurs entreprirent de creuser des canaux profonds, susceptibles de transporter très loin l'eau d'étiage. Jusqu'alors, en effet, les canaux, étant destinés seulement à amener l'eau des crues, n'avaient qu'une faible profondeur, et en dehors de la période d'inondation restaient à sec, ou bien même étaient cultivés, comme aujourd'hui encore en Haute-Egypte. Pour permettre le passage de l'eau en toute saison, il fallut donc les approfondir et en augmenter considérablement le nombre. Malheureusement, ces canaux « séfi » qui, pendant l'été ne contenaient guère plus d'un mètre d'eau, en avaient jusqu'à six pendant la crue ; de plus, pour permettre l'irrigation par simple écoulement, il était nécessaire d'établir à intervalles assez rapprochés des régulateurs ou des barrages temporaires, qui mettaient l'eau à la hauteur des champs ; ainsi arrêtée, l'eau se décantait, perdait une bonne partie de ses qualités fécondantes ; par contre le limon précipité au fond, formait une couche épaisse parfois de plus de 2 mètres, sur des centaines de kilomètres ⁽²⁾. Ainsi ces canaux d'été, qui, au dire de Linant de Bellefonds, avaient nécessité 110 millions de mètres cubes de terrassements, en réclamaient encore chaque année, pour leur nettoyage, plus de 13 millions. Travail de Sisyphe qui coûtait annuellement 530.000 livres.

La construction de barrages solidement établis et capables de retenir l'eau du fleuve au moins après la crue, devait remédier à ces lourds inconvénients, en créant une sorte de château d'eau juste en aval du Caire, à une altitude suffisante pour permettre l'arrosage par écoulement de toute la Basse-Egypte.

(1) CLOT BEY. *Aperçu général sur l'Egypte*, t. II, p. 471 et s.

(2) WILLCOCKS, *Eg. Irr.* 2d ed. t. I ; p. 369 et ss.

Lors de l'Expédition d'Égypte, Bonaparte en avait prévu l'établissement à l'emplacement même où, quarante ans plus tard, Mougel décida de les élever. Deux ponts furent jetés sur les branches de Rosette et de Damiette ; entre leurs arches devaient être établies des portes arrêtant hermétiquement le passage de l'eau. Pendant la crue, ces portes se trouveraient relevées, laissant libre l'écoulement d'un flot trop puissant pour qu'aucun obstacle humain fût capable de l'arrêter ; dès que les eaux se feraient plus claires, les portes seraient graduellement fermées. Pour l'époque, ces barrages constituèrent une œuvre audacieuse et qui fait honneur à l'habileté de celui qui la conçut. Mais la technique de la construction restait alors insuffisante : les fondations ayant été mal calculées, les barrages ne purent résister aux poussées des eaux du fleuve, même après le flot, et il fallut renoncer à les utiliser. Le barrage construit sur la branche de Damiette ne reçut même pas ses portes de fermeture et quant au barrage de Rosette, il ne déterminait qu'une faible élévation du niveau de l'eau, élévation annulée en partie d'ailleurs, par l'ouverture de la branche de Damiette. En outre le barrage de Rosette laissait constamment se perdre, par de nombreuses fuites, 240m³ d'eau par seconde, et la retenue allait s'affaiblissant au cours de l'année, jusqu'à descendre à un mètre seulement au-dessus du niveau naturel. En résumé, les barrages du Delta ne purent, pendant longtemps, servir aux fins pour lesquels ils avaient été établis, et on dut continuer à curer chaque année les canaux d'irrigation. Par malheur, exécutés à la main, ces travaux exigeaient une véritable armée de travailleurs⁽¹⁾, que les autorités se procuraient par la corvée, et qui chaque année, après la crue, se trouvaient enlevés pour plusieurs semaines à leurs familles et à leurs champs.

On ne pouvait songer à poursuivre sans fin un travail aussi onéreux, à maintenir indéfiniment une situation qui, du point de vue économique comme du point de vue social, apparaissait des plus fâcheuses. Vers la fin du règne d'Ismaïl, on semblait avoir à jamais renoncé à se servir des barrages ; on allait suppléer à leur

⁽¹⁾ D'après LINANT DE BELLEFONDS, les travaux de curage duraient chaque année de 50 à 60 jours, et nécessitaient 456.735 hommes (*Principaux travaux d'utilité publique* p. 30-31).

défaillance par des installations de pompage à vapeur. Des projets avaient été établis pour l'installation de grosses usines qui eussent pris au Nil, les quantités d'eau nécessaires à l'irrigation. L'idée reçut un commencement d'exécution, on créa quelques stations de pompages qui obtinrent plus ou moins de succès.

La carrière de ces stations fut brève : elle se vit brusquement interrompue par l'arrivée d'ingénieurs britanniques ayant acquis aux Indes une profonde expérience des questions relatives à l'irrigation, et en particulier aux barrages. Un des premiers soins du nouveau service des Irrigations fut d'entreprendre la réfection des Barrages du Delta. Les fondations furent reprises avec soin, consolidées minutieusement, au moyen d'injections de ciment à prise rapide, les infiltrations bouchées, les sources aveuglées ; le barrage de la branche de Damiette fut enfin muni de portes. Puis, prudemment, on essaya d'élever progressivement l'eau de retenue : des ruptures se produisirent ; on les répara sans découragement. Dans chacune des piles, de haut en bas, on fit de nouveau couler du ciment. Enfin, quelques années plus tard, pour atténuer la pression exercée sur les bases des piles, on construisit à quelques centaines de mètres en aval de chacun des barrages, un mur de béton, sorte de barrage auxiliaire que la crue submerge, mais qui en créant un matelas d'eau, diminue considérablement la pression exercée sur les ouvrages principaux.

En 1900, tous les travaux étaient terminés, et les barrages qui, en 1883, élevaient l'eau à 12m.50 en amont, pendant l'étiage, à 13m. en 1885, à 14m. en 1890, la maintenaient à 15m.50, à partir de ce moment. En 1883, ils permettaient d'utiliser 200m³ par seconde ; en 1903, 600m³ (1).

Presque en même temps que se terminaient ces travaux de mise en état, au début du XXe siècle, le barrage-réservoir d'Assouan commençait à fonctionner. Et comme à une centaine de kilomètres en aval des barrages, de l'eau d'infiltration reparaissait dans les deux branches, on venait de construire, sur la branche de Damiette, un barrage secondaire ; ce barrage, établi à Ziftah,

(1) Ch. AUDEBEAU BEY, *Rapport*, ... 1909, p. 6, et SIR W. WILLCOCKS *op. cit.* 2d ed. Vol. I, p. 405.

élevait l'eau à neuf mètres, et permettait d'arroser le nord de la Charqiah, la Daqahliah et même une partie de la Gharbiah. Enfin, beaucoup plus en aval encore, sur la branche de Damiette, comme sur celle de Rosette, à quelques kilomètres des embouchures ⁽¹⁾, on prit l'habitude de jeter chaque année une digue de terre et de bois, ou « sadd », qui retient pendant quelques mois, d'avril à juillet, toute l'eau du fleuve, et que les premières vagues de la crue emportent sans difficulté. Ainsi était achevée, dans le Delta, la main-mise de l'homme sur le Nil, le fleuve était muselé à ses deux extrémités, et en dehors de la crue, l'eau ne pouvait gagner la mer avant d'avoir été contrainte d'arroser les terres.

Désormais la Basse-Egypte était donc assurée de son arrosage; désormais elle pouvait compter sur l'irrigation permanente de ses champs, puisque tout le système hydraulique qui devait assurer le fonctionnement de l'arrosage avait atteint, semblait-il, sa perfection. Mise en réserve à Assouan dès que le fleuve a perdu ses troubles, l'eau parvient aux barrages du Delta suivant les besoins des cultures. De là, en suivant les grands canaux de distribution, ou rayahs (Béhérah, Ménoufiah, Tewfiqiah, et canal Ismaïliah), elle est répartie au moyen de canaux secondaires; certains de ces canaux, anciennes branches du Nil, ou voies d'eau creusées au siècle dernier, sont de véritables rivières, longues de cent kilomètres et plus, larges parfois de quarante mètres, qui jettent leur trop-plein aux lacs ou à la mer, après avoir été saignés par tout un chevelu de canaux de troisième ordre et avoir reçu, en compensation, une bonne partie des eaux de colature.

Pratiquement, aujourd'hui, toutes les parties cultivées de la Basse-Egypte reçoivent de l'eau en quantité suffisante pour la croissance des plantes. Bien plus, sauf pour des régions situées à des niveaux trop élevés, sauf aussi en cas d'étiage extrêmement bas il est inutile de pomper l'eau d'arrosage: les canaux l'apportent et il suffit d'ouvrir une vanne pour la voir couler dans les rigoles des champs. L'usage des antiques instruments hydrauliques, est devenu à peine nécessaire; en nombre d'endroits saqiahs ou noriahs, ou roues à pots, tabouts, plus perfec-

(1) A Edfina et à Faraskour (branche de Damiette).

tionnés, vis d'Archimède, que les fellahs appellent tambours, disparaissent ou décroissent sensiblement en nombre. Quant aux machines à vapeur, ou bien elles se rouillent à l'air libre, ou bien on les a vendues pour d'autres usages que l'irrigation. Les hautes cheminées qu'on aperçoit tout le long du Nil, en Basse-Egypte, ne doivent pas faire illusion ; elles sont le plus souvent les restes de stations de pompage devenues inutiles depuis l'élévation du plan d'eau d'irrigation, et qu'on a abandonnées depuis de longues années. Instruments hydrauliques plus ou moins modernes, pompes de toutes sortes, se rencontrent désormais surtout dans les régions plus déshéritées, parce que trop éloignées des têtes de canaux.

*
* *

L'homme ne peut jamais, semble-t-il, se déclarer satisfait, et sa nature l'excite sans cesse à faire plus, ou mieux, ou simplement différent. Après tout, n'y-a-t-il pas dans cette ambition le principe même de bien des progrès ?

En Basse-Egypte, à peine le régime de l'irrigation permanente s'est-il trouvé solidement installé que les ingénieurs des irrigations se sont préoccupés d'autres problèmes. C'est qu'aussi, de nouveaux besoins se font sentir, qui deviennent chaque année plus impérieux : l'accroissement continu de la population demande de nouvelles ressources, que seule l'agriculture est capable de fournir, tant qu'une industrie sérieuse ne sera pas établie dans le pays. Mais les terres actuellement sous culture sont surpeuplées, et en admettant qu'on en augmente le rendement moyen, elles ne pourront pas longtemps nourrir l'énorme population qui y vit. Il est donc nécessaire de mettre en valeur les terres encore en friche. Sans compter les lacs, il y a dans le Delta 1.200,000 feddans de terres salées dont la mise en culture n'est possible qu'après des travaux où l'eau joue un rôle essentiel. Sans eau, ces terres restent stériles, et elles retournent promptement à leur misère si elles ne sont pas, une fois défrichées, fréquemment baignées. Au contraire, largement abreuvées, elles sont susceptibles de devenir de bonnes terres à coton fin.

La difficulté, c'est de trouver l'eau en quantité suffisante pour permettre à la fois les cultures actuelles, riches, mais exigeantes,

et la mise en valeur des terres nouvelles, qui réclament trois fois plus d'arrosages que les terres cultivées. Pendant la crue, évidemment le Nil peut fournir en abondance l'eau indispensable à la plus grande partie du Delta. Seules, quelques régions par trop défavorablement situées ne reçoivent, à leur plus grand dommage, que des quantités limitées "d'eau rouge". Pendant l'hiver, encore, le problème des fournitures d'eau ne donne que peu de souci. Par contre, il devient pressant dès qu'arrive le printemps; au dire de Willcocks, le jeune coton réclame 24 mètres cubes d'eau par jour et par feddan; quant au riz Soultani, qu'on sème également à cette époque, c'est une vraie plante aquatique qui, d'après quelques agronomes, consommerait quotidiennement une soixantaine de mètres cubes.

Actuellement la consommation annuelle d'eau est, en Basse-Egypte, de vingt-deux milliards de mètres cubes. Lorsqu'on voudra mettre en valeur les terres encore incultes du Delta, il faudra en demander au Nil une quarantaine de milliards. Mais, en même temps, la Haute-Egypte, tout entière soumise, à ce moment-là, au régime de l'arrosage permanent, verra ses besoins accrus atteindre une quinzaine de milliards de mètres cubes annuellement. Il faudrait aussi faire état des besoins du Soudan, dont les cultures prennent chaque année plus d'étendue. Pour l'Egypte seule, on estime que cinquante-cinq milliards de mètres cubes d'eau seront nécessaires chaque année; or, en 1913, année de crue exceptionnellement faible, il est vrai, le débit du Nil fut évalué à une quarantaine de milliards seulement. Les semailles du maïs durent être retardées jusqu'en septembre et la culture du coton, en 1914, fut des plus difficiles. La perte subie par l'Egypte fut estimée à 6.000.000 de livres.

Il est donc évident que la Basse-Egypte ne peut envisager l'extension de ses terres cultivables jusqu'à ce qu'elle soit assurée des fournitures d'eau suffisantes. Aussi les ingénieurs des irrigations envisagent-ils depuis de longues années déjà, des projets destinés à augmenter considérablement la quantité d'eau fournie à l'Egypte et en particulier à la Basse-Egypte. Certains de ces projets sont en voie d'exécution: on a achevé la deuxième surélévation du barrage d'Assouan et récemment on a songé à reconstruire les barrages du Delta dont la solidité semble douteuse; au Soudan, d'autres barrages sont en construction,

tel celui de Gebel Aulia, dont les travaux, arrêtés depuis quelques années, ont été repris. Sir William Willcocks a même proposé de recourir à une source encore plus abondante : dans la région de Bahr el Ghazal, des marais couverts de papyrus reçoivent le Nil Blanc, et le retiennent par des sortes de barrages naturels qu'on appelle « sadds ». Une vingtaine de milliards de mètres cubes d'eau sont stagnants au-dessus du niveau de la plaine, comme s'ils étaient congelés. C'est pour le Nil Blanc un véritable glacier qui l'alimente comme les glaciers de l'Himalaya alimentent le Gange ⁽¹⁾. Quand le Sobat et le Nil Bleu défont, c'est le réservoir des Sadds qui sauve la situation. Des coupures, pratiquées judicieusement dans les sadds permettraient de faire bénéficier l'Egypte de ce supplément d'eau qui reste actuellement inutile ou même nuisible, puisqu'il se perd par évaporation et entretient les fièvres.

Ces projets, si on se décide à en entreprendre la réalisation, exigeront des recherches longues et coûteuses, des travaux plus coûteux encore, sans qu'on soit absolument sûr d'atteindre au résultat désiré. D'autres ingénieurs estiment qu'il n'est pas nécessaire, au moins pour le moment, d'aller chercher si loin une eau qui se trouve en abondance pour ainsi dire, à portée de main : ils préconisent l'utilisation du réservoir naturel que forment sous le sol du Delta les eaux d'infiltration du Nil.

C'est que les eaux du Nil, pénétrant à travers les couches perméables du Delta, se trouvent arrêtées à des distances plus ou moins grandes, de la surface du sol, par des fonds argileux sur lesquels elles s'étalent. Un vrai fleuve souterrain, qui enlèverait au Nil de 6 à 7 milliards de mètres cubes par an ⁽²⁾, s'écoule lentement vers la mer.

Ce fleuve invisible semble soumis à des oscillations de niveau qui varient avec celles du Nil visible, bien qu'avec un certain retard. Au bord de la mer, il se trouve à une faible profondeur, mais plus au sud, il s'enfonce et il devient moins facile de l'at-

⁽¹⁾ SIR W. WILLCOCKS, *Projets relatifs au Nil*, p. 119.

⁽²⁾ AUDEBEAU BEY, *Le réservoir souterrain de l'Egypte*. (B. I. Eg. V^e sér. t. VIII, p. 1-16), et FERRAR, *Note on Subsoil Water in Egypt*. (Cairo Sc. Journ. III, n^o 28, Jan. 1909 p. 1-4).

teindre ; par contre, au bord, ou non loin de la mer, l'eau en est saumâtre, tandis que plus au sud, elle se trouve généralement propre à la consommation et à l'arrosage des terres. Aussi, depuis longtemps déjà, les habitants des campagnes l'utilisent-ils pour leurs besoins, à défaut de l'eau des canaux ; dans la Ménoufiah, dans la Qalioubiah, en particulier, chaque village possède ainsi ses puits et ses pompes.

Au début du XIXe siècle, c'est aux puits que Mohamed Aly Pacha avait demandé tout d'abord l'eau nécessaire aux terres semi-désertiques du Ouady Toumilat. Mais l'irrigation régulière a rendu en beaucoup d'endroits les puits moins utiles, et généralement, c'est au canal que les femmes vont chercher l'eau nécessaire aux besoins de la maison.

Mosséri et Audebeau Bey ont eu l'idée de redonner à ces puits la faveur qu'ils connaissaient autrefois. Au lieu de demander au seul Nil toute l'eau nécessaire aux cultures, pourquoi ne pas utiliser cette eau cachée qui se perd sans profit dans la mer ? Victor Mosséri proposait donc de creuser, au nord du Delta, à quatre-vingts kilomètres de la côte, environ, le nombre de puits nécessaires. On pourrait, disait-il, se procurer par ce moyen, un milliard et demi de mètres cubes d'eau pendant l'étiage.

En fait, des puits dits artésiens, ont été forés en assez grand nombre, puisque en 1912, les machines élévatoires installées sur des puits développaient une force de 23.000 chevaux ; ces puits descendent jusqu'à 30 et 40 ou 50 mètres. Mais il faudrait y ajouter les puits encore nombreux qui subsistent dans les villages, et d'où l'eau est pompée à la main (1).

Cette eau souterraine ne paraît pas, malgré tout, devoir être employée largement en agriculture ou comme boisson. Des villes, comme le Caire, qui se sont alimentées quelque temps avec de l'eau de puits sont revenues, en fin de compte, à l'eau du Nil ; des craintes, qui semblent justifiées, se sont fait jour aussi, au

(1) En 1912, il y avait 2290 puits en Basse-Egypte. Ce nombre a dû augmenter considérablement depuis lors, mais il n'y a pas eu de recensement. Cf. ALADJEM, *Eau d'irrigation en Egypte* (Terre, Air, Mer, La Géographie LX, Septembre-Octobre 1933, p. 185, en note).

sujet des dangers présentés par le sel, et il semble que l'emploi exclusif de ces eaux soit, à la longue, préjudiciable aux terres. Réserve fort utile en cas de crue insuffisante, l'eau des puits ne saurait se substituer à l'eau du Nil, et en définitive, c'est encore au fleuve qu'il faut demander l'effort essentiel (1). Et c'est donc en grande partie au Soudan, qu'on sera vraisemblablement obligé de rechercher les énormes quantités supplémentaires que nécessitera le développement des cultures en Basse-Egypte, comme en Haute-Egypte.

§ 2. — LES INCONVÉNIENTS DE L'IRRIGATION.

Les projets de travaux sur le Nil paraissent grandioses et séduisent l'imagination : ils doivent avoir comme fin la complète soumission du fleuve, son asservissement total, sa transformation en une machine très souple, très perfectionnée, destinée à travailler à l'accroissement du bien-être de l'Egypte.

C'est maintenant le moment de nous souvenir qu'à force de maîtriser la nature, à force de la vouloir rendre esclave, on augmente les risques de réactions brutales ou de mécomptes sérieux, contre lesquels il est indispensable de prendre des mesures de protection.

La substitution, aux bassins d'inondation, d'un réseau d'irrigation permanente, a d'abord fait perdre à la terre de Basse-Egypte une bonne partie des bienfaits du limon du Nil, puisque le sol constamment arrosé, ne reçoit par contre, qu'une eau décantée partiellement au cours de son passage plus ou moins retardé par les différents canaux. De plus, autrefois après la récolte, le sol entraît dans un repos mérité, ne recevait aucune culture, aucun arrosage, que d'ailleurs il eût été bien difficile de lui donner. La mer dorée du froment, faisait en quelques jours place à une immense plaine nue, brune, qu'allaient frapper, plusieurs mois durant, les rayons du soleil d'été. Alors, on voyait le sol se fendiller, se crevasser profondément, offrant le maximum de surface à la réception de l'air, de la chaleur, des rayons

(1) HUGHES (F.) — Cité dans MOSSERI, *L'utilisation du réservoir souterrain de l'Egypte*, B.I.E. (Vol. 8, p. 67).

solaires. Au moment où le flot boueux du Nil allait de nouveau la recouvrir, elle se trouvait donc dans le meilleur état de préparation pour en tirer le profit maximum. Une récolte par an ne pouvait épuiser la terre, que la longue jachère d'été et l'apport abondant de limon fertilisant venaient reposer et rajeunir. Ces conditions, auxquelles se soumettait passivement, instinctivement, le fellah, les récentes recherches d'agronomie ont démontré qu'elles se trouvaient être les plus favorables au maintien de la fertilité naturelle du sol. Elles ont permis aux campagnes égyptiennes de produire constamment, avec une merveilleuse régularité, durant des milliers d'années, sans fumure, ou presque, des récoltes épuisantes comme celles des céréales, sans que le rendement diminuât au cours des siècles. Et c'est peut-être dans le caractère quasi-spontané de la fécondité du sol égyptien, qu'il faut chercher la raison de l'émerveillement de tous ceux qui ont parlé du miracle de la fertilité de l'Egypte.

Aujourd'hui, par contre, tout repos est refusé au sol de Basse-Egypte. Dès qu'une récolte a été enlevée — et sous l'ardent soleil, la maturité est vite atteinte —, on se hâte de procéder à des labours, à des arrosages copieux, et on sème une autre plante. La terre est soumise à des assolements rigoureux qui ne lui laissent aucune trêve. Le coton succède au bersim, et précède le blé, que suivra une courte culture de maïs; rythme accéléré, hâtif, pressant; on dirait d'une cupidité sordide, qui contraint le fellah à un labeur continu, la terre à une production ininterrompue. Le paysage végétal se transforme avec une rapidité étonnante, présentant à quelques mois d'intervalle, les aspects les plus différents, qui vont de la nappe verte du bersim, aux vagues jaunes des épis, en passant par la sombre étendue grise, piquetée de taches blanches, du coton mûr.

Mais, nulle part, sauf de bien rares exceptions, on ne voit plus la terre exposée nue à la morsure bienfaisante du soleil; et pendant la crue, les branches du Nil, et même les drains, emportent vers la mer, les millions de mètres cubes d'eau cuivrée dont les champs de Basse-Egypte n'ont que faire généralement, à cette époque de l'année: ils ne la peuvent plus utiliser qu'en très faible quantité, étant alors, presque toujours, sous culture.

QUANTITÉ D'EAU DU NIL PERDUE DANS LA MER EN 1917
(estimation) (1)

Janvier	4501 millions de m ³
Février	1364
Mars	1193
Avril	240
Mai	néant
Juin	néant
Juillet	420
Août	7966 millions de m ³
Septembre	15.618
Octobre	19.024
Novembre	12.084
Décembre	5.520
Total	67.930

La nature ne peut plus donc jouer son rôle de Jouvence éternelle; par contre, la continuité de l'effort demandé de nos jours à la terre, exige que le limon du Nil soit remplacé par des fumures. Le fumier de ferme, encore trop souvent utilisé comme combustible, la colombine, les poussières azotée ou « sébakh » extraites des anciens villages, doivent être répandus sur les champs en quantités plus abondantes qu'autrefois. Il faut bien se résoudre aussi à employer des engrais chimiques, les nitrates et les superphosphates, que d'ailleurs le limon du Nil n'a jamais contenus en quantités suffisantes. Depuis la guerre, la consommation des engrais d'importation s'est accrue dans des proportions étonnantes, passant de 3071 tonnes en 1919 à 243.073 en 1926 (2).

*
* *

(1) MINISTRY OF PUBLIC WORKS, EGYPT. *Annual Report for 1917-1918*, Cairo, 1921.

(2) *Ann. Stat. de l'Eg.* 1926-1927 p. 235.

Un des premiers résultats de la transformation de l'arrosage de la Basse-Egypte est donc de priver cette région d'un des plus précieux bienfaits du Nil. Mais il est des conséquences plus fâcheuses encore. Si brillants qu'ils apparaissent, les projets du haut Nil appellent de graves réserves et des techniciens n'envisagent pas l'avenir sans quelque inquiétude, se demandant « si le changement de régime hydrologique du Haut Nil enrichira l'Egypte ou bien la ramènera à la stérilité des déserts qui l'entourent » (1).

Au sujet du réservoir des Sadds et des travaux immenses qu'on y a envisagés, un des plus réputés parmi les spécialistes de l'irrigation écrit : « Comme on se propose, dans ces projets, de modifier les plans de la nature sur une échelle très considérable, cette intervention ne peut être tentée avec sécurité que si elle est très prudente.

L'expérience faite par les ingénieurs américains sur le Mississipi prouve abondamment que si, en théorie, il peut être possible de raccourcir ou de rectifier le cours d'un fleuve, en pratique réelle, cela devient impossible au delà d'une certaine limite. Tous travaux ayant ce but pour objet doivent donc être exécutés graduellement et leurs effets surveillés avec le plus grand soin » (2).

Cependant, comme ces réserves portent sur l'avenir, il est possible qu'elles soient entachées de quelque pessimisme excessif. Mais ce qui est certain déjà, par contre, c'est que le régime d'irrigation créé depuis un siècle a engendré des périls très graves, contre lesquels il est nécessaire de prendre des mesures sévères. Dans sa simplicité, le régime des bassins nécessitait peu de soins pour fonctionner normalement; au contraire la machine perfectionnée, mais compliquée, du système d'arrosage permanent, requiert une attention constante, et comporte la solution de problèmes nouveaux. Cette eau qu'on recherche avec avidité, il faut maintenant avec autant de soin en éviter les périls; la lutte pour l'eau a aujourd'hui pour corollaire, dans le Delta du Nil, la lutte contre l'eau.

Le premier péril qui menace la Basse-Egypte est l'inondation. Pareille affirmation pourrait sembler paradoxale, dans ce pays où

(1) JULLIEN, *Le Nil*, p. 88.

(2) Sir W. GARSTIN, cité par JULLIEN, *Op. Cit.* p. 87.

autrefois cette inondation était souhaitée, attendue avec impatience, et accueillie avec une joie délirante. Pourtant, même autrefois en Basse-Egypte, l'inondation présentait quelquefois de sérieux inconvénients, voire les plus graves dangers. Pendant la crue, le Nil de Rosette coule de 1m.50 à 2m. au-dessus des plaines du Delta ; le Nil de Damiette, dont le lit est plus élevé, à 2m.50 ou 3 mètres. Que le flot fût plus volumineux encore, et les eaux du fleuve, s'épandant dans les bassins avec trop de violence, risquaient d'en rompre les digues et d'envahir les villages trop faiblement surélevés. Simplement trop longue, la crue retardait les semailles et nuisait à leur germination.

Somme toute, l'importance de ces dégâts possibles restait assez faible. Au contraire, si le même fait se produisait de nos jours, pour peu que la partie envahie par les eaux fût de quelque étendue, l'inondation risquerait de prendre vite le caractère d'une vraie catastrophe : cultures de coton et de maïs détruites par la submersion, petits groupes d'habitations, ou même villages entiers démolis au moins partiellement ; ce serait la ruine des parties atteintes. Autrefois immense bienfait, l'inondation serait regardée de nos jours comme un désastre lamentable. Or le danger est aujourd'hui beaucoup plus menaçant qu'autrefois, parce que, pendant la crue, les cultures ne prennent pas au Nil autant d'eau que les bassins de jadis. Les deux branches du Nil charrient donc un flot plus abondant qu'il y a un siècle, et la hauteur de l'eau est plus grande au-dessus du pays. Il y a de longues années, déjà, Linant de Bellefonds signalait qu'en 1842, à Qarinein, à la prise du Bahr Chebine, un ouvrage avait été construit : le couronnement des piles avait été établi à 80cm. au-dessus des plus grandes inondations connues depuis 60 ans ; or, à la date où écrivait l'auteur, en 1872-73, il y avait, dans les grandes crues, 70cm. d'eau au-dessus de ce couronnement. La situation depuis lors, n'a fait qu'empirer ⁽¹⁾.

Contre ce redoutable péril, il n'est pourtant pas impossible de se protéger. Le mode de défense, jusqu'ici suffisant, est constitué par les digues du Nil et des grands canaux. De chaque côté du fleuve, parfois à quelque distance, et le long des canaux

(1) LINANT DE BELLEFONDS, *op. cit.* p. 34.

les plus importants, court un talus de terre et de pierres dont la section forme un trapèze, et au sommet duquel deux voitures peuvent se croiser sans trop de difficulté. Pendant l'étiage, un ouvrage aussi imposant peut paraître inutile, alors que l'eau brille très loin, dans le lit mineur, à plusieurs mètres en contre-bas, et que de larges cultures de melons la séparent de la digue. Mais attendez août et septembre : lorsque le fleuve se gonfle et se précipite en tourbillons cuivrés, les inquiétudes se font jour ; le niveau s'élève, et dans les fortes crues, monte bien près du sommet du talus. Si par malheur il allait le dépasser ! Si, surtout, la digue plus ou moins érodée, ou présentant quelque point faible, allait céder à l'énorme pression qu'elle doit supporter !

C'est pour éviter une telle catastrophe que ces digues sont l'objet d'un soin tout particulier : elles ont été surélevées à diverses reprises ⁽¹⁾ et on les surveille minutieusement, en particulier avant la crue, surtout quand cette crue s'annonce comme devant être très forte. Lorsque le flot arrive, les précautions redoublent. C'est une vraie mobilisation qui s'opère dans les villages : les hommes amenés sur les digues, ont pour mission de veiller sur un secteur déterminé. Qu'une rupture vienne à se produire et des équipes spéciales, rapidement alertées, se précipitent à l'endroit où le flot envahit la campagne et, avec des sacs de terre, des morceaux de bois, des pierres, entreprennent d'aveugler la brèche. « En 1874, l'inondation annuelle se présente avec des apparences dévastatrices ; la nappe d'eau, tranchante comme une faucille, abattait tout ce qu'elle atteignait : cannes à sucre, cotonniers, maïs, allaient déjà flottant au gré d'un courant sans frein, lorsque 700.000 fellahs, mûs par un sentiment héroïque, lui opposèrent résolument leurs bras et leurs poitrines. Pendant trente jours, les pieds dans l'eau, un soleil de feu sur la tête, ces hommes s'efforcèrent de consolider les berges des canaux et d'en relever les talus croulants. Lorsque le Nil reprit enfin un cours plus calme, les travailleurs regagnèrent leurs villages, n'ayant pour toute récompense que la satisfaction d'avoir sauvé le pays de la destruction » ⁽²⁾. La garde au Nil dure chaque année plusieurs semaines,

⁽¹⁾ MINISTRY OF PUBLIC WORKS EGYPT, *Report of the..... for 1913*, Cairo 1914.

⁽²⁾ PLANCHET, cité par FR. CHARLES-ROUX, *Le coton en Egypte*, p. 301.

tant que la crue reste dangereuse, et des milliers de fellahs y prennent part : en 1883, on employa 106.616 travailleurs ; en 1916, 90.000 ; cette année-là, on dut dépenser 25.000 livres pour la fourniture du matériel. Entre 1903 et 1916 878.000 livres ont été consacrées à l'entretien ou à la réfection des digues ⁽¹⁾. Ces chiffres marquent suffisamment l'importance de la lutte qui doit être entreprise chaque année contre le fleuve ; et dans ces mesures de défense ou de précaution, la mesure qui mobilise les villageois n'apparaît donc pas plus arbitraire que le service militaire qui, dans nombre d'Etats enlève pour plusieurs années à leur travail des centaines de milliers de jeunes gens. Dans les deux cas, il s'agit avant tout, de la défense du pays ; rien n'est comparable dans cet appel devant le péril imminent, aux lourdes corvées qu'on imposait autrefois aux fellahs lors du curage des canaux « séfi » ou d'été, travail ordinaire d'entretien qui eût pu être confié, comme aujourd'hui, à des ouvriers payés.

Jusqu'ici, avec des moyens assez empiriques et rudimentaires, on a constamment réussi à calmer les colères du fleuve, à en arrêter ou limiter les débordements. Il y a eu souvent des alertes très chaudes, mais jamais de catastrophe, ni même d'accidents véritablement graves. Néanmoins, il est toujours à craindre que dans une crue très prolongée ou très forte, les digues imbibées d'eau ne cèdent sur une longueur telle, ou en des points si nombreux qu'il serait impossible d'arrêter partout le flot. Pour éviter, radicalement ce danger, il faudrait pouvoir détourner de la Basse-Egypte l'eau d'une crue trop forte, ou trop longue, il faudrait créer en dehors de la vallée du Nil un bassin de décharge qui enlèverait au fleuve la quantité d'eau en excès, quitte à la restituer plus tard, une fois le danger passé. Autrefois, peut-être, le lac Qaroun a joué ce rôle de régulateur ; mais alors, il faut supposer que le niveau en était beaucoup plus élevé, et donc l'étendue plus considérable. Renouvelant ce travail qu'on prête aux Pharaons, des ingénieurs d'aujourd'hui voudraient créer dans une dépression au sud-ouest du Fayoum, dans le Ouady Raian, un réservoir destiné aux mêmes fonctions modératrices. C'est là un projet déjà ancien de Sir W. Willcocks, projet qu'il faudra bien reprendre un jour ou l'autre, si l'on veut écarter toute possi-

(1) MINISTRY OF PUBLIC WORKS, EGYPT, *Report for 1916-1917*, p. 13.

bilité d'une inondation qui serait funeste à la Basse-Egypte. Les travaux de régularisation du haut Nil permettraient aussi, dans une certaine mesure, d'exercer une influence bienfaisante même sur la crue du Nil, et d'en éviter tout au moins une hauteur excessive. Mais ces travaux sont encore à l'état de projets, et il est à craindre que pour longtemps, les campagnes de la Basse-Egypte ne restent sous la menace d'une catastrophe et que, pendant bien des années encore, elles ne soient contraintes de prendre, chaque été, les mesures de défense les plus sérieuses.

*
* *

Montée de l'eau souterraine. — Il faut espérer que même avec les seuls moyens précaires utilisés jusqu'à présent dans cette lutte contre le fleuve, l'homme restera constamment le vainqueur. Mais il est un autre danger, bien plus sournois, longtemps invisible ou peu apparent, et engendré aussi par l'irrigation permanente ; contre ce danger, la guerre a été entreprise bien tard, en sorte que beaucoup de dommages, et des plus sérieux ont été causés avant qu'on n'y eût pris garde, et n'ont pas été encore complètement réparés. Il s'agit de la nappe d'eau qui se trouve à peu de distance de la surface du sol, et qui est due à l'arrosage des terres, comme autrefois elle était engendrée par l'infiltration dans les bassins d'inondation. Cette nappe, il ne faut pas la confondre avec le Nil souterrain, plus profond et dont les eaux sont utilisées parfois pour l'arrosage ; depuis des années, l'abondance des arrosages l'a amenée à proximité du sol, pour le plus grand dommage des terrains et, naturellement, des cultures.

C'est que, après avoir substitué à l'inondation le régime de l'irrigation, on ne s'est pas rendu compte aussitôt qu'une véritable révolution venait d'être accomplie, et que les méthodes anciennes, valables pour l'antique procédé de submersion, ne s'adaptaient qu'imparfaitement au système nouveau ; qu'en particulier l'évacuation superficielle de l'eau, qui s'opérait après la crue par un petit nombre de larges canaux de drainage, était devenue fort insuffisante. On avait seulement envisagé une des faces du problème, la fourniture de l'eau en quantité de plus en plus abondante. Il semble que pendant longtemps on n'ait pas assez nettement compris que lorsque cette eau se trouve en excès, il est absolument indispensable d'évacuer le superflu nuisible.

Autrefois, après la moisson, les immenses surfaces brunes des bassins se trouvaient complètement desséchées en quelques jours ; les eaux stagnantes n'existaient que dans certaines parcelles de terre très basses. Plus tard, après la suppression des bassins, mais avant le fonctionnement des barrages, le Nil, les canaux profonds servaient assez efficacement de drains pendant l'hiver et l'été. Au surplus, la nécessité fréquente d'élever l'eau, du canal aux rigoles des champs, empêchait, ou tout au moins diminuait considérablement, tout abus d'arrosage : on se contentait strictement des quantités d'eau nécessaires aux cultures.

Au contraire, depuis que, grâce à la fermeture des barrages du Delta et au réservoir d'Assouan, l'eau peut se trouver à la hauteur des terres cultivées, il est inutile de se gêner. D'un simple coup de houe, le paysan a la possibilité de laisser couler l'eau sur son champ. Qu'il ait une certaine tendance à en abuser, la chose est évidente. En tout cas, il ne se préoccupe pas, autant qu'autrefois de ne s'en servir que dans la mesure où elle lui est absolument indispensable. En admettant même, au surplus, que ces gaspillages n'aient pas lieu, il reste certain que des canaux dans lesquels l'eau se trouve, une grande partie de l'année, à la hauteur, et parfois au-dessus des terres, constituent de vrais dangers pour les cultures. Des infiltrations se produisent, qui ont tôt fait de transformer sur une largeur assez grande, les champs voisins en vrais marécages. Un exemple classique de cette funeste influence est le Ouady Toumilat.

Le Ouady Toumilat est une longue et étroite vallée, un couloir plutôt, qui relie Zagazig et Ismaïlia, le Delta et la zone du Canal de Suez. Autrefois fameuse par sa fécondité, puisqu'elle faisait partie de cette terre de Gessen où vécurent les Hébreux, cette vallée était devenue stérile par suite de l'incurie des pouvoirs publics : elle n'avait pour l'écoulement de ses eaux qu'une précaire communication avec le lac Timsah ; marécage pendant la crue, c'était un désert salé le reste de l'année. Des travaux entrepris par Mohamed Aly, qui y ordonna en particulier le forage de puits dits artésiens, puis par la Compagnie du Canal de Suez, lui rendirent après quelques vicissitudes, une certaine fertilité. Vers 1865, le Ouady connut une vraie, mais éphémère prospérité. A cette époque, on creuse le canal Ismaïlia, dont le plan d'eau varie de 2m.50 à 3m. au-dessus des terres du Ouady. Et en

quelques années, c'est la ruine pour une bonne partie des terres: en 1865, douze mille feddans étaient cultivés; en 1891, il n'en reste plus que sept mille. Le reste n'est plus que marécages, où poussent des roseaux et des plantes salines. Toute l'œuvre d'assainissement est à reprendre pour de longues années, et aujourd'hui encore, cette œuvre n'est pas achevée complètement.

Pareille désagréable aventure est arrivée à d'autres parties de la Basse-Egypte. Partout où des canaux restent en charge fréquemment à une hauteur excessive, on constate que les terres les plus basses se couvrent d'efflorescences blanchâtres, et que même sur les terres plus hautes, les cultures se font moins belles. C'est que, dans les terres perméables, tout au moins, le niveau de la nappe d'eau a tendance à se rapprocher de la surface des canaux en charge: simple application du principe des vases communicants. Les terres sont-elles moins perméables, la nature du sol oppose-t-elle une résistance victorieuse à l'infiltration horizontale, alors c'est aux arrosages répétés et trop copieux qu'il faut attribuer la montée de l'eau ⁽¹⁾.

Or cette nappe d'eau qu'Audebeau Bey qualifie d'artificielle, pour l'opposer à la nappe naturelle, plus profonde et formée par les infiltrations du Nil, cette nappe devient nuisible à la croissance des plantes à partir du moment où elle atteint leurs racines; les cultures dépérissent ou même meurent, par la privation ou la réduction de la nourriture. On considère que le niveau de cette nappe dangereuse, doit se trouver, au minimum, à 1m.25 du sol, sous peine de retarder le développement des cultures.

Au début du XIXe siècle, ce niveau était, pendant l'étiage, à 6 ou 8 mètres, au centre de la Basse-Egypte; en 1886-87, il se trouvait déjà à 3 ou 4 mètres. En 1908, la nappe ne se trouvait plus qu'à un mètre seulement du sol. La conséquence, c'était une diminution générale des récoltes, qui allait de 15 à 30 % dans le domaine de Santa ⁽²⁾.

⁽¹⁾ V. MOSSÉRI, *Le Drainage en Egypte*, B.I. Eg. 1909, p. 105. — Cf. WILLCOCKS *Les drains de l'Egypte*, B.S.R.G. Eg. VIII, 1-25.

⁽²⁾ AUDEBEAU BEY, *Rapport...* 1909, Chap. XVI, p. 88 et s.

*
* *

Les sels.— L'eau qui noie les racines est donc nocive par elle-même; mais le danger qu'elle présente est plus redoutable encore, parce qu'elle transporte des sels qu'elle abandonne en s'évaporant, et qui, en imprégnant le sol, le stérilisent. Certains de ces sels minéraux sont particulièrement à craindre, dès qu'ils dépassent une certaine proportion. De place en place, dans certaines parties, pourtant bien cultivées généralement, du centre du Delta, apparaissent des efflorescences brunes ou blanchâtres, suivant qu'elles sont formées par du carbonate ou du chlorure de sodium. Quand elles atteignent quelque étendue, dans les provinces plus rapprochées de la mer ou des lacs, par exemple, ces terres infécondes forment des plaines tristement désertes, aux mornes horizons, sans arbres, sans végétation, presque sans habitants. C'est que les carbonates de sodium coupent les racines, corrodent les tissus, rendent la terre dure, compacte, difficile à travailler, à soigner. A des degrés bien moindres, heureusement, les autres sels, bi-carbonate, sulfite et chlorure de sodium sont encore nuisibles, soit directement, soit parce qu'ils peuvent assez aisément se convertir en sels plus dangereux.

Ici, encore, une comparaison s'impose entre la condition présente des terres et l'ancienne. Autrefois, au temps des bassins, le danger des sels était presque inexistant. Chaque année, pour la majorité des terres, les eaux du fleuve qui baignaient le sol, trois mois durant, lui faisaient subir un vrai lessivage et emportaient en se retirant, les sels dissous. Aujourd'hui, ce lavage n'existe plus, pour la plus grande partie de la Basse-Egypte; tout au contraire, la montée de l'eau amène toujours plus abondants, toujours plus près du sol, les sels destructeurs des cultures. Aussi, des terres, classées autrefois parmi les plus fertiles du Delta sont maintenant beaucoup moins riches, depuis qu'elles sont atteintes par ce que Willcocks appelle énergiquement une lèpre dangereuse. Le même auteur cite le cas de certaines terres de la Ménoufiah, la plus fertile province du Delta, qui fournissaient cinq et six qantars de coton, quand les racines pouvaient s'étendre jusqu'à 2m.50 de profondeur, et qui ont vu leur rendement baisser à tel point, qu'aujourd'hui, « les radis et les

concombres laissent plus de bénéfice » (1). Comparées aux terres de la Haute-Egypte qui restent encore soumises en partie au régime des bassins, et qui produisent une seule récolte de céréales par an, les terres de cette province de Ménoufiah ne semblent pas beaucoup plus estimées par les acheteurs et les locataires.

Les régions plus septentrionales ou plus voisines des lacs reçoivent assez abondamment les eaux de la crue ; mais comme l'évacuation ne s'en fait que malaisément, ou n'est pas faite du tout, la situation des terres est là, pire encore qu'au centre, car les sels s'y concentrent chaque année davantage, imprègnent le sol et le maintiennent dans son infécondité. Elles ne sont, pour le moment, d'aucune utilité pour l'agriculture de la Basse-Egypte.

Des conséquences si funestes étaient prévues depuis longtemps par les experts en irrigation. Dès 1884, Sir Colin Scott Montcrieff, alors sous-secrétaire d'Etat aux Travaux Publics, écrivait : « Il se trouve en Egypte des personnes qui pensent que le système d'irrigation permanente est destiné sûrement, quoique lentement, à amener la ruine du pays ». En 1889, W. Willcocks disait que l'élévation de la nappe souterraine constituait un très grand danger pour la Basse-Egypte. Plus tard, en 1899, il écrivait encore que la croissance trop rapide, « en champignon », de l'irrigation a contre elle la nature (2).

*
* *

Les remèdes. — Ces prophètes pessimistes semblent avoir eu raison, puisque de nos jours, les ingénieurs égyptiens jugent que l'agriculture égyptienne en Basse-Egypte est essentiellement une lutte contre le sel, et donc contre l'eau qui en provoque la montée. Que faire alors, pour porter remède à cette situation inquiétante ? Est-il possible, tout en maintenant le système d'irrigation, d'en atténuer les inconvénients les plus graves ? Ou bien, faut-il se résoudre à abandonner cet arrosage, que Sir

(1) WILLCOCKS, *Irrigation and Public Health*, p. 7.

(2) *Eg. Irr.* 2d éd., cité dans 3e éd. vol. I, p. 399.

W. Willcocks traite de fétiche, pour retourner au procédé des bassins ?

Willcocks s'est proposé à son arrivée en Egypte de rétablir des bassins d'inondation au nord du Delta. Il eût sans doute obtenu des résultats intéressants si le manque de fonds n'avait mis un terme aux expériences qu'il avait entreprises. D'autres agronomes ont demandé qu'une année sur deux, les terres fussent de nouveau soumises à l'inondation.

C'est ce principe qu'appliquent certains gros agriculteurs : chaque année, pendant plusieurs semaines, une portion de leurs terres se trouve submergée par plusieurs centimètres d'eau limoneuse. Cette purge excellente, il semble malheureusement difficile de l'appliquer à des surfaces considérables, car dès qu'elles s'étendrait, l'inondation requerrait des mesures spéciales de protection, difficiles à appliquer.

Il ne peut donc être question de rétablir pour toute la Basse-Egypte le régime de l'inondation, malgré tous les avantages que peut présenter ce régime. Des cultures, des habitudes nouvelles, toute une organisation ont été créées en Basse-Egypte, depuis cent ans, que bouleverserait une transformation radicale du système d'arrosage. Il faut renoncer à soumettre le pays à une brutale révolution hydrologique et économique qui serait grosse de conséquences fâcheuses, et rechercher ailleurs des solutions moins radicales et néanmoins suffisantes.

On a demandé que les canaux ne fussent plus en charge en dehors de la crue, et que pour les arrosages d'hiver et d'été, on en revînt à l'emploi des machines, délaissées en grande partie depuis une trentaine d'années. Les fellahs, contraints de monter l'eau d'irrigation s'en montreraient certainement plus économes. Willcocks est nettement d'avis que l'irrigation d'été soit faite par élévation. Ce serait rendre presque inutile l'existence des barrages, et revenir à la condition d'il y a quelque cinquante ou soixante ans. Cette méthode peut être utilement employée dans certains districts, où la hauteur du sol empêche l'irrigation par simple écoulement ; mais il est douteux qu'on puisse l'étendre à tout le Delta ; la mesure serait fort mal acceptée ; en outre, tout comme autrefois, elle nécessiterait, pour être efficace, un curage méticuleux et donc, très onéreux, des canaux d'irrigation.

Il faut donc, pour la plus grande partie du Delta, maintenir l'irrigation permanente, mais en la corrigeant de ses excès. Afin d'abaisser la nappe artificielle, il est nécessaire d'obliger les fellahs à diminuer leur consommation d'eau ; il faut aussi et surtout, arrêter les infiltrations qui se produisent dans les champs, lorsque les canaux restent en charge trop longtemps ; et enfin, comme ces premières mesures resteraient insuffisantes, il faut établir un système efficace de drainage, complément nécessaire du réseau d'irrigation.

Restriction des arrosages. — L'économie des arrosages et la réduction des infiltrations sont obtenues en même temps par un système bien étudié de rotations, qu'on applique rigoureusement en hiver et en été ; autant et plus d'ailleurs, il faut bien dire, pour ménager une eau dont la quantité est tout juste suffisante pour satisfaire à tous les besoins du Delta, que pour éviter la détérioration du sol. Dès la fin de la crue, et même quelquefois, quoique plus rarement, pendant la période du flot, les services d'irrigation procèdent à la distribution des quantités disponibles d'eau, entre les différents secteurs du Delta. On tient compte naturellement, dans cette répartition, non seulement des surfaces cultivées, mais aussi de la nature du sol et de l'espèce des cultures. Chacun des canaux qui transportent l'eau aux différents points du pays coule à pleins bords durant une période strictement déterminée ; cette période expirée, le canal se trouve complètement fermé par une clôture, régulateur perfectionné à la tête des grands rayahs, simples vannes de fer, ou même grosses poutres de bois d'égale longueur, s'encastrant dans des encoches, sur les canaux d'importance moindre. La durée de fermeture du canal est variable, mais généralement plus longue que la période d'ouverture. Ainsi, le canal presque asséché, non seulement ne saurait nuire aux terres en contre-bas, mais agit à leur égard en quelque sorte comme un drain. Encore faut-il ajouter, qu'en fait, la période d'arrosage se trouve plus réduite, car intervient une répartition locale minutieuse qui, vers le milieu de la période d'été, n'accorde parfois qu'un jour d'arrosage sur quinze. Bien plus, quand l'inondation semble devoir être plus tardive, et pour que les cotonniers reçoivent l'eau qu'ils réclament, le gouvernement ordonne la suppression de tout arrosage pour les terres

deshéritées dites «charaqi»: ces années-là, les rizières se voient à peu près complètement sacrifiées.

Cette nécessaire parcimonie dans la distribution d'une eau trop précieuse pour être gaspillée, engendre naturellement de fréquents incidents: les fellahs n'hésitent pas, pour arroser plus copieusement leurs terres, à détourner l'eau destinée aux voisins, ou encore, à contrevenir aux arrêtés interdisant l'irrigation. Chaque année, autour des vannes de fermeture, des querelles éclatent, qui mettent aux prises parfois des villages entiers, mais qui, le plus souvent, se terminent par de simples horions sans trop de gravité; et si l'été est un peu sec, ou la crue lente à venir, des milliers de procès-verbaux sont dressés par les agents des irrigations pour arrosages intempestifs ⁽¹⁾. Ce sont là de menus faits inévitables dans tous les pays où l'eau présente autant de valeur que le sol.

Le drainage. — La restriction de la consommation n'est que la partie négative de la lutte entreprise en Basse-Egypte contre l'eau. C'est relativement tard, il y a peu d'années, qu'on comprit que les précautions les plus minutieuses, les réglementations les plus sévères ne pourraient pas, à elles seules, arrêter l'inexorable montée de la nappe souterraine, et qu'il fallait donc se préoccuper de faire disparaître l'eau en excès. La solution paraît simple, et il est singulier qu'on ait songé à l'appliquer seulement il y a une quarantaine d'années à peine. En fait, cependant, c'est en 1897 que des travaux de drainage commencèrent à être sérieusement entrepris. Depuis cette époque, malgré les nombreux travaux exécutés, le drainage de la Basse-Egypte est resté très en retard sur l'irrigation, et c'est cette infériorité, qui, jusqu'à un certain point, justifie les attaques adressées à l'irrigation permanente. On a donné longtemps plus d'eau à la terre, sans prévoir les évacuations indispensables: d'où un déséquilibre qui est devenu à la longue fort préjudiciable au pays.

Aujourd'hui, chacun sent que drainage et irrigation sont les deux faces d'une même question. Pour la plus grande partie du

⁽¹⁾ En 1922, près de 14.500 procès-verbaux ont été ainsi dressés dans les trois premiers cercles d'irrigations (*Ann. Rep. Ministry of Public Works for 1921-22*, p. 30-31).

Delta, sinon pour tout le Delta, l'eau d'arrosage non consommée par les plantes ou non évaporée par la chaleur, doit être évacuée par les drains. Le drainage semble moins utile au centre du Delta, au sud de la Gharbiah et dans les provinces de Ménoufiah et de Qalioubiah, où la nappe artificielle reste généralement assez profonde, et où une sévère réglementation de l'arrosage suffirait; il n'est pas non plus indispensable pour les terres situées immédiatement au bord du Nil, parce que pendant l'étiage le lit du fleuve constitue pour ces terres privilégiées le meilleur des drains. Partout ailleurs, en même temps que le canal d'irrigation, il faut prévoir le fossé de drainage. Willcocks estime à plus de 3.000.000 de feddans la surface des terres du Delta qui nécessitent des drains judicieusement établis. En Gharbiah seulement, 500.000 feddans réclament un drainage sérieux.

La nature avait prévu l'emplacement de ces canaux de drainage; à cause de sa formation deltaïque, la Basse-Egypte se trouve divisée en une série de longues dépressions que limitent les lits des anciennes branches du Nil ou des canaux anciens. Une feuille de marronnier donne une image assez exacte du relief de la Basse-Egypte: les grosses nervures figurant les branches du fleuve ou les canaux, surélevés au-dessus de la plaine. Entre ces nervures, les larges dépressions qui se creusent à peine, imperceptiblement pour l'œil, assez toutefois pour qu'elles constituent la voie tout indiquée des chenaux d'évacuation. Ainsi, par l'action de la pesanteur, l'eau passerait des canaux dans les champs; des champs, le superflu serait acheminé vers les drains. C'est suivant cette méthode raisonnable qu'on a donc procédé un peu partout; il n'est guère que par endroits, qu'on ait eu l'idée fâcheuse de convertir en drains le lit d'anciens bras du Nil, ou de tracer des drains de manière assez paradoxale sur des lignes de hauteurs. Ainsi le bahr San, en Charqiah, le drain Nizam, en Daqahliah creusé sans étude préalable, par des soldats, le bahr Nachart, en Gharbiah; le résultat est désastreux, car ces drains transportent au-dessus des terres cultivées des eaux chargées de sels, dont les infiltrations sont plus dangereuses encore que celles d'un simple canal. De pareils drains, sont évidemment plus nuisibles qu'utiles.

A la vérité, en pratique, ce n'est pas toujours sans peine qu'on arrive à déterminer le cours le plus favorable d'un drain. Dans

toute la région à drainer, la faiblesse, la quasi-nullité même de la pente rend difficile une solution tout à fait satisfaisante du problème. On estime nécessaire, pour obtenir un drainage efficace, l'existence d'une différence d'au moins un mètre entre le niveau du sol et le plan de l'eau dans le drain public. Mais c'est là une vue officielle, délibérément optimiste et bien des agronomes jugent indispensable une différence de 1m.75 ou même de 2 mètres, selon la nature des terrains et le genre des cultures.

Quoi qu'il en soit, il faut, pour que la vitesse du courant reste suffisante, que la pente du drain atteigne au minimum 5 cm. par kilomètre. Or, en Gharbiah, à soixante ou quatre-vingts kilomètres de la mer, bien des terrains se trouvent tout au plus à trois ou quatre mètres d'altitude; en Daqahliah, de vastes étendues sont à moins d'un mètre au-dessus du lac Menzalah (¹). Comment concilier ces éléments contradictoires, donner à un drain une pente suffisante dès le début, tout en ménageant entre le sol et le lit du drain la différence de niveau estimée nécessaire?

Seules, les terres les plus favorablement situées peuvent jouir du bienfait du drainage par écoulement vertical naturel, le plus efficace, au dire d'Audebeau Bey(²), le moins coûteux aussi. Dans ces régions, les rigoles de drainage plus ou moins nombreuses, plus ou moins profondes, selon la nature et l'état du terrain, aboutissent à des drains publics qui se dirigent vers la mer ou les lacs. Ces drains sont de petites rivières, aux cours rectilignes, larges de vingt à trente mètres, profondes, aux extrémités, de trois à quatre mètres et qu'utilise fréquemment la batellerie fluviale. Le « bassin » du drain formé par les bahrs Nachart et Saïdi couvre ainsi 142.000 hectares; le drain lui-même, avec ses cinq mètres de profondeur, ses trente-cinq mètres de largeur, est presque aussi important que le canal de Suez aux premières années de son existence(³).

(¹) En Béhérah, les terres se trouvent même en grande partie au-dessous du zéro. Mais leurs drains aboutissent au lac Mariout, dont le niveau est inférieur de plusieurs mètres au niveau de la mer.

(²) *Rapport*..... 1909, p. 108.

(³) H. HINDMARSH, *A Short Description of Land Drainage in Egypt*, (Manchester Guardian, Commercial Supplement, 17 March 1927).

Les drains aboutissent soit directement à la mer, soit plus fréquemment, aux lacs qui bordent le littoral, soit encore, aux terres stériles du nord, où ils se perdent, et qu'ils contribuent à transformer en marécages, au moins pendant la crue et plusieurs mois après. Toute une vaste étendue à l'est et au sud du lac Borollos, se change ainsi durant l'automne et l'hiver en une sorte d'annexe du lac connue sous le nom de petit Borollos. Le train qui mène jusqu'à Baltim, au bord de la Méditerranée, circule sur une levée de terre contre laquelle se brisent de petites vagues courtes. Des drains creusés récemment, pendant ou juste avant la guerre, le traversent entre des digues, et atteignent le grand Borollos où ils vont se perdre.

Pour le lac Menzaleh, qui communique largement avec la Méditerranée, la situation ne présente pas de danger grave; il en est de même en Béhérah occidentale, où le drainage est commandé par le niveau de base, tout artificiel du Mariout. Mais les lacs Edkou et Borollos ne communiquent avec la mer que par une étroite ouverture, souvent obstruée par le sable. Pendant l'automne et l'hiver, quand les drains y déversent l'eau avec abondance, cet afflux supplémentaire ne trouve pas aisément son passage vers la mer. Le niveau des lacs s'élève, leur surface s'étend, le drainage devient moins rapide et moins efficace.

Ainsi le drainage de la Basse-Egypte par simple écoulement se révèle insuffisant, et en tout cas ne saurait satisfaire qu'une partie restreinte de la région à drainer. Si l'on veut améliorer les terres trop humides, si l'on veut étendre le drainage à toutes les régions que la nappe souterraine artificielle a endommagées, si surtout on prétend mettre en valeur les terres basses situées près des lacs, on doit envisager le pompage mécanique de l'eau drainée. Déjà, depuis la fin du XIXe siècle, de puissantes stations à vapeur installées au Mex, près d'Alexandrie, maintiennent constamment le niveau du lac Mariout à —2m.40, pour réduire l'étendue des terres marécageuses de la Béhérah occidentale; d'autres projets visent même à supprimer entièrement le Mariout et à en livrer toute la surface à la culture. Dans la Gharbian centrale, dans la Daqahliah, des projets dont l'exécution avait été suspendue pendant la guerre ont été repris, et les travaux seront terminés dans peu de temps. Les parties les plus élevées de l'aire à drainer écoulent leurs eaux dans de grands

drains ; et c'est dans ces drains aussi, que des pompes mues électriquement déverseront le produit du drainage des régions trop basses. Evidemment cette solution exige une installation compliquée de digues solides et de syphons, mais elle va doter la Basse-Egypte d'un système de drainage efficace, et relativement peu coûteux, qui remplacera dans la plupart des cas, les petites stations de pompage installées depuis quelques années, en nombre d'endroits, par des propriétaires soucieux de leurs cultures.

*
* *

Tel est, dessiné dans ses grandes lignes, le système d'irrigation en usage aujourd'hui en Basse-Egypte. C'est un instrument de richesse qui est déjà, et qui surtout peut devenir, bien plus productif que l'ancien mode de submersion, mais qui aussi se montre bien plus délicat, bien plus exigeant. Comme ces machines perfectionnées qui doivent être constamment surveillées et entretenues, sans quoi elles risquent de ne fournir que des résultats médiocres, inférieurs à ceux que donnait un outil plus primitif, plus rustique, l'irrigation permanente requiert une attention, un soin de tous les instants. Que des canaux restent ouverts trop longtemps, et les récoltes s'affaiblissent ; que les herbes aquatiques croissent au fond des drains, retardant l'écoulement de l'eau, et la terre retourne à la stérilité dont des travaux assidus l'avaient à grand'peine arrachée. Tout progrès présente ses inconvénients, contre lesquels il faut bien se prémunir ; il nécessite aussi l'adaptation, parfois difficile, des esprits à une situation nouvelle, et cette adaptation est souvent lente à se réaliser. La domestication du Nil a engendré des dangers et donc des devoirs nouveaux pour l'homme ; lorsque celui-ci aura pris toutes ses précautions, créé des moyens de défense, il y a tout lieu d'espérer que le système moderne d'irrigation fonctionnera normalement et constituera un facteur essentiel de prospérité pour l'agriculture en Basse-Egypte.

CHAPITRE II.

CONSEQUENCES DE LA MAITRISE DU NIL

L'AGRICULTURE

La profonde transformation opérée dans le mode d'arrosage en Basse-Egypte a eu pour conséquence presque immédiate une révolution dans la vie agricole de la région. On a vu que la Basse-Egypte semblait prédisposée par la nature à être une terre à céréales : son sol de limon est assez riche en acide phosphorique et en azote, l'eau s'y trouve en quantité suffisante, un soleil ardent y dore bien vite les moissons. Aussi longtemps que l'homme n'a pas touché au mécanisme dont la Providence l'avait dotée, la Basse-Egypte fut un pays producteur de blé, et aussi de riz, plus tard. Aujourd'hui, au contraire, il semblerait, à ne consulter que les statistiques qu'elles eussent disparu, ces céréales, remplacées, depuis surtout l'époque de la guerre civile américaine, par la plante à laquelle le pays doit sa richesse, et aussi beaucoup de soucis, et dont on dirait volontiers, qu'elle est, telle cette langue dont parle Esope, la meilleure et la pire des choses à la fois : le coton

§ 1. — LES CULTURES TRADITIONNELLES.

..... Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaine que des plaines prolongent.

VICTOR HUGO

Longtemps grenier à blé, la Basse-Egypte exportait encore, il y a soixante-dix ans, surtout des céréales. De nos jours, les céréales, blé, maïs, dineba, orge n'occupent plus qu'une surface restreinte des étendues cultivées, et servent exclusivement à la consommation intérieure. Quant au riz, il est planté surtout en

vue d'améliorer la valeur des terres pauvres; dans cette fonction il est d'ailleurs aidé par une légumineuse fort répandue dans le Delta, le trèfle alexandrin ou bersim.

*
* *

Le riz.— En Egypte, le riz ne paraît pas avoir été connu des Anciens qui ne l'ont pas représenté sur leurs monuments; on ne l'a pas non plus découvert parmi les graines trouvées dans les sarcophages. Strabon ne le mentionne pas, et Maqrizy lui-même ne fait que le signaler. Pour Delile, son introduction remonterait seulement aux Khalifes.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le riz était pourtant devenu un des gros articles d'exportation vers les ports du Levant, vers ceux de France aussi, lorsque du moins l'autorisation d'exporter pour cette destination était accordée; il constituait l'élément principal du trafic de Rosette et de Damiette. D'après Girard, c'est dans le Nord du Delta surtout, que la culture s'en pratiquait avec le plus de succès ⁽¹⁾.

De nos jours, c'est encore dans les régions les plus proches de la mer et des lacs que l'on rencontre presque exclusivement des rizières. Les provinces du Sud, Ménoufiah, Qalioubiah n'en comptent pas, ou peu. Par contre, la Béhérah du nord-est, la Gharbiah septentrionale, et la Daqahliah surtout, avec quelques parties de la Charqiah, présentent de vastes étendues couvertes de riz. Ces étendues varient singulièrement d'année en année, car la culture du riz se trouve soumise à une étroite réglementation. Plante presque aquatique, elle demande pour son développement, trois fois plus d'eau que les cultures cotonnières, pourtant fort exigeantes déjà. Les graines sont jetées en avril dans les champs récemment irrigués, dans de la boue liquide plutôt que de la terre. Après les semailles, on recouvre le champ d'une couche d'eau de plusieurs centimètres, qu'il faut évacuer au bout de peu de temps. Tous les trois jours, jusqu'à maturité complète, il faut renouveler l'eau. On conçoit l'inquiétude des autorités qui doivent assurer la fourniture de quantités d'eau si considéra-

⁽¹⁾ Girard, *Descr. Eg., Mém. sur l'agric.*, t. II, p. 521.

bles, tout en sauvegardant les intérêts des cultures cotonnières. Aussi, dès qu'une certaine pénurie d'eau est prévue, interdit-on les rizières; même, quand cette pénurie est prévue trop tard, on arrête l'irrigation des terres déjà ensemencées, sacrifiant ainsi entièrement la récolte de riz. Au contraire, si les prévisions au sujet du débit d'étiage sont favorables, on autorise l'extension des rizières, pour le plus grand bien des terres basses, et le plus grand bonheur de leurs habitants. (1)

C'est que le riz, en Basse-Egypte, est aujourd'hui regardé comme une plante de pays momentanément pauvre. On sème le riz, jusqu'ici tout au moins, non pas tant pour sa valeur intrinsèque, que parce que sa culture permet, en lavant abondamment la terre, de la débarrasser de ses sels, et de la rendre propre à une culture plus rémunératrice, entendez par là, la culture du coton. C'est la première plante semée sur la terre à peine sortie de sa stérilité, à peine dessalée: le riz sert d'épreuve, indique si le sol, suffisamment adouci, peut désormais être livré à la culture du bersim, qui l'améliorera encore; il n'est pas difficile de comprendre que dans ces conditions défavorables de culture, les récoltes de riz soient assez aléatoires et irrégulières, et que la vieille industrie de décorticage et de blanchiment de riz, installée depuis longtemps à Damiette et surtout à Rosette, ne soit pas devenue plus florissante, bien que les usines paraissent relativement modernes et que leurs propriétaires ne manquent pas d'initiative.

Le bersim.— La culture du riz se trouve étroitement limitée aux terres basses. Au contraire, le bersim qui généralement y succède sur les terres en cours de défrichement, est semé aussi bien sur les sols pauvres, pour lesquels il est le témoin de l'amélioration, que sur les terres riches, auxquelles il fournit des éléments azotés. Ce trèfle est une fourragère qui paraît avoir été importée de Syrie; il constitue un fourrage supérieur à la luzerne et un engrais vert excellent. Sa croissance est rapide, et il donne lieu à cinq coupes abondantes; mais il est consommé en grande partie sur pied par le bétail, dont il constitue la principale nourriture. Plante précieuse pour le fellah, puisqu'elle lui permet

(1) 1916, 123.555 feddans; 1922, 31.476; 1925, 124.325; 1926, 214.724. (*Ann. Stat. d'Eg.* 1927).

de nourrir une ou deux gamousses, qui lui fournissent le laitage dont il est friand; ce laitage constitue d'ailleurs la base de son alimentation, avec le pain de maïs. Dans une région où l'élevage serait pratiqué sur une large échelle, le bersim ne saurait suffire, d'autant que cette alimentation composée exclusivement de verdure n'est pas sans inconvénients pour les animaux : mais, sauf exceptions, les bêtes à cornes, tout au moins, ne sont élevées que pour les besoins domestiques du fellah, ou pour le travail de son champ. Le paysan ne se soucie guère de pratiquer un élevage rationnel, établi sur des bases sérieuses; il élève ses animaux sans soin, ne se préoccupe pas de la reproduction, en sorte que la race autochtone, pourtant assez belle, dépérit, et que le nombre des têtes de bétail reste insuffisant.

Le bersim est encore plus précieux que ne pense le fellah; il a l'avantage énorme d'absorber l'azote de l'air, qu'il fixe sur les nodosités de ses racines; ainsi l'élément dont la terre égyptienne ne contient qu'une proportion insuffisante, sauf pour la culture du blé, se trouve fourni à très bon compte par la plante. Aussi, malgré son prix de vente relativement faible, fait-il nécessairement partie de tous les assolements, et joue-t-il un rôle des plus importants dans l'agriculture du Delta, région où il prospère beaucoup plus qu'en Haute-Egypte. Il y couvre environ 900,000 feddans, le 1/3 des surfaces cultivables, le 1/5 des cultures.

Le Maïs. — Mais pour sa propre nourriture et pour l'alimentation des villes, le fellah doit entreprendre d'autres cultures. Le maïs en est la plus importante, car il forme le fond de la nourriture paysanne. De la farine de maïs, mélangée souvent avec celle que fournit une sorte de millet appelé dineba, les femmes fabriquent des galettes, minces comme des feuilles, qui cassent entre les doigts, et que le travailleur emporte au champ pour son repas, ou même en voyage, lorsqu'il se déplace pour quelque temps. Parfois aussi les épouses en font griller les grains, qui constituent alors plutôt une friandise, et qu'on vend même dans les villes, même au Caire, comme en France, les marrons.

Quelle que soit pourtant son importance, le maïs entre seulement comme plante secondaire dans les assolements de la Basse-Egypte. Semé dans le courant d'août, parfois un peu plus

tôt, il occupe la terre pendant deux mois et demi seulement. C'est une culture fatigante pour la terre, mais à laquelle le paysan donne ses soins et consacre une bonne partie des engrais qu'il achète ou que lui fournissent ses animaux, ou les restes d'une ville ancienne située à proximité de son village. Les surfaces ensemencées en maïs varient peu d'année en année, elles atteignent environ 1.500.000 feddans.

La récolte et le décorticage du maïs donnent lieu, vers la fin de l'automne, à une forme de vie rurale assez spéciale. Près des champs, le long des routes, ou sur la place du village, après l'arrachage des tiges, on réunit en tas les têtes de maïs ; chaque tas est entouré d'une haie haute de deux mètres, et d'une quinzaine de mètres de circonférence, que forment les tiges et les feuilles de maïs, liées entre elles : on délimite ainsi une sorte de courette. Jour et nuit, tant que l'arrachage des peaux qui entourent le fruit n'est pas terminé, des gardiens, et même des familles entières habitent là, vivant en plein air pour protéger leur précieux bien contre les convoitises de gens peu scrupuleux.

Le blé. — Au contraire du maïs, le blé apparaît au fellah comme bien moins important, et la surface des emblavures reste très inférieure à celle qui est consacrée au maïs. C'est que, d'une part, le froment n'est pas de consommation courante chez le paysan d'Egypte; et d'autre part, le rendement en blé, 5 ardebs au feddan ⁽¹⁾, n'atteignant guère que huit livres égyptiennes, ne peut entrer en comparaison avec la valeur du coton produit par la même surface. Autrefois pays d'exportation du blé, l'Egypte n'en produit plus assez aujourd'hui pour sa propre consommation, et se voit contrainte d'en importer des quantités importantes. En 1926, elle en a acheté 12.423 tonnes, valant 164.622 livres. Cette même année, 800 000 feddans seulement étaient consacrés à la culture du blé. Il est à noter d'ailleurs que depuis cette époque, la culture et surtout la production du blé ont été fortement développées. En 1931, la surface emblavée était de 871.178 feddans, donnant 4,428,904 ardebs ⁽²⁾.

⁽¹⁾ 22 hl. à l'ha., environ (*Annuaire statistique* 1930-1931).

⁽²⁾ *Annuaire statistique*, 1931-1932, p. 248.

SURFACES OCCUPÉES PAR LES PRINCIPALES CULTURES DE LA BASSE-EGYPTE. — (*Feddans*) (*).

B = Basse-Egypte; E = Egypte entière.

Cultures	Régions	1925-26	1926-27	1927-28	1928-29	1929-30
Coton	{ B E	1.248.381 1.785.702	1.039.236 1.516.199	1.143.400 1.738.472	1.218.152 1.841.478	1.387.363 2.082.420
Maïs	{ B E	1.562.417 2.085.538	1.602.250 2.133.220	1.545.570 2.059.371	1.334.336 1.846.606	1.279.933 1.826.468
Riz	{ B E	214.724 228.636	405.154 420.329	237.306 254.542	297.597 315.445	330.448 345.543
Blé	{ B E	818.747 1.475.456	884.085 1.594.188	884.128 1.531.671	880.346 1.555.377	801.699 1.465.857
Fèves	{ B E	89.093 414.044	115.334 447.493	131.348 511.223	137.901 501.693	107.066 423.758
Orge	{ B E	151.046 320.711	190.804 361.843	193.922 352.839	215.175 386.395	170.869 332.322
Canne à sucre	{ B E	2.528 52.063	3.293 47.294	3.430 56.757	3.135 53.953	2.300 53.519
Trèfle (bersim)	{ B E	890.885 1.437.199	946.778 1.490.048	942.187 1.509.466	927.803 1.475.148	915.349 1.463.982

(*) *Annuaire St. de l'Eg.*, 1929-30, p. 241-242.

D'autres cultures qui furent autrefois vitales, ont aussi décliné. Ainsi l'orge, au moment de l'Expédition, se trouvait être la plus importante des céréales cultivées en Egypte; aujourd'hui elle occupe moins de 200.000 feddans, dont la plus grande partie en Béhérah sur des terres semi-désertiques, où les pluies d'hiver en favorisent la période végétative. Ainsi les fèves, dont le domaine est plutôt la Haute-Egypte, ainsi le sorgho, la canne à sucre ⁽¹⁾ et d'autres plantes alimentaires ou industrielles, qui ont perdu toute importance économique, quand elles n'ont pas disparu complètement, éliminées par la toute-puissance du coton. Quant aux fruits, les plus importants sont les dattes, produites en abondances dans les régions orientales surtout; les agrumes, dont la culture a été encouragée par la baisse des cours du coton, et par des tarifs douaniers protecteurs, sont encore loin d'occuper dans la production agricole la place qui semble devoir leur revenir. Tous ces fruits sont consommés sur place ⁽²⁾.

§ 2.— LE COTON.

De 1923 à 1926, la part du coton et des graines de coton dans le montant total des exportations égyptiennes a été en moyenne de 88 % ⁽³⁾; ce chiffre dit assez la prépondérance prise par la culture cotonnière sur toutes les autres cultures. L'Egypte, région presque purement agricole, se trouve presque totalement spécialisée dans la production du coton, et c'est du seul coton que dépend la vie économique du pays. Que le prix du coton s'élève, et c'est pour le fellah, pour les propriétaires, les commerçants, l'Etat, une année plantureuse. Que si au contraire, les cours s'effondrent, ou seulement subissent une dépréciation sen-

(1) La canne à sucre qu'on trouve en novembre et décembre en Basse-Egypte, est consommée sans préparation par les habitants qui s'en montrent très friands. On ne l'utilise pas pour la fabrication du sucre.

(2) Les arachides sont surtout produits par la province de Charqiah (les 9/10 de la production totale). La plus grande partie est consommée sur place, et les quantités exportées sont très variables : (1660 t. valant 30.000 L.Eg. en 1926; 920 t. valant 17.500 L.Eg. en 1927. (*B. Un, Agr. Eg.* Août — Septembre 1930, n°. 214 p. 372-386).

(3) *An. St. Eg.* 1926-27, p. 433-452.

sible, et le fellah tombe dans la misère, s'endette ou vend son petit lopin, le propriétaire plus aisé se sent gêné, les affaires restent calmes, le Trésor voit rentrer difficilement ses recettes; année de vaches maigres, comme celles que traverse actuellement le pays.

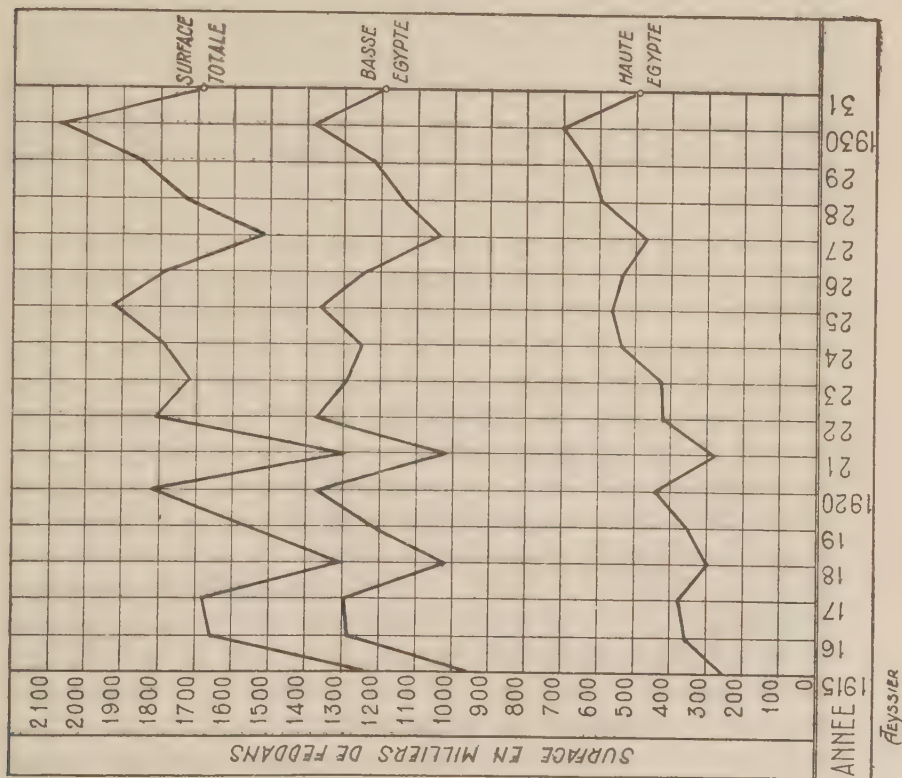
Le malheur, c'est que les années de vaches maigres et de vaches grasses défilent sans qu'il soit toujours aisé de déterminer les causes de leur succession : des cours vertigineux comme ceux qu'on a connus en 1919-1920, sont bien vite suivis par des prix lamentables, qui couvrent à peine les frais de production. Le malheur surtout, c'est que l'Égypte se trouve soumise à ces fluctuations brutales, sans que rien ou presque, ne la puisse protéger efficacement. C'est pour toute l'économie égyptienne un régime de montagnes russes qui peut faire le bonheur de quelques-uns, mais qui s'avère très préjudiciable à l'ensemble du pays.

Dans la production cotonnière égyptienne, le Delta du Nil vient, et de très loin, au premier rang, puisque, à lui seul, il fournit les 6/10 de la cueillette annuelle. Encore faut-il ajouter dès maintenant, que le coton de Basse-Egypte, de qualité supérieure trouve des prix notablement plus élevés que ceux de Moyenne et de Haute-Egypte. On peut donc deviner déjà que l'influence exercée par le coton sur l'économie toute entière est plus impérieuse dans le Delta que dans tout le reste du pays.

Dans les pages qui suivent, on ne cherchera nullement à embrasser entièrement la question du coton de Basse-Egypte, à observer dans tous ses détails un problème grave, compliqué, et que de savants travaux ont traité à maintes reprises. On l'étudiera simplement sous les aspects qui marquent le mieux l'importance assurément excessive, qu'il a prise dans la géographie humaine de la région.

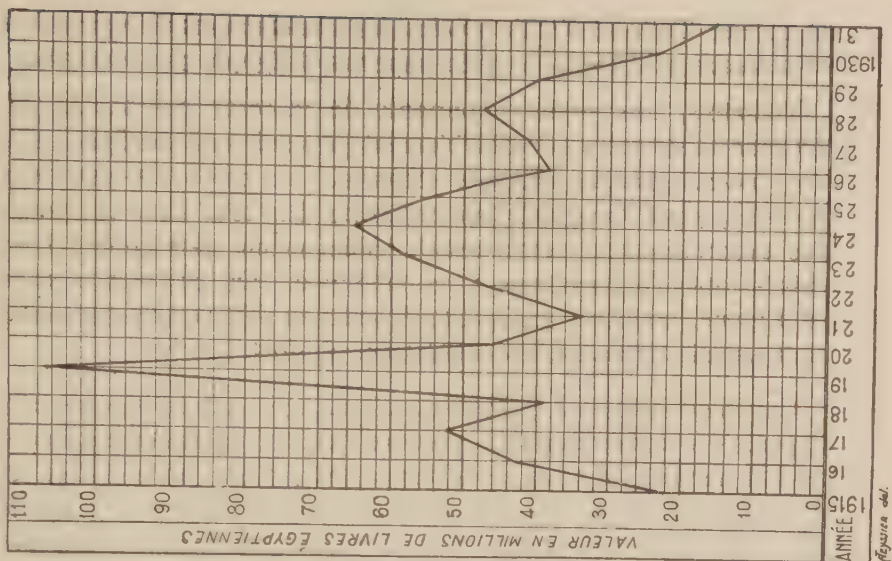
Historique. — On ne peut dans aucune question relative à l'Égypte moderne, ne pas constamment évoquer le nom de Mohamed Aly. C'est encore au grand Pacha que la Basse-Egypte doit la culture du coton, de même qu'elle lui est redevable de l'irrigation permanente. Sans doute, avant le XIX^e siècle, le coton n'était pas inconnu dans le pays, puisque, au moment de l'Expédition d'Égypte, on le cultivait déjà en Haute et en Basse-Egypte,

Etendue des cultures cotonnières en Egypte,
de 1915 à 1931.



FEYSSIER

Valeur de la production cotonnière en Egypte,
de 1915 à 1931.



FEYSSIER

et qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, les manufactures de Normandie et d'Alsace utilisaient les filés importés d'Egypte par Marseille.

Toutefois, une partie importante de ce coton qui passait par Alexandrie devait vraisemblablement provenir soit de Syrie, soit des Indes, puisque l'Egypte importait du coton de ces deux contrées, pour l'usage de son industrie. En tout cas, la valeur des exportations de coton restait faible, même par rapport à un chiffre total d'exportations assez médiocre. On cultivait le coton en Egypte, mais sur une petite échelle, au point que le cotonnier était parfois destiné à l'ornement des jardins.

Comment d'ailleurs le système d'arrosage alors en vigueur eût-il permis à cette culture de prendre quelque extension? La crue du Nil, recouvrant trois mois durant les plaines de la vallée et du Delta eût noyé tous les plants, en admettant que ces plants ne fussent pas déjà morts, mais de sécheresse, durant la période précédant l'inondation. On ne pouvait cultiver le coton, et en fait, on ne le cultivait que sur les surfaces naturellement fort peu étendues, qui bordaient les branches du Nil et des grands canaux et qui offraient le double avantage de se trouver à une hauteur assez élevée pour échapper aux atteintes de l'inondation, et à proximité suffisante de l'eau pour les arrosages nombreux qu'exige l'arbuste.

Avant donc de songer à étendre les plantations de coton, il fallait transformer radicalement le régime de l'arrosage des terres, substituer à l'inondation naturelle, l'irrigation permanente, enfermer les bras du Nil dans d'énormes digues, creuser des canaux capables de porter de l'eau à la terre, même après la crue, même pendant les périodes les plus critiques de l'étiage. Ce travail préliminaire achevé au moins partiellement, il était possible d'écouter les suggestions de Jumel, cet ingénieur français qui a la gloire d'avoir été, grâce aux encouragements du vice-roi, le promoteur de la grande culture du cotonnier en Egypte. S'il ne découvrit pas le cotonnier, Jumel eut le mérite, et il est appréciable, de convaincre Mohamed Aly des avantages immenses que le pays pouvait retirer de la culture de cette plante. Le vice-roi comprit l'intérêt de la nouvelle culture et, par voie d'autorité, il entreprit d'en doter la Basse-Egypte. La première expédition, faite sur Trieste et Marseille, atteignait 944 qantars seulement : mais dès l'année

suivante, on en exportait 35.108, et en 1824, 228.078 ⁽¹⁾. En 1836 le coton comptait déjà pour plus de moitié dans la valeur totale des exportations égyptiennes ⁽²⁾.

C'était un beau départ; mais il put sembler, au bout de quelques années, que la culture du coton n'atteindrait jamais au développement qu'on avait d'abord escompté. Elle exigeait des travaux nombreux et soignés, auxquels les fellahs étaient mal préparés par leurs cultures traditionnelles, qui exigeaient un petit nombre de façons assez rudimentaires. En outre, l'Etat ne les encourageait guère. Sans doute on avait distribué gratuitement un grand nombre de saqiahs aux paysans; sans doute aussi, on avait suspendu la perception des impôts sur les terres cultivées en coton. Mais l'Etat se réservait le monopole du commerce des fibres et des graines; il en fixait le prix d'achat aussi bien que le prix de vente. Quand les besoins du Trésor étaient pressants, il n'accordait aux producteurs qu'un profit dérisoire, et par contre, il augmentait considérablement le prix de vente. Pendant la guerre de Syrie, le prix du coton égyptien oscilla entre 50 et 155 francs le qantar. Les fellahs se désintéressaient d'une culture qui ne leur rapportait pas suffisamment, réservant la majeure partie de leur travail à des plantes plus rémunératrices, qui leur permettaient de vivre. D'autre part, les acheteurs se refusaient à accepter les conditions draconiennes qu'on prétendait leur imposer. Mal soigné, le coton égyptien appelé Jumel, qu'on avait apprécié à ses débuts et payé quatre-vingts francs le qantar, vit sa faveur baisser rapidement et son prix diminuer jusqu'à trente francs le qantar en 1845.

Pendant quelques années, la production reste stationnaire, oscillant autour de 200,000 qantars; pourtant, le monopole ayant été supprimé en 1849, elle atteint 500.000 qantars en 1850. Le progrès est sensible, mais encore insuffisant pour combler les espérances conçues au début de la culture.

Un grand événement fait faire à cette production un bond énorme. Fermant le marché des Etats-Unis, la guerre civile américaine oblige les filateurs du Lancashire à se pourvoir ailleurs.

⁽¹⁾ F. CHARLES-ROUX, *La production du coton en Egypte*, p. 39-40.

⁽²⁾ COLIN, *Rev. des Deux Mondes*, 1839.

Aussi les prix du coton égyptien atteignent-ils, pendant les hostilités, des chiffres inconnus jusqu'alors. A Liverpool, on cote l'Egyptien à 9 pence 3,4 la livre, en 1861 ; en 1863, il vaut 27 pence 1/2 ⁽¹⁾. Le prix a triplé : la production quadruple, quintuple presque en deux ans, et l'exportation du coton qui, en 1860, ne constituait plus que le tiers du total des exportations égyptiennes, dépasse les 9/10 de ces exportations en 1865. L'Egypte est déjà devenue pays de monoculture, et elle court maintenant tous les risques qu'engendre une spécialisation exagérée. D'autant que les causes, purement temporaires qui ont déterminé cet engouement excessif ne durent que peu de temps : la guerre terminée, une crise éclate, provoquée par l'encombrement du marché anglais, où s'accumulent les cotons d'Amérique ; l'exportation baisse, et en 1869, le coton ne constitue plus que les $\frac{7}{10}$ du total des exportations égyptiennes.

La leçon est sévère, le coup est rude ; mais rien ne peut faire revenir le pays à la situation antérieure. Les fellahs ont pris l'habitude de la culture cotonnière, et sans doute parce que, malgré la chute des cours, le coton reste d'un rapport supérieur à celui des autres plantes, la production de coton s'accroît, après un arrêt pendant quelques saisons. Elle dépasse trois millions de qantars en 1879-80, cinq millions en 1892-93, six millions en 1897-98 ; elle atteint plus de sept millions de qantars depuis 1900, sauf pendant la période de 1914 à 1924. Et certains prédisent sans grand mérite, au surplus, que cette ascension est loin d'être terminée et que la récolte du coton égyptien pourra être bientôt de l'ordre de dix millions de qantars, quand l'Egypte aura atteint le point de développement agricole auquel elle a droit de prétendre ⁽²⁾.

Variations des prix du coton. — Un tel engouement s'explique aisément par l'excellent rapport du coton égyptien qui, pendant longtemps, a atteint des prix élevés sur les marchés mondiaux, et en particulier sur le plus important de tous, celui

⁽¹⁾ DARNIS, *Ann. de l'Institut d'Afrique*, 1864, p. 41-42.

⁽²⁾ La récolte de 1926-28, celle de 1929-30, celle de 1930-31 ont dépassé largement 8 millions de qantars. Depuis lors, la crise économique actuelle, s'ajoutant aux mesures prises par les pouvoirs publics, ont amené une diminution sérieuse de la production.

du Lancashire, Depuis quelque soixante années, le coton a rapporté bon an, mal an, plus que n'eût fait aucune plante. Ainsi le fellah le préfère naturellement jusqu'ici à toute autre culture, et y consacre le plus possible de sa force, la majeure partie de ses ressources et de son temps, malgré les soucis qu'il lui cause depuis quelques années.

Jusqu'à la guerre de 1914, les cours du coton s'étaient maintenus assez régulièrement depuis une quarantaine d'années, et la valeur totale de la récolte suivait, en gros, avec quelque retard et une certaine diminution, les variations des surfaces cultivées en coton. Du point de vue strictement commercial, tout au moins, la culture cotonnière constituait une opération sérieuse, sans gros risques; elle était le plus important facteur du commerce égyptien, presque le seul.

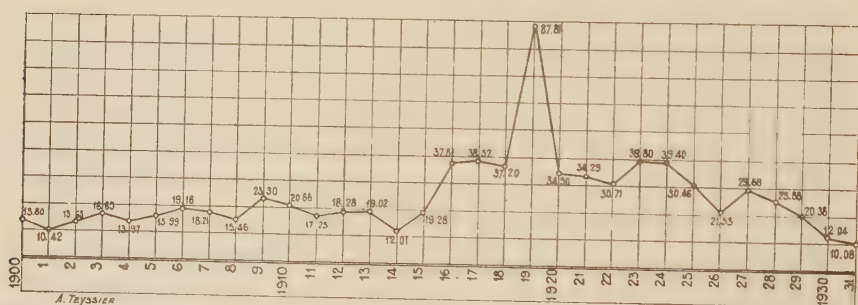
Depuis la guerre, au contraire, ces cours sont devenus extrêmement capricieux; ils varient dans des proportions qui rendent malaisées les prévisions et confèrent au commerce du coton un certain caractère de spéculation. Les diagrammes des prix du coton présentent d'année en année de brusques montées suivies de chutes effrayantes: le qantar passe de 12 tallaris en 1914, à 87,81 en 1919; il retombe dès 1920 à 34, 50 et diminue régulièrement depuis lors pour descendre jusqu'à des chiffres dérisoires après 1930 ('). Encore les chiffres indiquent-ils des moyennes annuelles, et pour toutes les espèces, et donnent une idée atténuée des variations; mais pour celui qui, cultivateur, propriétaire, négociant, les doit suivre régulièrement, l'esprit angoissé, les fluctuations journalières ou hebdomadaires de chaque qualité apparaissent brutales, et inattendues. En 1919, le prix du Sakellaridis, l'espèce d'ailleurs la plus prisée, a atteint près de deux cents tallaris le qantar; mais aussi l'année suivante, il descendait quelque temps à moins de 18 tallaris, pour retrouver peu de jours après, le cours encore très élevé de 63. On s'imagine sans peine les répercussions de tout ordre que peuvent avoir des oscillations aussi vertigineuses; toute la vie économique du pays risque d'en être atteinte; et d'autre part, soumises à ce régime de douche écossaise, les têtes les plus solides et les cons-

(') 10, 12 tallaris. à certaine périodes de 1932, pour le Sakellaridis.

ciences les plus sûres, risquent de se détraquer, la fièvre du jeu de s'emparer d'une partie trop nombreuse de la population.

Toutefois, cette année 1919 fut excellente dans son ensemble; la moyenne des cours resta élevée et chacun put se croire riche, ou du moins dans l'aisance. L'Egypte, joyeusement surprise, connut un brusque afflux de richesse inattendue. Littéralement affolés par leur soudaine fortune, des paysans, misérables la veille, étalaient leur nouveau faste dans de naïves manifestations. Certains achetaient des automobiles coûteuses, qu'ils se hâtaient de revendre à vil prix quelques jours après; dans telle ville du Delta, on raconte que d'autres se précipitaient chez un tailleur et, d'un seul coup, se faisaient faire une douzaine de belles gallabiahs, pour remplacer les loques dont ils se couvraient jusqu'alors. D'autres, plus nombreux, heureusement, et plus sages, acquéraient de la terre dont la valeur montait, atteignant à son tour des prix excessifs.

Variations du prix du qantar de coton égyptien, de 1900 à 1931.



Les cours trop élevés du coton pendant deux ou trois années, encore très rémunérateurs les années qui suivirent immédiatement cette heureuse période, ont habitué tous ceux qui, en Egypte, vivent du coton, et c'est l'immense majorité des habitants, à une sorte de béatitude trompeuse, à un optimisme extrêmement dangereux. Dans ce pays dont Joseph avait sagement administré les finances, on avait, semble-t-il, complètement perdu le souvenir de certaine histoire de vaches grasses et de vaches maigres; toute une économie nouvelle, où l'épargne avait peu de place, s'était bâtie sur une richesse sinon factice, du moins essentiellement précaire, et qui ne pouvait se maintenir indéfi-

niment, mais que beaucoup paraissaient s'imaginer éternelle. Le coût général de l'existence atteignit des prix en harmonie avec l'opulence nouvelle. On n'épargna pas en vue de mauvais jours qu'on ne prévoyait plus.

Leur retour, plus prompt que ne pensaient les rares pessimistes, a été une surprise désagréable. Quand les cours se sont effondrés, ils ont entraîné dans leur chute des fortunes et amené des déceptions cruelles. Le coton ne paie plus suffisamment les frais d'une culture devenue, à cause du prix de la terre et des engrais et même de la main-d'œuvre, bien plus coûteuse qu'autrefois. Le fellah, qui se trouve un peu plus misérable qu'avant, ne peut payer son loyer, et le propriétaire, contraint de lui en faire la remise au moins partielle, se trouve fort gêné; il achète peu, et en conséquence, les affaires vont mal, les faillites se multiplient. L'Etat voyant rentrer plus péniblement les impôts fonciers, constatant une diminution sensible des recettes douanières, doit nécessairement restreindre ses dépenses, même parfois les plus utiles à la vie du pays. C'est une crise aiguë que traverse la nation, contre quoi elle ne s'est pas prémunie et ne peut se défendre que difficilement.

Le mal paraît sans remède direct, car il n'est pas possible d'en atteindre les causes. Le marché cotonnier du Lancashire qui fixe les prix du coton établit toujours une discrimination entre les cotons égyptiens et les autres; néanmoins, ce marché reste soumis aux règles générales de l'offre et de la demande. Cette demande faiblissant pour une raison quelconque, alors que l'offre reste égale ou même s'accroît, les prix fléchissent; aussi, aujourd'hui le coton égyptien subit-il le contre-coup de la crise désastreuse que traverse le monde entier.

Les mesures à prendre, s'il en existe, ne sauraient ainsi être que de simples palliatifs, puisque les causes du mal dépassent singulièrement la puissance humaine. Les filateurs ne peuvent qu'attendre la fin de la crise. Il paraît donc un peu simple, et à coup sûr inutile de leur demander de payer plus cher le coton égyptien: ne sont-ils pas eux-mêmes prisonniers du marché des cotonnades? D'autre part, les limitations volontaires de la production semblent aussi peu efficaces, de même que les autres manœuvres de malthusianisme économique: la réduction des terres cultivées en Egypte ne saurait influencer sérieusement les cours

mondiaux du coton, pas plus sans doute que les achats par le gouvernement de grosses quantités de coton égyptien jetées sur le marché. Malgré la position privilégiée qu'il occupe, le coton d'Egypte reste soumis aux exigences économiques générales, contre lesquelles on ne peut presque rien. Le seul remède vraiment efficace pour le pays serait donc de renoncer à la monoculture.

Qualité du coton de Basse-Egypte. — Quelle que soit la production totale de l'Egypte, il faut observer qu'elle ne saurait constituer qu'une faible proportion de la récolte mondiale. A ne considérer que la récolte produite annuellement, l'Egypte ne vient qu'au 3^{me} rang des pays cotonniers, loin, bien loin des Etats-Unis, qui restent le gros fournisseur, loin même de l'Inde.

Ce n'est donc pas parce qu'elle produit de fortes quantités de coton que l'Egypte a pris une place importante parmi les pays cotonniers, mais bien parce que les espèces qu'elle cultive sont d'une qualité très appréciée par les diverses industries employant le coton, et qui ne trouvent guère qu'en Egypte la matière nécessaire. Dans la fabrication des cotonnades très fines, du coton mercerisé, des étoffes mi-soie, mi-coton, des pneumatiques, il faut employer de préférence, et parfois nécessairement, une fibre longue, résistante, fine et soyeuse. Pareil ensemble de qualités se trouve rarement réuni dans les cotons indiens, peu souvent même dans les cotons américains, car le "Sea Island", qui est assurément le plus beau coton du monde se trouve mis sur le marché en quantités si réduites, qu'il ne peut être d'une sérieuse importance économique.

Au contraire, l'Egypte, la Basse-Egypte surtout, produisent des cotons de qualité supérieure et en quantité assez importante pour alimenter toute une branche spéciale de la filature. On sait que jusqu'ici, la filature est une industrie extrêmement délicate, et que les machines perfectionnées qu'elle utilise ne peuvent servir que pour des qualités étroitement déterminées de fibres. Telle machine adaptée aux fibres longues, ne peut travailler des fibres courtes ou même de longueur moyenne. Une partie notable de l'industrie du Lancashire, le principal centre cotonnier du monde, se trouve ainsi spécialisée dans la manufacture des cotons fins qui, en immense majorité jusqu'ici, sont de prove-

nance égyptienne. Le Lancashire est de beaucoup le plus gros client de l'Egypte, et entre cette province et la Basse-Egypte, existent des relations d'intérêts extrêmement étroites, extrêmement puissantes.

Ce monopole du beau coton que conserve la Basse-Egypte depuis de longues années, elle ne l'a pas acquis d'un seul coup. Sans doute, d'heureuses circonstances naturelles, le climat, la proximité de la mer, et peut-être jusqu'à la présence d'une certaine proportion de sel dans la terre, favorisent dans ce pays la croissance des espèces fines. Mais il a fallu de longues années avant que la supériorité du coton égyptien sur les autres cotons fût tellement marquée, qu'on formât pour ce coton une classe spéciale. Il a fallu et il faut encore beaucoup d'efforts, une association méthodique de la culture et des recherches scientifiques pour maintenir et pour améliorer la valeur des récoltes cotonnières. C'est une lutte incessante, âpre, où les revers sont nombreux et risquent d'être cruels, où une attention, un soin de tous les instants, sont nécessaires, si l'on ne veut pas perdre en bien peu de temps les résultats acquis au prix de longs efforts.

Dès ses débuts, le coton égyptien avait été favorablement accueilli; puis faute de soins, sans doute, le Jumel avait dégénéré, et vers 1868, on l'avait remplacé par une espèce nouvelle, l'Achmouni; en Basse-Egypte d'abord, puis en Haute Egypte, cette espèce a fourni et continue à fournir de belles cueillettes. Prolifique, résistant aux variations du climat et surtout à la chaleur, l'Achmouni est revenu depuis quelques années à son habitat d'origine, le sud du Delta, d'où il avait été chassé par le Mit Afifi, vers 1882.

Ce Mit Afifi a, jusqu'à la fin de la guerre, été considéré comme le type du beau coton d'Egypte; c'est sa fibre longue, soyeuse, résistante qui a donné réellement à ce coton sa réputation mondiale de supériorité incontestable. Pendant longtemps, c'est cette espèce qui a servi de base aux contrats à terme, sous le nom de Brown. Il possédait une couleur brune, analogue à celle du sucre brut, d'où son nom arabe de « Soukkari »; il produisait beaucoup, se cueillait facilement, avait à l'égrenage un rendement assez élevé; il s'adaptait aisément aux terrains salés dont le sel, suivant M. Mosséri, était l'origine de sa teinte

brune ; enfin, il se montrait peu sensible aux influences atmosphériques.

LES COTONS FINS EN EGYPTÉ (*).

Milliers de feddans.

Variété	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1913	1914
Abbassi . . .	35	26	38	61	24	22	33	36	37	12
Joannovich . .	73	84	157	257	199	209	251	239	173	128
Mit Afifi . . .	1.155	1.146	1.067	981	1.053	1.011	846	692	624	467
Nubari . . .	—	—	—	—	63	97	115	159	201	262
Sakellaridis .	—	—	—	—	—	—	120	197	247	394
	1915	1916	1917	1918	1919	1920	1921	1922	1923	1924
Abbassi . . .	7	3	3	5	4	4	1	3	—	—
Joannovich . .	29	4	2	—	—	2	—	—	—	—
Mit Afifi . . .	210	141	97	36	35	44	7	11	6	—
Nubari . . .	107	62	39	22	24	23	9	83	11	—
Sakellaridis .	548	1.032	1.133	952	1.146	1.270	995	1.358	1.255	873

Il convient d'en parler au passé, car ce coton n'est plus. Après le Jumel, l'Achmouni et d'autres espèces de moindre importance, le Mit Afifi a vu le déclin de son règne. Ce coton si résistant a dû céder devant un terrible fléau, le ver rose qui apparaît à la fin des grosses chaleurs, et qui s'attaque donc de préférence aux espèces les plus tardives. Or le Mit Afifi était de cueillette tardive, et comme le mal s'étendait à toute la Basse-Egypte, il fallut le remplacer par une espèce plus précoce.

Elle existait par bonheur ; c'était le « Sakellaridis ». Découverte en 1906 - 1907, cette espèce n'avait guère été plantée en grand qu'à partir de 1912-1913. C'est surtout depuis la guerre qu'elle

(*) Ces cotons sont cultivés pour la plus grande partie en Basse-Egypte.

Chiffres extraits de : COTTON RESEARCH BOARD, *Fifth Annual Report*, 1924, p. 79.

connut l'engouement qu'elle a suscité depuis. Aujourd'hui encore, c'est au « Sakel » qu'est confiée la réputation du coton égyptien. De belle couleur crème, il fournit une soie longue et résistante, comme n'en donne aucune autre espèce, à part le « Sea Island ». Aussi a-t-il trouvé fréquemment sur le marché, des cours extrêmement favorables. A Liverpool, on le cote souvent le double de l'Américain. Avec les autres espèces égyptiennes, la différence est moins sensible, encore qu'elle atteignît deux livres et plus par qantar, ces dernières années, avant l'effondrement général des cours. En 1919-20, le Sakellaridis a même été payé jusqu'à tout près de 200 dollars (¹).

**COMPARAISON DES PRIX DES COTONS ÉGYPTIEN (*Sakellaridis*)
ET AMÉRICAIN (*Fully-Middling*), A LIVERPOOL.**

Prix en pence, par livre (*).

Année	Egyptien	Américain	Année	Egyptien	Américain
1917-18	30.97	21.68	1923-24	21.55	17.66
1918-19	27.85	19.73	1924-25	29.82	13.76
1919-20	60.34	25.31	1925-26	20.05	10.77
1920-21	30.24	11.37	1926-27	15.39	8.15
1921-22	19.75	11.37	1927-28	19.39	11.17
1922-23	17.29	14.92	1928-29	18.14	10.52

De pareils cours ne pouvaient se maintenir longtemps, et bientôt après cette vertigineuse montée, on assista à des chutes effrayantes. Le malheur, c'est que ces descentes, bien loin d'être régulières, s'effectuaient par saccades, ou même s'interrompaient pour une remontée courte et brutale, suivie d'une nouvelle dégringolade plus rapide.

(¹) Cf. *Ann. Stat.* 1926-27, p. 282 à 289.

(*) COTTON BUREAU, *Techn. Bull.* N° 1, 1930, p. 10.

L'enthousiasme provoqué par les cours élevés du coton sakellaridis n'a pas survécu à ces cours. S'il se vend cher, au moins en période normale, ce coton présente le défaut grave de supporter, moins bien que des espèces plus robustes, la chaleur et une certaine sécheresse; et surtout il est peu prolifique, fournissant moins de trois qantars et demi au feddan, tandis que l'Achmouni, par exemple, en donne plus de cinq en Moyenne-Egypte. Aussi, dès que la supériorité des cours du Sakellaridis s'est trouvée moins marquée, sa popularité a-t-elle commencé à baisser, et à son tour, il a subi une certaine décadence. L'enthousiasme qu'il avait fait naître s'est apaisé, et après une extension trop rapide, après avoir couvert la plus grande partie du Delta, et même de la province de Guizah, il s'est cantonné dans les régions du nord et du centre, où son développement rencontre les conditions les plus favorables. Le sud du Delta, au contraire paraît vouloir aujourd'hui revenir aux espèces anciennes, moins chères, mais plus prolifiques, et qui peuvent fournir un revenu égal et parfois supérieur à celui donné par le Sakellaridis. Le fellah a une tendance fort légitime et qui ne lui est pas propre, à rechercher l'intérêt maximum pour le minimum d'effort; or il ne faut pas beaucoup d'arithmétique pour démontrer que le feddan qui donnait cinq qantars d'Achmouni, vendus avant la crise, à 18,88 tallaris chacun, rapportait deux livres de plus que le feddan dont les trois qantars et demi de Sakellaridis étaient vendus seulement 24 tallaris 25 le qantar.

Des économistes ont abondé dans ce sens et certains ont prêché la culture d'espèces communes, mais commercialement aussi rémunératrices. Il semble qu'ils fassent fausse route, car il est à penser que du jour où l'Egypte cultivera exclusivement des cotons ordinaires, sa production entrera en concurrence directe avec la production américaine. Aujourd'hui, elle possède sur le marché du coton une situation privilégiée; que cette situation présente certains inconvénients, qu'elle soumette la production du coton égyptien à un marché plus restreint, nul n'en doute. Mais elle a, par contre, l'avantage immense de faire du Delta du Nil l'unique fournisseur d'une matière première très recherchée. Le coton égyptien, utilisé à part, trouve des prix notablement plus élevés, en général, et qui ne suivent que de loin les fluctuations du marché américain. Au contraire, produire

seulement des espèces communes serait faire de l'Egypte un banal pays producteur de coton, entre beaucoup d'autres. Sans doute le retour à la culture exclusive de l'Achmouni, par exemple, serait momentanément favorable aux intérêts du fellah, mais au bout du compte, ne voit-on pas que l'Egypte tout entière se trouverait plus étroitement dépendante qu'elle n'est aujourd'hui, du marché d'outre-Atlantique (1) ?

Il est évident que la question devrait être considérée différemment si l'Egypte devenait elle-même manufacturière, et se mettait à utiliser son propre coton, ainsi que fait l'Inde. Mais jusqu'à l'époque où une industrie textile égyptienne aura reçu un développement suffisant pour consommer la production cotonnière indigène, il paraît préférable que la préoccupation constante des cultivateurs soit le maintien et l'amélioration des qualités de la fibre et non pas seulement l'augmentation des quantités produites. L'Egypte, encore une fois, ne peut que succomber dans une lutte de concurrence avec les Etats-Unis. Elle conserve au contraire ses avantages dans la production des belles fibres à laquelle son sol et son climat semblent la prédestiner, et les Etats-Unis, loin d'entrer en compétition avec elle, sont devenus son meilleur client, après l'Angleterre.

Maintien des qualités du coton.— Sa supériorité, la Basse-Egypte la conservera aussi longtemps que, d'une part, les fibres qu'elle produit resteront égales à la qualité de l'espèce primitive, tant qu'une dégénérescence ne se sera pas produite ; d'autre part tant que les autres pays producteurs de coton n'auront pas réussi à cultiver en grand des espèces égales ou supérieures aux égyptiennes. Car enfin, inégalé jusqu'ici, le coton d'Egypte n'est peut-être pas inégalable, et il se peut qu'un jour, le Sakellaridis ou toute autre belle fibre des plaines du Delta se rencontre sur le marché de Liverpool avec un concurrent redoutable. Autant pour essayer de maintenir les qualités des coton qui existent que pour découvrir des espèces encore plus appréciées, des recherches patientes, de laborieuses expériences sont faites depuis plusieurs années en Egypte, tant par les particuliers que par les Sociétés scientifiques et par l'Etat. Alors que le retour

(1) Cf. BALLS. (W.L.) *Cairo Sc. Journal*, II, 1908, p. 264, et DUDGEON (G.C.) *Eg. Contemp.*, 1923, no 74, p. 529-530.

pur et simple aux espèces cotonnières d'un rendement avantageux, mais de qualité médiocre, apparaîtrait comme la victoire de la paresse et du moindre effort, on est heureux de constater que tout au contraire, l'Egypte ne se résigne nullement à abandonner son rang, et qu'elle entend défendre sa position, et si possible, la renforcer.

La défendre d'abord. Le lecteur des pages précédentes a pu se demander avec inquiétude les raisons de cette succession de différentes espèces cotonnières qui, chacune au bout de quelques années, se voient remplacées par une autre espèce. C'est que, pour toutes les qualités acclimatées en Egypte, on a constaté, quelques années après leur introduction, d'inquiétants symptômes de dégénérescence. Ainsi du Jumel, fort apprécié à ses débuts, et dont on vit bientôt baisser les prix, parce que la qualité diminuait; ainsi du Mit Afifi, qui n'était plus, à la fin de sa carrière, le beau coton qu'il avait été tout d'abord. Ainsi du Sakellaridis, dont la culture date seulement d'un petit nombre d'années, et dont la filature du Lancashire commence à se plaindre amèrement. En outre, et ici, c'est du fellah surtout que viennent les lamentations, avec la diminution de qualité, on observe un affaiblissement sensible du rendement par feddan.

Pour le filateur, la qualité essentielle d'un coton, c'est son uniformité, car les peignes des machines sont adaptés à des classes ou numéros de fils très étroitement déterminées; certaines usines se trouvent même entièrement spécialisées dans le travail de quelques numéros seulement. C'est donc l'homogénéité d'un lot qui permet au filateur «d'utiliser son outillage au mieux» (1). Or, les qualités primitives qui caractérisent une espèce nouvelle disparaissent rapidement, et tel coton égyptien très pur tout d'abord, se trouve bientôt mélangé avec des espèces inférieures qui non seulement abaissent la valeur moyenne de l'ensemble, mais surtout en rendent le travail difficile. On comprend la gêne que peut apporter le mélange intempestif de fibres longues et fines, par exemple, avec des soies courtes et épaisses: un long travail de triage, minutieux et coûteux, est nécessaire avant qu'un pareil lot puisse être utilisé. Aussi, ne trouvant plus constamment

(1) V. MOSSERI, *B.U. Ag. Eg.* N° 177, Janv. 1927, p. 8.

cette homogénéité indispensable dans les cotons égyptiens, les filateurs préfèrent-ils recourir à des cotons moins fins, mais dont les qualités, dans l'ensemble d'un lot, sont sensiblement uniformes. A la veille de la guerre, le coton américain se trouvait déjà substitué dans la proportion de 25 % au coton égyptien. Le Sakellaridis, accueilli avec enthousiasme vint sauver la situation, mais aujourd'hui, on commence à lui adresser des reproches analogues à ceux que méritaient ses devanciers.

Ce mélange des fibres a vraisemblablement pour cause les croisements d'espèces différentes. Dans la Moyenne-Egypte où une seule espèce, l'Achmouni est cultivée presque exclusivement depuis plus d'un demi-siècle, la qualité du coton n'a guère varié, non plus que le rendement, et les fibres restent uniformes. Dans le Delta, si le Sakellaridis est l'espèce la plus cultivée, il s'en faut qu'elle soit la seule, et souvent sur des étendues relativement faibles, diverses qualités voisinent, qui n'ont que peu de caractères communs. Pendant la période de fécondation, des croisements se produisent, particulièrement sur la périphérie des champs cultivés ; si la cueillette est faite sans un soin méticuleux, la récolte manquera d'uniformité. De plus, dans les usines d'égrenage, un mélange de graines d'espèces diverses peut facilement se produire, et se produit en fait. Achetées par un cultivateur imprévoyant, ces graines, en germant, donneront tout naturellement des fibres différentes. Le Zagora, l'Achmouni, espèces moyennes, le Hindi même, de basse qualité, et qu'on ne cultive pas, se trouveront mélangés au beau « Sakel », et le tout sera emballé et vendu sous une même marque trompeuse, au vif mécontentement des acheteurs qui crieront à la malhonnêteté. A tort, pourtant, car il y a seulement là le résultat d'une négligence regrettable.

C'est donc tout d'abord contre ce mélange d'espèces différentes qu'il convenait de prendre et qu'on a pris des mesures efficaces. Mesures légales d'abord, interdisant le mélange des graines dans les usines d'égrenage et même la vente libre des graines destinées aux semences. La mesure semble draconienne, et cette ingérence de l'Etat peut paraître abusive à des esprits férus de libéralisme : mais cette ingérence est indispensable dans un pays où le petit fellah, qui forme la majeure partie de la population agricole se trouve souvent dépourvu d'argent, et achète ses graines à crédit,

au premier épicier du village, sans même se soucier de l'état de pureté de ces semences. Une loi de 1926 a commencé par interdire le mélange des diverses variétés aussi bien avant qu'après l'égrenage. Des experts, réunis en comité, ont mission d'examiner les lots suspects; toutes les contraventions sont frappées de lourdes amendes. La loi a même été rendue plus rigoureuse encore et plus efficace par son extension aux usines de pressage d'Alexandrie, où des mélanges d'espèces différentes étaient opérés il y a peu de temps.

Bien plus importante encore est cette autre loi de 1926, qui soumet à l'examen du ministère de l'agriculture toute graine destinée à l'ensemencement (taqaoui); cet examen porte tant sur la pureté des graines que sur leur pouvoir germinatif. Les sacs contenant les graines ayant satisfait à l'examen sont scellés par les vérificateurs provinciaux.

Peut-être enfin à ces interdictions conviendrait-il d'ajouter la défense de cultiver tout près l'une de l'autre des espèces différentes qui se mélangent par croisements. Mais jusqu'à présent, les autorités n'ont pas osé prendre une mesure aussi rigoureuse, dont l'application n'irait pas sans de grosses difficultés.

Pendant, malgré les précautions les plus minutieuses, il ne faut pas se leurrer d'espairs chimériques: fatalement, les semences se mélangeront dans des proportions variables, et les cueillettes diminueront de qualité. A toutes les défenses, il est donc nécessaire d'ajouter le renouvellement des semences, leur purification: lutte coûteuse, incessante, mais indispensable, et qui peut rapporter largement puisque, bien conduite, elle maintient la qualité des cotons; bien mieux, qu'elle l'améliore et mène à la découverte d'espèces nouvelles répondant davantage aux besoins des filateurs.

A ce travail de purification et de sélection, des particuliers, des sociétés savantes, l'Etat enfin, se sont attelés, les uns et les autres opérant suivant des méthodes différentes, avec des ressources variables: on doit regretter que leurs recherches soient conduites sans une suffisante cohésion et que travailleurs isolés ou groupes de savants paraissent trop souvent s'ignorer. Peut-être une collaboration amicale aboutirait-elle à des résultats plus rapides, sinon plus féconds.

Le maintien des qualités du coton est avant tout une question de soin. Que les graines de bonne qualité soient seules employées, et on pourra compter sur une bonne récolte. Depuis longtemps, les grands agriculteurs, l'administration des domaines de l'Etat, en particulier, n'utilisent pour leurs semences que les graines de la toute première cueillette, faite avec soin par les enfants les plus habiles; ceux-ci ne choisissent que les plus belles capsules, et évitent de prendre celles qui se trouvent trop près des limites du champ. Ainsi peut-on espérer que l'égrenage de ce coton, pratiqué à part, dans des machines méticuleusement nettoyées, fournira une semence pratiquement pure.

Ce procédé de sélection qui exige de la méthode et du soin, il ne faut pas demander aux petits fellahs de l'employer. Après leur avoir interdit l'emploi des mauvaises semences, le plus simple est de leur fournir des graines de choix pour chacune des campagnes cotonnières. De grandes sociétés agricoles, la Société Khédiviale d'Agriculture surtout, avaient autrefois entrepris cette fourniture et il semble que cette fonction de distribution pourrait être tenue utilement par des syndicats ou des coopératives agricoles. En fait, c'est l'Etat qui s'en est chargé depuis 1910-1911. Les graines proviennent soit des terres des domaines de l'Etat, dont les cotons jouissent d'une réputation bien établie et très justifiée, soit des usines d'égrenage; les graines provenant des usines, sont après une visite sévère, mises en sacs plombés puis livrées directement à la culture. Pour les autres, elles sont remises à de gros cultivateurs, renommés pour leur soin, et qui s'engagent à remettre à l'Etat les graines qu'ils recueilleront ⁽¹⁾. On obtient à ce deuxième stade de grosses quantités d'une graine qui sans être aussi pure que la semence dont elle est sortie, conserve néanmoins les qualités nécessaires pour donner une cueillette belle et homogène. Cette graine mise dans des sacs neufs ou lavés, scellés par les fonctionnaires du ministère, est enfin vendue aux cultivateurs, à crédit, quand la quantité ne dépasse pas cent vingt kilogs, au comptant dans le cas contraire. Les graines remises à crédit sont payables dans les dix mois et la valeur en est perçue en même temps que les impôts.

(1) Superficie des terres de Basse-Egypte auxquelles sont fournies les graines destinées à la propagation : 1924-1925, 17.232 feddans — 1925-1926, 31,357 feddans.

Les distributions de bonnes graines par les soins de l'Etat ont commencé en 1910-1911, pour la Charqiah seulement; on les étendit progressivement à tout le pays. En 1917-1918, 26.000 tonnes ont été fournies ainsi aux fellahs. Depuis lors, ce chiffre a été considérablement réduit, sans qu'on s'explique aisément les raisons de cette réduction. Néanmoins, la tendance du ministère de l'agriculture reste de distribuer lui-même une proportion aussi forte que possible des graines destinées à l'ensemencement cotonnier ⁽¹⁾.

Amélioration des qualités du coton.— Conserver les qualités, si appréciées qu'elles soient, du coton égyptien, est un travail nécessaire, mais qui ne saurait suffire devant l'universelle concurrence qui menace l'Egypte. De toutes parts les contrées qui jouissent ou qui pensent jouir de conditions climatiques ou agrologiques analogues à celles du Delta, essaient d'acclimater chez elles les espèces cotonnières égyptiennes ou dérivées des égyptiennes. Au Soudan, durant ces dernières années, on a semé du Sakellaridis; les résultats obtenus ont été, paraît-il, des plus satisfaisants, mais l'expérience est encore trop récente pour qu'il soit possible d'en tirer dès maintenant des conclusions très sûres. Aux Indes, et surtout aux Etats-Unis, on a fait à plusieurs reprises, des tentatives analogues: depuis 1900, des essais d'acclimatation d'une variété du Mit Afifi, entrepris dans l'Arizona, n'ont pas donné les résultats qu'en attendaient les planteurs: il s'en faut, et de loin, que cette variété, le «Pima», ait obtenu le succès du Sakellaridis. La culture en est d'ailleurs limitée à des surfaces peu étendues de l'Imperial Valley, et ne produit que des quantités insuffisantes. En 1920, la cueillette du Pima a fourni 410.000 qantars, utilisés par les fabriques de pneumatiques établies en Californie ⁽²⁾.

Malgré ces insuccès, ou ces demi-succès rien ne permet d'affirmer que quelque jour, une espèce de qualité égale sinon supérieure à celle des cotons fins d'Egypte, ne sera pas introduite en grosses quantités sur le marché du Lancashire. Aussi l'opinion

⁽¹⁾ Cf. GREISS BEY. - *Distribution de la graine de coton*. B.U.A. Eg. Février 1927, No. 178, p. 45-51.

⁽²⁾ ROUSSE, (M.J.R). — *Organisation des planteurs de coton . . . en Amérique et en Egypte* (Eg. Contemp., Février 1922, p. 111-125).

publique égyptienne se sent-elle saisie d'inquiétude chaque fois que le bruit — faux généralement — lui parvient que tel pays a commencé à produire une espèce nouvelle de coton supérieur. Il y a peu d'années, on apprenait qu'à Chypre, des cultivateurs avaient réussi à acclimater un coton plus beau que le « Sakel ». Grosse émotion aussitôt, tant dans les cercles officiels que dans les milieux agricoles et commerciaux, que touchent plus au moins directement les questions cotonnières. En hâte, en expédia à Chypre un fonctionnaire chargé de se documenter sur place : celui-ci revint bien vite pour proclamer l'inexactitude du renseignement, et l'on respira. Mais l'alerte avait été chaude. Et il ne s'agissait pourtant que d'un territoire exigu, dont la production cotonnière ne pourrait influencer sérieusement les prix sur le marché du Lancashire !

Pour une culture comme pour une industrie, la crainte de la concurrence peut devenir le commencement de la sagesse, et sert en tout cas d'aiguillon à l'effort. Maintenue constamment en éveil par la perspective peu réjouissante de se voir un jour supplantée par ses rivaux sur le marché des cotons fins, l'Égypte tend à fournir à sa clientèle des fibres plus fines, plus brillantes, plus résistantes, et en même temps aussi régulières que possible. Sans cesse, elle cherche à perfectionner ses produits, ou plutôt à créer des espèces nouvelles, réunissant les qualités communes à plusieurs sortes, et si possible, éliminant leurs défauts.

Ces travaux de recherches sont essentiellement des œuvres scientifiques qui utilisent les découvertes les plus récentes de la chimie industrielle et de la botanique ; elles supposent des expériences patiemment répétées des milliers de fois, durant plusieurs années, des laboratoires richement dotés d'instruments de précision, des champs d'essai, enfin un personnel scientifique de premier ordre et une main-d'œuvre abondante. Des conditions aussi nombreuses et aussi coûteuses ne peuvent qu'exceptionnellement être remplies par des particuliers : il est donc d'autant plus étonnant que, jusqu'à ces toutes dernières années, les découvertes de nouveaux cotons aient été faites à la suite de recherches privées, entreprises avec des moyens médiocres. C'est pourtant à des travailleurs isolés que l'Égypte doit ses beaux cotons fins : entre plusieurs autres, il suffit de rappeler que le

Sakellaridis a été découvert par le simple particulier qui lui a donné son nom.

Cependant, la plupart des recherches sont depuis plusieurs années plus méthodiquement et plus scientifiquement menées par la Société Royale d'Agriculture et par le service spécial créé au ministère de l'Agriculture. Au travail purement individuel a succédé un labeur collectif, presque industrialisé, dont les résultats sont déjà intéressants et ne manqueront peut-être pas d'être brillants avant longtemps. C'est ainsi que ces toutes dernières années, le coton connu sous le numéro 310 a été découvert par W. Balls, après de longs et laborieux efforts. Mais cette variété jugée trop peu prolifique par le Ministère de l'Agriculture n'a pas encore été cultivée sur de larges étendues. Au contraire, le «Maarad», dû aux travaux du regretté V. Mosseri, dans les laboratoires et les champs de la Société Royale d'Agriculture, donne déjà beaucoup mieux que des espérances.

Quelques renseignements sur l'histoire de ce coton permettront d'apprécier la somme d'ingénieux et patients travaux que représente la création d'une espèce nouvelle.

La méthode suivie par V. Mosseri et ses collaborateurs consiste à isoler quelques types d'espèces estimées pour leurs qualités, et à les purifier par auto-fécondation ; cette méthode, fort simple en principe, réclame, dans la pratique, une attention constante, un soin méticuleux, une patience inlassable. Chaque année, dans les champs d'expériences de la Société Royale d'Agriculture, on traite *individuellement* 13.000 plantes en moyenne ; chaque année, 150.000 fleurs sont enfermées dans des sacs de tulle, pour éviter toute fécondation croisée, qui revêtirait ici le caractère d'une vraie contamination. Au bout de quelques saisons, on obtient ainsi des lignées pures d'une même variété ; en les croisant avec d'autres lignées également pures, on obtient une variété nouvelle qui doit réunir les qualités des deux lignées. Cette variété est alors longuement étudiée du point de vue botanique ; et du point de vue commercial, elle est expertisée par les filateurs eux-mêmes.

Lorsque le résultat de l'examen est jugé satisfaisant, on aborde alors la deuxième phase des opérations, celle de la multiplication de la variété. La première année, cette multiplication se fait près

du Caire, dans un endroit où aucune autre variété n'est cultivée. L'année suivante, on sème dans des champs plus vastes les graines obtenues; des employés spéciaux doivent éliminer tous les types étrangers à la variété. De cette deuxième récolte, on n'utilise comme semence, que les graines provenant de la zone centrale du champ, les autres, dont il y a lieu de craindre des hybridations étant vendues aux huileries; il est à peine besoin d'ajouter que l'égrenage des capsules retenues fait l'objet d'un soin tout particulier: en 1926, on a éliminé la moitié des graines produites. Enfin, des enfants procèdent à un triage à la main, et mettent de côté les plus belles semences, nécessaires à la mise en culture d'un millier de feddans; une partie des graines obtenues est utilisée par la Société, le reste est distribué entre de gros cultivateurs de réputation sérieuse.

On a vu plus haut que le Mit Afifi, transplanté en Amérique, avait engendré un coton dénommé Pima; l'industrie appréciait ce Pima, bien qu'il fût inférieur au Sakellaridis. M. Mosseri pensant que le climat et le sol de la Basse-Egypte étaient susceptibles d'améliorer ce coton, entreprit de l'introduire et d'en tirer une variété supérieure. En 1918, il commence la purification du Pima, au moyen de quelques graines. En 1922, 1923, 1924, des individus choisis sont cultivés à part, et de leurs produits, on ne retient que les types les plus purs. En 1925, enfin, il est possible de distribuer à des cultivateurs d'élite assez de graines pour ensemercer sept cents feddans. On obtient ainsi par feddan cinq qantars d'un beau coton fin, de longue soie, d'un rendement à l'égrenage supérieur à celui de n'importe quelle variété, et conservant sa finesse et son brillant aussi bien dans le sud et le centre du Delta que dans les parties plus septentrionales. Aussi, les deux mille ardebs de graines obtenus sont-ils distribués en 1926 pour la culture commerciale; 4500 feddans cultivés dans les conditions ordinaires donnent un rendement moyen de quatre qantars et demi au feddan, supérieur de plus d'un quart à celui du Sakellaridis. Le nouveau coton, le Maarad, est accueilli favorablement en France et en Amérique; la filature anglaise se montre plus réservée, sans doute parce que tout changement de variété cotonnière lui déplaît par principe, puisqu'il entraîne presque nécessairement une modification coûteuse du matériel; mais elle accepte néanmoins la nouvelle

fibre, à condition que son cours soit, au plus, égal à celui du Sakellaridis : condition aisément réalisable, le rendement du nouveau coton étant bien plus satisfaisant que celui du « Sakel » (1).

La diminution du rendement cotonnier.— Le maintien, l'amélioration des qualités du coton est une des faces du problème cotonnier, la plus importante pour le manufacturier ; mais le fellah se préoccupe également, et peut-être surtout, de l'autre face, qui est le rendement au feddan. Or depuis les toutes dernières années du XIXe siècle, on a constaté dans ce rendement moyen une diminution sensible, particulièrement en Basse-Egypte. Les surfaces cultivées en coton se sont largement étendues sans que la production totale se soit proportionnellement développée ; durant les cinq dernières années du XIXe siècle, la moyenne de cette production, pour toute l'Egypte, était de 5 qantars, 34 par feddan ; elle est tombée à 4,53 entre 1900 et 1905, à 4,26 de 1906 à 1913, à 3,06 en 1916, à 2,59 en 1921. Après cette chute, on constate un relèvement notable, qui atteint 4,02 au feddan entre 1922 et 1926 ; mais le rendement reste néanmoins très inférieur à celui d'avant 1900.

Le danger est ancien, déjà, et il a ému depuis longtemps les pouvoirs publics ainsi que les Sociétés savantes et les agriculteurs. Il y a quelque vingt ans, la Société Khédiviale d'Agriculture réunissait à une année d'intervalle deux commissions chargées d'étudier les causes de la baisse des rendements, et d'en rechercher les remèdes. Les solides observations de ces commissions ont été le point de départ de toutes les recherches effectuées ultérieurement, soit à la Société d'Agriculture, soit au Cotton Research Board, du Ministère de l'Agriculture : aujourd'hui, le mal ne paraît plus mystérieux, bien que toutes les causes n'en soient pas clairement établies, et des remèdes ont été préconisés qui pourront vraisemblablement rétablir la situation, pour peu qu'on les sache appliquer avec la constance et la fermeté nécessaires.

Ces recherches ont eu en effet le mérite de démontrer, que, d'une part, la moyenne du rendement du coton égyptien restait,

(1) V. MOSSELI, *Travaux sur le maintien et l'amélioration....* B.U.A. Eg. Janvier 1927, p. 1-42.

malgré sa diminution, sensiblement supérieur au rendement de l'américain; de l'autre, que, contrairement aux hypothèses émises tout d'abord, rien d'essentiel, soit dans la nature du sol, soit dans le climat, n'expliquait la diminution du rendement, et que cette diminution était due généralement à des causes accidentelles, contre lesquelles il était possible de prendre des mesures efficaces.

Il est des causes générales à la diminution du rendement; et une des plus faciles à constater, c'est que les variétés fines de coton sont beaucoup moins fécondes que les variétés plus grossières. Le Sakellaridis, en particulier, produit 15% de moins que son prédécesseur l'Afifi. En outre Mosseri a découverte, en 1902, que ces cotons fins sont sujets à une maladie qui laisse indemne des espèces plus robustes, mais moins appréciées, telles le Zagora ou l'Achmouni. Cette maladie se diagnostique par un dépérissement général de la plante et la flétrissure des feuilles; le sujet atteint meurt parfois, mais plus souvent, il revient à la vie peu à peu, en fournissant une récolte médiocre. La cause de cette anémie, analogue à celle que peut produire l'élévation du plan d'eau d'infiltration, est la présence, dans les racines et les canaux du cotonnier, d'un champignon qui s'y introduit après avoir vécu dans les matières organiques du sol. On ne peut remédier à ce mal, qu'en choisissant des graines très pures, qu'on habitue à se développer dans des terrains infectés.

On a voulu aussi attribuer à l'élévation de la nappe d'eau souterraine la responsabilité de cette diminution alarmante: des expériences judicieusement conçues par Audebeau bey avaient démontré que près des canaux en charge trop longtemps, les racines des cotonniers se trouvaient noyées en partie par l'eau d'infiltration (¹). En nombre d'endroits, la surabondance des arrosages a singulièrement nui aux cultures. Mais le remède est ici aisé à déterminer, et on pourrait dans les terres menacées par la montée du niveau de l'eau, retrouver de belles cueillettes, au moyen d'une sérieuse amélioration du drainage et d'une sévère réglementation de l'irrigation.

(¹) CH. AUDEBEAU BEY. *Rapports présentés à l'Administration des Domaines de l'Etat* 1909, et années suivantes.

Enfin une autre cause de la diminution du rendement moyen, c'est que, sous l'impression des hauts cours atteint par le coton, les fellahs ontensemencé en coton nombre de terres médiocres, dès que l'eau leur fut fournie en quantités suffisantes, les surfaces cotonnières passant de 1,051,000 feddans en 1896, à 1,828,000 en 1920. Il arrive même en Basse-Egypte, que des paysans sèment du coton dans des terres absolument salées et stériles, en vue seulement d'obtenir du service des irrigations l'eau qui leur permettra de commencer le défrichement de ces terres. De si méchants procédés abaissent évidemment la moyenne générale des cueillettes, mais il est encore assez facile de les interdire.

Par contre il est bien plus difficile de lutter contre les autres ennemis qui semblent désormais les plus dangereux pour la culture cotonnière en Basse-Egypte, et qui sont les vrais facteurs de la baisse du rendement. Ces ennemis sont, d'une part la négligence du fellah, et d'autre part le développement des vers, ce dernier fléau étant, jusqu'à un certain point une conséquence de cette négligence.

Il ne faudrait pas incriminer à l'excès le malheureux fellah. L'accroissement des surfaces cultivées a été trop rapide pour le développement de la population, et dans nombre d'endroits, les cultures n'ont pu être l'objet de soins assez méticuleux, alors que le cotonnier est une plante exigeante. Les labours, les semis, qu'on appellerait plus exactement la plantation, exigent une main-d'œuvre abondante; si on y ajoute binages et sarclages, on se rend compte de la somme de travail que nécessite la culture. Aussi, trop souvent, surtout quand la précédente cueillette n'a pas été favorable et a causé quelque déception, les paysans ont-ils une tendance fâcheuse à supprimer certaines de ces façons, ou à leur consacrer moins de temps, moins de personnel. Depuis la guerre, en outre, la réduction considérable du cheptel a amené la diminution du fumier, et durant les hostilités, il fut pratiquement impossible d'importer des engrais chimiques: en conséquence, plusieurs années durant, la terre fut privée de fumures, ou du moins elle n'en reçut qu'avec parcimonie. Faut-il enfin ajouter à nouveau que les fellahs imprévoyants abusent de la fécondité de leur sol, et que dans les terres les plus mauvaises, particulièrement, le coton se trouve planté une année sur deux,

sans une compensation suffisante en engrais? Quand le fellah s'astreint ou est astreint à de bonnes méthodes de culture, et ne vise pas seulement son intérêt immédiat, la production cotonnière se maintient sensiblement constante. Ainsi, aux Domaines de l'Etat, à Santa, entre 1905 et 1921, le rendement de coton Mit Afifi ou «Sakel» est resté à peu près le même, aux environs de 4,45 qantars. Aussi peut-on estimer très justifiée du point de vue agricole, tout au moins, sinon du point de vue commercial, la mesure prise depuis quelques années par le Gouvernement, de réduire les surfaces cotonnières au tiers des terres cultivées.

Le coton a encore deux terribles ennemis qui menacent son existence, deux insectes dont l'un, le ver du coton proprement dit, semble vaincu depuis quelques années, mais dont l'autre, le ver rose de la capsule reste encore virulent, malgré la guerre sans merci qui lui est faite.

Le ver du coton attaqua sérieusement les récoltes à partir de la dernière décade du XIXe siècle ; il mangeait les feuilles des arbustes qui dépérissaient vite. En 1909, il fut le principal auteur d'un vrai désastre, puisqu'il infesta 54 0/0 des terres cultivées en coton. Pour lutter contre ce fléau, ce ne fut pas trop d'une sorte de mobilisation : un décret khédivial du 17 Avril 1905 ordonna la destruction des feuilles portant des vers ou des œufs. Pour ce travail considérable d'effeuillage, on réquisitionna, moyennant un salaire déterminé, tous les garçons de 10 à 18 ans, habitués aux travaux des champs. Des peines étaient prévues, qui allaient jusqu'à un emprisonnement d'une semaine ; quand le nombre nécessaire des enfants ne pouvait être trouvé dans un district, autorisation était donnée aux représentants des pouvoirs publics de faire venir des enfants des districts voisins. En outre, on mobilisait un grand nombre de personnes, fonctionnaires en retraite, étudiants en agriculture, en qualité d'inspecteurs, pour la surveillance des opérations. Chaque année, le travail devait être repris trois fois, en juin, juillet, août. En fait il fut effectué trois années consécutives, en 1905, 1906, 1907 ; 146.000 journées d'enfants, payées en moyenne de 15 à 25 millièmes, furent nécessaires en 1905. Les dépenses atteignirent 3500 à 4000 livres, mais grâce à ces débours, somme toute assez faibles, on sauva dans certaines régions, jusqu'à deux qantars de coton au feddan. Soit confiance exagérée, soit plutôt lassitude, la lutte ne fut pas

reprise en 1908 ; mais cette année-là déjà, les attaques du ver du coton redoublèrent et la cueillette accusa une sérieuse diminution. L'année suivante, le mal s'accrut, les vers se multiplièrent, le rendement moyen fut de 2,9 qantars au feddan, donnant au total une récolte inférieure à 4 millions de qantars.

La situation devenait dangereuse, car on ne pouvait songer à lever chaque année une armée de jeunes ouvriers. Des mesures aussi draconiennes ne peuvent guère être appliquées qu'à la condition de ne pas se renouveler trop fréquemment, sauf si le danger apparaît si imminent, si effroyable, que même les simples peuvent s'en rendre compte, comme chaque année lors de la crue du Nil. Le danger des vers était moins effrayant aux yeux des fellahs, qui essayaient de se dérober aux obligations qu'on leur imposait. Heureusement on constata alors que les papillons donnant naissance à ces vers, vivaient tout d'abord dans les champs de bersim humide, d'où ils partaient pour aller pondre sur les cotonniers. Ce fait bien établi, le remède était trouvé : à partir de 1912, on interdit l'irrigation du bersim après la fin d'Avril. La mesure était radicale car le ver du coton disparut.

La joie du fellah ne devait pourtant pas être de longue durée. Le ver du coton avait à peine terminé sa carrière qu'un de ses proches cousins, le ver rose de la capsule entraît à son tour en lice, reprenait à sa manière propre, l'œuvre de destruction de son prédécesseur, et rendait encore nécessaires d'autres sévères mesures de protection. Cet insecte malfaisant se trouve répandu dans le monde entier, mais ses attaques ne sont pas partout également dangereuses ; aux Indes et en Afrique occidentale, elles sont bénignes, mais dans d'autres contrées, elles amènent la cessation des cultures. En Basse-Egypte, on estime que le ver rose a fait perdre des dizaines de milliers de livres depuis vingt ans.

C'est que le ver rose est extrêmement destructeur et prolifique. Il éclôt sur les capsules, pénètre à l'intérieur, se nourrit de la jeune graine et ne laisse intacte que l'enveloppe ; la fibre est rongée, rendue inutilisable si elle parvient à maturité ; mais plus souvent, la jeune capsule se flétrit, ou bien elle s'ouvre, mais montre une fibre qui ne peut mûrir. Les dégâts sont d'autant

plus importants que le ver se renouvelle cinq fois par an : la première attaque a lieu en fin de mai ; elle ne présente pas alors une grande importance ; mais les suivantes, qui sont déclanchées vers le début de l'automne sont bien plus sérieuses ; la vie du ver rose est beaucoup plus longue en automne et en hiver que pendant les grosses chaleurs d'été, et c'est approximativement à l'époque des cueillettes que le péril — « le péril rose », disent des gens d'esprit — apparaît comme le plus à craindre. Aujourd'hui, aucun coton ne peut, sans se trouver gravement endommagé, être cueilli après novembre. Les plants de maturité tardive ont pratiquement toutes leurs capsules détruites : le ver rose a ainsi amené la disparition d'espèces lentes à mûrir, tel le Mit Afifi, dont on cueillait autrefois les capsules de septembre à décembre.

Ici, c'est seulement par des soins attentifs apportés à la culture, puis à la manipulation des graines que le succès de la lutte, peut se trouver assuré. Les cultivateurs ont d'abord remplacé le Mit Afifi et d'autres espèces de maturité trop lente, par des cotons plus hâtifs. Parmi d'autres précieuses qualités, le Sakellaridis, présente l'avantage, étant précoce, de s'offrir moins longtemps à l'attaque du ver rose ; la même précieuse qualité existe également dans le Maarad.

Pour le contrôle de la manipulation des graines, l'initiative privée ne pouvait suffire, et les mesures à prendre devant être générales pour se montrer efficaces, il fallait que la loi intervînt.

Elle a voulu obliger les cultivateurs à arracher et à brûler les tiges de cotonniers avant la fin de l'année, afin d'assurer avec certitude la destruction des vers se trouvant dans les capsules ; mais l'application de cette mesure s'est heurtée au nonchaloir des fellahs et, pratiquement, on peut voir presque toute l'année durant, les tiges de cotonniers, aux capsules flétries s'amonceler sur le toit des maisons, ou, plus rarement, dans les champs.

Par contre, il était plus aisé de surveiller le traitement des graines dans les usines d'égrenage ; ces graines, lorsqu'elles sont destinées à servir de semences, doivent être soumises, dans des fours à air chaud, à une température assez élevée, suffisante pour détruire les vers sans naturellement altérer les qualités germina-

tives des graines. Les graines sont ensuite déposées dans des magasins fermés par des treillis métalliques qui en interdisent l'entrée aux papillons. Elles sont enfin soumises à l'examen des experts, et emballées dans des sacs étiquetés et plombés. Ainsi est-on arrivé à réduire au minimum la propagation du ver. Mais parce que le danger semble avoir disparu momentanément, il ne faudrait pas se croire en sécurité absolue; le ver rose peut reparaître très rapidement et étendre de nouveau ses ravages à de vastes surfaces puisque, suivant le Dr. Gough, une semence infectée dans la proportion de un pour mille seulement reste dangereuse.

*
* *

L'Industrie et le Commerce du Coton. — Le coton est donc le roi incontesté de l'agriculture en Basse-Egypte; on peut, sans exagération, affirmer qu'il y est aussi le maître à peu près absolu de l'industrie et du commerce. Dans le Delta, l'industrie a conservé des formes primitives, et quoique vigoureuse encore, se trouve singulièrement menacée par les concurrences étrangères, et ne présente qu'un intérêt purement local; ou bien, plus moderne, elle ne s'occupe encore guère que de préparer le coton pour l'exportation, ou d'en utiliser une partie des graines. Quant au commerce de la Basse-Egypte, il porte presque exclusivement sur le coton. Comme l'industrie, il reste le serviteur de l'agriculture, qui à peu près seule, lui permet de vivre.

La Basse-Egypte n'offre guère de caractère industriel; il lui manque essentiellement le charbon ou toute espèce de combustible, une main-d'œuvre exercée, des capitaux abondants, car au moins jusqu'ici, l'argent paraît s'être plus volontiers placé dans des entreprises agricoles que dans les affaires industrielles. Elle a pourtant une matière première magnifique, mais jusqu'à présent, elle ne l'a pas utilisée. Le coton n'est même pas filé en Egypte, excepté quelques faibles quantités travaillées à Alexandrie; il est exporté presque entièrement et les petits tisserands des villages doivent acheter à l'étranger les filés nécessaires à leur industrie.

Comme cependant, le coton nécessite avant son exportation, certaines importantes manipulations, une sorte d'industrie s'est créée depuis longtemps déjà, qui dans toutes les parties du Delta, mais surtout en quelques points particulièrement favorisés, peut faire illusion à l'observateur superficiel. A Kafr el Zayat, à Mehalah el Koubrah, à Mansourah, à Zagazig, à Tanta, . . . etc., de hautes cheminées dressées vers le ciel lancent plusieurs mois chaque année, au dessus de longs bâtiments de briques et de fer, d'épaisses volutes de fumée noire, qui obscurcissent l'air généralement assez pur du Delta. Des cours spacieuses entourent ces usines ; à partir de septembre, d'énormes sacs soigneusement marqués, et dont s'échappent des flocons blancs commencent à s'y entasser en masses imposantes ; des trains, des bateaux, des camions, ou seulement de longues théories de chameaux les ont apportés des environs, ou de tous les coins de la province. Ces usines sont destinées à l'égrenage du coton ; les unes semblent bien primitives, et emploient encore d'antiques machines, de vieux métiers, qui accomplissent trop lentement leurs tâches ; les autres, au contraire sont de longues bâtisses où la lumière pénètre abondamment, où les peignes du plus récent modèle sont mus par des machines perfectionnées, à huile lourde. Dans ces usines, dont la Gharbiah possède à elle seule les 2/5, une main-d'œuvre nombreuse, comprenant beaucoup de femmes et de jeunes garçons, s'occupe activement des opérations élémentaires auxquelles doit être soumis le coton : le coton est séparé de ses graines, pressé, emballé avec soin, pour être acheminé ensuite sur Alexandrie.

C'est à cette série d'opérations très simples que se borne généralement le travail des usines d'égrenage. Mais en quelques endroits, on a prétendu tirer directement parti, sinon du coton lui-même, du moins des graines de coton. A côté de l'usine d'égrenage, ou même dans l'usine, des presses ont été installées pour extraire de la graine une huile susceptible d'être employée dans l'éclairage, la fabrication des savons, voire pour l'alimentation.

Ainsi, à Kafr el Zayat, l'usine de la Salt and Soda Cy produit une huile consommée dans le pays et exportée dans le Proche-Orient ⁽¹⁾. Malheureusement, la majeure partie des graines de

(1) La valeur de l'huile de coton exportée a atteint, en 1926, 476.347 L.E.

coton continue à être exportée directement, sans avoir été l'objet d'aucune transformation en Egypte. Il faut espérer qu'une situation aussi surprenante cessera avant longtemps, et que le Delta saura au moins tirer parti d'une ressource qu'il lui est si facile d'utiliser.

Peut-on, en outre, espérer qu'une industrie textile moderne, utilisant le coton égyptien sera susceptible de prospérer dans le Delta? Ici il convient de se montrer non pas pessimiste, certes, mais réservé: jusqu'à présent, toutes les tentatives faites depuis un siècle ont échoué. Vers 1820, sous la direction de Jumel, on avait établi de belles manufactures, qui donnèrent des résultats satisfaisants, quant à la qualité des produits tout au moins: car du point de vue commercial, elles furent un désastre; ces usines, élevées dans toutes les principales villes de province, à Qalioub, Ziftah, Mit Ghamr, Mehallah el Koubrah, Mansourah, Samannoud, Damiette, Fouah, Choubrakhit, comptaient plus de vingt mille ouvriers, au témoignage de Linant de Bellefonds. Mais « bientôt tout cela tomba, fut fermé, les métiers dispersés, et l'on ne fabriqua plus qu'une toile de coton grossière qui est à peine connue aujourd'hui... et toutes ces immenses dépenses furent faites en pure perte » (1).

D'autres essais, plus sérieusement préparés, de filature de coton, ont été faits à Alexandrie au début du siècle. On ne saurait dire qu'ils aient été favorables, les usines réussissant difficilement à couvrir leurs frais. Mais si l'on songe que bien des facteurs totalement étrangers à l'économie entravaient la marche de ces usines, en particulier l'imposition, pendant de longues années, d'un droit d'accise de 8%, on peut se demander si l'expérience a été vraiment concluante.

On accuse le climat du Delta d'être beaucoup moins favorable que celui du Lancashire à la fabrication des filés très fins. Mais la science ne peut-elle trouver le moyen de produire artificiellement le degré d'humidité requis par la filature? D'ailleurs, en admettant que la production de cette humidité ne soit pas pratiquement réalisable et en acceptant que les cotons les plus fins continuent d'être traités à Manchester, il semble que la

(1) *Principaux travaux d'utilité publique...* p. 364.

Basse-Egypte pourrait s'occuper de la filature des cotons moins délicats de la Moyenne-Egypte: elle possède une main-d'œuvre relativement bon marché, et qui demande seulement à être sérieusement dressée et surveillée. Aussi doit-on suivre avec l'intérêt le plus vif les expériences tentées par la société égyptienne Misr, en particulier à Alexandrie et à Mehallah el Koubrah. Cette compagnie, riche, jeune et entreprenante, s'est donné la mission très louable de doter l'Egypte de nouvelles industries. A Alexandrie, elle a décidé de fonder des filatures pour le coton; à Mehallah el Koubrah, elle a récemment inauguré une manufacture munie des moyens les plus perfectionnés et destinée à la fabrication de la gaze et de l'ouate hydrophile, dont les premiers produits ont été très favorablement accueillis même en Europe.

L'exemple excellent donné par l'active société sera certainement suivi. Pour peu que le régime douanier en vigueur depuis quelques années se révèle efficace, la nouvelle industrie textile, suffisamment protégée, peut prendre une place importante dans le pays. Elle contribuera à fournir du travail à une main-d'œuvre que l'agriculture ne pourra pas employer toute entière. Elle diminuera le montant des sommes que débourse le pays pour ses paradoxales importations de filés de coton.

Le commerce du coton. — La suppression du transit international fait du commerce de la Basse-Egypte un autre humble serviteur des produits agricoles et tout particulièrement du coton. C'est le coton, en effet, qui anime le commerce dans tout le Delta. Dans les villages les plus éloignés de toute voie ferrée, et qui, semble-t-il, ont vécu jusqu'ici et vivent encore repliés sur eux-mêmes, la première question que posent les paysans à l'étranger qui passe sur la route, est souvent: « Combien aujourd'hui » ? Grand est leur étonnement lorsque, parfois, l'étranger n'en peut mais, et semble ignorer la nouvelle essentielle du jour: les prix pratiqués à Alexandrie. Au temps de la cueillette et durant les semaines qui la suivent, les villages où se trouve un marché cotonnier bourdonnent d'une vie intense: c'est un perpétuel va et vient de fellahs, de courtiers, d'intermédiaires de toutes sortes, de fonctionnaires, peseurs, vérificateurs de tout grade, qui, des heures durant, palpent le coton ou discutent inlassablement de la valeur des stocks offerts à la vente. Sur les routes ou même à travers champs, de longues files de chameaux s'avancent sans

hâte et sans bruit, roulant régulièrement les énormes sacs de coton qu'ils portent de chaque côté de leur bosse; des camionnettes bruyantes les dépassent dans un grand bruit de ferraille, chargées au maximum, elles aussi. Dans le village, près de l'usine d'égrenage, s'il en existe près du marché, ou à défaut, dans n'importe quel terrain vague, on plante une palissade grossière, à l'abri de laquelle les fellahs viennent entasser leur récolte: c'est une chounah, sorte de dépôt provisoire, privé généralement, et qui appartient à une banque, une société, ou simplement à quelque gros propriétaire. Le coton qui s'y trouve déposé momentanément sert presque toujours de garantie au paiement soit des sommes empruntées plusieurs mois à l'avance par le fellah impécunieux, soit du loyer de son champ; parfois encore, il constitue la valeur même de ce loyer, certains contrats réservant au propriétaire toute la cueillette du coton; le fellah, dans ce cas, garde pour lui tout ou partie de la récolte de maïs.

Mais il est évident que c'est surtout dans les grands centres d'égrenage et de pressage, surtout à Alexandrie, que le commerce est important. D'énormes balles parviennent dans ces centres, et tous les terrains vagues se trouvent transformés en vastes « chounahs », dans lesquelles s'amoncellent les sacs de coton non égrené. Les affaires durent plusieurs mois, jusqu'au moment où faute de matière, les usines ferment leurs portes en attendant la nouvelle saison. Pendant toute cette période, la Bourse d'Alexandrie est fiévreuse, passant tour à tour des espoirs fous aux déceptions les plus amères; le coton s'écoule peu à peu, lentement, lorsque les cours sont bas et paient mal, suivant un rythme accéléré, au contraire, lorsque les prix sont favorables. Mais si les gros propriétaires, si le gouvernement peuvent conserver le coton pour tenter — assez imprudemment d'ailleurs — de le vendre l'année suivante à de meilleures conditions, le petit fellah, pressé d'argent, et qui table sur sa cueillette pour se libérer de ses impôts ou de ses dettes, doit bien se résigner à vendre à tout prix, afin de pouvoir vite se faire ouvrir un nouveau compte.

Le coton expédié, les affaires de la Basse-Egypte se trouvent réduites à bien peu. Les villes participent au commerce international par l'achat des machines et de toutes sortes d'objets de fabrication étrangère; c'est encore pour les villes, surtout par

Alexandrie, qu'on importe des conserves et des farines. La population des fellahs, de goûts plus simples, et aussi plus pauvre, vit à peu près exclusivement des productions du pays. Aussi ne participe-t-elle que dans une mesure très faible au commerce d'importation; elle qui produit le coton semble en tirer tout juste de quoi vivre péniblement. Au surplus, que la cueillette du coton soit mauvaise ou se vende mal, et les villes elles-mêmes doivent se résigner à moins dépenser: les importations diminuent aussitôt dans des proportions considérables. C'est ainsi que l'année 1930 a vu sensiblement baisser les recettes douanières, bien que les tarifs aient été généralement augmentés dans des proportions considérables. Depuis, la situation n'a fait qu'empirer.

*
* *

Ainsi la Basse-Egypte se trouve asservie à ce maître impérieux qu'elle s'est donnée. C'est le coton qui règle la nature et l'importance des autres cultures, réduites au strict minimum indispensable; c'est la culture cotonnière qui détermine la valeur des terres, qui demande la plus grande somme de travaux, depuis les plus élémentaires, jusqu'aux recherches scientifiques les plus délicates, c'est le coton qui cause les variations annuelles du revenu égyptien, qui permet de développer, ou contraint à restreindre le mouvement des importations. A cette idole, on sacrifie tout, même lorsqu'elle se montre peu favorable, et certains iraient jusqu'à lui offrir la fertilité de leur sol, la prospérité profonde du pays. Etat de choses extrêmement dangereux, qui introduit dans le Delta du Nil, voué pour ainsi dire au seul coton, un inquiétant élément de déséquilibre, un principe de crises économiques susceptibles à la longue de tourner en désastre.

§ 3 — LE MORCELLEMENT DU SOL.

En même temps que la culture du coton se substituait à celle des céréales, se produisait un fait social et économique de la plus haute importance: l'accession des fellahs à la propriété véritable, juridique, du sol qu'ils cultivaient, et le rapide émiettement de la terre entre des mains de plus en plus nombreuses.

Il fut un temps et il n'est pas si lointain, où le fellah devait travailler, souvent sous la contrainte, une terre qui ne lui appartenait pas, dont il ne pouvait même pas utiliser les fruits à son gré. Sans remonter jusqu'aux Pharaons, ni même jusqu'aux Mamelouks, il suffit de rappeler que Mohamed Aly Pacha avait fait du fellah, lors de la distribution du sol, en 1813, une sorte de fonctionnaire de l'Etat; la terre, propriété du souverain ⁽¹⁾, était attribuée à chacun, selon sa capacité de travail, et devait être cultivée suivant les instructions impératives des autorités. Plus tard, quand le coton fut introduit en grand, les cueillettes étaient encore faites sous la surveillance de l'administration qui se chargeait de la vente, et ne laissait au cultivateur qu'une maigre portion des récoltes subsidiaires, du maïs et du blé surtout. Le fellah ne pouvait se considérer comme propriétaire des quelques feddans qui lui avaient été fournis, et en conséquence, bien qu'agriculteur dans l'âme, il négligeait l'entretien de sa terre, ou même la désertait chaque fois que la fuite lui était possible sans trop de risques.

Ce n'est que depuis 1871, depuis la loi célèbre dite de la Moukhabalah, qu'on peut réellement parler en Egypte de propriété privée. Moyennant le paiement, fait d'avance au Trésor, d'une somme égale à la valeur de six années de contributions foncières, cette loi concédait le droit de propriété aux tenanciers des terres «kharadgi», que le conquérant arabe avait autrefois laissées aux vaincus. Cette loi soumettait encore la propriété à quelques servitudes, et en particulier, elle interdisait la constitution de la terre kharadgi en main-morte ou en hypothèque; bien plus, elle fut rapportée moins de dix ans plus tard, avant d'avoir donné les résultats financiers qu'en attendait son auteur, le Khédive Ismaïl. N'importe, elle avait posé le principe de la propriété individuelle,

⁽¹⁾ Said Pacha rappelle, au milieu du XIX^e siècle, que l'Etat est le vrai propriétaire des terres, et que c'est seulement, par faveur qu'il concède aux occupants le droit de transmission par hérédité. La terre est d'ailleurs attribuée à la famille beaucoup plus qu'à un individu. Il n'y a d'exception que pour les terres sur lesquelles on plante des arbres, ou on installe une saqiah.... Ces terres, ainsi améliorées, deviennent propriété entière de celui qui y a entrepris de tels travaux (*Règlement sur la propriété territoriale en Egypte, promulgué par Said Pacha, vice-roi d'Egypte. Traduit et annoté par le Dr. GATTESCHI, Alexandrie, 1867*).

et dès lors l'évolution fut rapide : dans les dix dernières années du XIXe siècle, deux lois, celle de 1891 et celle de 1896, ont levé les servitudes qui pesaient encore sur la terre, et ainsi la propriété foncière, « dans le sens moderne et complet du mot », a commencé à exister en Egypte (1).

A partir de ces deux dates qui mériteraient d'être mieux connues, la propriété a commencé à se disperser entre les mains de tenanciers de plus en plus nombreux, de moins en moins riches. A ce morcellement, il y a plusieurs causes, dont la principale est évidemment le mode d'héritage qui répartit entre tous les enfants—les filles ne recevant qu'une demi-part chacune—la fortune paternelle. Quand on sait le grand nombre d'enfants que comptent les familles paysannes, on ne peut s'étonner de voir une propriété de moyenne importance réduite, au bout d'une génération, en plusieurs lots dont aucun ne suffit à nourrir son possesseur. Une autre cause c'est, on l'a dit déjà, l'amour que porte le fellah à son sol ; pour acheter quelque lopin de terre, il n'est pas de sacrifices qu'il ne ferait. Il y consacre ses maigres économies, qu'il répugne encore à placer autrement, il s'endette même si besoin est, pour satisfaire son désir. Qu'un propriétaire se voie dans la nécessité de se défaire de son domaine, bien vite il trouvera plusieurs acquéreurs qui se disputeront les lots. Au bout de peu de temps, ces lots qui auront momentanément arrondi quelque lopin trop exigü, seront eux-mêmes partagés, dépecés à leur tour entre parfois des dizaines de nouveaux propriétaires.

Dans la Ménoufiah, par exemple, en un quart de siècle, de 1901 à 1927 on a vu le nombre des propriétaires passer de 145.710 à 273.949, la surface totale des propriétés ne s'étant accrue dans la province que de quatre mille feddans. Mais aussi, chacun des propriétaires ne possède plus en moyenne que 1 feddan, 3 seulement en 1927, alors qu'en 1901, il en cultivait 2,4. En outre, sur ces 273.949 propriétaires, il en est 205.931 qui ne possèdent même pas un demi-feddan (2).

(1) Cf. DR. MOHD. SALEH, *La petite propriété en Egypte*, p. 44, et YACOB ARTIN PACHA, *La Propriété foncière en Egypte* p. 81, 100, 261... et passim.

(2) *Annuaire statistique de l'Egypte*, 1927-1928, tableau XXVII.

En Qalioubiah, même évolution, même dispersion de la propriété ; le nombre des propriétaires est passé de 45.616, en 1901, à 94.078 en 1927 ; parmi les propriétaires d'aujourd'hui, 67.225, les 7/9, ne possèdent que 4/10 de feddan. Ici encore, c'est surtout la petite propriété, celle qui compte moins de dix feddans qui se trouve réduite. Car la grande, et surtout la moyenne propriété n'ont guère subi de changements sensibles depuis 1901 (1).

Beaucoup moins caractéristiques seraient les chiffres tirés des autres provinces, parce qu'ils s'étendent à des zones extrêmement différentes entre elles, et en particulier s'appliquent autant aux districts des régions, situées en bordure des lacs, et encore incultes en grande partie, qu'à ceux du Delta central. Pourtant même dans ces provinces, la dispersion est déjà importante et vraisemblablement s'accroîtra rapidement. Dans l'ensemble de la Basse-Egypte on compte 3,07 feddans de terre cultivable par propriétaire alors qu'en 1901 la surface possédée était de 5,91 feddans en moyenne : c'est là un phénomène lourd de conséquences (2).

La première de ces conséquences, c'est le prix élevé, excessif, de la terre. Comme les paysans de tous les vieux pays, le fellah aime son lopin de terre, d'autant qu'il est plus petit, et les économies qu'il peut réaliser, c'est à l'achat de nouveaux champs qu'il les consacre. Le nombre des acquéreurs éventuels est si considérable que, dans les ventes aux enchères, au moins dans les parties les plus peuplées, la valeur d'achat des terres se trouve parfois hors de proportion avec le revenu qu'il est pratiquement possible d'en tirer. Aussitôt après la guerre, quand les prix du coton atteignaient des chiffres fantastiques et faisaient passer sur le pays une sorte de vent de folie, on a vu des terres particulièrement fertiles se vendre jusqu'à huit cents et mille livres le feddan. Aujourd'hui, on est revenu à des prix plus raisonnables ; ils atteignaient encore parfois, il y a sept ans, de deux cents à deux cent cinquante livres par feddan. Ces chiffres ont considérablement baissé depuis la crise.

(1) *Annuaire statistique de l'Egypte*, 1927-1928, tableau XXVII.

(2) *An. st. de l'Eg.*, 1927-1928, tableau XXVII.

VALEURS COMPARÉES DES TERRES CULTIVÉES EN EGYPTE *

Province	% des cultures	Superficies			Valeur moyenne au Feddan. (Livres égyptiennes)	
		Labourables	Cultivées	des cultures	pessimiste	optimiste
Béhérah	146 o/o	1.155.837	654.571	961.224	65.88	81.28
Gharbiah	166 o/o	1.779.847	957.605	1.595.587	77.66	96.91
Daqahliah	178 o/o	626.749	506.918	904.076	81.58	100.71
Charqiah	162 o/o	1.206.360	508.197	926.122	81.90	103.27
Ménoufiah	171 o/o	379.306	347.373	596.177	144.73	177.62
Qalioubiah	162 o/o	233.304	197.328	321.004	136.93	166.05
Total :						
Basse-Egypte.		5.381.403	3.231.992	5.304.190	87.463	108.353
Guizah		246.730	180.159	283.668	135.34	163.56
Béni-Souef		255.686	227.082	322.284	134.23	158.49
Payoum		414.598	316.684	627.356	87.51	113.08
Miniah		478.897	387.261	580.359	158.32	189.65
Total :						
Moyenne-Egypte		1.395.911	1.111.186	1.813.667	129.491	157.228
Assiout		478.774	425.883	571.379	131.27	172.08
Guirguah		366.943	323.434	432.472	107.49	136.32
Qenah		420.912	354.110	433.518	54.57	73.04
Assouan		158.793	96.154	103.379	25.06	35.61
Total :						
Hte Egypte..		1.425.422	1.199.581	1.540.748	93.706	122.264

Un autre résultat de cet émiettement est la formation d'une classe de très petits tenanciers dont la condition ne diffère guère de celle, bien misérable, des nombreux ouvriers agricoles. Quelle que soit la fertilité du sol, une famille ne peut, même dans la riche Ménoufiah, se contenter, pour sa subsistance, du produit d'un demi-feddan. Force est donc au fellah, ou bien de s'employer dans une exploitation plus importante, ou bien de prendre en location une pièce de terre qu'il cultivera avec l'aide de sa femme et de ses enfants. Mais dans les deux cas, fermier ou ouvrier agricole, le fellah propriétaire reste dans une condition précaire : ouvrier, il est fort mal payé, gagnant de 3 à 4 piastres par jour, quand il n'est pas spécialiste ; fermier, ou plus exactement mé-

* D'après E. MINOST, *Essai sur la richesse foncière de l'Egypte* (Eg. Contemp. N°. 121, avril 1930).

tayer, il se voit enlever dès leur récolte, les principaux produits des champs qu'il travaille ; on ne lui laisse que le maïs et quelques autres plantes alimentaires, le coton servant généralement, avec une partie des céréales, à payer le loyer de la terre. Ce qui lui permet tout juste de végéter, en restreignant ses besoins, qui sont peu nombreux, en étouffant aussi les désirs de bien-être et de confort qu'il pourrait parfois concevoir.

Autre conséquence, celle-là plus heureuse, de cet extrême morcellement du sol, c'est, que l'amour du paysan égyptien pour la terre n'étant nullement empreint de mysticisme, notre « Aboulebdah » comme on le surnomme, entend bien faire produire le maximum au fonds qu'il exploite. Aussi n'épargne-t-il ni sa peine, ni son temps, pour lui faire rendre davantage. On peut le voir, en hiver, supporter un froid souvent aigu contre lequel ses pauvres vêtements le défendent assez mal ; et en été, il travaille, des heures durant, sous une chaleur torride, à soigner son maïs ou à effeuiller son coton attaqué par les vers. Entre temps il lui faut semer, sarcler, veiller à l'irrigation ; la fatigue ne semble pas lui coûter : il chante son insouciance dès le matin quand il se rend aux champs avec ses compagnons, il chante, tandis qu'il manie sa houe ou dirige sa charrue ; et à la nuit, lorsqu'il regagne sa pauvre maison, il chantonne encore une mélodie amoureuse, aux longs neumes, aux accents étranges pour une oreille non préparée à les entendre. Sa femme, ses enfants, l'aident à sa besogne, à moins, qu'il ne loue ces derniers à un de ses concitoyens plus fortuné. Mais seul ou en collaboration, il donne à son champ une vraie façon de jardinage, et dans les provinces du sud surtout, la campagne apparaît divisée en un immense damier de lopins médiocrement étendus, où les petites digues destinées à retenir l'eau d'irrigation prennent l'apparence de côtes régulièrement tracées. Ce n'est plus de l'agriculture, mais une véritable horticulture qui requiert moins l'emploi d'instruments agricoles nombreux et perfectionnés, qu'un travail long, patient, sinon minutieux et soigné, qu'une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse, aidée par un petit nombre d'animaux domestiques robustes et surtout très sobres : buffle, bœuf, âne, chameau.

ANIMAUX DOMESTIQUES EXISTANT EN BASSE-EGYPTE ⁽¹⁾.

Bœufs et Vaches	Buffles	Anes	Chevaux et Mulets	Chameaux	Moutons	Chèvres
350.000	445.000	415.000	26.000	45.000	453.000	83.000

IMPORTATIONS ANNUELLES D'ANIMAUX, EN EGYPTTE ⁽²⁾.

Bœufs et Vaches	Moutons et Chèvres	Anes	Chameaux
30.000	200.000	2.000	27.000

⁽¹⁾ *An. St. Eg. pour 1926-1927*, p. 249, 251, 253.

⁽²⁾ *An. St. Eg. pour 1926-1927*, p. 217.

CHAPITRE III.

LES VOIES DE COMMUNICATIONS.

La discipline inflexible imposée au Nil a déterminé une transformation profonde des cultures et des méthodes agricoles de la Basse-Egypte. Elle a amené un changement aussi complet dans les modes de transport des marchandises et des voyageurs. Pour se rendre compte de l'évolution qu'a subie à cet égard le Delta du Nil, il faut se rappeler qu'avant Mohamed Aly Pacha, les chemins naturels du trafic étaient essentiellement les deux branches du fleuve et les canaux. On voyageait donc surtout en bateau, car en l'absence de routes, que l'inondation eût endommagées, seuls, ânes, chameaux, et plus rarement chevaux, permettaient les déplacements par terre. Il ne pouvait être question d'employer les voitures : celles-ci, étaient peu fréquentes au Caire, vers 1840 ; elles étaient presque inconnues dans les campagnes ⁽¹⁾.

Mais depuis la suppression des inondations, les transports terrestres, autrefois précaires, se sont largement développés ; les voies ferrées ont d'abord pris le pas sur les voies fluviales, et si le réseau des routes reste encore rudimentaire, il est en train, depuis quelques années, de s'étendre et de rendre des services plus importants.

§ 1. — LA NAVIGATION INTÉRIEURE.

Un coup d'œil sur une carte de la Basse-Egypte suffit pour démontrer que les communications par eau y trouvent les circonstances naturelles les plus favorables. Les deux bras du Nil, qui s'écartent en aval du Caire, paraissent les voies tout indiquées qui conduisent à la mer. La pente du fleuve est faible, sa vitesse médiocre, en dehors des crues. Le débit varie considérablement, mais ces écarts étant prévus, il est facile de s'y adapter, et ils ne sauraient apporter une gêne sérieuse à la navigation ;

⁽¹⁾ CLOT BEY. *Aperçu général sur l'Egypte*, t. II, p. 78.

la marée empêche-t-elle le trafic des grands ports océaniques ? En outre, en dehors des bras du Nil, existe tout un réseau de larges canaux destinés à porter à la terre les eaux du fleuve béni, et qui doivent permettre en même temps une navigation aisée. Le fret, enfin, est abondant pour cette navigation, car aujourd'hui comme autrefois, les marchandises pondéreuses ou encombrantes, coton, blé, produits agricoles, charbon, pierres, fournissent aux bateaux, du Caire vers la mer et de la mer vers le Caire, des cargaisons assurées. Faut-il rappeler que sur le Delta, les vents sont constants et qu'ils permettent à la navigation à voiles un service relativement régulier, sinon très rapide ?

Telle était la situation établie par la nature même, dans le Delta. On a vu dans le chapitre I quels bouleversements l'homme y a apportés ; il s'en faut que les résultats de ces bouleversements aient été tous également favorables à la navigation intérieure. La fermeture des branches du Nil pendant plusieurs mois chaque année, les abondantes saignées faites aux canaux pour les besoins de l'irrigation, enfin le déplacement de la route des Indes, ont créé un ensemble de conditions géographiques nouvelles qui ont amené le déclin de la batellerie égyptienne.

Durant des millénaires, cette batellerie avait constitué le seul moyen pratique de transport en Basse-Egypte ; vers le milieu du XIXe siècle, elle avait même connu une ère de prospérité, alors que Mohamed Aly Pacha ne cessait de s'intéresser aux transports fluviaux, et que les ingénieurs attirés en Egypte par la question du percement de l'isthme de Suez, se préoccupaient en même temps d'améliorer le système des canaux navigables du Delta. Mais depuis soixante ans, l'Etat semble s'être beaucoup moins soucié de cette navigation intérieure. Parfois même, il lui a témoigné une certaine hostilité. Le chemin de fer, propriété de l'Etat, et jouissant des protections officielles, est devenu un concurrent redoutable des transports par eau, fort économiques, assurément, mais qui n'ont pas su ou pas pu évoluer assez rapidement, et que les nécessités de l'irrigation paralysent trop souvent. Aujourd'hui, tandis que les besoins du pays se sont accrus avec la population et le développement économique, la batellerie ne joue plus qu'un rôle secondaire dans l'industrie des transports.

Réseau de voies navigables.— Le bouleversement de la situation hydrographique de la Basse-Egypte a eu la plus fâcheuse conséquence sur la navigation ; les branches du Nil se trouvent aujourd'hui pendant de longs mois, à sec sur une bonne partie de leur cours ; en aval du barrage, les branches de Rosette et de Damiette, à partir de février, se voient réduites à de larges bancs de sable, entre lesquels coulent de maigres filets d'eau. Plus au nord, les infiltrations augmentent légèrement le débit de ces branches, mais le bras de Damiette reste pendant six mois entiers impraticable même aux petites barques : qui a vu le Nil en septembre ou même en octobre à Mansourah, alors qu'il roule un flot énorme et boueux, n'est pas médiocrement étonné et déçu, quelques mois plus tard, en constatant que dans le lit même du fleuve, des îles sablonneuses et couvertes de melons d'eau, cachent des ruisseaux médiocres qui se traînent sans conviction vers la mer. Le bras de Rosette, beaucoup plus favorisé, reste pourtant, pendant plusieurs mois, sans grande utilité pour la navigation, entre le Barrage et Kafr el Zayat. En outre, pendant la plus grande partie de l'intervalle de deux crues, l'extrémité des branches du Nil étant barrée par des digues temporaires, la communication directe avec la mer se trouve supprimée.

Par le seul fait de l'homme, le Nil a donc cessé d'être la superbe voie navigable qu'il était autrefois. En dehors de la crue et d'une courte période après la crue, la navigation utilise désormais surtout les grands canaux et les drains que les besoins de l'irrigation permanente ont obligé de creuser. La longueur totale en est respectable, surtout si l'on tient compte de la superficie relativement faible de la Basse-Egypte⁽¹⁾. Mais il s'en faut que le tracé de tous ces canaux et drains permette de les considérer comme autant de voies fluviales répondant aux besoins commer-

(¹) En l'absence de statistique régulière, il est difficile de déterminer cette longueur avec une certaine précision. Dans son ouvrage sur la situation économique et financière de l'Egypte, Arminjon parle de 1300 kilomètres de canaux, dont 500 navigables pendant la crue seulement. Ce chiffre paraît s'appliquer seulement aux canaux accessibles aux grandes barques ; mais il convient aussi de tenir compte des nombreux canaux ou drains ouverts aux petites embarcations. D'après un tableau figurant dans *l'Annual Report of the Ministry of Public Works Egypt*, 1915-1916, Cairo, 1917, la longueur des canaux et drains larges de plus de 6 mètres atteindrait en Basse-Egypte plus de 3500 kilomètres.

ciaux. Canaux et drains ont été, en effet, et sont de plus en plus, établis pour satisfaire presque exclusivement les intérêts de l'agriculture. En Egypte, comme dans toutes les contrées où l'irrigation constitue une nécessité vitale, les besoins de l'agriculture diffèrent et s'opposent parfois à ceux de la navigation.

C'est ainsi que le réseau des canaux de Basse-Egypte ne semble pas tenir suffisamment compte de l'existence de la navigation intérieure. Le rayah Béhérah, qui arrose la partie occidentale du Delta est peu utile à la navigation parce que, subdivisé en plusieurs branches, il aboutit à des sortes de culs-de-sac ou bien se trouve mal relié avec les autres systèmes. La voie fluviale la plus importante de toutes, celle qui met en communication Alexandrie avec le Caire ne passe guère que par des villes médiocres: Tanta, la grande cité du centre de la Basse-Egypte, ne se trouve pas encore en relations avec le canal Bagouriah, prolongement du grand rayah Ménoufiah.

Pourtant, du Caire à Alexandrie, la communication par eau se voit encore assez bien assurée toute l'année; elle l'est également, dans des conditions moins favorables, du Caire à Port-Saïd, soit directement par le Canal Ismaïliah, soit, en passant par Zagazig, au moyen du Rayah Tewfikiah et des canaux Moïs et Ouady; elle l'est aussi, mais de façon plus précaire, avec Mansourah, avec Damiette même, par l'intermédiaire du Menzalah et des grands canaux ou drains de la Charqiah et de la Daqahliah. Mais entre les diverses villes du Delta, les relations sont beaucoup plus malaisées, et pour ne prendre qu'un exemple, tout comme au temps de Linant Pacha de Bellefonds, les felouques chargées de riz ou de coton provenant de la Daqahliah, doivent pour gagner Alexandrie, remonter d'abord le Nil ou les canaux presque jusqu'au Barrage du Delta; la distance enlève au transport par eau son seul moyen de lutte contre la concurrence des chemins de fer: le bon marché du fret. Par contre, des canaux ou des drains de large section aboutissent à des régions trop deshéritées du nord de la Gharbiah et restent ainsi de peu d'utilité.

Pourtant, plus encore que le tracé insuffisant des voies navigables, le manque de fixité du niveau de l'eau dans les canaux et les drains met obstacle au développement de la batellerie: c'est que l'augmentation des cultures, le défrichement des terres salées,

demandent des quantités d'eau toujours plus abondantes, que les réserves d'Assouan arrivent difficilement à fournir à l'époque critique de juin, de juillet et des premiers jours d'août. Saignés de tous côtés, soumis en outre à de nombreuses rotations, les canaux ne peuvent constamment, dans les semaines qui précèdent la crue, conserver la profondeur suffisante pour assurer la circulation régulière des bateaux de transport. Ces bateaux se trouvent donc trop fréquemment retardés, ou complètement arrêtés par le manque d'eau, même sur les rayahs les plus importants, même sur les canaux reliant le Caire à Alexandrie ou à Ismaïlia. En avril 1927, sur la voie du Caire à Alexandrie qui comprend le rayah Ménoufiah, le canal Bagouriah, le Nil, puis le canal Mahmoudiah, il y eut 18 jours d'arrêt, et en mai, on en compta 14. Parfois encore, faute de profondeur suffisante, chaland ou barque se voient obligés de décharger en cours de route une partie de leur cargaison, avant de pouvoir poursuivre leur voyage Inutile d'ajouter que la situation n'est pas meilleure sur les innombrables canaux de moindre importance.

A cette pénurie d'eau, il faut ajouter l'inconvénient de ponts nombreux, dont certains, sur des canaux d'importance secondaire, sont fixes et interdisent le passage aux bateaux de superstructure trop haute, dont les autres n'ont que des périodes d'ouverture rares, et de durée trop faible; qu'on songe, en outre, qu'à ces canaux donnent accès des écluses de dimensions médiocres, très comparables à celles qu'on trouve sur le canal de Nantes à Brest, et dans lesquels s'insèrent péniblement un petit remorqueur et un chaland de quelque deux cents tonnes, et on comprendra que, de temps à autre, se produisent sur les voies navigables de la Basse-Egypte, des encombrements qui durent parfois plusieurs jours et qui ne contribuent nullement à rendre plus régulier le service de la batellerie.

Ports fluviaux.— Enfin, dernier détail qui montre à quel point les intérêts de cette batellerie ont été négligés depuis de longues années, à ces canaux il manque des ports pour le chargement et le déchargement des marchandises. Au Caire, la rive droite du Nil au sud de Rodah, Boulaq, Rod el Farag, possèdent bien des emplacements réservés au déchargement des bateaux, et auxquels on a donné le nom de ports. Mais peut-on véritablement appeler ports ces berges inclinées, à peine entretenues,

simplement *empierrées*, où les bateaux — voiliers à Rod el Farag et au Vieux-Caire, vapeurs à Boulaq, — viennent accoster, s'échouer plutôt, dans le désordre le plus pittoresque ? Pas le moindre appareil de levage, si ce n'est au Vieux-Caire, où existe une grue à main, fixe, de faible puissance et de portée médiocre. Toutes les manipulations des marchandises se font à bras, procédé bien lent et onéreux, malgré le bon marché de la main-d'œuvre. Quant aux magasins, à Rod el Farag, tout au moins, ils se trouvent séparés des quais par une large rue. Aucune voie ferrée ne les relie à la gare et le transport des denrées jusqu'au chemin de fer ou jusqu'aux magasins de la ville nécessite de nombreux et coûteux charrois.

Pas plus que le Caire, Alexandrie ne possède de vrai port fluvial. Mais chalands et felouques y ont du moins la possibilité de charger ou de décharger directement en accostant les navires dans le port maritime. À Port-Saïd, les mêmes conditions assez favorables se présentent. Partout ailleurs, les navires accostent, chargent et déchargent quand et où ils veulent... ou peuvent, l'absence de réglementation autorisant jusqu'ici la plus aimable fantaisie.

Matériel flottant. — Comment s'étonner, étant donnée l'insuffisance des canaux, que le matériel qui y circule ne soit guère perfectionné ? La plus grosse partie du matériel navigant est composée de barques à voiles de dimensions variables, mais dont les plus importantes sont de médiocre tonnage. Le nombre en est grand, bien plus grand qu'au milieu du dernier siècle, bien plus surtout qu'au moment de l'Expédition, et la voile qui s'élève au-dessus de la campagne plate et monotone reste un des traits caractéristiques de la grande plaine du Delta. Partout, où que vous alliez, vous retrouverez le bateau qui se traîne sans hâte et musarde tant qu'il peut ; pour bien des villages, il reste indispensable, car le train ne peut aller partout, et la longueur des routes reste encore insuffisante en Basse-Egypte.

Construits en bois, ces voiliers possèdent tous à peu près la même forme assez lourde. A y regarder de plus près, pourtant, on constate que leur architecture est savamment conçue ; larges à l'avant, ils sont légèrement plus étroits vers l'arrière ; ils ont un fond plat, sur lequel on entasse les marchandises jusqu'à ce

qu'ils soient chargés à couler, l'équipage se logeant où il peut. A un mât est accrochée une vergue mobile, portant une voile immense; les plus grandes barques ont en outre une sorte de tape-cul de dimensions plus réduites. Sur les barques moyennes ou petites, le mât est souvent mobile, pour permettre le passage sous des ponts trop bas. Dans l'ensemble, le bateau fluvial égyptien, qui rappelle un peu, au moins par sa voilure, les galères méditerranéennes du XVII^e siècle, possède une ligne élégante, et c'est un bien agréable spectacle que celui de quelques voiliers qui glissent silencieusement sur les eaux calmes du Nil ou d'un canal.

Mais combien leur marche est lente et surtout irrégulière, à ces beaux voiliers! Elle se trouve soumise aux fantaisies, assez rares heureusement, du vent, à l'ouverture, de trop courte durée, des ponts, à la résistance physique des équipages. Quand ils ont le courant pour eux, les mariniers carguent parfois leurs voiles et se laissent porter, en gouvernant tant bien que mal. Quand il faut remonter le courant, par contre, toute la toile, mal gonflée par un vent trop doux, ne suffit pas toujours à faire avancer la barque, et des hommes attelés à un câble, tirent, des journées entières. Dur métier que le leur! Sur les canaux du Delta, le chemin de halage n'existe pas; du moins, fréquemment, des arbres, des maisons, des tombeaux, séparent la route et le canal, et à chaque obstacle qu'ils rencontrent, les hâleurs doivent se livrer à une fatigante gymnastique pour faire passer leur remorque. On les voit parfois presque nus, en plein soleil de juin s'arc-bouter, les muscles tendus, les pieds dans la terre meuble: ils soufflent, geignent, invoquent en chantant le secours divin, glissent, tombent, et recommencent, cependant que la lourde machine, en dépit de tous leurs efforts, ne se déplace qu'à regret, dirait-on.

Pourtant, l'antique moyen de locomotion conserve le très gros avantage d'occuper une main-d'œuvre bon marché et de ne point consommer de combustible, très coûteux ici. On l'emploie ainsi avec avantage pour les transports qui n'exigent pas de régularité. Aussi ne disparaissent-elles pas, ces barques, et les retrouve-t-on, dans le Delta, jusque sur les petits canaux et les drains de faible largeur. Leurs dimensions varient suivant les voies navigables sur lesquelles elles sont appelées à circuler, et

beaucoup ne jaugent que quelques tonnes. Telles quelles, elles rendent d'inappréciables services aux populations des campagnes.

A côté de cette poussière de petites barques existe une flotte plus moderne, encore que bien imparfaite, et qui, au moins sur les voies les plus importantes, assure un trafic relativement plus régulier. C'est la flotte de navires à vapeur ou à moteur, qui transporte les marchandises du Caire à Alexandrie ou à Port-Saïd, et vice-versa. Cette flotte comprend des remorqueurs, qui traînent des chalands, et des chalands automoteurs; le grave défaut de ce matériel, c'est un faible tonnage, et un tirant d'eau trop grand. On sait qu'à l'augmentation du tonnage des navires correspond une diminution des frais généraux, à condition naturellement que les opérations de chargement et de déchargement soient menées avec une rapidité suffisante pour réduire au minimum l'indisponibilité du matériel. Cette condition ne se trouve pas réalisée pour le moment, sur les voies fluviales du Delta du Nil; le serait-elle, d'ailleurs, que les faibles dimensions des écluses s'opposeraient à une augmentation des dimensions des bateaux auxquelles elles doivent livrer passage. Aussi les barges ou chalands employés dans les canaux de Basse-Egypte ont-ils un volume maximum d'environ 300 tonnes, alors que sur l'Elbe circulent des chalands de 650 tonnes, et sur le Rhin des bateaux de 4000 tonnes.

Quant au tirant d'eau, s'il n'est que de 0m.80 sur les bateaux très spéciaux du lac Menzalah qui circulent entre Damiette et Port-Saïd, il atteint 1m.80 sur beaucoup de remorqueurs, chiffre certainement excessif, étant donné le peu de profondeur des canaux, surtout aux époques critiques d'avril à août. Sur le Rhin supérieur, des vapeurs, calant 1m.05 avec 15 tonnes de charbon, tirent 2 chalands de 1000 tonnes; sur l'Elbe, dix chalands de 400 tonnes sont traînés par un remorqueur calant 0m.90 (1). Il faut ajouter aussitôt que ce que perdent en creux ces bateaux, ils le regagnent, et amplement, sur la longueur et la largeur: ressource que n'ont pas les bateaux de la Basse-Egypte.

Marchandises transportées.— L'absence de grosse industrie et aussi la médiocrité de la batellerie ne permettent pas d'établir en

(1) CUÉNOT, *Fleuves et rivières*. Paris, Dunod, 1921, p. 622 et 637.

Basse-Egypte cette spécialisation des moyens de transport qui existe en d'autres pays, les canaux servant à la circulation des matières premières, la voie ferrée assurant l'expédition des produits manufacturés. Ici les bateaux ne transportent qu'une partie des marchandises lourdes, produits agricoles et matériaux destinés à l'intérieur du Delta et surtout à Alexandrie, combustibles et machines, débarqués à Alexandrie et acheminés sur le Delta, Le Caire ou la Haute-Egypte.

Il n'y a pas davantage de spécialisation très nette entre les différentes classes de bateaux. Tous sont capables d'effectuer les mêmes transports, sur les mêmes lignes; les voiliers, plus lents, essaient seulement de compenser leur défaut par des tarifs moindres que ceux des bateaux à vapeur.

Ce qu'on voit donc sur les voiliers comme sur les chalands du Delta, ce sont des pierres venues de Haute-Egypte ou des environs du Caire et destinées aux constructions des services d'irrigation ou des chemins de fer, des briques cuites, du plâtre, qui sert d'amendement à l'agriculture, des produits agricoles, des graines, des fèves, des oignons, du riz; on croise sur ces canaux des bateaux chargés de charbon, de bois, de machines. En automne, coton et graines de coton forment le principal élément du fret des vapeurs, plutôt que des voiliers.

Mais, comparé au trafic des voies ferrées, celui des bateaux paraît bien faible, et on peut s'étonner que des matières lourdes, le charbon, par exemple, soient fréquemment confiées de préférence au chemin de fer. Si paradoxal qu'il paraisse, le fait est, pourtant, que les compagnies de navigation fluviale, obligées de compter sur des livraisons à date fixe, se font expédier par wagon le combustible nécessaire à leurs flottes.

Il semble pourtant que, depuis quelques années, les pouvoirs publics portent un intérêt plus vif à la navigation fluviale. La création, au ministère des Communications, d'un service spécial des transports par eau, les travaux exécutés par les Irrigations pour améliorer la circulation des barques, l'appel fait il y a quelques années aux lumières d'un expert en navigation intérieure, laissent penser que des mesures sérieuses seront prises, pour rendre à la batellerie égyptienne, non son antique splendeur et sa prééminence, auxquelles elle ne saurait plus songer désormais, mais du moins

la position moyenne fort honorable, à laquelle elle peut prétendre, et pour lui permettre, en liaison avec les voies ferrées et même les routes, d'offrir au commerce et à l'industrie les services qu'elle leur rend dans les autres pays ⁽¹⁾.

Ce qu'il faut aux bateaux de Basse-Egypte, c'est avant tout la certitude qu'ils pourront assurer un trafic relativement rapide, mais surtout régulier. L'amélioration des canaux et des drains, la garantie d'un minimum de profondeur qui évitera aux navires de désagréables mésaventures, l'établissement d'une réglementation sérieuse qui rendra à la navigation plus de sécurité, c'est la première réforme à accomplir, et qui peut être accomplie à bref délai. Une œuvre de plus longue haleine serait l'agrandissement des écluses, la création de ports fluviaux, et naturellement, le perfectionnement du matériel fixe ou flottant de la navigation. Peut-être même serait-il possible d'établir une sorte de spécialisation des voies navigables; les plus importantes étant réservées aux transports rapides, les autres recevant exclusivement des navires à voiles. Enfin une collaboration devrait s'établir entre le chemin de fer et la batellerie, dont les intérêts ne sont opposés qu'en apparence. Cette entente a donné les meilleurs résultats dans nombre de pays; il n'est pas douteux qu'elle ne réussisse à faire reflourir aux bords du Nil et des canaux du Delta, la vieille industrie des marchands de l'eau, pour le bénéfice de l'Egypte toute entière.

§ 2. — LES CHEMINS DE FER.

La place que tenait autrefois la batellerie fluviale dans une économie égyptienne d'ailleurs fort primitive, se trouve occupée aujourd'hui par les voies ferrées. D'abord conçues pour servir d'auxiliaires à la navigation intérieure, destinées ensuite essentiellement à accélérer les relations d'Europe vers l'Extrême-Orient, elles sont devenues et sont demeurées le mode de transport de beaucoup le plus important en Basse-Egypte, pour les marchandises comme pour les voyageurs.

⁽¹⁾ Cf. MINISTRY OF PUBLIC WORKS, *Annual Report* for 1920-21, p. 85; for 1921-22, p. 79.

A vrai dire, leur succès était à prévoir. Après la suppression des inondations annuelles, leur construction ne présentait que peu de difficultés; dans cette plaine plate, au sol meuble, aucun obstacle sérieux ne s'oppose à leur établissement. Il est possible de faire courir la voie ferrée, des dizaines de kilomètres durant, en lignes idéalement droites; les ouvrages d'art sont rares, sauf les ponts, dont ceux qui traversent le Nil présentent seuls quelque importance. Assurément les dépenses d'entretien de l'infrastructure sont assez onéreuses, car la voie posée sans difficulté sur un sol peu consistant, requiert aussi plus de surveillance et de soins pour porter sans danger des convois de plus en plus lourds, de plus en plus rapides. Les machines elles-mêmes nécessitent des visites plus fréquentes, et l'emploi de fortes quantités de lubrifiants pour combattre l'usure rapide que ne manqueraient pas de produire les poussières. Enfin, le combustible même, qui doit être apporté de l'Europe occidentale revient à Alexandrie à des prix très élevés. Néanmoins, ces inconvénients comptent assez peu devant les immenses avantages des chemins de fer.

Dans ce réseau qui compte 1521 kilomètres de voies normales, l'épine dorsale est la ligne du Caire à Alexandrie, par Benha et Tanta. Ligne la plus ancienne ⁽¹⁾, elle est aussi celle qui doit répondre au trafic de beaucoup le plus intense, puisque c'est elle qu'utilisent la majorité des marchandises destinées à l'Egypte toute entière ou provenant de l'intérieur du pays. Aussi suffit-elle difficilement à sa tâche, malgré la possibilité de trajets détournés, au moins sur une partie du parcours.

Les autres voies sont seulement des rameaux de cette grande ligne, à laquelle elles apportent les produits de l'intérieur, le coton principalement, à laquelle elles prennent les produits destinés à être répartis entre les villes et même les villages du Delta. Ainsi pour les voies de Damanhour à Tanta, de Tanta à Damiette, du Caire à Tanta par le centre de la Ménoufiah, de Tanta à Zagazig par Ziftah.... etc.

Les autres lignes, à part celle du Caire à Port-Saïd. desservent des régions moins favorisées et ne sont utiles qu'à des relations

(1) La vieille ligne directe du Caire à Suez est abandonnée depuis longtemps.

purement locales, telle la ligne du Caire à Itaï el Baroud, qui longe dans le désert, la rive gauche du Nil de Rosette, telle celle du Caire à Bilbeis, Zagazig et Mansourah, celle de Zagazig à El Salhiah, d'Alexandrie à Rosette, qu'on va prolonger, en traversant le Nil, d'Edfina jusqu'à la ligne dite des Bararis. Cette dernière va de Cherbine à Qalline en longeant sensiblement la limite septentrionale des terres cultivées.

La ligne du Caire à Port-Saïd présente un tout autre caractère, puisqu'elle joue son rôle indépendant, qu'elle n'est pas l'humble servante d'Alexandrie, qu'elle aboutit à la mer. C'est une sœur cadette de la ligne Le Caire-Alexandrie. Mais sœur beaucoup moins riche, moins bien dotée. Port-Saïd est un port de transit, mais pour le Canal surtout, sinon exclusivement. Le charbon et les autres marchandises qu'on y débarque sont destinés, pour la plus grande partie, à être consommés par les bateaux qui passent le Canal; une faible quantité seulement en est acheminée sur le Caire ou l'intérieur du Delta; seules, des machines trop lourdes pour être débarquées aisément à Alexandrie, sont régulièrement amenées à Port-Saïd, qui possède certains appareils spéciaux de levage. Mais le trafic proprement égyptien du port reste médiocre pour l'instant. Les passagers assez nombreux qui débarquent à Port-Saïd, surtout pour une visite rapide au Caire ne sauraient constituer pour la ligne un élément de circulation encore bien considérable. Economiquement, cette ligne peut donc être considérée comme secondaire. Au surplus, c'est seulement depuis 1904 qu'elle atteint Port-Saïd, depuis la guerre qu'on a établi une double voie sur la plus grande partie du trajet. Le premier tronçon, du Caire à Ismaïlia, existe depuis 1868, mais il est évident qu'il avait été établi pour permettre des relations aisées du Caire au centre d'administration du Canal, et non pour fournir à l'Egypte une voie d'accès à la mer.

C'est assez dire par contre que, politiquement, la voie ferrée Le Caire — Port-Saïd présente une valeur bien plus sérieuse puisqu'elle met directement en contact le Caire et le Canal, puisqu'elle est la première partie du chemin de fer vers la Palestine. Pendant la guerre, cette voie ferrée a joué un rôle essentiel dans la défense du Canal, en permettant des déplacements rapides de troupes et de matériel. Alors, on la dota en hâte de perfectionnements qui lui permirent de mieux tenir son

rôle; on doubla la voie sur une partie du trajet Ismaïlia—Port-Saïd; on prolongea à travers le désert, jusqu'à Qantarah, la voie Zagazig—El Salhiah, qui permettait un voyage plus court. Un pont sur le canal permit même, de 1918 à 1921, de faire passer les convois directement de la rive d'Afrique à la rive d'Asie. Quand ces urgentes nécessités politiques ont disparu, la plupart de ces améliorations ont été supprimées: on a déboulonné les rails de la ligne El Salhiah—El Qantarah. Le pont sur le canal de Suez, qui gênait la circulation maritime a été enlevé et il faut de nouveau traverser le canal sur un bac. La voie de Palestine, construite pendant la guerre, a été heureusement maintenue, elle permet même aujourd'hui de gagner l'Europe occidentale sans traverser la mer. Mais pour l'instant, tout au moins, elle fait difficilement ses frais, et il est vraisemblable de penser que la voie maritime d'Alexandrie ou de Port-Saïd aux ports français, italiens ou grecs, parce que incomparablement moins coûteuse, lui sera toujours préférée, pour la plupart des marchandises et par le plus grand nombre des voyageurs.

Au réseau ferré, à voie normale, propriété de l'Etat égyptien, s'ajoute toute une série de petites lignes à voie étroite, d'intérêt local, qui appartiennent à des sociétés privées, anglaises ou belges. Ces voies complètent le réseau gouvernemental, en pénétrant dans les campagnes isolées, qu'elles font entrer, dans une certaine mesure, dans le mouvement économique et même intellectuel mondial. Dans ce pays où, jusqu'ici, les routes étaient peu nombreuses, elles ont été longtemps et sont encore le principal mode de circulation partout où les bateaux ne peuvent être employés. Sans ces petits «tortillards» de 0m.75 à 1 mètre d'écartement, analogues à ceux qu'on trouve en France et en Belgique, et dont les voies sont posées sommairement sur les digues ou le long des quelques routes, et parfois à travers champs, qui évitent le plus possible les ouvrages coûteux, où de vieux wagons réformés et à jamais invalides, servent de gares, où une bonhomie familière préside à la distribution des billets, des départs, de la marche et de l'arrivée, sans ces chemins de fer économiques, certaines régions démunies de bonnes chaussées, resteraient dans l'isolement complet, au moins pendant une partie de l'hiver. Le nord de la Gharbiah (Baltim), le nord-ouest de la Béhérah

(région d'Abou el Matamir), le nord-est de la Daqahliah et de la Charqiah, communiquent avec le reste de la Basse-Egypte surtout grâce à ces petits trains qui se promènent sans hâte, transportant avec une très suffisante régularité, voyageurs et marchandises. Plus de sept millions de personnes les utilisent chaque année, et ils transportent par an quelque six cent mille tonnes de marchandises ⁽¹⁾.

§ 3.—LES ROUTES.

Jusqu'à ces dernières années, voies ferrées et canaux, étaient les deux seuls moyens de communication utilisés en Egypte. La route étant médiocre et pratiquement inexistante, les charrois ne présentaient qu'une faible importance économique; le nombre des animaux de trait, — des chevaux et des mulets surtout, — restait relativement faible. Aujourd'hui encore, la vue d'une charrette dans les campagnes du Delta, sans être absolument rare, est assez peu fréquente pour soulever quelque étonnement ⁽²⁾. La suppression des bassins d'inondation qui coïncida grosso-modo avec l'établissement des chemins de fer, n'avait pas été suivie de la création de bons chemins carrossables, dont l'utilité apparaissait alors comme secondaire. En Europe, en France en particulier, existait depuis plusieurs centaines d'années un filet de routes superbes, bien entretenues, auquel cependant la création des voies ferrées enleva longtemps beaucoup d'importance. En Egypte, rien d'analogue n'avait jamais pu être envisagé et quand enfin il eût été possible de construire des routes, les chemins de fer semblèrent plus avantageux. Longtemps donc la Basse-Egypte a été un pays sans routes, mais doté d'un excellent réseau ferré. Aujourd'hui encore, le paradoxe n'a pas disparu entièrement. Depuis une quarantaine d'années pourtant, à l'ins-tigation de Ien Piot Bey, des chemins agricoles avaient bien été tracés à travers les campagnes, réunissant ainsi les villages; mais

⁽¹⁾ *An. Stat. Eg. 1926-27*, p. 336-344.

⁽²⁾ Sauf dans certaines régions, où depuis longtemps de petits réseaux de bonnes routes ont été créés; ainsi dans la région de Santa, de Kafr el Cheikh. Mais ces voitures appartiennent aux administrations de grands domaines, royaux ou gouvernementaux, non aux particuliers.

trop peu nombreux, médiocrement construits et entretenus, ils ne permettaient qu'un trafic sans importance et strictement limité aux besoins locaux.

L'apparition de l'automobile a, dans le Delta du Nil comme ailleurs, amené une vraie perturbation dans les conditions de transport. Ce moyen de locomotion, plus souple et plus rapide que le petit train, qui parvient presque partout, s'arrête où et quand il est besoin, a conquis aussitôt les villageois, qui l'ont adopté sans hésitation. Sans attendre que le réseau routier fût complété et amélioré, des services de ville à ville se sont établis, qui « assurent », avec un confort et une régularité encore précaires, le transport des voyageurs et de quelques marchandises. Les voitures qu'on y emploie sont des châssis de provenance américaine sur lesquels sans grand souci des conditions d'équilibre et sans calcul des résistances des matériaux, on installe tant bien que mal une carrosserie de fortune. On obtient ainsi des autobus dans lesquels s'entassent parfois plusieurs douzaines de personnes. En outre, de nombreuses autos, dites taxis, bien qu'elles soient généralement dépourvues d'appareils de contrôle, se trouvent dans la plupart des villages et font également le transport en commun des voyageurs ; elles s'arrêtent à la demande, chargent de même et ne refusent à regret des clients que lorsque les garde-boue, voire le capot, sont eux-mêmes encombrés ; une douzaine de personnes, une quinzaine même s'écrasent dans des voitures qui normalement devraient en porter six ou sept au plus. Les ressorts s'affaissent sous cette surcharge, la voiture se fatigue, s'use prématurément, d'autant plus qu'elle se trouve fort mal entretenue. Mais surtout, les accidents dus à ces véhicules, sont fréquents, malgré toutes les mesures de police ; conduites à des vitesses exagérées, et sans une attention suffisante, ces guinbardes versent parfois, soit dans le fossé ou le canal d'irrigation, soit dans le drain, qui longent la route de chaque côté. Quelques morts, des blessures graves peuvent être la conséquence de ces chutes. Plus souvent, heureusement, tout se borne à des contusions et à des dégâts matériels plus ou moins importants. Et les clients insouciant attendent sans trop d'impatience, sinon de bruit, le passage d'une autre voiture, dont les occupants se serreront un peu plus, pour faire quelque place aux rescapés.

Les jours de marché surtout, la circulation automobile est devenue intense. Des camions légers font le transport des marchandises là même où depuis longtemps existe une gare. Autour de chaque marché régulier de village, on voit maintenant des camions qui ont apporté denrées agricoles, marchandises ouvrées, bétail, et qui, le soir venu, effectuent de nouveaux transports avantageux pour tous, parce que plus rapides et plus souples que ceux du chemin de fer.

Aussi la concurrence est-elle vive entre le train et l'automobile, d'autant plus que celle-ci n'était soumise, jusqu'à cette année, à aucune charge importante. Les compagnies de petits chemins de fer surtout, qui paient de lourdes redevances au gouvernement, et auxquelles le transport des voyageurs fournit la plus grosse part de recettes, se plaignent avec amertume du tort que leur font les automobiles. L'Etat même a vu, sur certaines lignes où circulent presque exclusivement des trains lents, ses recettes baisser dans une proportion sensible. On est donc arrivé à envisager des mesures propres à combattre victorieusement cette concurrence. Parmi ces mesures, les unes semblent sages, qui visent soit à améliorer la circulation sur voies ferrées, soit à en réduire les tarifs. D'autres, tout au contraire, seraient beaucoup moins heureuses, puisqu'elles interdiraient plus ou moins franchement la circulation des automobiles publiques.

Ce serait une régression fâcheuse et une erreur. La circulation automobile apporte en effet un élément nouveau de vie aux villages jusqu'ici repliés sur eux-mêmes. Elle permet des relations extrêmement commodes, elle peut être le principe d'un rajeunissement complet de la vie rurale. Aujourd'hui, le fellah se déplace, va jusqu'au markaz, jusqu'à la capitale de la province; il prend contact avec une existence qui lui était étrangère il y a peu d'années. Les marchés eux-mêmes se trouvent plus largement approvisionnés et achalandés, le champ d'affaires s'élargit singulièrement, les relations se multiplient. Le fait n'est pas particulier à l'Egypte, certes, mais il est extrêmement nouveau, extrêmement important dans ce Delta où pendant de longs siècles, chaque village a paru vivre de sa vie propre, à part, séparé des autres. C'est sans doute pour les régions isolées et qui ne sauraient justifier l'établissement d'une voie ferrée, si médiocre fût-elle, le début d'une ère économique nouvelle, d'un progrès matériel

sérieux, d'un développement de besoins nouveaux, qu'un travail plus productif devra satisfaire.

Au lieu d'interdire par des mesures arbitraires la circulation routière mieux vaudrait certainement travailler à l'améliorer, d'une part en la soumettant à une sérieuse réglementation, d'autre part en améliorant le réseau routier. Car, il faut bien reconnaître que la circulation automobile paraît assez surprenante en ce pays. Ce qu'on appelle route en Basse - Egypte n'a rien de commun avec les voies de l'Europe occidentale ; souvent, ce ne sont que les digues, plus ou moins soigneusement entretenues, des canaux et des drains ; même quand elles sont de vraies percées destinées à la circulation, même quand elles mettent ou prétendent mettre en rapport deux cités très importantes, elle ne constituent que de bien médiocres chaussées de terre battue. En été, bien que poussiéreuses, elles sont encore praticables ; mais en hiver, la moindre pluie a tôt fait de les transformer en chemins de boue gluante, où les animaux eux-mêmes ont peine à marcher, où les automobiles patinent ou chassent et menacent à chaque coup de volant de verser dans les fossés. Ainsi la route du Caire à Alexandrie, elle-même, la plus longue et la moins mauvaise, reste encore un chemin trop souvent incommode et dangereux.

Il est certain que l'établissement d'un réseau de bonnes routes est une œuvre de longue haleine, qui coûtera fort cher, puisque les matériaux indispensables aux empièremments doivent être transportés de fort loin. Pourtant cette construction est nécessaire pour assurer le développement économique du pays. La circulation automobile, dans le transport des voyageurs, des touristes, des marchandises légères et coûteuses, peut rendre autant de services que la voie ferrée ; encore faut-il lui fournir la possibilité d'effectuer les transports avec le maximum de sécurité, de vitesse, de confort. Déjà, pendant plusieurs années, entre le Caire et Suez, des services automobiles ont assuré un trafic considérable et ont permis en particulier, pendant quelque temps, la vente à bon compte, au Caire, du poisson de Suez, et par conséquent le développement des pêcheries de la mer Rouge ; la route a aussi contribué à l'accroissement du nombre des touristes qui visitent le Caire entre deux bateaux, ou tandis que leur paquebot chemine entre les rives du Canal. Elle présentera dans les autres parties du Delta les mêmes avantages, à condition, encore une fois,

d'être modernisée. Peut-être fera-t-elle disparaître certaines voies ferrées en déficit; mais l'essentiel n'est-il pas le mieux-être général des populations? Au surplus, au lieu de gémir sur la concurrence que leur font les automobiles, les chemins de fer agiraient sagement en s'adaptant au progrès et en remplaçant les voies ferrées les moins productives par des lignes régulières d'autobus qui suivraient les variations périodiques des besoins. En Europe, les grandes compagnies de chemins de fer complètent leurs lignes les plus importantes par des services d'autobus; elles substituent même à certaines lignes ferrées de faible rapport des lignes automobiles dont le succès est considérable. En Basse - Egypte, des tentatives bien timides ont été faites récemment par l'administration des chemins de fer de l'Etat; si elles sont poursuivies avec méthode et persévérance nul doute qu'elles ne se voient très rapidement couronnées de succès.

VOIES DE COMMUNICATION DANS LE DELTA. (*)

CHEMINS DE FER		ROUTES		CANAUx	DRAINS
Etat (voie normale)	Compagnies (voie étroite)	1ère Classe	2ème Classe		
km. 1844.091	km. 1.256	1176	2579	km. (+) 8307	4353

§ 4. — LES OUVERTURES SUR L'EXTÉRIEUR.

LES PORTS.

La plupart de ces voies de communication, et en particulier chemins de fer et canaux, mènent vers Alexandrie, plus ou moins directement. La vieille cité méditerranéenne est en effet, redevenue depuis un siècle un des ports les plus vastes de la Méditerranée, et le débouché de beaucoup le plus important de l'Egypte. Alexandrie a bénéficié du développement économique inouï de l'Egypte, depuis l'impulsion vigoureuse donnée par Mohamed Aly Pacha, au début de XIXe siècle; elle a aussi tiré un parti considérable de sa situation extrêmement favorable, qui lui a

(*) *An. St. Eg.* 1931-1932. p. 280, 314, 323, 327.

(+) 1.186 km. seraient navigables. En fait, les plus petits canaux peuvent servir, au moins temporairement, à des transports plus ou moins importants.

donné une sorte de monopole des importations et surtout des exportations égyptiennes.

Alexandrie est en effet le seul port moderne qui serve réellement au trafic purement égyptien, la seule porte qui reste largement ouverte sur le dehors. Autrefois déjà, aux temps où, sous les Ptolémées, l'Egypte était une grande puissance commerçante « entretenant des flottes considérables et spécialement maritimes, dont le service exigeait des ports de mer véritables » (1), Alexandrie constituait un des meilleurs débouchés du pays. Des travaux considérables dont le développement total atteignait 4 kilomètres furent entrepris dans l'antiquité, qui donnèrent au port des mouillages profonds et sûrs, une entrée facile (2); les ingénieurs retrouvent aujourd'hui encore, ces travaux, malgré les siècles, les assauts de la mer et les mouvements du sol.

Il y a un peu plus de cent ans, le port paraissait bien déchu de sa splendeur d'antan; la partie réservée aux navires occidentaux était peu sûre, et son entrée dangereuse pour les navires de gros tonnage: lorsque Brueys, après avoir débarqué l'armée française à Aboukir prétendit abriter sa flotte dans le port, il ne put, malgré la promesse d'une riche récompense, trouver de pilote capable d'y conduire ses navires. En outre, depuis longtemps, le canal qui amenait l'eau du Nil, totalement négligé, s'était comblé, et la ville devait, pour étancher sa soif, se contenter de l'eau des citernes. L'antique métropole, le vieil emporium avait vu sa population descendre à 8.000 habitants; elle « ressemblait à un orphelin dont les parents illustres ne lui auraient laissé que le nom » (3).

Cinquante ans plus tard, Alexandrie comptait 100.000 habitants. Au dernier recensement de 1927, elle en logeait 573.063 (4). Son port, qui ne pouvait recevoir les voiles de l'escadre française en 1798, peut aujourd'hui abriter des flottes cuirassées derrière ses longs brise-lames. La principale voie ferrée de Basse-Egypte la relie au Caire; le Mahmoudiah, sinueux, étroit, lui apporte l'eau du Nil, et livre passage à une batellerie malheu-

(1) G. JONDET, *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, Mém. Inst. Eg., t. IX, Le Caire, 1916, p. 101.

(2) G. JONDET, *op. cit.*, p. 2 et s.

(3) NORDEN, cité par JIL. NAHAS, *Situation économique et sociale du fellah égyptien*, p. 40, note.

(4) Recensement de 1927, 1ère partie, table VII.

reusement trop peu importante. Les voies d'accès ou de dégagement semblent toujours insuffisantes, car c'est par Alexandrie que l'Égypte toute entière reçoit presque tout ce qu'elle demande à l'étranger, c'est par Alexandrie qu'elle expédie tout son coton, tous ses oignons, c'est à Alexandrie qu'aboutissent les grandes lignes méditerranéennes de navigation et que débarquent la plupart des voyageurs et des touristes. Que ce monopole ne soit pas sans inconvénients sérieux pour le commerce égyptien, c'est ce que vérifie l'expérience quotidienne. Alexandrie, malgré les agrandissements et les améliorations de toutes sortes qui y ont été apportés depuis cent ans suffit difficilement en temps normal au trafic de toute l'Égypte; le port est encombré parfois, et surtout les lignes ferrées ou fluviales. Ce serait donc un bienfait pour le commerce égyptien si un autre port, favorablement situé et ayant des communications aisées avec l'arrière pays venait dans une certaine mesure soulager le travail excessif d'Alexandrie.

Autrefois, Alexandrie devait compter avec certaines compétitions. Les embouchures du Nil offraient aux navires antiques, de faible tirant d'eau, des abris naturels dont ils usaient volontiers, d'autant qu'ils pouvaient ensuite continuer leur voyage directement vers l'intérieur. Des ports s'étaient donc créés, à faible distance de la mer, sur les rives du fleuve; une bonne partie du commerce égyptien s'effectuait par ces ports: il suffit de citer Naukratis, Tamiatis, Peluse. Beaucoup plus près de nous quand le commerce égyptien eut décliné jusqu'à paraître ruiné, Rosette et surtout Damiette avaient pris le pas sur Alexandrie. Si Alexandrie continuait à trafiquer avec l'Occident, Rosette et Damiette étaient des intermédiaires obligatoires, celle-ci pour le commerce, devenu le plus important, avec l'empire turc, celle-là pour le transit du Caire à Alexandrie. Les marchandises venant du Caire descendaient le Nil, étaient débarquées à Rosette et transportées jusqu'à Alexandrie soit par la voie de terre, pour les plus précieuses, soit par mer, pour les autres. En outre, Rosette était port de guerre. Aussi la ville, au XVI^e et au XVII^e siècles, paraissait-elle aux voyageurs être la plus grande après le Caire. « Il n'y a point en Égypte de ville qui sous le rapport de la beauté et de l'agrément puisse être comparée à Rosette » (1). Quant à Da-

(1) LIVIO SANUTO, *Geografia*, fo 105 (en note p. 29, dans J. THENAUD, *Le Voyage d'Outremer*), Paris, 1864.

MOUVEMENTS COMPARÉS DES PORTS D'ALEXANDRIE
ET DE PORT-SAÏD (*).

Années	Mouvement maritime égyptien		Marchandises débarquées	Marchandises embarquées
			Tonnes	Tonnes
1925	Alexandrie		3.410.218	1.141.517
	Port-Saïd		1.344.378	329.284
	Ensemble		5.307.904	1.696.110
1926	Alexandrie		2.940.999	1.110.768
	Port-Saïd		1.521.027	308.681
	Ensemble		4.955.162	1.549.993
1927	Alexandrie		3.427.264	1.384.276
	Port-Saïd		1.497.114	389.519
	Ensemble		5.487.878	1.951.588
1928	Alexandrie		3.310.514	1.499.248
	Port-Saïd		1.651.666	364.640
	Ensemble		5.556.407	2.159.058
1929	Alexandrie		3.793.600	1.436.180
	Port-Saïd		1.864.985	364.910
	Ensemble		6.305.412	2.713.009
1930	Alexandrie		3.351.334	1.180.178
	Port-Saïd		1.578.703	355.910
	Ensemble		5.632.058	2.424.275
1931	Alexandrie		2.795.549	1.171.889
	Port-Saïd		1.467.382	352.746
	Ensemble		4.852.544	2.185.735

(*) D'après l'Annuaire St. de l'Eg., 1929-30, 1931-32.

miette, plus accessible encore aux navires, puisqu'elle en recevait de 150 tonnes, et qu'elle possédait une rade très sûre, son commerce devenait si florissant que la France y avait, au XVIII^e siècle, établi un vice-consul. Elle comptait alors 40.000 habitants.

Mais aujourd'hui Rosette et Damiette ne font plus concurrence à Alexandrie. Elles n'offrent aux navires modernes qu'une profondeur très insuffisante, et ne reçoivent plus que de petits voiliers caboteurs. Des projets d'amélioration du port de Damiette ont été envisagés sérieusement, mais jusqu'ici, aucun n'a reçu un commencement d'exécution. Ni Rosette, ni Damiette ne possèdent les quais ni les appareils de levage indispensables aux déchargements. En outre, on a vu que des barrages temporaires empêchent pendant plusieurs mois chaque année, les relations directes avec les villes situées en amont; en définitive, ces ports végètent, et seuls, leurs quais, leurs vieux monuments, certains aspects originaux, rappellent leur antique prospérité, qu'ils espèrent voir revivre un jour prochain.

Quant à Port-Saïd, de création toute récente, puisqu'il date du percement du canal de Suez, incomparablement mieux outillé, on a vu qu'il sert exclusivement ou presque, de port de transit : il est essentiellement la tête ou le terminus du Canal. Si les importations par Port-Saïd sont assez importantes, atteignant de 10 à 15 % de la valeur totale des importations égyptiennes, par contre les exportations sont presque nulles; elles s'élèvent seulement à 1 % en moyenne. L'Etat égyptien bénéficie, il va de soi, des droits ordinaires d'accostage, de quai, etc., dus par les navires, mais on ne saurait dire que, pour l'instant du moins, Port-Saïd soit réellement aussi utile qu'il pourrait être au commerce de l'Egypte. Lorsque des communications assez rapides seront établies entre le Canal et la région de la Basse-Egypte située entre le Nil et le lac Menzalah, alors, peut-être Port-Saïd acquerra-t-il plus d'importance. Mais ce moment paraît encore assez lointain, et son avenir reste subordonné à des contingences où la géographie tient bien peu de place.

Et sans doute longtemps encore la Basse-Egypte devra-t-elle se contenter du débouché presque unique d'Alexandrie.

CHAPITRE IV.

LE DELTA DU NIL, VOIE DE PASSAGE.

Le XIXe siècle qui a assisté à l'essor économique, à l'enrichissement du Delta, lui a vu perdre, par contre, un des privilèges que lui donnait sa situation géographique, le bénéfice des passages d'Europe vers l'Orient, et vice-versa. Et, de cette perte, c'est l'homme seul qu'il convient de tenir pour responsable.

Sa situation entre l'Asie, l'Afrique et le monde méditerranéen destine naturellement la Basse-Egypte à devenir un des rendez-vous mondiaux, un des endroits les plus fréquentés de la terre, parce que les routes de la plus haute importance politique et commerciale doivent nécessairement, semble-t-il, y converger. Entre deux mondes civilisés depuis l'antiquité, mais de productions très différentes, la Basse-Egypte, par une chance heureuse, se trouve sur le chemin le plus court qui les unit; elle doit ainsi normalement être traversée par le courant de marchandises riches qui s'est établi dès le monde antique entre les rives méditerranéennes et celles de l'Océan Indien : d'autres voies assurément, pourraient être suivies, mais routes terrestres seulement, elles sont ou trop dangereuses ou difficilement accessibles, ou surtout moins favorables, économiquement, que cette voie presque entièrement maritime qui passe par le Delta et la mer Rouge.

Le Nil d'autre part, constitue un merveilleux moyen de pénétration vers le centre de l'Afrique; le désert du Sinaï est trop peu étendu pour arrêter le trafic entre la Palestine, la Syrie et l'Egypte, encore que ce trafic s'effectue bien plus aisément par mer. Enfin, le désert d'Arabie même, malgré une fâcheuse réputation, n'est pas un obstacle invincible pour le commerce, et il resta plusieurs siècles durant, la route la plus suivie qui menait du golfe Persique à la Basse-Egypte et de là en Occident ⁽¹⁾

(1) MUSTAFA AMER. *The Ancient Trans-Peninsular Routes of Arabia*. (C. R. Congrès Int. Géog. Caïre 1925, t. V, p. 126-140).

On comprend que doté d'une position naturelle aussi favorable, le Delta soit devenu dès la plus haute antiquité, une région de passage unissant le monde méditerranéen aux régions lointaines et longtemps mystérieuses des bords de la mer Rouge et de l'Océan Indien, ces contrées désignées assez confusément sous le nom de pays de Pount, et qui fournissaient aux anciens Egyptiens l'encens et la myrrhe. A la Nubie, plus proche et plus accessible grâce au fleuve, ces mêmes Egyptiens demandaient l'or, l'ivoire, la gomme, dont au moins une partie était échangée en Syrie contre du bois, et en Espagne, contre des métaux (1).

La fondation d'Alexandrie, la colonisation grecque, puis la romaine exercèrent sur le développement de ce transit une bien-faisante influence. L'accroissement de l'Empire, l'unité donnée aux contrées méditerranéennes, la sécurité imposée sur les routes menant vers l'Extrême-Orient, incitent les marchands à pratiquer le négoce à travers l'isthme égyptien. Alexandrie devient à l'époque des Ptolémées le vaste entrepôt mondial qu'elle restera pendant des siècles, et qu'après une longue éclipse, elle tentera de redevenir au cours du XIXe. C'est par Alexandrie que l'Egypte exporte sur le Levant et l'Italie, non seulement le blé qu'elle produit abondamment, puisqu'elle est un des greniers de Rome, mais aussi les soies, les épices, les parfums que lui envoient l'Inde et la Chine, soit au moyen des caravanes qui traversent l'Arabie, du golfe Persique au Sinaï, soit, plus tard, par les vaisseaux qui remontent la mer Rouge, sur les eaux de laquelle les Romains font régner leur Paix majestueuse.

Au début de l'ère chrétienne, le canal appelé Amnis Trajanus (2) qui, vraisemblablement, doit suivre la coupure du Ouady Toumilat, permet des communications fluviales directes de la mer Rouge au Nil. Grâce à la branche Canopique, les marchandises peuvent ensuite être acheminées jusqu'à la Méditerranée, à proximité d'Alexandrie, où elles arrivent après avoir traversé ainsi tout le Delta.

(1) ERMAN, *Life in Ancient Egypt*, Trad. Tirard, 1894, p. 494.

(2) On en retrouve encore aujourd'hui assez facilement quelques traces au nord de Suez.

Successeurs des Romains, les Arabes semblent d'abord devoir conserver au commerce à travers l'isthme toute son ancienne splendeur ; peut-être même augmentent-ils l'importance du nombre des passages. C'est que, aux motifs purement commerciaux de voyage, ils ajoutent le désir de visiter les saints lieux de pèlerinage de l'Arabie. De tout le Maghreb, d'Espagne, des caravanes s'acheminent en suivant les côtes désertiques, jusqu'en Basse-Egypte, d'où elles continuent vers le Hedjaz, directement ou parfois par la voie maritime. Pour ces pieux pèlerins, harassés par des mois de voyage, le Delta du Nil, avec ses immenses étendues vertes ou jaunes, avec ses innombrables villages, avec son laçis de canaux, apparaît comme une étape délicieuse, une oasis de fraîcheur où il leur est loisible de se donner quelque repos avant de reprendre le dur chemin qui mène à la terre bénie. Pour les recevoir, pour les accueillir suivant les lois de la généreuse hospitalité orientale, on fonde pour eux des hospices, des caravansérails où ils peuvent s'abriter. Certains se trouvent si bien dans cette terre où il ne sont d'ailleurs pas étrangers, qu'à leur retour du pèlerinage, ils s'y installent pour y mener la sainte vie qui leur vaudra, de leur vivant et plus encore après leur mort, la réputation de bienheureux et le culte des foules : ainsi la grande ville de Tanta conserve-t-elle pieusement aujourd'hui la mémoire de Saïd Ahmed el Badaoui qui, originaire du Maroc, se fixa au cœur de la Basse-Egypte en revenant d'Arabie, et donna à ses contemporains l'exemple d'une vie austère et remplie de vertus.

Une cause plus économique contribue, à l'époque, à maintenir florissant le commerce de transit. La marine arabe est excellente et la mer Rouge continue à être libre. Les marins arabes, habiles à utiliser les moussons, poussent jusqu'aux Indes et en Chine ; d'autre part des Indiens, des Chinois rendent visite aux ports égyptiens et y débarquent les précieuses épices que cherche l'Occident. C'est au Caire que se trouve la direction de ce commerce, dont les ports de la mer Rouge, d'une part, Le Caire et Alexandrie restent les principaux centres. A Aden, à Djeddah, ports de débarquement de certains bateaux, la corporation cairote des négociants en épices a établi des comptoirs florissants. A Alexandrie, au XVe siècle, vers la fin de cette longue période de prospérité, les seules galères de Venise débarquent chaque année,

pour 300.000 ducats de marchandises européennes, paient en argent une égale somme, et remportent vers l'Occident la contre-valeur en **denrées venues d'Extrême-Orient** (1).

Et cependant, à cette époque déjà, les conditions du transit sont plus défavorables que dans l'antiquité ou au début de la conquête arabe. Depuis longtemps l'Amnis Trajanus, mal entretenu, est complètement fermé à la navigation. D'où nécessité de transbordements, de charrois, de caravanes, entre Moka et Djeddah, Djeddah et Suez, Suez et Le Caire, Le Caire et Rosette et Alexandrie, avec l'accompagnement nécessaire des péages, droits de douanes, taxes, plus ou moins arbitrairement fixés et perçus, et qui alourdissent terriblement le prix du passage, en même temps qu'ils en accroissent singulièrement la durée. Mais ces difficultés ne suffisent pas à arrêter les échanges par cette route, qui reste encore malgré tout, de beaucoup la plus courte, la plus facile, pratiquement la seule.



Qu'on découvre pourtant une voie différente, même plus longue, mais moins difficile, et le transit à travers la Basse-Egypte recevra un coup sérieux, sinon mortel. Or au XVe siècle, le périple des Portugais autour de l'Afrique et l'établissement **des Européens aux Indes** la fait connaître, cette autre voie : désormais on a le choix entre une route plus courte, mais parsemée d'obstacles, et surtout en partie terrestre, et une autre plus longue, mais qui peut être parcourue d'un trait par le même navire.

Ce choix n'est malheureusement pas douteux. Par une coïncidence bien malencontreuse, il semble que non satisfaite de la concurrence de la route du Cap, l'Egypte veuille encore détruire à plaisir le commerce de transit qui passe chez elle. Mal gouvernée par les Turcs, ou même livrée à l'anarchie des beys pour plusieurs siècles, elle travaille activement à sa propre décadence économique en éloignant les commerçants et les marins étrangers, à l'égard desquels on multiplie les vexations. Faut-il donc

(1) P. ARMINJON. *Situation économique et financière de l'Egypte*, p. 15 et s.

s'étonner que dès le milieu du XVII^e siècle, au dire de Fernal, presque tout le commerce de transit ait disparu. « Les Indiens qui y venaient par la mer Rouge, n'osent plus venir, à cause que ces «bachas» en ont souvent empoisonné et saisi leurs vaisseaux et marchandises » ⁽¹⁾. Alors, de plus en plus, le commerce des épices, ces épices qui formaient la partie la plus riche des cargaisons débarquées à Suez, passe aux mains des Portugais et des Hollandais, et, par une dérision amère, c'est d'Occident, c'est des marchés de Hollande que vient désormais presque toute la cannelle et le poivre dont a besoin le Levant. Autrefois fournisseur de l'Europe, l'Egypte en est devenue la cliente.

Le transit commercial à travers le Delta va désormais végéter, puis lentement s'éteindre au cours du XVIII^e siècle, malgré les tentatives impuissantes qui, de temps à autre, sont faites pour lui insuffler quelque nouvelle vie. Au début du XVIII^e siècle, le caïé de Moka, exporté sur la France, à raison de 3.500.000 livres par an ⁽²⁾ forme les $\frac{2}{3}$ des cargaisons destinées à ce pays; le sucre, les plumes d'autruche, un peu de gomme, des parfums, constituent le reste du trafic qui traverse la Basse-Egypte à destination de l'Europe. L'Occident en retour, expédie moins de marchandises encore, et les draps, le papier, les épices, ne suffisent pas toujours à charger les navires, qui arrivent parfois sur lest à Alexandrie.

Déclin inquiétant, contre lequel, en vain, essaient de réagir des gouverneurs plus intelligents ou plus entreprenants. Aly Bey, qui gouverne l'Egypte de 1763 à 1771, réduit bien à 3 % les droits de douanes imposés aux marchandises débarquées à Djeddah. Son successeur, Mohamed bey Abou Dahab, tente même d'autoriser les navires anglais à débarquer leurs cargaisons à Suez. Mais il lui arrive alors une mésaventure assez inattendue : une compagnie anglaise, dite du Levant, a entrepris depuis quelque temps d'écouler dans l'empire turc les étoffes du Bengale arrivées en Angleterre par la voie du Cap, sur les navires de la Compagnie des Indes. Craignant la concurrence sérieuse

⁽¹⁾ *Le voyage d'Italie et du Levant*.....Rouen 1687. Cité par MASSON., *op. cit.* p. 404, 410, 415.

⁽²⁾ P. MASSON, *op. cit.* p. 415; cf. aussi p. 465-597-601.

des marchandises venues plus directement par la mer Rouge et la Basse-Egypte, elle adresse une réclamation à la Porte. Constantinople ferme alors le port de Suez aux Européens, et leur interdit même la navigation au nord de Djeddah. Quelques années plus tard, un navire anglais qui a imprudemment enfreint la défense, est pillé à Suez.

Après ces quelques tentatives malheureuses de relèvement, le trafic retombe au plus bas. Les principaux éléments en ont à peu près complètement disparu, puisque c'est maintenant des Antilles que vient le sucre, du Brésil, le café, destinés à l'Occident. Du papier, des métaux, de la cochenille (40 à 50 barils de 75 okes) ⁽¹⁾ sont expédiés à travers l'Egypte, de France en Arabie ou aux Indes; il faut y ajouter des épices venues de Hollande par Marseille. A destination de Marseille, passent à Alexandrie des gommés du Darfour et du Sennar, le tamar hendy, les défenses d'éléphant, les plumes d'autruche, l'encens, du café Moka (700 qantars). Ces exportations, grevées de frais onéreux, laissent peu de bénéfice, au dire de Girard⁽²⁾. Venise et Livourne ont, à travers le Delta un commerce sensiblement égal à celui de la France, et portant sur les mêmes denrées.

Au total, le commerce d'Alexandrie avec ces trois ports, les plus importants clients de l'Egypte, n'atteint qu'une somme médiocre puisque en 1786, 23 navires suffisent à l'assurer. Encore ces navires transportent-ils sans doute certaines quantités de marchandises pour les besoins propres de l'Egypte ⁽³⁾ et non pas seulement pour le transit à travers le Delta.

Pour être complet, il faut ajouter à ce trafic de marchandises, les voyageurs et une partie de la poste allant aux Indes en traversant le Delta. Mais si ce transit présente quelque importance politique, il n'en offre guère du point de vue économique.

Ainsi pratiquement à la fin du XVIII^e siècle, les navires occidentaux se détournent d'Alexandrie. Seuls ou presque, des navi-

⁽¹⁾ 93 kgs. environ.

⁽²⁾ GIRARD, *Mém. sur l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce de l'Egypte. Descrip. de l'Eg., Etat moderne*, II, 662, 668, 672, 675.

⁽³⁾ P. MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, p. 599.

res turcs y viennent prendre quelques marchandises : en cette même année 1786, sur un total de 53.897 tonneaux entrés dans le port, les navires occidentaux figurent seulement pour 3605 tonneaux seulement soit moins de 7 %⁽¹⁾. Alexandrie est devenue un port secondaire, une escale pour les caboteurs du Levant. Les splendeurs de l'antique emporium apparaissent désormais bien déchues : la cité autrefois riche et peuplée ne compte plus guère que 8.000 habitants au moment de l'arrivée des troupes de Bonaparte.

A la veille du XIXe siècle, ce n'est donc plus par le Delta du Nil que passe la route commerciale des Indes, L'Egypte s'est vue dépouillée, en partie par sa faute il est vrai, du bénéfice que lui conférait un de ses avantages géographiques les plus essentiels.

*
* * *

Le débarquement des Français à Abouqir et leur séjour de trois ans dans le pays tirèrent brusquement l'Egypte de sa somnolence. Les conquérants arrivaient riches d'espoirs, pleins d'ambitions, rêvant de grandes choses : de ces vastes espoirs qu'ils avaient conçus, ils n'eurent pas le temps de réaliser la plus grande partie ; seulement, véritables pionniers, ils surent préparer les voies, indiquer les œuvres dont la réalisation était utile et possible. Entre beaucoup de questions, celle de la liaison des deux mers retint sérieusement leur attention. Suivant les instructions du Directoire, ils commencèrent les travaux préparatoires à la coupure de l'isthme de Suez ; malheureusement, dès le principe, ces travaux furent viciés par une erreur sérieuse de nivellement, erreur qui, jusqu'au milieu du XIXe siècle, laissa croire à une différence appréciable de niveau entre la mer Rouge et la Méditerranée. Au surplus, les Français n'eurent pas le temps d'aborder l'exécution du projet.

Après leur départ, l'Egypte eut le bonheur de trouver le ferme et génial conducteur qui devait la faire entrer définitivement dans le courant de la civilisation moderne. Pourtant, malgré ses progrès énormes, la Basse-Egypte ne devait pas recouvrer le trafic de la route des Indes. Tout au contraire, dans la deuxième moitié

⁽¹⁾ P. Masson, *op. cit.* p. 599

du XIXe siècle, elle devait perdre, pour toujours semble-t-il, le trafic de passagers et de courrier qu'elle avait conservé et que, sous Mohamed Aly et ses successeurs, elle avait essayé de développer non sans quelque succès. Alexandrie, au cours du XIXe siècle est sortie de sa longue misère, elle est devenue un des plus grands ports méditerranéens, mais elle n'a pas retrouvé son caractère d'entrepôt intercontinental, ou plutôt elle l'a complètement dépouillé.

Pourtant, le demi-siècle qui va du début du gouvernement de Mohamed Aly à l'ouverture du canal de Suez semblait favorable à la reprise normale du commerce à travers le Delta. La sécurité établie, et solidement maintenue en Egypte, l'Arabie conquise, une flotte créée, dont plusieurs unités croisaient en mer Rouge, devaient rapidement rendre au commerce une confiance qu'il avait depuis longtemps perdue. En outre, l'extraordinaire développement économique de l'Egypte attirait dans ce pays hommes d'affaires, industriels, commerçants, aussi bien qu'ingénieurs.

Sans cesse préoccupé d'augmenter la richesse de l'Egypte, le vice-roi entreprit de rétablir, dans les conditions les plus favorables, la liaison rapide, économique et sûre de l'Extrême-Orient avec l'Europe, à travers le Delta. Dans sa pensée, le canal Mahmoudiah, qu'il fit creuser, et qui unissait Alexandrie au Nil, était destiné à la navigation autant et plus qu'à l'irrigation ou à l'alimentation en eau du port d'Alexandrie. C'est aussi pour rendre plus sûrs les transports, qu'il organisa de solides services de surveillance le long des routes du Caire à Suez ou de Qena à Qosseir, qu'à diverses reprises, il engagea des compagnies étrangères à établir, entre le Caire et Alexandrie, des services réguliers de navires à vapeur sur le Nil et le canal Mahmoudiah, qu'il leur demanda de créer, à l'usage des voyageurs, des hôtels, des stations de repos, des transports rapides par voitures du Caire à Suez. Enfin, c'est toujours en vue de rétablir le transit à travers la Basse-Egypte qu'il avait autorisé en 1829 le lieutenant britannique Thomas Waghorn à organiser entre l'Angleterre et les Indes, un service de dépêches passant par Alexandrie, le Caire et Suez (1).

(1) J. CHARLES-ROUX, *L'Isthme et le canal de Suez...*, p. 166 et s.

Jusqu'en 1840, la traversée du Delta reste pourtant encore longue et fatigante ; pour se rendre au Caire, les voyageurs, écrit Clot Bey, « doivent louer une barque qui les conduit par le canal Mahmoudieh, jusqu'au Nil. C'est un trajet que l'on fait en douze ou quatorze heures. On débarque à la prise d'eau du canal, à Atfeh, tout près de Fouah. Là, on entre dans une autre barque pour remonter le Nil jusqu'au Caire ; cette nouvelle traversée, allongée par les sinuosités du fleuve, dure, lorsqu'on est favorisé par les vents, deux ou trois jours ; mais lorsque le vent est contraire, on fait quelquefois huit jours et même (on en a vu des exemples) quinze jours de navigation. Quelque pénible que puisse paraître un voyage aussi lent, il vaut mieux encore s'exposer à ses chances que de faire la route par terre ; celle-ci est beaucoup plus fatigante, car il n'y a pas, entre Le Caire et Alexandrie, de service de transport organisé » ⁽¹⁾.

Mais c'est du Caire à Suez que le transport continuait à être le plus difficile : « Chaque colis devait être transporté à dos de chameau, sur une distance de près de 100 milles. Plusieurs milliers de ces animaux étaient employés à ce trafic qui comprenait non seulement le transport de la poste et des marchandises, mais aussi celui de l'eau du Nil pour les différentes stations du désert, et pour Suez ; aussi les vapeurs de la mer Rouge recevaient-ils le plus souvent leur charbon d'Angleterre, par des voiliers qui faisaient le tour de l'Afrique : le voyage était beaucoup plus long, mais assurément moins coûteux » ⁽²⁾.

De sérieuses améliorations furent pourtant établies dans ces services après 1840 ; des navires à vapeur, ou des chalands remorqués, assez confortables, réduisirent à une journée la durée complète du trajet entre Alexandrie et le Caire, et donnèrent au voyage une régularité que ne pouvaient assurer les dahabiahs soumises aux caprices du vent. Du Caire à Suez, par une route en partie macadamisée, des voitures transportant chacune six voyageurs faisaient le voyage en moins de 18 heures, arrêts compris ⁽³⁾. Bientôt même, le chemin de fer construit de 1851

⁽¹⁾ CLOT BEY, *Aperçu Général sur l'Egypte*. t. II, p. 167.

⁽²⁾ "PENINSULAR AND ORIENTAL STEAM NAVIGATION COMPANY". *History of the P. & O. Company's connection with Egypt*, ..., 1926, p. 11.

⁽³⁾ Le même trajet est accompli de nos jours en moins de 3 heures, par automobile.

à 1853 allait fournir un mode de locomotion plus rapide encore, et plus confortable qui devait remplacer avantageusement à tous égards omnibus et caravanes de chameaux ⁽¹⁾. A Suez, des paquebots à vapeur assuraient une correspondance régulière avec l'Extrême-Orient.

N'exagérons cependant pas l'importance de ce trafic : la poste, des voyageurs pressés, certaines marchandises, en petites quantités et coûteuses, utilisent la vieille route ; mais ce transit reste économiquement d'un intérêt secondaire, parce que la voie du Delta est trop chère. Pour fournir au commerce une route économique, pratique, pour enlever à la route du Cap la suprématie qu'elle a acquise depuis le XVI^e siècle, il faut donner aux navires à vapeur pour lesquels le temps est de la plus haute importance, le moyen de passer aisément de la Méditerranée à la mer Rouge, il est nécessaire de creuser un canal maritime à travers le Delta ou l'isthme de Suez.

Il est vrai qu'il est à craindre que ce canal maritime n'ait pour contre-partie fâcheuse de rendre inutiles les grands entrepôts, les docks où étaient déposées les marchandises pendant les diverses manipulations. Les navires ne feront que passer ; s'ils s'arrêtent aux têtes du canal, ce sera seulement pour peu de temps. La proximité de l'Europe rendra peu utile l'aménagement de grands ports d'escales, pourvus d'un outillage de réparation ou de construction. Pour l'Egypte en général, pour le Delta en particulier, le canal ne saurait rendre au trafic toute l'importance économique perdue au XVI^e siècle.

Il ne semble pas que ces craintes aient jamais beaucoup préoccupé l'attention de ceux-là, très nombreux que hante à cette époque, le projet de canal maritime. Tout au contraire, les nombreux ingénieurs français établis en Egypte, les saint-simoniens surtout, prétendent faire servir à la prospérité générale du Delta le futur canal de la Méditerranée à la mer Rouge.

Ce fut déjà, lors de l'Expédition, l'idée de Lepère qui voulait creuser un canal à biefs d'Alexandrie au Caire et à Suez. C'est l'idée aussi de Talabot qui entend établir la liaison des deux mers par un canal d'Alexandrie à la mer Rouge, canal qui doit

(1) Peninsular and Oriental Steam Navig. Company. *op. cit.* p. 9.

franchir le Nil sur un pont immense de douze mètres de hauteur, et qui aboutira à Suez par le Ouady Toumilat. Enfin, les frères Barrault associent le système des voies navigables du Delta à un canal maritime reliant Alexandrie à Suez, à travers les lacs Mariout, Edkou, Borollos, Menzalah, pour prendre ensuite une direction sensiblement nord-sud. Bien qu'il doive constituer essentiellement une voie intercontinentale, ce canal, dans le dessein de ses promoteurs contribuera au développement économique de la Basse-Egypte. Améliorées, les branches du Nil le mettront en relations directes avec l'intérieur du Delta, et donneront un renouveau d'activité aux ports bien déchus de Rosette et de Damiette. Le Caire, la Haute-Egypte même, seront reliés au canal par une voie navigable aboutissant à un port qu'on établira aux bords du lac Timsah. Enfin reprenant à leur compte une idée excellente de Linant de Bellefonds, les Barrault comptent faire communiquer entre elles les branches du Nil par un canal passant à la limite des terres cultivées, et reliant ainsi directement les provinces de Charqiah et de Daqahliah, à celles de Gharbiah et de Béhérah.

De tous ces beaux projets, qui témoignent du souci de ne pas voir la communication intercontinentale s'écarter du Delta, qui tous au contraire entendent lier intimement la vie économique de la Basse-Egypte au courant du trafic international, aucun ne reçut un commencement d'exécution. La solution de Linant et de Mougel, puis de Lesseps, plus simple, plus géométriquement élégante, de coupure directe entre Suez et la baie de Peluse, fut adoptée. Sans doute, à l'époque, apparut-elle comme la plus facilement réalisable: il faut bien reconnaître qu'elle avait le grave inconvénient de faire passer la route des Indes à travers le désert, à l'écart, en marge de la Basse-Egypte.

*
* *

Fort peu éloignée du Delta, la nouvelle route Europe-Extrême-Orient s'en trouve suffisamment distante pour que la Basse-Egypte n'ait tiré jusqu'ici qu'un minime profit du courant de circulation qui passe par le canal de Suez. Séparée du Canal par toute la largeur du lac Menzalah et par le désert, la Basse-Egypte ne communique avec la grande voie maritime que par

l'étroit couloir du Ouady Toumilat conduisant de Zagazig à Ismaïlia. Les rives du canal forment une région particulière, vivant de sa vie propre, en dehors de la Basse-Egypte : les relations de Port-Saïd avec le Delta se bornent à un faible courant de marchandises et de voyageurs, assuré par les barques et les vapeurs du lac Menzalah ou du canal Ismaïliah, et par un chemin de fer encore à voie unique sur une partie du trajet et qu'on a construit il y a seulement une trentaine d'années. Celui de Suez-Ismaïlia, plus ancien, reste sans grosse importance économique.

C'est que le canal a pris le quasi-monopole du transit, et que, des marchandises débarquées à Alexandrie une bien faible partie seulement est destinée à traverser le pays. De 1922 à 1926, années à peu près normales, sur un commerce annuel qui dépassait 90 millions de livres égyptiennes, la valeur des marchandises étrangères ayant transité par Alexandrie s'est élevée en moyenne à 78.000 livres par an. Des sacs de lettres sont apportés par de rapides paquebots puis transportés par voie ferrée jusqu'à Suez où ils rattrapent des courriers plus lents et surtout retardés par le passage du Canal ; un faible courant de marchandises existe aussi entre le Soudan et la Méditerranée, marchandises qui comprennent principalement : ivoire, gomme, sésame, allumettes, cotonnades, bois, automobiles, et qui sont transportées par voie ferrée et voie fluviale. Mais il convient aussitôt de remarquer que les marchandises très lourdes ou très encombrantes passent difficilement par la voie du Nil et qu'il est, malgré les droits élevés de transit, plus économique de les confier aux cargos passant par le canal de Suez et destinés à Port-Sudan.

Au vrai, depuis le percement du canal de Suez, le Delta ne sert plus au passage vers l'Océan Indien, et des voyageurs même curieux mais goûtant peu les visions trop rapides peuvent aller aux Indes sans même entrevoir le visage de l'Egypte. Les voies ferrées, les canaux, les routes de la Basse-Egypte servent au commerce extérieur ou intérieur du pays ; ils ne participent plus au transit international. La voie ferrée le Caire-Suez est abandonnée depuis soixante ans, et si on a voulu la rétablir, c'est surtout pour assurer des relations plus directes entre la capitale et Suez, qui se développe rapidement depuis quelques années.

Faut-il donc croire que la Basse-Egypte a perdu sans remède ce privilège qui fit autrefois sa richesse ? Certains symptômes

ont pu rassurer quelques optimistes et faire naître des espoirs. Chaque année, le mouvement touristique amène à Alexandrie, à Port-Saïd ou à Suez des voyageurs de plus en plus nombreux, qui séjournent quelque temps dans le pays avant de gagner la Palestine ou de poursuivre leur route autour du monde ; d'autres encore, en route vers l'Inde ou l'Extrême-Orient, et qui veulent jeter un coup d'œil sur les pyramides, parcourent le Delta en coup de vent pour se rendre au Caire et y faire une courte visite, tandis que leur paquebot chemine sans hâte entre les rives brûlantes et mornes du canal.

D'autre part, quand une ligne ferrée courra directement d'Alexandrie et de Port-Saïd au Soudan, il est probable que très vite, la Basse-Egypte tendra à redevenir le passage presque nécessaire des voyageurs et des marchandises à destination ou venant du Soudan. Enfin, surtout, la locomotion aérienne redonnera peut-être au Delta sa valeur comme lieu de croisement de lignes mondiales : le Delta deviendrait alors le vaste aérodrome où atterriraient les avions destinés aussi bien au proche-Orient, qu'aux Indes, qu'à l'Australie, qu'au centre de l'Afrique. La chose est possible, elle n'est pas certaine, car pour l'avion, d'autres routes s'offrent, qui mènent plus directement d'Europe vers l'Extrême-Orient et vers l'Australie, en évitant la traversée de la Méditerranée. Si au Caire atterrissent les appareils hollandais et britanniques de la ligne des Indes, les avions français allant vers l'Extrême-Orient se posent en Syrie.

En admettant même d'ailleurs que ces progrès s'accroissent, que ces espérances se réalisent, il faut bien reconnaître que le trafic ne pourra, et de loin, recouvrer l'importance qu'il eut autrefois. L'Egypte n'est plus un entrepôt sur la route des Indes, et ce n'est pas de ces passages trop rapides qu'elle peut escompter de sérieux profits. Aujourd'hui, c'est de sa propre substance qu'elle tire le plus clair de ses revenus : il en sera vraisemblablement ainsi dans l'avenir. Sa richesse, c'est à son fleuve, à son sol, à l'industrie de ses habitants qu'elle la doit demander, plutôt qu'à un commerce de transit devenu fort aléatoire.

*
* *

Au terme de cette première partie, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière pour embrasser dans son ensemble

l'œuvre de domination imposée par l'homme au Delta du Nil et en mesurer les conséquences directes. La rigoureuse contrainte imposée au fleuve a transformé les plaines autrefois submergées temporairement en vastes étendues irriguées à volonté toute l'année durant. Les cultures qui avaient suffi aux ancêtres, et fait la réputation de fécondité de l'Égypte sont considérées comme secondaires, sinon sans importance, et le fellah consacre la majeure partie de ses efforts au coton, qui déçoit de plus en plus ses espérances, mais auquel il s'accroche pourtant, parce que pendant de longues années, cette culture l'a dédommagé avantageusement de ses peines. Les antiques moyens de communication eux-mêmes, l'homme a su les rejeter ou les négliger, pour en utiliser d'autres plus conformes à ses besoins, mieux adaptés aux conditions nouvelles. Enfin repliée sur elle-même durant des centaines d'années, la Basse-Égypte est rentrée dans le courant de la vie économique mondiale. En un mot, c'est un Delta nouveau qui s'est fait depuis cent ans, et dont l'édification n'est pas encore achevée, en admettant qu'on puisse dans la vie d'une région parler d'un achèvement qui serait un peu comme une mort, ou du moins un sommeil dangereux; un Delta où jusqu'ici, la tendance à la concentration et à l'uniformité, voulue en partie par la nature, a pu sembler exagérée encore par l'effort même de l'homme.

Il reste maintenant à étudier comment l'habitant du Delta, après avoir contraint la nature à l'obéissance, a dû lui-même plier genou devant elle; comment après l'avoir adaptée à ses besoins, il a dû soumettre sa propre vie aux exigences même du monstre qu'il avait vaincu, quelle est en un mot son existence dans la Basse-Égypte.

2ème PARTIE

La vie dans le Delta du Nil.

Les régions du Delta. — Un des caractères du Delta du Nil, caractère qui lui est d'ailleurs commun avec la plupart des deltas, c'est son uniformité apparente. D'Alexandrie ou de Damiette jusqu'au Caire, ce sont les mêmes vastes horizons monotones, la même plaine immense. Rien, du moins à première vue, ne vient rompre l'unité du paysage, et le touriste qui passe croit pouvoir juger de toute la région pour en avoir seulement entrevu une faible étendue.

On ne saurait lui donner complètement tort. Il est certain que le Delta du Nil n'offre pas la variété d'aspect, les multiples changements qu'on trouve dans les beaux paysages de l'Europe, par exemple, et à cet égard il y a peu de chance que la Basse-Egypte devienne jamais pays de grand tourisme; là n'est d'ailleurs pas son ambition.

Pourtant, cette remarque faite, on peut dire que l'uniformité du Delta n'est pas aussi absolue qu'il y paraît tout d'abord, et qu'à y regarder de plus près, il est aisé de découvrir des différences sensibles entre les diverses parties qui le constituent, différences qui proviennent soit de la végétation, soit de la nature du sol, soit de la répartition des habitants, et qui sont, pour une bonne part, la conséquence de la lutte pour l'eau ou contre l'eau.

C'est l'eau, en effet qui crée ici les régions géographiques avec leurs caractères particuliers. C'est suivant la facilité plus ou moins grande avec laquelle l'eau est amenée ou chassée que la contrée est fertile ou pauvre, peuplée ou quasi-déserte. Assurément, d'autres facteurs interviennent, mais qui n'ajoutent généralement qu'une

nuance, une divergence locale. La cause essentielle des différenciations est une question d'irrigation et de drainage, et c'est en définitive le niveau du sol et l'éloignement de la mer qui engendrent les régions.

Il ne faudrait pas demander de fixer à ces régions des limites aussi précises que celles qu'on peut donner, par exemple, aux petits pays de France. Ici, sauf au bord du désert, la frontière est rarement marquée avec netteté entre la région riche et celle qui ne l'est guère ou ne l'est point du tout. Il existe entre ces terres dissemblables, toute une série de gradations qui font passer insensiblement de l'une à l'autre. Toutefois, il semble qu'on puisse parler avec Willcocks, de deux grandes parties au moins, l'une qui serait la vieille région centrale, constituant encore aujourd'hui le cœur de la Basse-Egypte et qui comprend, outre la Ménoufiah et la Qalioubiah, la moitié méridionale de la Béhérah, le centre et le sud de la Gharbiah, un tiers de la Daqahliah et de la Charqiah; l'autre, que bornent la mer et les lacs est une région que l'homme se préoccupe de conquérir et dont l'ensemble est riche surtout de promesses. Une ligne passant par Delingat, Damanhour, Rahmaniah, Dessouq, Kafr el Cheikh, Mehallah el Koubra, Mansourah, Simbellaouine, Kafr Saqr, Faqous, Bilbeis, pourrait marquer la limite des deux régions. De limite grossière encore une fois, car les deux régions se pénètrent trop intimement pour qu'il soit possible de faire nettement le départ entre l'une et l'autre.

Au sud, nous trouvons donc des terres planes, dont la topographie même est le résultat du régime des bassins, qui pendant des milliers d'années, jusqu'au XIXe siècle, ont été régulièrement submergés par le Nil ⁽¹⁾. Au nord, c'est une région purement deltaïque, formée par le travail du fleuve, et que l'homme a laissée en friche au moins depuis de longs siècles. Aux premières, nous donnerons le nom de Haut-Delta; aux secondes, celui de Bas-Delta.

(1) Cf. WILLCOCKS, *op. cit.*, vol. II, p. 450 et VICTOR MOSSERI, *Le Drainage en Egypte*, B. I. Eg., 1909, p. 102.

CHAPITRE I.

LE CŒUR DU DELTA

Quittant Le Caire pour se rendre à Alexandrie ou à Mansourah, on traverse la zone riche du Delta dans toute sa largeur. Jusqu'à Damanhour, on aperçoit du wagon, un pays plat, monotone, aux horizons vastes, coupés souvent par des lignes ou des bouquets d'arbres, de peupliers ou de ces gazorines dont l'aspect rappelle de loin celui de nos sapins. Immenses étendues sans limites, vertes de bersim, ou jaunes de céréales, ou encore piquetées des taches blanches de coton; gros villages nombreux, mais nettement délimités, séparés les uns des autres par les campagnes inhabitées; sur ces étendues, les branches du Nil déroulent paresseusement leurs anneaux, longs serpents privés de vie durant une moitié de l'année; par contre, les canaux larges, profonds, nombreux, apportent une eau grasse et lourde. Une impression de richesse, de fertilité, de facile abondance se dégage de ce paysage.

En fait, l'impression devient plus forte encore, si l'on se donne la peine de parcourir à loisir la région; on y constate aisément que la population est là plus dense qu'ailleurs; que la terre produit de belles récoltes de coton, mais aussi de céréales; que le sol s'y vend plus cher, qu'il produit davantage, en réclamant moins de travail, qu'il est plus vraiment le don gratuit du Nil.

Vieille terre qui, de tout temps, a constitué l'ensemble de la Basse-Egypte, qui en a fait le fonds solide et permanent. D'autres parties assurément ont été cultivées, et il fut sans aucun doute une époque où la plaine agricole se trouvait plus étendue vers le nord comme vers l'est ou l'ouest; mais ces terres moins favorisées et abandonnées pendant des siècles, sont retournées à leur stérilité. Au contraire, le centre et le sud du Delta, même aux pires moments de l'anarchie, ont continué d'être l'objet des soins au moins les plus nécessaires de la part des gouvernements qui se succédaient. Jusqu'au XIXe siècle, les bassins y ont

été entretenus, les canaux d'amenée et de décharge surveillés, en sorte que dans la décrépitude qui menaçait l'Egypte, ces provinces restaient le soutien du pays, sa réserve suprême. Aujourd'hui encore, malgré certains symptômes inquiétants, ce sont elles qui apparaissent dans l'ensemble comme la région la plus florissante de l'Egypte toute entière, comme celle aussi qui, dans tout le Delta, a conservé le plus fidèlement son visage traditionnel.

§ 1. — LA VIE AGRICOLE.

Leur richesse, les provinces méridionales et centrales du Delta la doivent à l'équilibre aussi harmonieux que possible d'un système d'irrigation qui donne aux cultures toute l'eau nécessaire, et interdit ou du moins rend difficiles les gaspillages. Terres les plus voisines des barrages du Delta, elles bénéficient évidemment de facilités d'arrosage qu'on ne trouve pas ailleurs. Peu après les deux barrages, les grands canaux ou rayahs se divisent en de multiples branches qui vont amener leurs eaux aux moindres coins de cette région, sans qu'aucun ne se voie frustré de la quantité qui lui est nécessaire : des rotations sagement réglementées permettent au surplus, une répartition plus juste encore de toutes les quantités disponibles.

Mais si on jette un coup d'œil sur une carte donnant les cotes ou mieux les courbes de niveau, ⁽¹⁾ on constate aussitôt qu'une bonne partie de la région se trouve située à des altitudes assez élevées, allant de 7 à 17 m. au-dessus du niveau de la mer. Même sans tenir compte de la surface, particulièrement haute, où les barrages du Delta ne peuvent fournir l'eau par gravité, une partie importante de ces provinces voit, durant plusieurs mois chaque année, l'eau de ses canaux à un plan sensiblement inférieur au niveau de ses champs. Ainsi le fellah est-il fréquemment tenu de puiser lui-même dans le canal, à l'aide de sa saqiah ou de son «tambour», l'eau dont ses cultures ont besoin : quelquefois il la reçoit bien par gravité, même pendant l'étiage, quand une société ou l'Etat prend en mains le pompage à

(1) La carte du Survey of Egypt à 1 : 100.000.

vapeur. C'est ainsi que dans la campagne située au nord du Caire, des pompes à vapeur fournissent aux champs l'eau d'irrigation nécessaire, les paysans payant une redevance déterminée pour l'arrosage de leurs terres. Mais, soit qu'il l'élève lui-même à la sueur de son front, soit qu'il la paie, le paysan comprend, sent plutôt, tout le prix de cette eau, et il n'a guère tendance à la gaspiller. Aussi le drainage est-il ici presque parfait, et les sels n'apparaissent-ils que rarement, par petites plaques, d'où il est relativement aisé de les éliminer. Willcocks cite avec raison la partie méridionale du Delta comme l'exemple le plus frappant de la nécessité de régler avec soin l'irrigation ⁽¹⁾.

Ailleurs, plus au nord ou plus à l'est, l'abaissement relativement rapide du niveau a pour résultat de rendre plus facile l'irrigation, mais plus nécessaire aussi le drainage. Même dans ce cas, la hauteur des terres reste suffisante pour que, avec du soin et des mesures assez simples, mais suivies très attentivement, le sol conserve toute sa fécondité. Partout où, comme dans le sud de la Gharbiah, le drainage a été conçu suivant des méthodes scientifiques, le sol reste sain, les eaux usées s'écoulant sans difficulté. Au contraire, lorsque, comme dans la Daqahliah, entre Simbellaouine et Mansourah, ou en Charqiah, quelque drain mal dirigé, suit des lignes de hauteur ou utilise, ce qui revient à peu près au même, le lit élevé d'un ancien bahr, un tracé si peu raisonnable arrête ou du moins retarde l'écoulement de l'eau en excès et nuit considérablement à la terre : au sud de Mansourah, tout le long du canal Mansouriah, dans la Charqiah, du côté de Faqous, on peut se rendre compte, à l'étendue des surfaces devenues stériles, des méfaits de ce mauvais drainage. Mais là, le remède serait aisé à trouver, car le mal vient plutôt de l'erreur de l'homme que des mauvaises conditions naturelles. Dans l'ensemble, l'irrigation de toute la région est satisfaisante, et c'est elle qui explique surtout la fécondité du sol.

Les sols.— Non pas que ce sol paraisse partout également favorable à la culture; soumise pendant des siècles à des inondations régulières qui ont effacé, vers le sud particulièrement, les rides naturelles tracées sur la plaine par les grands chenaux issus du

⁽¹⁾ *Eg. Irrig.*, 3me édition, p. 450. Voir aussi du même auteur : *Egyptian Irrigation and the Public Health*. Calro, 1927, p. 6.

Nil, toute la région est faite du même limon du fleuve. Mais la composition de ce limon même varie suivant les conditions de son dépôt; elle varie surtout suivant la situation du lieu. A proximité du désert, vers Bilbeis, vers Faqous, le sable apparaît, se mêlant au limon, lui donnant une couleur grisâtre, le rendant plus léger plus perméable, plus facile à travailler, plus exigeant en eau et somme toute, moins fertile, moins bien préparé à fournir des céréales ou du coton. Même au milieu du Delta, de pareilles terres sablonneuses ne sont pas rares: des lentilles de sable se voient en Qalioubiah, et par delà le Nil, en Ménoufiah: ce sont des sortes de lentilles, élevées de plusieurs mètres au-dessus des champs voisins, longues et larges de trois, quatre kilomètres et plus: vrais îlots désertiques au milieu des terres cultivées; le vent les modèle constamment et en incorpore les éléments au sol des champs voisins; tout autour de Quesna, on trouve ainsi des sols où le sable entre dans une proportion assez forte. Ailleurs, ce sont des sols plus lourds, silico-argileux, magnifiques terres à coton, qui, bien traitées, fournissent les plus belles récoltes. Entre le sable et l'argile lourde, il existe même dans cette région toute la gamme des terres alluviales: aucune pourtant n'est assez lourde pour nécessiter l'emploi de machines spéciales; toutes peuvent facilement se contenter des instruments primitifs dont se sert encore le laboureur égyptien.

Une population devenue extraordinairement nombreuse s'y partage avidement le sol. Depuis surtout le début du siècle, les fellahs achètent de la terre, se la divisent, au point que les propriétés de moins de cinq feddans sont de beaucoup les plus fréquentes. Encore faut-il remarquer qu'en Ménoufiah et en Qalioubiah, la moyenne descend à un et deux feddans par propriétaire. Ailleurs, le domaine familial est plus étendu; on trouve même de vastes propriétés, en Gharbiah, en Charqiah, notamment, propriétés qui comptent plusieurs centaines de feddans; mais dans l'ensemble de la région qui nous occupe, la règle est la division à l'extrême de la terre, un véritable émiettement.

Le travail agricole. — De ce morcellement découle d'abord le caractère primitif de cette culture; le petit fellah est trop pauvre pour se procurer des instruments mécaniques qu'on trouve dans les autres contrées, trop individualiste ou trop méfiant pour s'associer aisément et se procurer ces machines par la coopération.

D'ailleurs, l'abondance de la main-d'œuvre lui permet de se passer assez facilement de ces machines; aussi, l'agriculture dans cette région paraît-elle un véritable jardinage. De petits rectangles de terre qui constituent chacun la propriété d'un fellah, sont minutieusement préparés à la houe (fass), qui est le principal outil du paysan; quand la propriété est plus importante, le travail est fait à la charrue que traîne une paire de bœufs ou de buffles: cette charrue égyptienne est restée sensiblement la même qu'à l'époque de l'expédition d'Égypte; elle n'a même guère changé depuis les Pharaons. C'est une longue pièce de bois, munie d'un soc de fer, destiné à trancher la terre; un manche sert à l'appuyer fortement au sol. L'appareil égratigne à peine la terre, il ne la renverse pas, et ne trace que de longues lignes, non des sillons profonds. Bien des agronomes estiment que cette pratique est seule nécessaire ici, et que des labours analogues à ceux que réclame la terre d'Europe seraient dans cette région plus nuisibles qu'utiles. La charrue égyptienne convient fort bien aux besoins courants de cette vieille région, elle convient surtout à la pauvreté du fellah, qui se la procure pour une centaine de piastres, et qui la déplace aisément sur le dos de son petit âne.

Avec le fass ou la charrue, la terre est ouverte, puis divisée en petits carrés de quelques mètres, limités par des billons hauts de quelques centimètres. Dans ce petit bassin, on amène l'eau soit par gravité, soit à l'aide de la saqiah, du tabout, ou de la vis d'Archimède, parfois aussi du chadouf, et bientôt, toute la campagne est transformée en une sorte d'immense marais salant. Bien vite d'ailleurs, l'eau disparaît, évaporée ou absorbée. Ensuite, après un nouveau labour, on procède aux semis. Quand il ne s'agit que d'une céréale, les semailles sont faites à la volée, par un homme; mais si c'est du coton, en y emploie des enfants, filles ou garçons: munis d'un plantoir, ils s'avancent courbés vers le sol; de la main droite, ils creusent un trou, de la gauche, ils déposent dans ce trou quelques graines, qu'ils recouvrent avec soin; puis ils recommencent quelques pas plus loin, inlassablement. Pour la moisson, elle se fait à l'aide de faucilles, parfois de faux; c'est aussi avec une faucille qu'on coupe la canne à sucre, le maïs. Et comme ailleurs, c'est à la main qu'il faut pratiquer la cueillette du coton. C'est à la main encore qu'est décorqué le maïs, à la main qu'il est égrené, bien que des machines

se répandent dans les villages. C'est avec une machine, mais rudimentaire, le norag, que se fait le battage des céréales; le norag est une sorte de voiture que traînent deux bufflesses ou deux bœufs et qui, au moyen de roues métalliques, sépare paille et graine. Le travail des mains est donc la règle courante, la machine peu connue ou peu employée, moins par dédain que faute de ressources ou faute d'utilité. Encore que la routine soit répandue ici comme ailleurs, et que le paysan soit résolument fidèle à d'antiques méthodes, dont la plupart ont au surplus fait leurs preuves depuis des siècles, le fellah accepterait de se mettre au courant des perfectionnements modernes; il les adopte s'il les juge vraiment pratiques, vraiment avantageux, et aussi s'il a le moyen de procéder au changement.

La preuve, c'est qu'il s'est rendu compte de l'utilité des engrais chimiques, et qu'il en fait un usage important; la preuve, c'est qu'il adopte aussi, quand du moins il s'agit de sa terre, les assolements judicieux et les cultures rémunératrices. Le coton est naturellement la plante essentielle, mais elle n'est pas ici la seule importante, du moins dans la partie méridionale et orientale. En Ménoufiah et en Qalioubiah, le blé, le maïs, les fèves, ont une importance qu'ils n'ont pas ailleurs en Basse-Egypte; le coton est aussi de moins belle qualité. Dans la Gharbiah, au contraire, ainsi qu'en Daqahliah, près de la moitié des terres étaient jusqu'en 1926, cultivées en coton fin. Si la proportion en a été réduite au 1/3, c'est seulement pour obéir aux prescriptions de la loi, dont on se plaint amèrement. Dans l'est, en Charqiah, des terres sablonneuses, qui ne fourniraient peut-être pas d'aussi jolies récoltes de blé ou de coton sont cultivées en arachides (foul soudani), en henné; surtout on y trouve des palmiers. Ces terres sablonneuses et argileuses font d'excellentes terres à palmiers, pourvu que l'eau soit abondante. Et l'eau ne manque pas généralement. Dans la région qui va d'Abou-Kébir à El Salhiah existent ainsi de véritables forêts de palmiers; les champs disparaissent, passent en tout cas au second plan. L'arbre est là le maître du paysage, auquel il donne un caractère boisé, inattendu dans ce pays, maître aussi de la vie économique, car c'est du dattier qu'on attend toute subsistance, ou la plus grande part: c'est sur le dattier que s'appuient les maisons, que le fût de l'arbre traverse parfois de la plus curieuse manière, et auxquelles il sert de

colonne, de soutien. C'est du bois de dattier qu'on fait le chambranle des portes, les petits ponts qui enjambent les rigoles d'irrigation ; des feuilles de dattier qu'on fabrique paniers et couffins ; des fibres de l'écorce, qu'on fait des câbles solides et des muselières pour les animaux méchants. Des villages comme ceux de la région de Faqous, et en général, comme ceux qui bordent le désert arabe, vivent presque exclusivement du palmier ; leur renommée agricole vient essentiellement des dattes, consommées surtout dans le pays, car ils ne savent pas encore les préparer avec assez de soin pour qu'elles puissent être appréciées sur les marchés européens à l'égal des dattes tunisiennes ou algériennes. C'est aussi sur les dattiers que portait autrefois l'impôt principal, fixé sur le nombre des arbres et non pas sur la surface de terre possédée.

NOMBRE DE PALMIERS EXISTANT EN BASSE-EGYPTE (*).

Province	1901.	1907	1930
Béhérah	175.291	214.802	288.100
Charqiah	736.588	816.640	602.000
Daqahliah	114.557	124.441	82.000
Gharbiah	299.785	349.011	433.200
Qalioubiah	177.145	198.019	226.500
Ménoufiah	38.601	37.642	26.800
Totaux	1.541.967	1.740.555	1.658.600

Ailleurs, c'est le verger, qui prend la place du coton, et là encore, la transformation du paysage surprend, mais dans des proportions bien moindres. Dans la région de Qalioubiah, dans celle aussi de Ménoufiah, grande surface nue, coupée seulement par quelque canal, des propriétés closes de murs ou de haies apparaissent ; des arbres fruitiers, des agrumes surtout, y sont

(*) Les chiffres des années 1901 et 1907 sont fournis par la Statistique générale de l'Etat (Ministère des Finances). La taxe sur les palmiers a été supprimée le 24 janvier 1920, et les Finances ont cessé de recenser les palmiers. Les chiffres de 1930 sont fournis par le Ministère de l'Agriculture.

plantés, qu'une eau courante arrose abondamment. Quelques palmiers, quelques acacias les entourent. De tels vergers, quand ils sont vastes et fréquents donnent à un coin du pays un aspect de richesse et de fécondité qu'on ne retrouve pas ailleurs au même degré. Ainsi la Qalioubiah, entre le Nil et la voie Qalioub-Benha, ainsi les environs de Chebine El Kom. Quand l'arbre fruitier apparaît, le pays semble tout de suite plus opulent, et de fait les vergers peuvent fournir des récoltes d'une valeur supérieure à celles que donnent les cotons ou surtout les céréales.

En outre, toute une partie de la région se couvre d'arbres ; elle fut boisée autrefois, au dire des écrivains arabes du moyen-âge ; mais une grande partie de ses beaux jardins et de ses bois avait disparu pour faire place aux cultures. Depuis quelques années, une saine politique de reboisement prévaut de nouveau ; des arbres, surtout des acacias et parfois, quand on veut aller vite, «des gazorines» (*casuarinae*), sont plantés le long des routes, au bord des canaux, pour ombrager une saqiah ou un cimetière. Nulle part, sauf dans les palmeraies, le paysage ne devient forestier ; mais assez souvent, il donne presque l'illusion d'un bocage clairsemé, à la vérité fort agréable. Ainsi le fellah trouve-t-il sur les lieux même le bois nécessaire pour la construction de la plupart de ses machines agricoles, ainsi le pays allège-t-il les lourdes sommes que, chaque année, il doit verser à l'étranger pour l'importation de grosses quantités de bois.

§ 2. — L'HABITAT RURAL.

Les conditions actuelles de l'irrigation surtout, peuvent expliquer la nouvelle vie agricole du Haut-Delta. Mais c'est la psychologie sociale qui permet de rendre compte d'autres faits de géographie humaine, et en particulier de l'habitat rural, qui à première vue, semblerait déconcertant. Voilà une région où la plupart des données géographiques, naturelles ou acquises, semblent devoir engendrer un habitat extrêmement dispersé : population dense, division excessive de la propriété, abondance de l'eau partout, absence de tout relief sérieux. Or il se trouve que, précisément dans cette région-là, le trait le plus caractéristique, par où se marque sur le sol l'adaptation de l'homme à sa terre, c'est l'existence d'agglomérations très denses, où

s'entasse la majorité de la population, cependant que les groupements secondaires n'existent en nombre important que dans certaines zones relativement peu étendues.

Le paradoxe est surprenant, mais seulement apparent. En réalité, il faut toujours considérer que les faits de géographie humaine ne sont pas soumis au même déterminisme rigoureux que les phénomènes dont connaissent les sciences naturelles, que la volonté, les tendances, les habitudes de l'homme peuvent dans une large mesure intervenir dans leur enchaînement, en éviter, en modifier — ou du moins en atténuer — certaines conséquences ⁽¹⁾. Ici, il faut rechercher l'origine du groupement des habitations surtout dans la survivance d'habitudes anciennes et dans la fidélité à d'antiques usages, dont une population de paysans, surtout en Orient, ne se défait que lentement, à regret, semble-t-il. Parmi les nouvelles conditions économiques et sociales qui lui ont été faites ou qu'il s'est faites depuis un siècle, aucune ne semble avoir créé pour le fellah la nécessité impérieuse d'abandonner en hâte la plupart de ses vieilles habitudes, si profondément enracinées en lui par un atavisme millénaire. La terre lui appartient désormais ; mais les nouvelles servitudes que lui impose la propriété ne le gênent nullement. Il obtient l'eau avec facilité pendant toute l'année, mais il se soumet aux obligations de surveillance, aux mesures de protection que nécessite l'inondation. Il pourrait sans danger aujourd'hui, se bâtir une maison isolée, une sorte de ferme, mais il continue encore d'habiter dans le vieux village où ont vécu et sont morts ses pères ; quel avantage réel retirerait-il, au surplus de son isolement ? Loin donc d'avoir disparu, le souvenir du passé continue de marquer fortement la vie du fellah ; encore engourdi d'un trop long sommeil, ce fellah n'a pas su ou n'a pas pu mesurer d'un seul coup l'importance des transformations dont il était en partie l'auteur ; il n'a pas voulu, ni pu sans doute, suivre de près le progrès qu'on lui imposait, non plus que rejeter certaines formes anciennes, pour en adopter d'autres, plus modernes, mais

⁽¹⁾ DAUZAT (*Anciens types d'habitations rurales en France et dans les régions voisines*), montre bien que la tradition et l'histoire expliquent les formes des habitations, plus encore que la logique et les conditions physiques. (*La Nature*, 1. 7. 32, p. 1-5, 13 fig.).

dont il ne sentait pas le besoin. Comment s'étonner d'une pareille attitude? On transforme, même brusquement, même profondément les choses, avec une certaine facilité; c'est un autre problème, et de solution bien plus lente, que l'évolution des esprits; il est rare qu'on les amène tout d'un coup à bouleverser leurs habitudes, à briser en quelque sorte avec le passé, tant du moins que la nécessité de cette rupture ne paraît pas s'imposer encore nettement. Or cette nécessité ne semble évidente, et non pas toujours, qu'après une longue éducation, qui suit parfois de très loin le progrès matériel.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que cet attachement aux vieilles coutumes soit seulement le fait de paysans ignorants. Les habitudes ancestrales ont si profondément pénétré l'âme du pays, qu'elle ont créé une sorte d'ambiance, contre laquelle luttent difficilement même les personness plus éclairées. La tradition, plus ou moins pure, plus ou moins fidèlement conservée, s'impose même aux autorités publiques, qui ne semblent pas toujours être surprises par la persistance de certains anachronismes. Tel règlement de police, par exemple, qui pose des conditions draconiennes à l'établissement de maisons isolées, en dehors des villages, ne paraît pas autrement sûr de la sécurité qui règne pourtant depuis de longues années dans les campagnes...

Toutefois, certaines circonstances plus favorables peuvent accélérer l'éducation de la masse, créer en elle des désirs, des goûts nouveaux; le développement de l'instruction, une richesse plus grande, la multiplication des moyens de transport, la proximité des grandes villes, sont parmi les moyens les plus propres à transformer la mentalité populaire, à engendrer un désir de mieux-être, qui se traduit quelquefois, au surplus, en un simple changement.

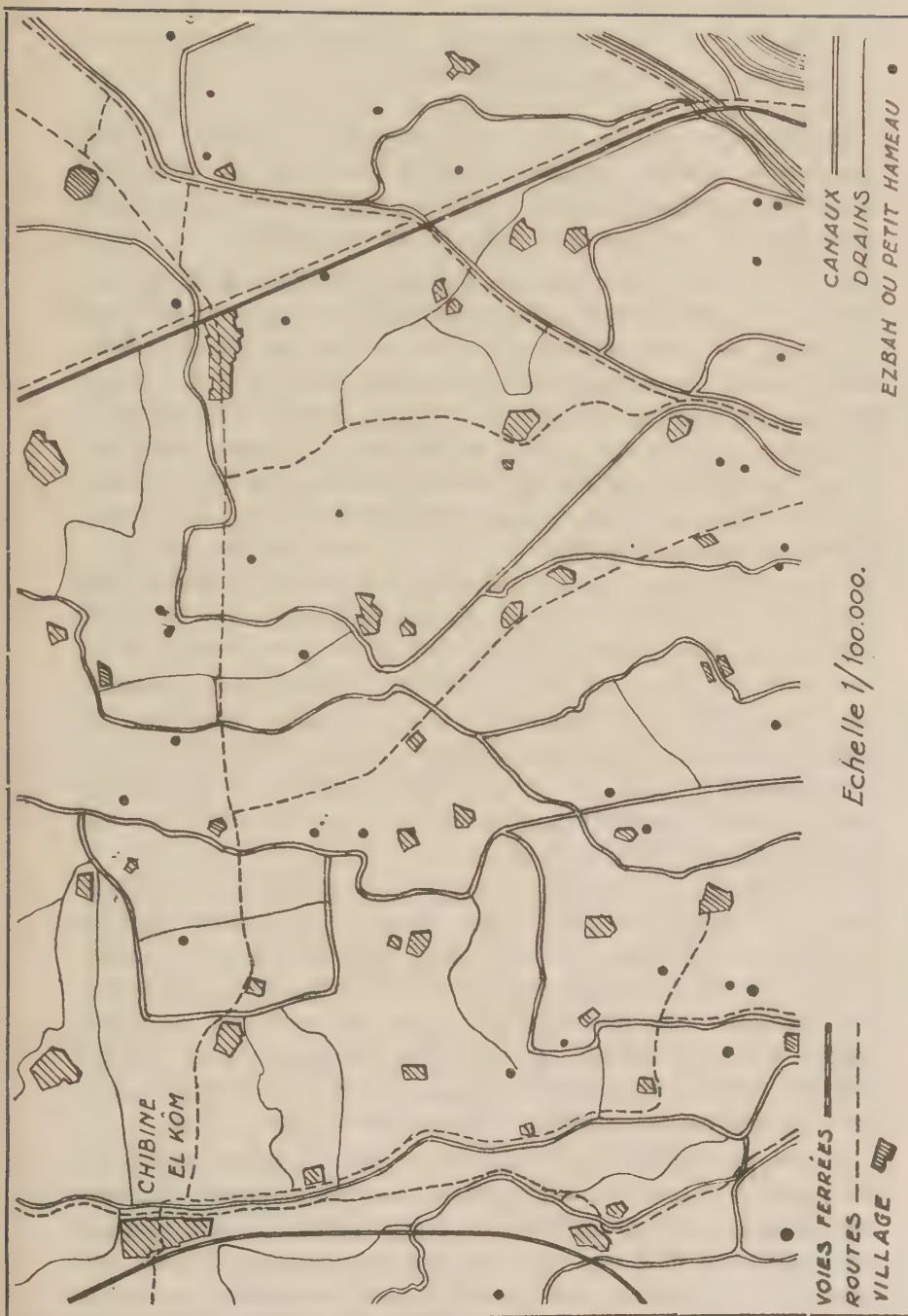
Ces circonstances ont joué, mais très inégalement, dans le Haut-Delta. De la diffusion de l'instruction dans les classes rurales, il ne peut être question, puisque le vigoureux effort entrepris dans ce sens par le gouvernement est encore trop récent. Mais la hausse des produits agricoles, du coton tout particulièrement, à la fin de la dernière guerre, a permis au fellah, durant quelques courtes années, de connaître et de savourer un confort qui lui était inconnu jusqu'alors; une richesse

éphémère lui a fait entrevoir une vie dont il n'avait même pas l'idée auparavant. La pauvreté dans laquelle il est retombé depuis a pu l'empêcher de réaliser ses désirs, elle ne les a pas éteints complètement.

Mais c'est surtout la multiplication des moyens de communication et le voisinage des villes, du Caire spécialement, qui travaillent à la transformation de la mentalité du paysan. Tant qu'il s'est tenu isolé dans son village, le fellah est resté simple, peu exigeant dans ses goûts. Au contact fréquent des citadins, cette belle simplicité s'est atténuée et les exigences du fellah se sont faites plus nombreuses, parfois peu raisonnables. Phénomène qui n'est évidemment pas spécial à l'Egypte ! Les contacts avec la ville, chemins de fer de toutes sortes, canaux et circulation automobile les rendent de plus en plus fréquents ; les relations se multiplient, deviennent chaque année plus intimes ; le fellah, autrefois de tempérament sédentaire, commence à se détacher du village des aïeux, et en arrive à souhaiter une contrainte moindre, une liberté plus étendue, plus d'initiative, un bien-être plus réel ou seulement plus apparent.

Cette influence des gros centres s'exerce ainsi depuis de longues années ; il est évident qu'elle varie en proportion de la proximité de ces centres ou, ce qui revient au même, de l'abondance des moyens de transport. L'évolution semble donc rapide et profonde surtout dans la zone qui avoisine le Caire ; ailleurs elle reste moins forte, et pour l'instant encore assez lente, bien que le rythme s'en accélère depuis le dernier conflit mondial. Encore traditionnels dans le centre de la Ménoufiah et dans les districts environnants, les goûts du fellah paraissent donc plus « modernes » dans la province de Qalioubiah et dans une partie de la Charqiah et de Guizah, peut-être aussi sur les étroites banlieues qui entourent les centres provinciaux, Zagazig, Benha, Chebine-el-Kom, Tanta, Mansourah.

De telles différences dans l'attachement à la tradition se traduisent sur le sol. Dans les zones moins soumises à l'influence du Caire, la vie rurale reste peu modifiée, et les formes d'habitat ne se sont guère transformées ; plus près de la capitale, ces formes se compliquent, puisque, sur le fond des données traditionnelles s'en imposent de moins rigides, de plus modernes, de mieux adaptées aux conditions économiques et sociales actuelles.



Exemple d'habitat concentré. Région de Chebine el Kom, (Ménoufiyah).

LE VILLAGE

Dans le centre et le sud de la Basse-Egypte, les gros villages agglomérés, abritent encore la majeure partie de la population et restent, aujourd'hui comme autrefois, un des faits de géographie humaine les plus caractéristiques de la région.

Il semble que l'uniformité du pays se reflète sur la physionomie de ces villages. Ils laissent tous une impression à peu près semblable, ils ne se distinguent que par quelque détail, et il est assez malaisé de reconnaître de loin, le village du sud de la Béhérah, de celui de la Qalioubiah ou de la Ménoufiah. Ce n'est certes pas ici qu'il faut rechercher la variété d'aspects que présentent les villages d'Europe occidentale ou même seulement ceux de Palestine, pour se borner au proche-Orient. On pourra peut-être remarquer quelque différence entre les villages de la Béhérah occidentale, masses blanchâtres peu élevées, dépourvues de toute végétation, et ceux de la Ménoufiah, dont la teinte se fait plus sombre, où l'arbre fait partie pour ainsi dire du cadre. Peut-être aussi arrivera-t-on à distinguer le village ancien de celui qui a été fondé plus récemment : une plus vaste surface, une hauteur plus grande pourraient parfois permettre de fixer à une date éloignée l'origine du village. Mais le critère est peu sûr et les différences bien faibles, elles ne frappent pas, elles ne sont pas toujours probantes non plus.

C'est du ciel qu'on peut observer sans doute le plus exactement ce village du Haut-Delta. D'avion, la région apparaît comme un ensemble de rectangles plus ou moins réguliers traversés par des cours d'eau au tracé tourmenté ou au contraire trop rectiligne. De place en place, une tache brune ou blanchâtre, telle une galette grossièrement ronde : c'est un village, dont les maisons sont si étroitement collées les unes aux autres qu'il ne semble pas subsister d'espace libre pour circuler.

Au sol, partout le village se présente comme une agglomération compacte, de forme irrégulière, qui compte fréquemment plusieurs milliers d'habitants groupés sur un étroit espace. De loin il apparaît comme un bloc gris ou brun aux contours mal définis, qui parfois s'élève sur une plate-forme, à quelques mètres au-dessus du sol, quand on peut craindre encore l'inondation, ou quand le

village date d'une époque relativement ancienne; mais beaucoup plus fréquemment, cette plate-forme, se trouve presque au niveau des champs. Parfois il s'élève en ondulations irrégulières, et parfois il semble s'allonger sur le sol, s'aplatir au point qu'on l'apercevrait malaisément de loin, n'était sa teinte chaude qui tranche sur le vert quasi artificiel des champs de bersim. Quelquefois en jaillit le grêle cylindre d'un minaret ou les tours jumelles d'une église copte, et bien plus souvent il est dominé par la tulipe blanche d'un tombeau de cheikh vénéré ou les deux étages roses d'une maison de notable. Fréquemment, des arbres l'entourent, des palmiers, en petit nombre, sauf dans certaines régions, voisines du désert, ou dont le limon contient une plus forte proportion de sable, des acacias, des eucalyptus, de solennels sycomores au feuillage épais, et de plus en plus, de fraîches «gazorines» (casuarinæ). Mais, même dans les endroits les plus favorisés, l'arbre reste un décor, il peut ajouter au pittoresque et modifier l'aspect extérieur du village, qu'il contribue à rendre plus agréable; il n'a guère d'influence sur la physionomie du village lui-même, dans la construction duquel le bois indigène a encore peu de part.

Cette dernière remarque ne vaut évidemment pas pour les villages qui se trouvent au milieu de palmeraies; là au contraire, le rôle de l'arbre apparaît comme de première importance. Non seulement il modifie l'aspect général du village, qu'il semble emprisonner ou protéger dans une sorte d'immense grillage, mais encore il pénètre à l'intérieur, épaule les maisons, jaillit des toits, forme des rigoles, des ponts et des bordures de canaux: l'arbre est partout dans le village de palmeraies, et partout il s'impose et règne en maître. Seulement, des villages de ce genre ne sont guère répandus que dans la Qalioubiah et dans la Charquiah, non loin de la branche de Damiette, ou encore dans la banlieue du Caire, en bordure du désert: ce sont en somme des cas exceptionnels. En règle générale, l'arbre n'a pas sur la condition économique du village du centre et du sud du Delta l'influence qu'on lui a quelquefois attribuée. Tel village riche peut être dépourvu de son rideau d'arbres, tel autre presque misérable peut se cacher derrière de belles frondaisons; il n'y a pas de relations réelles de cause à effet entre cette opulence ou cette misère et la présence de l'arbre. Valables sans doute pour le

Fayoum et la Haute-Egypte, les remarques de Jean Brunhes semblent beaucoup moins acceptables pour le Delta du Nil (¹).

*
* *

Le Village du Haut-Delta est un legs de l'antique et encore toute récente organisation en communauté. Au temps où la terre était en grande partie la propriété du souverain, les opérations qui précédaient ou suivaient les divers travaux des champs étaient pratiquées en commun, en plein air le plus souvent, ou dans l'enclos appartenant à la communauté. L'agglomération de maisons servait seulement d'abri gratuit aux travailleurs agricoles et à leur maigre bétail; le village formait une sorte de phalanstère où chacun devait travailler pour tous.

De cette condition, il reste un souvenir bien vivant dans le village; à proximité, ou parfois, à l'intérieur de l'agglomération, un vaste espace découvert est propriété commune: c'est le «gourn», place publique où l'on bat les céréales, où l'on décortique le maïs, où l'on fait sécher les roseaux; chacun peut en occuper momentanément un coin, s'y installer commodément pour un séjour de quelque durée, car c'est le domaine banal qui pour ces fellahs pauvres, remplace la vaste cour de nos fermes.

A proximité du gourn, un étang, dans lequel les maisons se mirent coquettement, et qui surtout au soir, revêt les plus somptueuses couleurs, mais qui répand aussi les germes du paludisme et de cette autre maladie endémique qui s'appelle la bilharziose. Depuis quelques années au surplus, les autorités du pays se préoccupent de remblayer ces étangs; mais la tâche est rendue difficile non seulement par le nombre et l'étendue de ces mares, mais surtout par l'esprit routinier du fellah. Qui s'en étonnerait? Dans les villages d'Europe, ne voit-on pas dans la plupart des fermes des tas de fumier au milieu des cours, parfois tout près des puits? Une propagande séculaire a-t-elle réussi partout à faire déposer ce fumier dans des fosses étanches? Il n'y aurait pourtant à cette pratique que des avantages pour

(¹) Cf. J. BRUNHES, *Géographie humaine*, 3^e éd., t. I, p. 150.

l'hygiène, pour la santé du paysan et pour sa bourse. Il est inutile de penser rencontrer chez le fellah moins d'attachement aux vieux errements que chez son frère occidental ⁽¹⁾.

Ayant contourné l'étang et traversé le goum, quand on arrive au village, on constate que l'aspect n'en est pas toujours accueillant; parfois même il semble quelque peu hostile. Souvent, surtout dans les villages assez anciens, les murs des maisons extérieures ne présentent aucune ouverture, porte ou fenêtre: l'agglomération semble se replier sur elle-même. Est-ce pudeur, est-ce crainte? Elle semble répugner à se laisser surprendre. Sans doute y a-t-il dans cette timidité un reste des mœurs familiales qui n'ont pas encore disparu, le souci légitime de protéger la vie domestique contre l'indiscrétion des étrangers; peut-être aussi faut-il y voir un souvenir de temps déjà éloignés, où les campagnes n'étaient pas sûres, où des bandes armées n'hésitaient pas à s'attaquer à la communauté trop faible ou mal défendue. Rien d'étonnant à ce que les maisons les premières exposées paraissent tourner le dos au danger, ou plutôt essayer de ne lui offrir aucune prise. Dans la Charqiah, où les bandes bédouines opérèrent plus longuement et plus fréquemment qu'ailleurs, l'aspect de certains villages est caractéristique; des blocs entiers de vieilles maisons situées à la périphérie semblent avoir été construits en vue de résister aux attaques: murs épais, au rez-de-chaussée du moins, pas ou peu d'ouvertures sur l'extérieur; sur les terrasses, des sortes de créneaux; de loin, l'ensemble d'un quartier ancien, à Abou Kébir par exemple, peut donner l'illusion d'une muraille fortifiée; de là sans doute l'erreur de tel voyageur qui pendant l'occupation française a cru voir, au cours d'une trop rapide randonnée en Charqiah, des remparts autour de la petite ville de Hehyah ⁽²⁾. Assurément cet aspect sévère, qui contraste avec cette exquise hospitalité dont on peut jouir dans les campagnes égyptiennes, n'est pas commun à tous les

(1) D'après les renseignements qui nous ont été fournis, la moitié des villages posséderaient encore de ces mares d'eau stagnante. Il semble que ce chiffre est trop faible et que malheureusement, la majorité des agglomérations possède encore de ces foyers d'épidémie.

(2) M. LE DR. MOH. SALEH signale également l'existence de maisons de ce genre dans le village de Guehainah, markaz de Tahtah, moudiriah de Guirgah (Haute Egypte).

villages. Dans les régions plus centrales, où le danger des brigandages fut toujours moindre, le village se fait au contraire presque souriant.

Au surplus, il convient de ne pas rester sur l'impression première, même défavorable, que peut laisser l'accueil du village. Pénétrons donc à l'intérieur : des ruelles étroites, montueuses, tortueuses, sombres, mal entretenues, poussiéreuses pendant les mois d'été, cloaques boueux après les ondées d'hiver, séparent à peine des maisons collées, serrées étroitement les unes contre les autres et parfois comme enlacées, et aboutissent à une petite place, occupée en partie par une mare d'eau verdâtre qui sert souvent de dépotoir. On sent partout que l'espace manque, que chacun se fait aussi petit que possible, et qu'on tire parti de la moindre surface libre.

Dans ces rues, on trouve généralement quelques boutiques d'épiciers, qui vendent toutes sortes de denrées hétéroclites, de qualité souvent inférieure, et pratiquent l'usure, soit directement, par des prêts, soit par la vente à crédit de graines ou d'autres produits indispensables ; des échoppes de marchands de drap, de quincailliers, des ateliers de tailleurs, de charpentiers, de tisserands, de vanniers qui travaillent en chambre, avec un outillage des plus rudimentaires, un personnel réduit à un ou deux ouvriers aidés de quelques enfants, et qui suffisent aux besoins locaux. Dans certains endroits même, qui ne sont pas toujours pourtant de fortes agglomérations, il existe une enceinte, à quelque distance des maisons, pour le marché et l'abattoir public, abattoir qui appartient souvent au village, marché dont les constructions légères et les palissades sont la propriété soit du village, soit d'une société à ferme. Ainsi le gros village du Haut-Delta revêt-il assez fréquemment un certain caractère urbain : il se présente souvent comme un véritable bourg, presque une petite ville dont le progrès des communications ne semble pas avoir encore diminué la vitalité, dont il paraît plutôt avoir développé l'activité.

Chaque semaine, les fellahs de l'agglomération et ceux des villages voisins se rencontrent pour vendre quelques produits, et surtout pour acheter les denrées ou les objets qu'ils ne trouvent pas chez leur épicier : une foule bigarrée et bruyante se presse sur le marché dans un désordre pittoresque. Ici, des marchands

de pois chiches, de maïs grillé, de sucreries, appellent la clientèle ; là, des cordonniers en plein vent raccommode « à la minute » mais sans garantie, les chaussures en piteux état ; plus loin, des marchands venus de la ville étalent des étoffes bon marché, mais aux couleurs vives, ou des ustensiles de ménage parfois les plus inattendus. Les bouchers en plein vent égorgent leurs bêtes, les dépouillent, accrochent des morceaux de viande sanguinolente que s'empressent d'acheter les plus fortunés des visiteurs. Des ânes tentent de se frayer un passage, encouragés par les coups de trique et les cris que ne leur ménagent pas leurs maîtres, des chameaux dressent leur regard prétentieux et stupide au-dessus de ce grouillement ; des chiens rustiques se faufilent entre les visiteurs, en quête de quelque relief. Accroupi au milieu de cette agitation, quelque bon vieillard raconte placidement une antique histoire, à des auditeurs attentifs, une mère allaite son enfant, cependant que la rumeur des interminables discussions, des marchandages, des appels, des moqueries, monte autour d'eux. Le soir, sur les routes qui mènent au village, ou dans les étroits sentiers des champs, des théories d'hommes, de femmes, d'enfants, accompagnés d'ânes, de buffles, de chameaux, s'en retournent à pas pressés chez eux, transportant, qui à la main, qui sur le dos, qui plus souvent sur la tête, les achats de la journée, heureux de se sentir riches de quelque acquisition nouvelle, sinon toujours indispensable. Des camionnettes légères, trop souvent mal en point, dépassent les groupes en pétaradant et en ferraillant. Des chants joyeux, des plaisanteries, des lazzis en partent, à l'adresse des simples piétons qui vont se fatiguer durant parfois des heures, mais qui, ayant la langue assez bien pendue, eux aussi, savent rendre moquerie pour moquerie : le fellah est d'esprit caustique, et s'il supporte facilement les traits d'ailleurs inoffensifs que lui décoche son « frère », c'est à la condition qu'il les puisse renvoyer aussitôt ; c'est la seule règle d'un jeu qui ne se termine que par l'arrivée au village. On retrouve le vieux bourg avec plaisir, au moment où, de toutes les terrasses s'échappe une fumée bleue qui semble envelopper toutes choses dans une atmosphère très douce, très calme, presque irréelle.

La nuit est bien vite tombée ; sur les routes où la tranquillité est revenue, quelques fellahs attardés se hâtent de ramener leur

buffle ou leur chameau: silhouettes étranges, imprécises, silencieuses. Du village, parviennent encore quelques cris, quelques éclats de voix qui troublent seule l'immense paix de la campagne; quelques lumières parcimonieuses clignent encore, qui ne tardent pas à s'éteindre. Bientôt tout sommeille, dans l'agglomération, hormis les quelques vigilants gardes-champêtres ou « ghaffirs » qui, armés d'un fusil archaïque ou d'un énorme bâton, affublés d'un uniforme plus pittoresque que pratique, assument la charge de protéger les paisibles fellahs contre d'improbables brigandages.

A la vie intérieure du village préside une autorité traditionnelle, toute paternelle. C'est celle de l'omdah, qu'assistent, dans les agglomérations plus importantes, deux ou trois « cheikhs el balad ». Tous sont choisis par l'administration centrale, parmi les familles aisées, propriétaires d'un nombre déterminé de feddans; le chef du village est donc un représentant de l'autorité centrale autant qu'un administrateur; sa fonction, fort respectée, fort recherchée, et que les familles conservent jalousement, au prix parfois d'onéreux sacrifices, fait de lui une manière de petit gouverneur dont l'autorité, assez étendue en droit, est plus large encore dans la pratique. C'est lui qui s'occupe du maintien de l'ordre, qui règle à l'amiable les différends, les querelles qui surgissent inévitablement entre les familles, c'est lui qui veille, dans la mesure du possible, à l'observation des prescriptions légales, à l'application des mesures administratives. Mais son autorité même lui confère des devoirs particuliers: celui surtout de l'hospitalité s'impose à lui plus rigoureusement encore qu'à chacun de ses administrés. Chaque jour, l'usage lui fait l'obligation de recevoir ses villageois, d'écouter leurs doléances, leurs protestations. Sa maison, propriété personnelle pourtant, ne lui appartient plus en fait: la maison de l'omdah « beit al omdah » est une manière de mairie, avec cette différence qu'elle se trouve à tout instant ouverte à tous ceux qui peuvent avoir quelque motif d'en voir le maître. C'est là qu'on conduit le voyageur même étranger, qui s'est attardé, qui ne peut regagner la ville trop lointaine, et que la nuit contraint à demander l'hospitalité; il peut être assuré d'en trouver une agréable, fastueuse même, dans la mesure du moins que permettent les ressources du village; une table excellente le restaure, et un gîte confortable, dans la paix du

village, le remet de ses fatigues. Et le lendemain, au moment où, non sans regret, il doit quitter son hôte aimable, celui-ci voudrait encore le retenir.

Ces prérogatives comme ces obligations s'affaibliront sans doute dans l'avenir, en même temps que l'ingérence directe du pouvoir central se fera sentir davantage dans l'administration. Jusqu'à présent pourtant, l'omdah du village reste encore le vrai suzerain devant lequel s'inclinent de rustiques vassaux, prompts cependant à discuter toute autorité, dans la mesure du moins où celle-ci se laisse discuter.

De gros villages de ce type se rencontrent partout dans le centre et le sud de la Basse-Egypte, parfois séparés par quelques kilomètres, ou bien au contraire rapprochés au point de sembler presque unis. Aucune autre raison que la densité du peuplement ne paraît rendre compte de l'emplacement de la plupart : dans cette région sans relief où l'eau est, partout ou presque partout, abondante, l'homme peut s'établir un peu à sa guise, sans être soumis à d'autres contraintes que celles qu'il s'impose.

Une exception existe pourtant, qu'il est nécessaire de signaler : c'est la faveur dont jouissent comme emplacement des villages, les bords du Nil ou des grands canaux. Voies d'eau incomparables, le Nil et les canaux offraient en outre autrefois, le privilège de permettre à leurs riverains l'arrosage en toute saison ; c'est sur leurs bords seulement que certaines cultures étaient possibles : celle du riz et celle du coton notamment, et les villageois y pratiquaient déjà l'irrigation « pérenne », alors que tout le reste de la plaine se trouvait encore soumis au régime de l'inondation annuelle. Aussi rencontre-t-on, tout le long de ces grandes artères fluviales du Delta, un double chapelet de grosses agglomérations bâties à la limite du lit majeur, et dont certaines, fondées dès l'antiquité, ont pris un sérieux développement et sont devenues de vraies cités, où les habitants sont bateliers ou commerçants autant et plus qu'agriculteurs.

LA MAISON VILLAGEOISE

Les caractères du village du Haut-Delta expliquent ceux de la maison. Dans ce village dont l'aspect n'a pas été profondément

modifié depuis l'antiquité, la maison n'a pas changé non plus ; elle est restée ce qu'elle était lors de l'expédition d'Egypte, ce qu'elle était sans doute à l'époque pharaonique, une demeure pauvre, mais qui répond encore aux besoins du fellah, et qui fait corps pour ainsi dire avec le sol dont elle est tirée. Ici, la maison est un fait géographique au premier chef.

Il n'est pas possible de faire entre les maisons villageoises du Haut-Delta les distinctions savantes établies par M. le Professeur Demangeon ⁽¹⁾ ; la maison du fellah ne joue que très imparfaitement le rôle tenu, dans les campagnes occidentales, par la ferme. Dans les campagnes françaises, par exemple, la ferme, même non isolée, forme une unité, un organisme indépendant, la cellule de l'économie rurale ; elle se suffit à elle-même dans une large mesure, elle vit de sa vie propre ; elle abrite gens, bêtes, machines et récoltes ; une partie importante du labeur agricole y est faite dans la cour. En un mot, suivant l'expression de M. Demangeon, elle constitue pour le paysan, un véritable instrument de travail.

En Basse-Egypte, il faut y insister, c'est le village tout entier qui remplit la fonction de la ferme française ; c'est sur l'aire commune que le fellah dépose d'abord ses récoltes, qu'il les bat, les décortique, les nettoie, et que parfois aussi, il s'établit pour les garder, quand la collectivité ne s'en charge pas elle-même. La maison n'est qu'une simple case dans le village, une cellule dans cet ancien phalanstère où, bien qu'affaiblis, subsistent encore un esprit et des formes de travail collectifs. Elle est essentiellement un abri, sans guère plus. Si l'on veut, c'est une maison « élémentaire », où la spécialisation et la séparation des locaux seraient établies seulement de manière sommaire. C'est une ferme aussi, si l'on veut encore, mais très imparfaite, et qui sert seulement à protéger, à couvrir, plutôt qu'à loger vraiment, hommes, bêtes, produits et matériaux nécessaires à l'agriculture, le fellah utilisant pour la plupart de ses travaux les espaces appartenant à la communauté ; c'est une ferme, mais réduite à des proportions minuscules, parce que les besoins

⁽¹⁾ A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*. (A. de G., t. XXIX, 1920, p. 352-375).

d'espace sont minimes, parce que la vie du fellah se passe en grande partie en plein air, parce que le sol non cadastré, réservé gratuitement aux habitations, est limité, et se restreint pour chacun à mesure que la population augmente, parce que surtout la pauvreté et la cherté de la terre obligent à diminuer l'importance des constructions qu'on pourrait faire en dehors du village traditionnel.'

On a vu que même lorsqu'il cultive quelques feddans, soit comme propriétaire, soit comme locataire, le fellah n'a guère besoin d'instruments de travail encombrants ni d'animaux nombreux, et que le volume de ses récoltes tient peu de place. Le coton, qui ne doit être cultivé, au moins légalement, que sur un tiers de la surface cultivée, est souvent acheté d'avance ou bien sert de garantie au loyer de la terre ou aux emprunts faits par un cultivateur pressé d'argent ou imprévoyant; dans la plupart des cas il est donc rapidement enlevé et porté au dépôt ou chounah d'une usine d'égrenage, d'un gros négociant, ou simplement du propriétaire; le bersim est brouté sur pied par les animaux, ou coupé à mesure des besoins. Pour le blé et le maïs, portés sur l'aire du village ou même sur le bord des routes, ils y sont battus; la paille ou les tiges encombrantes ne demandent pas à être abritées, et quant au grain destiné aux besoins de la famille et aux semailles, il n'occupe qu'un volume restreint.

Au surplus, le fellah désirerait-il plus d'espace, pour mieux loger sa nombreuse famille par exemple, qu'il ne l'acquerrait que difficilement, car la terre, en dehors de l'agglomération, est bien chère et il est bien pauvre. D'ailleurs faudrait-il qu'il reçût l'autorisation de construire hors du village, autorisation qui est jusqu'ici, donnée seulement aux propriétaires riches. Qu'il soit permis de citer la plainte d'un omdah des environs de Talkha (Gharbiah): « Dans les villages, il est impossible aux habitants qui ne possèdent pas de terre, de donner à leurs maisons l'étendue nécessaire pour répondre à de bonnes conditions d'hygiène et à l'accroissement de la population. En effet, ils ne trouvent que difficilement des terrains de construction, étant donné les exigences des propriétaires ou de leurs gérants qui demandent des prix élevés, et nullement en rapport avec la valeur des terres ou les moyens des villageois. D'un autre côté, ils ne trouvent

pas facilement du limon pour la fabrication des briques. En définitive, ils se trouvent réduits à la nécessité de s'entasser dans leurs maisons exiguës, ce qui ne laisse pas de porter un grave préjudice à leur santé » (1).

Il faut remarquer que, pendant une partie de l'année, l'extrême douceur de la température permet de vivre en grande partie en plein air, et que dans nombre d'endroits, dans les régions méridionales surtout, les animaux peuvent rester presque constamment aux champs. Mais il serait exagéré de croire que cette température ciémente s'étende d'un bout de l'année à l'autre : dans la Béhérah, comme dans la Gharbiah ou la Daqahliah, la température peut descendre assez bas durant l'hiver ; les fortes pluies ne sont pas rares, en décembre et surtout en janvier, et des brouillards épais et très frais s'élèvent aux premières heures du jour, couvrant les campagnes jusqu'au milieu de la matinée. Il suffit de circuler sur les routes de Basse-Egypte, aux environs de Tanta, par exemple, pour rencontrer des groupes de fellahs emmitoufflés, et se serrant frileusement autour d'un feu en plein air.

Comment le paysan égyptien construit-il sa maison, en vue de satisfaire à ces multiples conditions dans lesquelles il se trouve placé ?

Matériaux de construction.— Cette demeure, c'est de la bonne terre apportée par le Nil qu'il la bâtit, souvent de ses propres mains. Quelquefois, quand il est bien misérable, il se contente d'un léger clayonnage de bois, recouvert d'une mince couche de terre : mais le cas est rare dans cette région de la Basse-Egypte, pour la partie principale de la maison tout au moins. Parfois aussi, la construction est faite de pierre calcaire, quand les carrières se trouvent à proximité, ou quand le transport en est aisé et peu coûteux. Mais le plus souvent, la maison est construite de briques crues, qu'on appelle ici vertes ; ou encore de briques cuites, et plus rarement, partie de briques cuites, partie de briques crues.

La brique crue, dont l'usage est peut-être une antique importation chaldéenne (2), est bien désagréable à voir ; elle donne à

(1) Réponse faite à l'occasion d'une enquête sur l'habitat rural en Basse-Egypte.

(2) Cf. MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, II, p. 66.

une maison et à tout un village, un aspect triste et maussade, ou mélancolique, si l'on veut. Mais elle présente l'avantage d'être fort peu coûteuse, et relativement solide; somme toute, elle convient très suffisamment aux constructions rustiques. Dans cette région où la pierre se trouve seulement dans le désert, où le bois, malgré une intelligente politique de plantation d'arbres, doit être encore souvent à grands frais importé d'Europe, la simple brique crue, séchée au soleil, fournit économiquement une matière assez résistante, que certains utilisent même dans les constructions hydrauliques. On en a construit même des arches et, fait qui semble paradoxal, des piles et des fondations de ponts⁽¹⁾. D'ailleurs, elle est employée depuis l'antiquité, et des constructions de briques crues sont parvenues jusqu'à nous à travers les âges: les pyramides d'El-Lahoun, de Dahchour, sont faites de briques crues, tout comme nombre de ces villes anciennes dont les débris ne nous paraissent si misérables aujourd'hui que parce qu'ils ont été beaucoup plus profanés par les hommes que par les siècles⁽²⁾. Enfin elle présente cette précieuse qualité d'être un excellent isolant contre le froid aussi bien que contre la chaleur.

Rien n'est plus aisé que la fabrication de ces briques; il faut de la paille de riz ou même du bersim, de la terre, moins facile à se procurer parfois, et de l'eau, abondante partout; on prépare une sorte de pâte épaisse, qu'on malaxe longuement, et qu'un des membres de la famille, ou un ouvrier spécialiste a bien vite fait de mouler. Les petits rectangles de boue humide sont déposés à même le sol, et le soleil se charge du reste de la fabrication. Le produit final diffère de qualité et de couleur suivant la nature du limon dont il est composé: brune dans la plus grande partie de la région, la brique crue pâlit, tourne au gris et devient moins résistante, quand le limon contient une plus forte quantité de sable; le fait se produit même au centre de la Ménoufiah, près de ces curieuses lentilles sablonneuses qu'on y rencontre, mais il est surtout la règle aux abords du désert, en Béhérah comme en Charqiah.

(¹) Cf. SOMERS CLARK, *The Use of Mud-brick in Egypt*, Cairo Sc. J., vol. II, 1908, no. 51, p. 211-220.

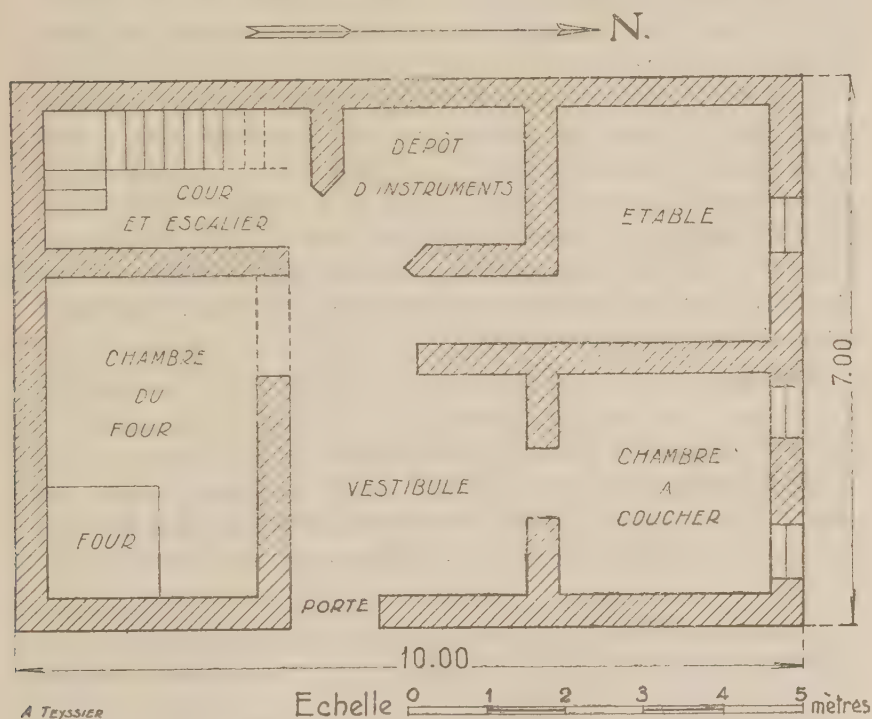
(²) Par exemple les koms de Sakha, de Tell-Basta, etc.

Avant la guerre, ces briques coûtaient de 8 à 12 piastres le mille, non compris la paille. Le prix en a plus que doublé depuis; mais elles restent néanmoins relativement bon marché et conviennent tout à fait aux besoins comme aux ressources du plus grand nombre des fellahs. En fait, dans presque toute cette partie de la Basse-Egypte, la brique crue est la matière préférée, et l'immense majorité des maisons paysannes en est faite.

Beaucoup plus limités sont les domaines respectifs de la brique cuite et de la pierre. Le fait s'explique sans peine : la brique cuite est coûteuse, car sa fabrication requiert du combustible — du charbon le plus souvent — et une main-d'œuvre spécialisée, car la construction et l'entretien d'un de ces fours à briques, pareils à des troncs de pyramides, et dont la fumée s'élève le soir dans les campagnes du Delta, est un travail plus difficile peut-être que de bâtir une chaumière de briques crues. On ne rencontre guère encore la maison de briques rouges que dans les régions où le bon marché des transports permet d'apporter la houille à un prix relativement faible. Ces zones privilégiées sont évidemment, avant tout, les rives du Nil qui, tout en offrant l'avantage d'un mode de circulation extrêmement économique, fournissent en outre abondamment, après la crue, les quantités de limon nécessaires; d'autres zones, bien moins étendues, sont la banlieue du Caire, et les environs immédiats des grandes et des petites villes, où les nombreux moyens de communication rendent plus faciles la fabrication ou les transports de la brique cuite.

Quant à la pierre calcaire, elle est extraite aux flancs de la falaise arabe ou sur le rebord du désert libyque, et doit être transportée à dos de chameau d'abord, puis par voie ferrée, bateau ou camion automobile. Le transport en est bien trop onéreux pour que l'emploi de cette matière soit très fréquent; on ne la trouve donc employée que tout près des carrières, plus précisément dans la banlieue du Caire, à l'ouest de la province de Ménoufiah, au sud de la province de Charqiah et tout le long du désert oriental, jusqu'à Bilbeis. Encore est-il bien rare qu'elle soit utilisée toute seule. Hors de ces zones, son emploi présente un caractère insolite et semble presque artificiel. Il répond à une volonté privée, sinon à une fantaisie, et n'offre pas d'intérêt géographique.

Architecture. — La maison de brique crue reste donc la maison-type des campagnes du centre et du sud de la Basse-Egypte. Le paysan l'établit quelquefois sur une sorte de socle de terre battue, de cinquante à soixante centimètres d'épaisseur ; ce socle tout en protégeant la base de la maison contre l'humidité du sol, fournit aux travailleurs désœuvrés un siège commode pendant les longues conversations ; quelquefois aussi les fondations sont faites de briques rouges sur un mètre de hauteur, afin d'éviter l'humidité. Cette pratique excellente tend à se répandre, mais elle reste encore pourtant limitée à des zones privilégiées. Les murs sont épais parfois de soixante-dix centimètres et plus, et sont faits de plusieurs rangées de briques. Double avantage à cette épaisseur : d'une part, on augmente la solidité de la construction ; d'autre part, l'intérieur se trouve mieux protégé contre la chaleur aussi bien que contre le froid.



Maison rurale d'un village du Haut-Delta.

Les murs forment un quadrilatère plus ou moins régulier, de six à quinze mètres de long, de cinq à dix de large, qu'on arrête à environ trois mètres de hauteur; aux angles parfois et aussi à mi-hauteur, on place des poutrelles de bois destinées à renforcer la construction. Le tout est lié par un mortier fait de terre humide, et la surface des murs est recouverte par un enduit composé de limon et de paille mélangés, ou encore par une couche de lait de chaux. On laisse une ouverture pour la porte, quelques trous qui seront des fenêtres : l'essentiel de la maison est édifié.

Reste à la couvrir. Car si en Haute-Egypte, on rencontre quelquefois de misérables abris dépourvus de toit, le climat du Delta contraint l'habitant à se protéger plus complètement contre une température moins douce. Partout ici, le toit est en terrasse, une terrasse établie avec un art plus ou moins consommé; dans les maisons les plus petites, qui sont souvent aussi les plus pauvres, le constructeur se contente de jeter au-dessus d'une unique poutrelle de bois, des branches de palmier ou, plus souvent, des roseaux recouverts ou non de terre. L'ensemble forme un toit d'une solidité douteuse, sur lequel il est prudent de ne pas trop s'aventurer. Mais dès que la condition du propriétaire s'élève, il remplace ce toit précaire par une couverture faite d'un clayonnage de roseaux soigneusement liés, sur lequel repose une couche de terre et quelquefois même de briques crues; le tout est supporté par des solives de bois importé d'Europe; les extrémités de ces poutres, débordant largement sur la ruelle, pourraient à la rigueur supporter un léger balcon ⁽¹⁾.

Au-dessus de ce toit, on construit souvent, dans les mêmes conditions, un étage de hauteur moindre, et la maison prend aussitôt un aspect plus imposant; quelquefois aussi on se contente d'édifier après coup, une mauvaise petite pièce, de surface médiocre, faite de légers bouts de bois ⁽²⁾, voire de roseaux qu'on recouvre d'un enduit de boue. Parfois encore, la femme façonne

(¹) Une gravure de l'ouvrage de MORET, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, représente une propriété de l'époque Thébaine; on y voit une maison à terrasse, d'autres avec le toit arrondi ou à coupole (p. 516).

(²) Une autre gravure du même ouvrage représente une maison du roi de la Basse-Egypte. Elle est faite de clayonnage et de terre (fig. 27bis, p. 130).

à la main des récipients en forme de pain de sucre, hauts d'un mètre à un mètre et demi et qui, placés sur la terrasse, servent de garde-manger⁽¹⁾ ou abritent quelques couples de pigeons. Les pigeonniers isolés et monumentaux sont très rares en Basse-Egypte, alors qu'en Haute-Egypte et dans le Fayoum, ils apparaissent comme les plus belles constructions des villages.

La maison terminée se présente alors sous la forme d'un bloc de forme grossièrement cubique, de teinte plus ou moins foncée, sans motifs décoratifs, sauf assez fréquemment sur la porte d'entrée, quelques ornements géométriques. Elle n'a d'autres ouvertures que la porte, et de petits trous ovales, de quarante centimètres sur vingt-cinq, orientés vers le nord ou le nord-est, qui tiennent lieu de fenêtres, et qu'on ferme au moyen d'un grillage de fer ou de roseaux, ou même à l'aide de chiffons, comme si on voulait empêcher plus efficacement la pénétration de la lumière. Pourtant, dans la plupart des villages, les fenêtres de maisons de plus en plus nombreuses, s'agrandissent et atteignent dans les constructions récentes, des dimensions suffisantes; en outre, on dispose aujourd'hui des ouvertures au sud comme au nord, les fenêtres les plus favorablement situées pour la saison étant seules employées, tandis que les autres sont bouchées à l'aide de briques non scellées: en hiver, les fenêtres donnant au sud laissent pénétrer la chaleur; en été, elles sont soigneusement condamnées et la fraîcheur est apportée par les fenêtres situées au nord. Adaptation ingénieuse, à la diversité des conditions atmosphériques. Mais même dans ces maisons neuves, les fenêtres restent faites exclusivement de bois: sauf exception rare, le verre n'est pas employé.

Telle est la maison villageoise: la maison idéale du moins, car la construction à peine terminée, le fellah se hâte d'en modifier l'agencement intérieur: il supprime des cloisons, perce des ouvertures, ajoute, retranche, selon ses besoins; il lui arrive même à l'occasion, de réunir sans grande difficulté deux maisons en

⁽¹⁾ Ces récipients de terre existent encore partout dans le Haut-Delta, mais il semble qu'on tende à ne plus s'en servir dans certaines provinces (en Qalioubiah, en Ménoufiah notamment), où les grains sont déposés de préférence dans une des pièces de la maison. En Béhérah, ces constructions servent quelquefois de citernes (matr, amtar).

une seule. Etant donné le bon marché et la plasticité de la matière employée, le travail est relativement aisé, même pour une main-d'œuvre inhabile. De telle sorte qu'au bout de plusieurs années, les remaniements sont devenus si considérables que l'intérieur de la maison semble quelquefois défier tous les principes de l'architecture, voire de l'équilibre, et apparaît comme une sorte de sombre labyrinthe en miniature.

Ces transformations ne contribuent généralement pas à augmenter la solidité de la construction, qui souvent a été édifiée sans un soin suffisant et que son propriétaire entretient médiocrement. Un peu dans tous les villages, on voit des maisons dont les murs se gondolent, se lézardent, s'affaissent, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, au bout de quelques années ou sous l'effet d'une pluie abondante. Des maisons construites pendant la guerre sont, en certaines régions, réputées vieilles, et de fait, elles menacent ruine : affaire de minime importance, car la maison qui s'effondre est bien vite rebâtie, et à peu de frais, sur son emplacement ou, moins fréquemment, un peu plus loin. Ainsi le village s'élève-t-il peu à peu sur les ruines des habitations léguées par les générations précédentes et une coupe pratiquée dans un « kom » ou colline de débris d'une agglomération ancienne fait apparaître comme des strates, les différents âges de la construction.

La maison de pierre et celle surtout de briques rouges offrent évidemment des garanties plus sérieuses de solidité et présentent une architecture plus régulière. Mieux construites, elles paraissent généralement aussi plus agréables, plus modernes. Cependant les maisons situées en bordure immédiate du désert et qui sont faites de pierres sèches sans mortier semblent aussi misérables, sinon plus, que l'humble mesure de briques séchées, sans doute parce que leurs propriétaires sont là plus pauvres qu'à l'intérieur du Delta.

Utilisation de la maison. — Ces maisons se ressemblent étrangement par leur architecture. Leur agencement intérieur est aussi à peu près partout le même. La demeure paysanne se compose généralement d'une étroite courette qui, parfois sert d'entrée et plus souvent se trouve à l'intérieur de l'habitation, et d'un nombre de pièces, variable évidemment suivant la condition de l'habitant. Ces pièces sont petites, obscures, mal aérées, par suite de l'ab-

sence ou de l'étroitesse des fenêtres; dans une chambre se trouve le four; la famille y couche durant les nuits d'hiver, parce qu'on y jouit d'une douce chaleur; mais l'air est empesté de fumée, celle-ci s'échappant difficilement soit par la porte, soit par la fenêtre ou les trous qui en tiennent lieu, soit encore par une ouverture spéciale pratiquée dans le toit, et qu'on bouche quand il pleut. Cette pratique, que l'emploi plus fréquent des réchauds à pétrole commence à faire disparaître au moins dans la banlieue du Caire, n'est sans doute pas seulement le résultat de l'insouciance des habitants, mais constitue peut-être simplement une mesure de défense contre les moustiques et les mouches qui infestent les villages.

Les diverses pièces sont à peu près interchangeables; les mêmes locaux qui abritent les gens servent aussi à déposer le maïs et le blé que les femmes auront la charge de transformer en galettes; le coton, quand il n'a pas été expédié sur les usines, ou mis en gage dès la cueillette, peut y être également entassé. L'hiver, la famille couche dans les pièces du rez-de-chaussée, et l'été, dans les locaux situés sur la terrasse, où il fait plus frais; mais souvent, les travaux des champs ou la garde de la récolte l'obligent à vivre en plein air, à l'abri d'un frêle mur de roseaux ou de tiges de maïs. Seul, le laitage, lait caillé, fromage blanc, beurre fondu, qu'on enferme dans des jarres soigneusement bouchées, se voit parfois réserver une pièce spéciale, la plus fraîche. Quant aux instruments agricoles, ils sont jetés un peu partout, dans n'importe quelle pièce, sur la terrasse ou dans la cour.

C'est dans la cour aussi, protégée en partie par une couverture de branchages que, dans certains cas, on parque les animaux, chameaux, bufflisses et ânes; ils y passent la nuit, pendant une partie de l'année, engraisant la terre végétale qu'on dépose sous eux comme litière et qu'on rapporte soigneusement aux champs. Souvent aussi, le bétail vit avec les gens dans une promiscuité beaucoup plus étroite, dans une des pièces de la maison, d'ailleurs séparée presque toujours des locaux habités. L'étable, ou zéribah, est quelquefois le vestibule, quelquefois la pièce la plus vaste de la maison, et on peut se heurter au buffle ou au chameau avant de faire la connaissance du maître du logis. Est-il besoin d'insister sur les inconvénients que présente pour l'hygiène la présence de ces grands animaux, dans un espace déjà trop

exigu? Encore faut-il ajouter que la volaille vit aussi, et de plus près peut-être, avec les habitants du logis: les poules picorent le jour dans la maison; la nuit, on les enferme dans des cages de palmes, de bois ou de terre séchée; pour les pigeons, comme ils ont rarement de vrais pigeonniers, on les loge dans les alvéoles creusées dans les murs ou encore dans des bidons de fer-blanc, et quelquefois sur la terrasse; le jour ils vivent dans la cour ou dans la maison, où ils se promènent sans inquiétude, au point que l'étranger distrait risque souvent de les écraser s'il n'y prend garde. Eux aussi se croient bien chez eux.

Cour et pièces du rez-de-chaussée seraient cependant trop exigües si on n'avait la ressource de se servir du toit de la maison, de la terrasse à laquelle on accède par un escalier de briques séchées ou par une simple échelle. Combien elle est utile cette terrasse, combien précieuse pour le paysan, auquel elle offre un espace libre de plus, dans un lieu où la place est si rare! La terrasse, c'est le dépôt ou plutôt le dépotoir où le fellah jette un amas d'objets hétéroclites, venus parfois on ne sait d'où. Tout ce qui ne trouve pas de place en bas se rencontre là: le maïs y sèche; les pigeons y vivent quelquefois, et aussi les poules, surtout en hiver; parfois même une chèvre ou un mouton. On y place aussi des outils, des houes principalement, mais également la charrue, et bien d'autres objets dont l'utilité n'apparaît pas toujours immédiatement.

Mais surtout, la terrasse est l'endroit où s'entasse tout ce qui, dans la récolte est encombrant ou qui peut être utilisé seulement comme combustible; on y dépose dans un ordre presque harmonieux, des piles de ces galettes faites de terre et d'excréments d'animaux, qu'on utilise pour le chauffage sous le nom de guillah; on y étale aussi des branches de cotonnier, des tiges de maïs, des roseaux séchés. Ces branchages donnent à la terrasse, vue de loin, une apparence sale, peu soignée: vraie tête d'enfant mal peigné. Vu d'en haut, le village semble ainsi submergé par un amas indescriptible de branchages de toute nature. Le danger de cette pratique, c'est que, par les chaleurs de l'été, ces branchages ont tôt fait de s'enflammer et de transformer le village tout entier en un vaste brasier, où périssent quelquefois de nombreux habitants. Les règlements interdisent bien de déposer des branchages sur les terrasses, mais jusqu'ici, ils semblent être restés

lettre-morte, et chaque année, les journaux enregistrent de nouveaux et terrifiants sinistres.

Malgré les sombres couleurs de ce tableau, il ne faut pas croire que la misère de ces habitations soit effrayante ni repoussante leur saleté. Au vrai, si la présence des animaux dans les maisons est désagréable pour le visiteur, la malpropreté qu'elle engendre est moins grande qu'on n'imaginerait. Le changement quotidien de la litière empêche l'odeur répandue par les bestiaux de devenir incommodante ; quant aux chambres, elles sont souvent tenues proprement, et parfois même les ustensiles de cuivre ou d'étain, aiguères ou bassins astiques soigneusement y jettent une note de gaieté. C'est le manque d'ordre, l'entassement de trop d'objets disparates sur un trop faible espace, plutôt qu'une véritable malpropreté, qui risqueraient de laisser une impression lâcheuse. Et à vrai dire, les Européens — et sans doute aussi quelques Egyptiens des villes — qui se donneraient la peine de surmonter des répugnances irréfléchies, mais trop répandues, et d'étudier de près l'existence du fellah, se rendraient aisément compte que, si la maison paysanne est pauvre, petite, mal construite, elle n'est pas tellement en retard sur les masures de pierre et de torchis recouvertes de chaume qu'on trouve encore fréquemment dans nombre de régions de l'Europe centrale ou occidentale. Elle est en tout cas très supérieure aux misérables « gourbis » dans lesquels vivent bien des paysans de Tunisie ou d'Algérie.

*
* *

Néanmoins, villages et maisons paysannes du Haut-Delta ne répondent pas suffisamment aux exigences du confort ou de la simple hygiène, et depuis bien longtemps, on a essayé de les améliorer. Depuis un siècle, à diverses reprises, les autorités en particulier, ont voulu non seulement réglementer l'établissement des nouveaux groupements de populations, mais même imposer aux paysans le modèle des habitations et des villages. Dès Mohamed Aly pacha, en 1847, une commission technique qui comprenait Clot Bey, d'Arnaud et l'architecte en chef, avait été chargée de bâtir trois villages modèles. Chacun de ces villages était destiné à abriter trois classes d'habitants, les riches, les

aisés, les pauvres. Les rues suffisamment larges, puisqu'elles comptaient de trois à six mètres, étaient tracées au cordeau et établies en pente pour faciliter l'écoulement des eaux. Fumier et décombres devaient être portés à l'extérieur ; on prévoyait une place plantée d'arbres et destinée au marché, une école, une saqiah, un hôpital, des latrines publiques.

Les maisons des ces heureux villages étaient, ou devaient être à l'avenant ; bâties de pierres, de briques rouges et de briques crues, elles devaient comporter une cour spacieuse pouvant abriter trois animaux, des pièces vastes, aérées, bien éclairées, et à l'abri de toute humidité, un étage avec balcon et cour, enfin une terrasse.

Trois villages furent bâtis, ou reconstruits plutôt dans ces conditions : Kafr el-Zayat, Neghilah, Ghezay. Le travail prit deux ans et coûta 3000 bourses soit 375.000 Francs environ. On avait l'intention de s'attaquer ensuite à tous les villages existants, ou dont la fondation paraissait nécessaire, et de construire partout un certain nombre de maisons-types, qu'on proposerait à l'admiration et à l'imitation des fellahs.

Tentatives ambitieuses, mais artificielles, qui pouvaient difficilement aboutir. Heureusement d'ailleurs ! Pour peu qu'on ait de goût, on se demande avec inquiétude quel aspect eût pris le Delta après la réédification moderne de toutes les maisons de toutes ses agglomérations, conformément aux types de construction élaborés par la commission du Caire. Il est vrai que les fellahs eussent sans doute bien vite apporté quelques changements à une architecture étrangère à tout pittoresque.

Il ne semble pas, au surplus, que tous ces beaux projets aient eu quelque suite ; Kafr el-Zayat, devenue aujourd'hui une ville importante, a seule conservé le bénéfice des améliorations qui lui avaient été imposées : des rues rectilignes se coupant à angle droit, lui donnent un aspect de régularité bien rare en Basse-Egypte ; quant à Ghezay, elle est retournée à son état primitif et sans doute en est-il de même de Neghilah. Pour les autres petites agglomérations que devait rajeunir, moderniser, uniformiser un peu violemment la grande réforme, elles ont conservé trop souvent les caractères dont Jomard se plaignait .. cimetières

dans l'intérieur du village, ou contigus aux agglomérations, maisons excessivement étroites où l'air ne peut circuler... (1).

D'autres tentatives obtinrent des succès divers; les ventes des domaines publics furent souvent l'occasion de la construction de villages-modèles; ces toutes dernières années même, le Parlement égyptien pensa s'emparer de la question des ezbahs (1927). Mais l'ingérence gouvernementale ne semble pas cependant avoir jamais obtenu un résultat durable et étendu. On verra plus loin que l'initiative privée, aux vues moins vastes, mais plus pratiques, s'est montrée souvent plus efficace.

*
* *

La désagrégation du village. — Aujourd'hui, dans le cœur du Delta et le long de branches du Nil, la population se groupe encore généralement par gros villages semblables à ceux qui viennent d'être décrits. Dans la banlieue du Caire, au contraire, dans la Charqiah, et dans une moindre mesure, en divers endroits, la forte agglomération, tout en continuant à abriter la majeure partie des habitants, comprend en outre sous sa dépendance un certain nombre de hameaux distants de quelques centaines de mètres du noyau principal. Au centre de la Ménoufiah, le voyageur ne rencontre que rarement des groupes de maisons extérieurs au village; aux environs du Caire, par contre, les toutes petites agglomérations sont fréquentes; là-bas, c'est la concentration de l'habitat qui est de règle; ici, c'est tout au moins le début d'une dissémination (2).

Les raisons de cet émiettement sont faciles à déterminer: la principale est évidemment la transformation de l'esprit des fellahs, le relâchement des traditions, un plus vif souci d'indépendance; il faut y ajouter pour la banlieue du Caire, une sécurité établie solidement depuis longtemps, des cultures fructifères ou marai-

(1) JOMARD. — Note sur la reconstruction des villages de l'Égypte: (*Bull. Soc. d'encouragement pour l'industrie nationale*, Paris 1849, p. 70-71); et D'ARNAUD, lettre à JOMARD, (*Ibid.* p. 71-72). Une délibération du Conseil privé en date de 1863, établit qu'il n'y aura plus de hameaux détachés des villages, (*Recueil des lois sur la propriété territoriale*, (1875).

(2) Cf. Carte de groupement des habitations.

chères qui réclament des soins de tous instants et obligent le paysan à résider aussi près que possible de son champ, enfin les moyens de communications rapides qui permettent de se rendre aisément au centre du village. Ailleurs, en Charqiah surtout, c'est plutôt la mise en valeur relativement récente de la terre, d'où une tradition moins puissante, un attachement moins fort à des emplacements déterminés; en outre une population plus restreinte, qui ne permet pas la formation de grosses agglomérations, à moins que d'imposer au fellah de longues marches pour se rendre à son travail ou en revenir; enfin une moindre division de la propriété, qui met un plus grand nombre des fellahs à la disposition des tenanciers.

Entre les villages bourrés d'habitants, surpeuplés au point d'étouffer, on rencontre ainsi fréquemment autour du Caire et en Charqiah, de petits hameaux isolés, ou encore des exploitations outillées quelquefois d'une manière moderne. Hameaux ou exploitations séparées du village portent des noms divers, abadiyah, kafr, ezbah (¹), ce dernier terme paraissant aujourd'hui le plus usuel. Il désigne d'ailleurs deux groupements fort différents d'origine et de nature.

L'ezbah, au centre et au sud de la Basse-Egypte peut être parfois la création de paysans qui, se sentant trop à l'étroit dans leur village, réussissent à surmonter les difficultés administratives qu'on leur oppose, et construisent un groupe d'habitations plus près de leurs cultures. Peu à peu le hameau se développe et se met à vivre d'une vie propre; c'est évidemment de cette manière que se sont formées de nombreuses agglomérations qui portent le nom de kafr. Certains de ces hameaux prennent de l'importance, deviennent plus riches, et accèdent à leur tour à l'indépendance. D'autres au contraire, de création récente, paraissent plus misérables, plus près du sol que les villages ordinaires, sans doute parce qu'ils n'ont pas encore pris suffisamment racine. Les constructions y sont plus rudimentaires que dans les villages: absence d'étage, rareté des ouvertures, murs de pisé, plafonds trop bas. L'hygiène y semble plus qu'ailleurs méprisée.

(¹) Abadiyah désigne des terres autrefois incultes et non cadastrées qui furent données par Mohamed Aly Pacha à la condition qu'elles fussent mises en valeur. Le kafr correspond assez exactement au hameau français.

Au contraire, les ezbahs fondées et surveillées par les riches propriétaires fonciers semblent marquer un progrès sensible dans l'art de la construction rurale. Pour loger leur main-d'œuvre agricole ou leurs métayers, certains propriétaires ont, à leurs frais, créé de toutes pièces des groupes d'habitations situés à proximité de leurs champs. L'ensemble de ces maisons affecte généralement une forme géométrique, celle d'un vaste rectangle le plus souvent, et se trouve protégé par un mur assez haut, percé d'une porte cochère. Construite partie de briques rouges, partie de briques sèches, la maisonnette de chaque cultivateur comporte deux ou trois pièces suffisamment aérées et recouvertes d'un bon toit de briques crues; une courette étroite est utilisée comme étable ou comme poulailler. A l'intérieur du groupe, au milieu des maisons et des divers locaux d'exploitation se trouve une grande cour avec une pompe pour la fourniture de l'eau. A l'extérieur, toute proche, l'habitation du maître, belle demeure ornée richement, sinon toujours avec goût, semble présider avec une autorité toute paternelle à la vie du petit hameau. L'ezbah ainsi conçue, et qui abrite généralement un petit nombre de familles, de dix à trente au plus, est fondée autant dans l'intérêt du personnel que dans celui du maître. Elle correspond le plus souvent à la propriété de moyenne importance, qui oblige le maître à la résidence, ou du moins à de fréquents séjours, et lui permet de connaître directement ses gens, leurs besoins, leurs goûts, leurs habitudes bonnes et mauvaises. Egalement éloignée de l'empirisme routinier des autres ezbahs, que des solutions trop idéales, elle reste traditionnelle, tout en empruntant au progrès ce qu'en peut accepter le fellah. Elle n'est pas sans doute la solution la meilleure en soi, de l'habitat rural; elle est vraisemblablement la meilleure qui puisse convenir à cette partie de la Basse-Egypte. Elle réalise une conception heureuse qui, peu à peu, par son seul exemple, exercera vraisemblablement une influence excellente sur les agglomérations nouvelles de la région, et peut-être même sur les plus anciennes.

§ 3. — LA VIE URBAINE.

Le phénomène de dispersion de la population qui, commencé depuis le début du siècle, semble devoir s'accélérer, présente comme contre-partie, moins importante, il est vrai, la réunion

d'un certain nombre des habitants en agglomérations urbaines de plus en plus denses et de plus en plus importantes. La ville du Haut-Delta est un fait récent, produit brusquement par une création qui semblerait presque artificielle, et non par une évolution plus ou moins lente comme pour les villes de l'Europe occidentale. Où la carte de l'Expédition française n'indique qu'un village, là même où elle reste muette, se trouve maintenant une agglomération administrative, commerçante ou industrielle, dont le nombre d'habitants atteint parfois de cinquante à cent mille et plus. Le mot de ville-champignon vient à l'esprit ; il dépasse singulièrement la réalité des faits, mais il en indique cependant le caractère avec assez d'exactitude.

Assurément, la ville du Haut-Delta au sens large du mot, ne date pas du XIXe siècle. Dans l'Antiquité, bien des agglomérations, situées sur le Nil ou les grands canaux, ont été florissantes et peuplées, grâce au commerce, à la navigation, à l'industrie. Les restes misérables de Bubastis, d'Athribis, de Saïs, occupent encore de larges espaces, bien qu'ils aient été dévastés par les paysans désireux d'y trouver du «sebakh» ou engrais azoté ; on y découvre de nombreux objets de valeur inégale, mais qui témoignent toujours d'une richesse certaine ; médailles, monnaies, statuettes, colosses de granit rose, chapiteaux, se retrouvent dans les villages avoisinants, qui ne manifestent pas toujours une hâte excessive à prévenir les services des Antiquités de leurs aubaines. Au surplus, certains de ces blocs sont si mutilés et si lourds qu'ils ne valent plus guère le transport du centre du Delta jusqu'au Caire. Mais justement, leur volume même prouve l'importance de ces villes, qui étaient assez riches pour faire venir des pièces énormes de Haute-Egypte.

Les cités antiques ont disparu, et il faut bien avouer la singulière déception qu'on éprouve en apercevant les tristes débris de ces cités autrefois si glorieuses..... Pendant le moyen âge et les temps modernes, la Basse-Egypte, redevenue essentiellement agricole, repliée, diminuée, vécut surtout pour elle-même. Les villes, en dehors de quelques ports n'avaient plus aucune raison d'exister ; le commerce, l'industrie avaient presque seulement une importance locale, et dès lors ne nécessitaient pas d'importantes agglomérations urbaines. En dehors de certains centres de foires, tels que Tanta, Dessouq, qui avaient, grâce à leurs pèlerinages

pris une importance nationale et formaient des villes, ce fut pendant des siècles, le règne des gros bourgs surpeuplés, et dont les caractères étaient beaucoup plus ceux d'agglomérations rurales que de véritables villes. Ces bourgs subsistent; ils se sont développés, agrandis, modernisés; ils ne sont pas cependant, jusqu'ici devenus de vraies cités. Ainsi Qalioub, ainsi Santa, ainsi Chebine el Qanater...

La plupart de ces agglomérations présentent assurément nombre de caractères urbains: le commerce, la petite industrie occupent une partie importante de la population, le reste s'adonnant malgré tout aux travaux agricoles. Dans les rues, dans les rues centrales du moins, on trouve quelques magasins, quelques échoppes; à l'extérieur on voit un marché, où se rendent régulièrement les habitants des villages ou des ezbahs moins importants. Bien plus, on peut en parcourant les rues de ces agglomérations, constater qu'un service de voirie municipale y existe, que l'éclairage public y est assuré, que plus rarement, un château d'eau domine les maisons pour distribuer aux habitants une boisson plus saine que celle des canaux. Certaines maisons ont deux, trois étages, certaines boutiques arborent des enseignes bilingues.

Ce n'est pourtant pas encore la ville, car on sent trop que la vie paysanne y prévaut; ce serait plutôt le gros bourg, qui constitue le premier échelon de la vie commerciale et parfois aussi administrative du pays. Ce bourg est le siège d'un poste de police, ou même le lieu de résidence, d'une sorte de sous-préfet, quand il est promu à la dignité de markaz, ou chef-lieu d'arrondissement. Un tribunal de première instance y fait venir les délinquants ou les nombreux plaideurs impatients de se voir rendre justice. Bref ce bourg, qui a pu autrefois être une ville connue, importante, constitue une manière de petit centre d'attraction, pour une zone de faible étendue, mais il reste essentiellement rural, à peine plus urbain que le gros village décrit précédemment, et avec lequel il ne présente guère de sérieuse différence.

*
* *

A la vérité, les villes véritables sont encore aujourd'hui relativement rares dans le Delta du Nil, si on entend par ville

une agglomération assez dense, dont la plupart des habitants vivent du commerce, de l'industrie ou de l'administration. On aurait tôt fait d'en épuiser la liste qui comprendrait avec les moudiriah, capitales de provinces, quelques markaz ou chefs lieux d'arrondissement particulièrement favorisés.

Beaucoup des observations faites au sujet des villages s'appliquent aux villes du Haut-Delta. Leur situation, pas plus que celle des groupements ruraux ne semble généralement imposée par des conditions naturelles; la ville se développe à tel endroit mais elle eût pu, semble-t-il, vivre et grandir en tel autre lieu; aucun impérieux déterminisme n'impose généralement un site, plutôt qu'un autre. Une fois de plus, en dehors des contraintes dues à l'eau, l'homme est affranchi ici de beaucoup des nécessités auxquelles il doit se plier dans la plupart des autres pays. Encore faut-il répéter que depuis la domestication du Nil, ces contraintes, en ce qui touche du moins l'élection des lieux d'agglomérations, ont été presque complètement supprimées.

On rencontre donc des villes au bord du Nil sans que la proximité du fleuve explique aujourd'hui leur importance; il semblerait même quelquefois que la présence d'un immense chenal mort une bonne partie de l'année fût nuisible au développement de la cité, pour laquelle il constituerait une sorte de fossé, d'obstacle, bien plutôt qu'un moyen de communication; ainsi pour Ziftah, Mit Ghamr, Benha, auxquels le Nil rend bien peu de services; ainsi même, quoique dans une mesure moindre, pour Mansourah, que la branche de Damiette sépare de la Gharbiah, sans lui fournir une contrepartie suffisante. En dehors du fleuve, les villes paraissent dispersées sans que des causes purement naturelles soient susceptibles d'en expliquer la répartition.

L'explication — car enfin la situation et le développement de ces agglomérations doivent pouvoir être justifiées — c'est dans des actes de la volonté humaine qu'il faut la rechercher surtout. Ces villes se sont développées ou sont nées parce que le coton cultivé en grande abondance, avait besoin de nombreuses usines d'égrenage, parce que l'administration de la province y avait été transportée; parfois même, comme pour les villages, ou les ezbahs, elles ont été créées presque arbitrairement, de toutes pièces, en un endroit où rien n'existait auparavant. Et ce ne sont pas celles

dont le développement a été le plus lent et le plus irrégulier. Zagazig, par exemple, capitale de la Charqiah, qui compte actuellement 52.839 habitants ⁽¹⁾, et qui se trouve au centre d'un réseau important de voies ferrées et de canaux ou de drains, date seulement de moins d'un siècle. Les cartes de l'Expédition française n'en font pas mention; seule, l'antique cité ruinée de Bubastis y est indiquée, ainsi que plusieurs villages voisins, d'ailleurs assez écartés du site actuel de la ville. Vers 1832, une agglomération fut fondée à quelques kilomètres du kom de Bubastis pour abriter les ouvriers chargés de la construction des barrages sur le Bahr Moïs. Les ouvriers bâtirent leurs huttes sur les deux rives du canal, les commerçants vinrent établir leurs boutiques à proximité, et assez vite, l'humble groupement de maisons élevées d'abord au hasard, ou à la fantaisie des constructeurs, vit son développement réglementé sévèrement. Les bâtiments nouveaux durent s'aligner suivant des rues régulières, rectilignes, se coupant à angle droit, dont l'aspect est assez surprenant en Basse-Egypte. La ville, grâce à la culture du coton, devint rapidement le centre commercial de la Charqiah, et reçut une extension nouvelle après l'établissement de la voie ferrée Benha-Ismaïlia et le défrichement du Ouady Toumilat ⁽²⁾.

Un autre caractère des villes du Haut-Delta, caractère qui leur est commun avec les villages, c'est leur uniformité au moins apparente. La plupart d'entre elles se ressemblent superficiellement. Elles se montrent comme une dense agglomération dominée par de hauts minarets; leurs maisons de briques rouges, assez hautes pour la plupart, donnent sur des rues trop étroites pour la circulation grouillante qu'on y trouve à certaines heures, mais d'ailleurs bien entretenues souvent, macadamisées et même asphaltées, du moins pour les plus importantes. Des cafés achalandés par des clients désœuvrés, des magasins vastes, ornés de larges catinots aux couleurs voyantes, qui proclament les mérites des marchandises à vendre. Au centre, une place, où se dresse trop souvent un château d'eau en forme de champignon, fort

(1) Recensement de 1927.

(2) D'après ALY PACHA MOUBARAK, *Description de l'Egypte sous le règne de Tewficq*....., 1ère éd. Imprimerie Nat., Le Caire, 1305 (H.), T. IX, p. 93 et suivantes.

peu esthétique mais bien nécessaire; autour de la place, quelques-uns des principaux établissements d'administration, moudiriah, ou préfecture, poste de police et tribunal; le théâtre municipal, des banques, un cinématographe. Au milieu de la place, une horloge, d'un style qui n'est pas toujours du meilleur goût. Des ateliers minuscules sont installés non loin, groupés parfois par ruelles; un tintamarre de marteaux frappant la ferraille, de métiers qui grincent et gémissent, de cris, d'appels, s'en échappe. C'est là que se trouvent les selliers, les ferblantiers, les tisserands, les teinturiers, toutes gens qu'on rencontre aussi dans les villages, mais qui se trouvent ici réunis par centaines, parfois par milliers.

**NOMBRE DES MÉTIERS A TISSER EXISTANT EN BASSE-EGYPTE
EN 1931 (*).**

Villes	Nombre de métiers	Villes	Nombre de métiers
Méhallah el Koubra.	3.373	Ménouf	822
Le Caire	3.311	Chebine el Kom . . .	734
Qalioub	1.697	Mit Ghamr	574
Damiette	1.074	Bilbeis	106
Sennouris	829		

C'est une industrie presque purement locale, sinon par son approvisionnement du moins par sa main-d'œuvre et ses débouchés. Et c'est une industrie surtout textile, mais qui non contente de travailler le coton, file, tisse et teint la soie, la laine, et même le lin. Dans la Qalioubiah, la Ménoufiah, et aussi, quoique en moins grand nombre, dans les provinces moins prospères, chaque grosse agglomération possède quelques tisserands qui produisent

(*) D'après le journal *Al Balagh*, 17 mars 1932

les étoffes dont se vêt le dit bourg et les quelques hameaux voisins ; parfois, ces tisserands plus nombreux, ont un domaine de vente plus étendu et c'est au marché voisin qu'ils écoulent leur marchandise. Parfois aussi, la proximité d'une plus grosse agglomération leur offre un débouché meilleur encore : nombre de tisserands de la Qalioubiah ne travaillent-ils pas pour les négociants du Caire ? Mais le cas est peu fréquent, et il n'est guère que Mehallah el Koubra et Damiette qui soient les fournisseurs non seulement de toute la Basse-Egypte, mais du pays entier.

En général, l'atelier se trouve installé dans une seule pièce de dimensions exiguës ; un métier à main, en bois presque toujours, y tient la plus grande partie de l'espace. Un ouvrier, propriétaire de l'appareil, un aide, qui est un enfant, parfois son propre fils, et c'est là toute la main-d'œuvre ; ils travaillent isolément, dans une atmosphère confinée, sans lumière, en dehors de bonnes conditions hygiéniques. Un village compte un, deux, de ces ateliers ; une ville, des centaines, suivant l'importance de l'agglomération, suivant aussi les ressources locales en matières premières. Ces matières elles-mêmes sont fournies parfois par le pays, telle la laine que filent les femmes bédouines chez elles, et dont la Béhérah fait de larges pièces d'étoffe ; plus souvent, les filés de coton et de soie viennent de l'étranger, d'Amérique pour les premiers, du Japon pour les autres.

En quittant le quartier des ateliers, si on se dirige vers la périphérie, on constate que la hauteur des maisons diminue, que les rues, moins bien percées, moins régulièrement entretenues, rappellent quelquefois les ruelles des villages. Puis, on aboutit brusquement à un terrain vague, au milieu duquel, entouré d'une barrière de fil de fer, surgit le jardin municipal, aux parterres minuscules, mais minutieusement soignés ; on trouve ensuite la gare ; plus loin se détachent les lignes nettes et sévères des écoles primaire ou secondaire ; plus loin encore le long du canal, des bâtiments de briques rouges, dominés par de hautes cheminées, et entourés de vastes cours : usines d'égrenage ou de tannage, à proximité desquelles on dépose les sacs de coton ou les peaux. Au-delà, c'est de nouveau la vaste campagne du Delta, dont la calme et majestueuse quiétude repose du tumulte et du bruit de la cité toute proche.

Il semble que cette ville soit constamment en voie de reconstruction et de réfection. Maisons qu'on bâtit, aux formes souvent gracieuses, établissement d'égouts, de canalisations pour l'éclairage électrique ou le téléphone ; ici et là, des chantiers, des excavations... Une vraie fièvre de modernisme agite les autorités ; moudirs et commissions municipales ont à cœur de transformer leur cité, de la rendre aussi propre, aussi confortable, aussi « moderne » que possible. Il est regrettable que trop souvent, ces autorités ne paraissent pas se soucier de donner à la cité dont les progrès matériels sont si rapides et si brillants, un caractère de personnalité plus nette, une marque plus originale. Le petit jardin public où se promènent le vendredi les fonctionnaires et les élèves de l'école primaire ou secondaire est assez agréable à voir, il jette au centre, ou aux abords de la ville une note de gaieté ; mais pourquoi donc ressemble-t-il si étrangement au jardin public de la ville la plus proche, lequel ressemble d'ailleurs à s'y méprendre, à tous les autres jardins publics des villes du Delta ? Et pourquoi ces bâtiments neufs, construits depuis quelques années, écoles, tribunaux, parfois moudiriahs, revêtent-ils presque tous la même apparence de banale correction, pourquoi paraissent-ils uniformément bâtis en série, dans un style trop souvent étranger au pays ?

Peut-être, au surplus était-il difficile de mieux faire, dans ces villes trop vite grandies, et dont les vestiges du passé, quand elles ont un passé, ont disparu à peu près totalement (¹). Bien rares sont les monuments un peu anciens qu'on y rencontre : les mosquées sont le plus souvent neuves, et au surplus presque toujours agréables à contempler, sans doute parce que leurs architectes suivent d'assez près une tradition déjà vieille. Mais de l'architecture civile d'autrefois il ne subsiste aucune trace ; et dès lors, il fallait tout créer, d'un seul coup. Ç'a été surtout la tâche des années de prospérité qui ont suivi la guerre. Que le résultat de ces efforts ne soit pas entièrement satisfaisant, il ne faut pas s'en étonner ; et il reste à souhaiter seulement que les nouveaux

(¹) A Mansourah, par exemple, il ne reste rien des souvenirs du moyen âge. La maison qui aurait été la prison de St-Louis, et qui porte une plaque posée sous le gouvernement de Mohamed Aly Pacha, ne saurait remonter bien au-delà du XIX^e siècle.

développements des villes soient dirigés désormais avec le souci de créer de la beauté, et si possible quelque originalité, en même temps que du confort.

Tel est le portrait de la plupart des villes du Haut-Delta ; en gros, il convient aussi bien à Chebine el Kom qu'à Tanta, qu'à Mansourah, qu'à Ziftah ; il semble que lorsqu'on a vu une de ces villes, la visite des autres soit superflue.

Jugement qui sans être erroné, ne serait pourtant pas absolument fondé, parce qu'il ne s'arrêterait qu'aux apparences. Quand on poursuit plus avant l'étude des villes, on se rend aisément compte qu'à la description faite ci-dessus, il convient d'ajouter quelques traits particuliers à chaque cité, si l'on veut que l'image en soit vraiment exacte. Ainsi rend-on à chacune de ces agglomérations une certaine personnalité, bien moins marquée encore une fois, que celle de nos cités occidentales, ou même de certaines villes égyptiennes, Assiout, Damiette, Rosette, pour ne citer que les plus caractéristiques.

C'est ainsi qu'on peut distinguer la ville marché agricole, la ville administrative, la ville industrielle, celle-là de beaucoup la plus récente. Quelques exemples pris dans chacune de ces catégories permettront de juger des différences qui les séparent.

La ville marché agricole, telle Faqous (Charqiah), est sans doute la plus vraiment égyptienne, celle qui a conservé le mieux son caractère traditionnel. Elle doit à sa position excentrique, écartée des grandes agglomérations commerciales de n'être pas restée la simple petite bourgade qui ressemble plus au village qu'à la vraie ville. Faqous ⁽¹⁾, depuis l'antiquité, est l'intermédiaire obligatoire du commerce entre la grande région de palmeraies qui couvrent l'est de la province de Charqiah et le reste du Delta. C'est une ville de commerce, mais l'élément principal de son négoce, la datte ne recevant pas, au moins jusqu'ici, de préparation compliquée, Faqous ne présente guère de caractère industriel. Le coton n'y a pas non plus l'importance presque exclusive qu'il prend plus à l'ouest. On ne trouve donc pas ici d'immenses usines dont les hautes cheminées salissent le beau ciel bleu de

(1) C'est l'ancienne Phacusae, capitale du 20^e. nome. DARESSY, (*La route de l'Exode*, B.I.Eg, Ve sér. t.v, 1911, p. 1-10).

leurs grasses fumée. Mais il y a un marché important, et aussi bien sur le champ de foire que sur les places, ou même dans les rues, des paysans discutent longuement le prix d'un taurillon, d'une gamousse ou d'un chameau. Mais à la gare, pendant la saison, des trains entiers expédient les dattes, dont malheureusement la préparation laisse encore à désirer. Mais, enfin, une bonne partie de l'activité industrielle de l'agglomération est consacrée à la construction ou à la réparation du matériel agricole.

L'aspect de la ville même porte la trace profonde des influences agricoles : les arbres, surtout les palmiers, y pénètrent partout, se dressent sur les places, et entre les maisons ; de grands pigeonniers en forme de pains de sucre, s'y élèvent jusqu'à la hauteur des terrasses. Les maisons ressemblent beaucoup à celles des villages ; dans les rues étroites, de longues files de chameaux chargés lourdement, circulent avec lenteur et dignité. A chaque instant, une scène de vie rustique vient rappeler que la campagne est toute proche.

C'est pourtant une ville, que cette agglomération : la plupart des habitants s'y occupent, de près ou de loin du commerce ou d'une industrie élémentaire ; bien peu sont ceux qui travaillent aux champs situés à la périphérie. Devant l'étroit canal, navigable pour les petites barques, s'étalent de grands cafés assez confortables, prolongés par delà la rue, au bord de l'eau, par une terrasse aménagée en jardin. Il y a des médecins, des pharmaciens, des avocats, des boutiquiers. Les rues sont balayées et arrosées. Et surtout, Faqous est un véritable centre.

Centre de commerce d'abord : il n'est que de se promener sur les routes qui vont vers Zagazig ou vers El Salhiah pour constater l'importance de la circulation presque quotidienne ; autos, autobus, ânes, chameaux, transportent des quantités invraisemblables de marchandises, soit de la campagne vers Faqous, soit de Faqous vers la campagne.

Centre administratif aussi, à cause de son tribunal, de son markaz. Centre intellectuel enfin, puisque chaque matin, d'assez loin, y viennent des enfants désireux de s'instruire, et qui en repartent chaque soir ; on y trouve des ressources que ne pourraient offrir les pauvres villages dépourvus quelquefois même de kouttabs ou écoles élémentaires. Voilà pourquoi jeunes garçons

et fillettes prennent journellement le train à Ghaba, par exemple, pour se rendre à Faqous, ainsi que font journellement garçons et filles de la banlieue du Caire.

Mutatis mutandis cette description pourrait s'appliquer à d'autres petites cités dont l'activité principale est due au commerce des produits agricoles : ainsi Bilbeis, ainsi Minet el Qamh, Mit Ghamr en Charqiah, Simbellaouine, Dékernès, Manzalah, en Daqahliah, Cherbine, Kafr el Cheikh, Dessouq, Ziftah, en Gharbiah, Kom Hamada, Delingat, en Béhérah, Ménouf, Achmoun, en Ménoufiah, petites villes dont beaucoup encore une fois ne diffèrent pas très sensiblement des bourgs dont il a été question plus haut.

La ville administrative et commerçante — La ville qui doit son importance autant à son commerce qu'à sa situation administrative est souvent d'origine lointaine, mais sa modernisation trop rapide lui a fait perdre la plupart de ses caractères anciens. Tanta, par exemple, grâce à sa position exceptionnellement favorable au centre du Delta est un lieu d'attraction depuis des siècles. Entre les deux branches du Nil, on s'y sentait à peu près à l'abri des incursions des bédouins pillards; elle se trouvait en outre à distance à peu près égale du Caire, d'une part, de Damiette, de Rosette, d'Alexandrie, d'autre part. Et surtout, elle avait eu l'heureuse chance qu'un saint, Al Sayed al-Badawi, originaire du Maroc, s'y fût fixé au retour du pèlerinage, et y eût mené durant de longues années, une vie d'exemplaire vertu. Après sa mort, son tombeau, abrité par une somptueuse mosquée, était vite devenu le lieu d'un pèlerinage célèbre, qui attirait les gens pieux de toute l'Égypte. En même temps que ces fidèles, venaient aussi des marchands apportant des denrées de toutes sortes; et grâce à son «mouled», ou fête de saint, Tanta acquit une importance commerciale de premier ordre en Basse-Égypte. Jusqu'à nos jours, même, ce mouled, renouvelé deux fois par an, est l'occasion de foires des plus fréquentées, dont les habitants de la ville sont fiers à juste titre. Sans doute n'ont-elles guère changé, ces foires, depuis le haut moyen âge qui les vit naître. Le centre en est toujours la mosquée, où se trouve le tombeau du saint, et où viennent prier les pèlerins. Dans la ville, et surtout aux abords, une autre ville surgit, faite de centaines de

tentes somptueuses, multicolores, où vivent, sans aucune gêne, comme chez eux, hommes, femmes et enfants. Les marchands sont installés eux aussi, sous des tentes, dont les drapeaux aux couleurs vives claquent à la brise. Une foule grouille dans les ruelles qui séparent ces habitations provisoires, allant, venant, chantant, écoutant les boniments des bateleurs, les pitreries des baladins, admirant les tours des jongleurs et les cabrioles des animaux savants, marchandant longuement le prix des statuettes de sucre rouge, d'une poignée de pois chiches cuits à l'étouffée, ou simplement d'un ustensile de ménage. On a peine à se frayer un passage dans cette cohue de gens pour qui le temps semble ne pas compter et qui se trouvent heureux de vivre, heureux de se trouver tout près de leur saint. Au fond, les foires de Tanta ressemblent étrangement aux foires de l'Europe occidentale du moyen âge, et même à nos pardons de Bretagne auxquels elles s'apparentent singulièrement, tant par leur origine que par leur caractère. Seulement, ici la foule est encore plus nombreuse, si possible, et le tableau plus haut en couleur ⁽¹⁾.

C'est grâce à sa foire que Tanta est vite devenue importante ; dès le moyen âge, elle était célèbre, et faisait figure de grande ville égyptienne. Sans doute subit-elle aussi une éclipse dans les siècles qui précédèrent le réveil de l'Égypte. Au moment de l'Expédition française, elle ne comptait plus que 10.000 habitants ; mais elle était encore la ville la plus peuplée du Delta, au dire de Du Bois Aymé et de Jollois, qui remarquent la construction en briques cuites de ses habitations. A cette époque encore, c'est du pèlerinage et des foires qu'elle tirait le principal de son revenu ; Ali bey le Mamelouk, avait, au XVIII^e siècle fait réparer le tombeau du saint, et construit un vaste caravansérail ; de la ville, il avait fait un centre commercial. Les maisons avaient leurs rez-de-chaussée disposés en boutiques, qu'on louait fort cher évidemment, aux marchands attirés par la foule de pèlerins. Au début du XIX^e siècle, encore c'est des extrémités les plus reculées de la Barbarie, du royaume du Darfour, et en général, de tous les pays soumis à l'islamisme qu'on s'y rendait. Au témoignage de Clot bey, qui écrit en 1840, la ville ne vivait pendant cette première moitié du XIX^e siècle, que de ses foires, et l'activité

(1) Du Bois AYMÉ et JOLLOIS, rapportent que d'après les habitants, les foires de Tanta attiraient jusqu'à 150.000 personnes (*Desc. Eg.* II, p. 113).

fébrile de quelques semaines faisait place à un calme assez mélancolique, la ville revêtant alors un aspect triste et désolé (1).

Aujourd'hui, les foires de Tanta, bien que toujours très fréquentées, sont cependant devenues plus locales; elles jouent encore un rôle dans l'activité économique de la ville, mais ce rôle n'est plus de premier plan. Tanta qui compte près de 100.000 habitants (2) et qui fait en Basse-Egypte figure de capitale, doit sa situation prépondérante à sa position centrale, au milieu d'une vaste province, position qui l'a fait tout naturellement choisir pour être le chef-lieu de la province, et le nœud des voies ferrées vitales non seulement pour le Delta, mais pour le pays tout entier. A Tanta, se trouvent donc d'importants services administratifs, moudiriah, markaz, tribunaux, bain même, qui nécessitent un personnel très nombreux de fonctionnaires. Les écoles de tout ordre y sont également nombreuses et renommées: l'Institut religieux en particulier est une sorte d'Université musulmane célèbre dans l'Egypte toute entière.

Cette vie administrative, intellectuelle, religieuse, se révèle par les vastes bâtiments réguliers des services officiels et des écoles, par les nombreux minarets des mosquées, presque toutes gracieuses, et dont certaines sont fort belles, peut-être aussi par des rues plus soignées, des magasins plus vastes, mieux ornés qu'ailleurs. La capitale a souci de sa toilette et c'est à elle qu'on applique tout d'abord les essais d'embellissement, qui ne sont pas toujours heureux d'ailleurs, conçus par l'urbanisme moderne.

C'est aussi par Tanta que passe la voie ferrée du Caire à Alexandrie; c'est de Tanta que partent les trains à destination de Mansourah et de Damiette, de Dessouq, de Ziftah; c'est à Tanta qu'aboutit la ligne qui parcourt le centre de la riche Mé-noufiah, à partir de Qalioub. En outre, tout un chevelu de petites lignes secondaires sort de la ville, se dirigeant vers le nord où elles vont desservir les régions moins peuplées qui avoisinent les « bararis ». Aussi trouve-t-on à Tanta une grande gare avec de vastes dépôts de charbon et des ateliers de réparation qui occupent un nombre important d'employés de toutes sortes (3).

(1) CLOT BEY, *Aperçu général sur l'Egypte*, t. I, p. 199-201.

(2) 90.016, au recensement de 1927.

(3) L. WIENER, *L'Egypte et ses chemins de fer*, Bruxelles, 1932, in-8°, 665 p., cartes p. 109, 111, 113.

La ville est aussi, naturellement, un centre commercial et industriel. C'est un dépôt de coton d'où les balles égrenées, sont acheminées vers Alexandrie ; c'est, d'autre part, un régulateur des marchandises importées à destination de la Gharbiah. On y trouve enfin des ateliers nombreux et petits, et aussi de grandes usines d'égrenage. Mais ni le commerce, ni l'industrie surtout, ne jouent dans l'économie de cette ville le rôle qu'ils tiennent ailleurs. Ses voisines, Mehallah el Koubra et Kafr el Zayat se trouvent à cet égard bien plus favorisées.

*
* *

La ville industrielle. 1. — Après la ville marché, presque rurale, après la ville administrative, au caractère urbain très accentué, voici la ville industrielle. Mehallah el Koubra, à mi-chemin entre Tanta et Mansourah, est la grande cité qui, depuis des siècles, reste le centre manufacturier du Delta. C'est une ville industrielle, mais comme pouvaient être les villes industrielles d'Europe avant l'emploi des machines à vapeur. A Mehallah el Koubra, dont toute la population vit de l'industrie, bien peu de traits rappellent l'existence de cette industrie à l'Européen habitué à l'aspect des villes ouvrières d'Occident. Il y a évidemment les hautes cheminées des usines d'égrenage ; mais l'activité de ces usines n'est pas, de loin, la plus importante de la ville. On s'étonne de ne pas y rencontrer de plus nombreuses grandes bâtisses, de ne pas entendre le grondement des machines, de ne pas sentir l'air plus empuanti par les odeurs d'huile ou de charbon, de ne pas voir le ciel souillé par des fumées sombres. Non, en se promenant par les rues, les seules maisons qu'on aperçoive sont des échoppes, de petites boutiques, ou des bâtisses qui ressemblent à toutes les autres, les seuls bruits qu'on entende sont ceux des chaudronniers et des charrons, et le grincement caractéristique des métiers à tisser.

C'est que toute l'industrie de Mehallah el Koubra était jusqu'à ces toutes dernières années, essentiellement manuelle. Elle occupait plusieurs milliers d'ouvriers et d'ouvrières, mais dispersés, disséminés en une foule de petits groupes. Il n'y avait pas d'usines, ou si peu, mais un grand nombre d'ateliers en chambre, où le travail se faisait comme au temps de Mohamed Aly Pacha, ou presque.

L'industrie auxiliaire de l'agriculture existe encore à Mehallah el Koubra sous forme de fabriques de saqialis et de tabouts, en bois ou en fer, et dont certains, très grands, encombrement souvent une partie de la rue. De même, de nombreux ouvriers s'emploient à la fabrication des nattes de roseaux ou d'osier. Enfin, le coton a fait naître la grande industrie sous l'aspect des usines d'égrenage.

Mais ces industries peuvent se retrouver partout dans les villes et même les bourgades du Delta, parce qu'elles sont liées intimement à la vie agricole dont elles sont les servantes. L'originalité de Mehallah el Koubra, c'est l'industrie du tissage. Elle utilise, cette industrie, d'abord environ 3400 métiers à main ⁽¹⁾, groupés en un vaste quartier. L'aspect de ce quartier ne présente aucun caractère particulier : dans des ruelles tortueuses, des maisons suivent d'autres maisons, semblables les unes aux autres ; mais que si, conduit par un guide, on pénètre dans la cour, on voit alors que dans des chambres ou des salles d'une dizaine de mètres de long, au plus, un deux, trois métiers sont installés, se serrant étroitement ; des ouvriers, un homme et un enfant sont attachés généralement à chaque appareil, et travaillent inlassablement, l'homme manœuvrant les leviers, serrant la trame, l'enfant chargeant et lançant la navette. Cinq, six locaux sont ainsi parfois réunis autour d'une même cour, et appartiennent au même propriétaire. Aucun emploi de la force motrice : seuls sont en usage, dans ce quartier, les métiers à bras et à pédales.

Ici, comme à Ménouf, comme à Chebine el Kom, les façons restent peu évoluées, mais la technique, voire la construction des instruments ont acquis, dans leur genre, une perfection vraiment admirable. Certains des métiers, qui semblent n'avoir point évolué depuis l'Expédition de Bonaparte, font l'admiration de spécialistes venus des meilleures maisons lyonnaises.

Ce qu'on travaille, dans ces ateliers, c'est d'abord les filés de coton d'Amérique ; on en fabrique des « ghazliah », longues pièces de 6 mètres, dont on fait les caftans ; on produit aussi des couvertures de lit et des mouchoirs de poche plus ou moins bariolés. Pour des produits plus fins, on fait venir d'Italie le coton merce-

(1) Le Caire en compte moins. Cf. tableau p. 210

risé. C'est d'Italie aussi que vient la soie artificielle, très employée pour faire des mouchoirs, des cache-cols, des ceintures. Enfin, la soie pure du Japon et les fils d'or ou d'argent sont utilisés, quoique dans de moindres proportions, pour les soieries de luxe, les tapis de table, les housses de chevaux..... etc. Mais ces pièces ornées d'arabesques, de motifs floraux ou pharaoniques, et dont certaines sont de vrais objets d'art, coûtent fort cher, et sont évidemment d'un écoulement beaucoup plus lent que les tissus de soie artificielle.

Petite industrie donc, jusqu'ici, que celle de Mehallah el Koubra, mais dont les produits très finis, délicats, démontrent les possibilités de la main-d'œuvre locale, le jour où mieux formée aux méthodes européennes, servie par un outillage moins primitif, elle pourrait utiliser ses qualités de sobriété, d'habitude et de patience. Aussi doit-on saluer avec joie les efforts faits pour hâter l'arrivée de ce jour, en secouant les routines et les errements qui ne gardent des traditions que des procédés absolument périmés. De ces efforts, les uns doivent obtenir un résultat immédiat, et les autres, plus lents, à échéance plus lointaine, visent à la formation profonde d'une élite d'ouvriers et de contremaîtres. Les premiers, entrepris par la Banque Misr, groupement qu'on retrouve chaque fois qu'il est question de créer, de développer ou d'améliorer la vie économique du pays, les premiers efforts, disons-nous, consistent dans la fondation d'usines modernes pour le travail du coton, usines qui utilisent déjà ou utiliseront l'outillage le plus perfectionné, moteurs à huile lourde, machines du dernier modèle, et où sont appliquées les méthodes d'administration et de travail de la grande industrie européenne et américaine. Fabrication du coton, hydrophile, des cotonnades, des soieries artificielles, teinture des tissus, en bref, toute une industrie textile perfectionnée est créée, ou va l'être, dont l'exemple sera évidemment convaincant pour les chefs trop routiniers des autres ateliers ⁽¹⁾.

L'autre œuvre, très différente mais non moins intéressante, non moins importante, incombe à l'école de tissage qui appartient à

⁽¹⁾ En 1934, les usines de la Société Misr à Mehallah el Koubra, couvrent une superficie de 110 feddans (47 hectares), et occupent 9000 ouvriers, dont une centaine de jeunes filles.

la province de Gharbiah. Cet établissement, fondé il y a un quart de siècle, comptait, en 1929, 130 élèves, reçus à partir de 15 ans. L'apprentissage y est long et sévère, puisqu'il dure 5 années ; les élèves peuvent le compléter par un stage de deux années, payées, qu'ils font en qualité de moniteurs. Il y a trois ateliers de tissage, l'un à bras, l'autre à pédale, le troisième à moteur ; un laboratoire permet la préparation et l'essai des teintures. Enfin des classes existent, où les élèves complètent leurs études et apprennent l'art du dessin industriel et ornemental. Ecole vivante, moderne, où, à chaque instant, on sent la volonté de mieux faire, de réussir, école aussi qui doit son succès au fait qu'elle a eu moins à souffrir des bureaux, et qu'elle a pu prendre sans trop de difficultés des initiatives heureuses.

Succès réel, au moins pour l'école et pour le pays ; car, pour les élèves, ils ne trouvent pas encore suffisamment de débouchés ; les meilleurs deviennent contremaîtres dans les écoles de Benha, de Mansourah, de Beni-Souef. Quant aux autres, ils réussissent difficilement à se placer. D'une part, après les longues études qu'ils ont faites ils ne peuvent se contenter des 10 piastres que gagne chaque jour l'ouvrier sans instruction du petit atelier ; et d'autre part, le petit atelier ne peut vivre que grâce au bon marché de sa main-d'œuvre. Aussi longtemps que la grande industrie textile ne sera pas largement développée, l'avenir de ces jeunes ouvriers semble devoir être aléatoire. Mais d'autre part, cette grande industrie textile ne peut vivre sans une main-d'œuvre entraînée au travail moderne, et dirigée par des contremaîtres instruits. Ainsi, à mesure que s'élèveront les usines modernes, il y aura plus de places pour les jeunes élèves sortis de l'école de tissage, et dont l'ambition est de collaborer de toutes leurs forces à la renaissance de l'industrie textile égyptienne. Ambition légitime et raisonnable puisqu'elle a pour objet un but parfaitement réalisable et qui contribuera à enrichir le pays, tout en le rendant plus indépendant de l'industrie étrangère en un domaine où la maîtrise d'autrefois, et à certains égards celle d'aujourd'hui, sont le meilleur garant du succès de demain.



La ville industrielle. 2.— Mehallah el Koubra est une ville où la technique industrielle encore très traditionnelle doit être trans-

formée profondément pour s'adapter aux nécessités actuelles. Au contraire, à Kafr el Zayat, ville également industrielle, c'est l'industrie moderne, qu'on trouve presque exclusivement, voire la grande industrie.

C'est une ville d'ailleurs toute récente, et qui doit justement son développement au commerce du coton, et à l'industrie qui en est l'auxiliaire. Kafr el Zayat n'est connue que depuis un siècle à peine; il n'en est pas question dans l'*Aperçu général sur l'Egypte*, de Clot bey. Mais une dizaine d'années après la publication de cet ouvrage, Jomard et d'Arnaud annoncent que parmi les villages reconstruits sur un plan moderne, se trouve Kafr el Zayat.

Sans doute dut-elle à sa position d'être choisie parmi les heureuses agglomérations privilégiées. Elle se trouve à un coude du Nil, où le lit du fleuve, de moindre largeur, est plus facilement traversé; c'était l'emplacement tout indiqué pour le pont de la ligne Alexandrie-Le Caire qui allait être établie quelques années plus tard. En outre, le Nil, puis le canal Mahmoudiah permettaient un transport peu onéreux des marchandises, jusqu'à Alexandrie. Aujourd'hui encore, même au moment de l'étiage, la hauteur de l'eau dans le Nil, permet un service régulier de la batellerie en aval de Kafr el Zayat; au surplus, c'est à quelques kilomètres au nord que débouche dans le fleuve la grande artère navigable du Caire à Alexandrie (canal Bagouriah).

Kafr el Zayat, si heureusement placée, est devenue un des centres cotonniers les plus importants d'Egypte. Pendant la période de la cueillette, les balles de coton de toutes qualités y sont acheminées, puis déposées en ordre méticuleux dans de vastes champs enclos de palissades. On procède alors dans les usines à l'égrenage du coton, puis à un premier pressage; enfin à l'expédition sur Alexandrie. A ces opérations élémentaires se borne la préparation du coton; tâche bientôt achevée, en sorte que les usines chôment une bonne partie de l'année.

Mais l'égrenage même du coton a engendré une industrie particulière à Kafr el Zayat. Des graines obtenues, on fait deux parts: l'une, la plus faible, composée de graines soigneusement examinées, est enveloppée dans des sacs plombés, et destinée à servir de semence; l'autre constituée par des graines de qualité douteuse,

est exportée ou employée pour la fabrication de l'huile. Ainsi, à côté des usines d'égrenage, trouve-t-on des fabriques d'huile et des savonneries, dont les produits sont consommés dans toute l'Égypte et exportés dans le proche-Orient, où ils sont assez appréciés. Ainsi s'est établie à Kafr el Zayat une véritable vie industrielle qui se manifeste surtout par la présence de grandes usines d'où sortent chaque soir des centaines d'ouvriers de tout âge, et dont l'activité ne cesse pas au cours de l'année comme dans les simples usines d'égrenage.

C'est là l'originalité de Kafr el Zayat; par ailleurs, trop neuve et trop exclusivement industrielle, elle présente moins de caractère encore que les autres villes du Delta. De sa reconstruction, elle a gardé des rues longues et régulières, se coupant à angle droit. Mais ses maisons, trop uniformes, manquent d'attrait : et ce ne sont pas les hautes murailles des usines, ni leurs immenses et trop nombreuses cheminées, qui peuvent donner à la ville un aspect bien réjouissant. Malgré quelques heureuses tentatives d'urbanisme, la création d'un jardin public, malgré la présence de quelques magasins aux enseignes arabes et grecques, elle reste encore une simple bourgade industrielle, un rendez-vous d'usines, l'agglomération d'un prolétariat ouvrier, d'ailleurs en grande partie étranger, bien plutôt qu'une cité véritable. Il lui manque une âme, une personnalité que seul le temps pourra lui donner, à condition toutefois que l'élément autochtone se substitue à l'élite venue du dehors et qui, si elle a ses intérêts à Kafr el Zayat n'y trouve pas ses plaisirs, n'y passe que le temps strictement nécessaire pour la gestion de ses affaires, n'y réside pas. On sent la gravité du problème qui se pose ici, avec plus d'acuité encore qu'ailleurs...

L'INFLUENCE DES CENTRES URBAINS

Centre de civilisation relativement avancée, la ville du Haut-Delta, quelle qu'en soit l'importance, exerce sur les villages une influence considérable qui explique en partie l'évolution de la vie rurale.

A vrai dire, deux villes surtout exercent une action capitale sur la vie des campagnes du Delta, Le Caire et Alexandrie. Celle-ci étant la fenêtre qui s'ouvre sur l'extérieur ; celle-là l'in-

termédiaire presque obligatoire qui donne ses lettres de cité à toute importation, le centre universel dont tout semble venir, vers quoi tout doit converger.

L'antique cité méditerranéenne sollicite constamment l'attention des commerçants en coton, et indirectement de tous ceux qui s'occupent de coton. Elle reste d'autre part, à peu près le seul port égyptien ; enfin, pendant la longue saison chaude, elle reçoit les gens aisés que quelque circonstance empêche de se rendre en Europe. Même pendant le reste de l'année, bien des gens dont les affaires se trouvent en pleine Béhérah, et même au-delà du Nil de Rosette, préfèrent n'avoir dans ce qu'ils nomment trop dédaigneusement « les villages », qu'un pied-à-terre assez confortable où ils passent quelques jours chaque mois, leur principal, leur vrai domicile, se trouvant à Alexandrie ; le rail et surtout l'automobile, en rendant aisés des déplacements rapides, permettent un contrôle efficace des entreprises. Or il se trouve que cet absentéisme ne dessert pas trop les progrès du pays : imprégnés d'idées européennes, imbus d'un souci de progrès, ces Alexandrins essaient d'appliquer dans les villages — le plus fréquemment, dans leurs propres domaines — quelques-unes des améliorations qui réussissent en Occident. Le résultat de ces tentatives ne semblent pas toujours heureux ; certaines de ces réformes apparaissent quelquefois comme plus dangereuses qu'utiles ; mais il faut reconnaître que, dans l'ensemble, elles contribuent à rendre plus saine, plus confortable la vie des paysans. Elles seraient certainement plus efficaces, malgré tout, si moins constamment éloignés de leurs fellahs, sentant mieux les besoins vrais de la campagne, comprenant mieux la mentalité villageoise, les propriétaires savaient toujours exactement adapter leurs aspirations généreuses aux traditions, à la psychologie parfois déconcertante de leurs laboureurs. Ceux des propriétaires qui ont bien voulu s'appliquer à cet effort de compréhension ont obtenu des résultats singulièrement encourageants, surtout dans le domaine du progrès agricole et de l'amélioration des habitations rurales.

Alexandrie attire à elle et retient. L'influence du Caire est d'autre sorte. Assurément, la capitale aussi voit venir à elle, durant l'hiver ou les fêtes, des désœuvrés avides d'admirer la grande ville et de participer aux plaisirs qu'elle offre et dont ils sont privés pendant de longs mois ; sans doute aussi, bien des

propriétaires ou chefs d'entreprises aiment mieux résider au Caire, quittes à se rendre fréquemment sur leurs terres ou à leurs usines. Mais, c'est plutôt parce qu'elle est centre administratif et centre intellectuel que Le Caire agit profondément sur toute la Basse-Egypte.

Du Caire, en effet, partent les ordres qui ont souvent régi minutieusement la vie, même privée, dans les villages, les décrets qui, en instituant des règlements d'irrigation, d'hygiène, d'habitation, contraignent lentement les fellahs à modifier leurs habitudes. Au Caire se trouvent ministères et tribunaux auxquels il faut faire appel lorsqu'on désire quelque faveur, ou quand on se croit lésé par une mesure illégale ou malveillante. C'est aussi par Le Caire surtout qu'est dispensée l'instruction, la secondaire, jusqu'à ces toutes dernières années, la supérieure encore aujourd'hui. Collèges, instituts techniques, Université fournissent de science des milliers de jeunes gens qui, hélas ne désirent pas souvent se fixer dans leurs villages pour y appliquer — on ne voit d'ailleurs pas de quelle manière —, leurs fraîches connaissances, mais qui, par leurs séjours dans ces villages, contribuent à faire connaître à leurs concitoyens des manières plus «modernes» de vivre.

Enfin, du Caire encore, à peu près exclusivement, viennent les journaux et les livres. Quotidiens, revues, hebdomadaires illustrés, ouvrages de vulgarisation, pénètrent au cœur des campagnes où se trouve toujours quelque lettré pour réunir les villageois, leur lire les principaux articles ou passages, qu'il traduit dans une langue plus accessible, pour provoquer et diriger les longs commentaires de ses auditeurs. Ainsi pénètrent, avec la presse, les idées neuves, occidentales ou non, mais nationalisées, et qui peu à peu assimilées par les masses, contribuent à modifier les mœurs, à transformer les modes d'existence, voire de pensée.

Telle est l'influence directe d'Alexandrie et surtout du Caire. Mais l'action de ces deux villes est bien plus féconde et plus étendue encore par l'intermédiaire des centres locaux dont quelques types ont été étudiés ci-dessus. Si faible que soit la distance qui sépare les villages du Caire ou d'Alexandrie, le déplacement pour se rendre dans ces grandes cités, et en revenir, exige une dépense de temps et d'argent assez considérable, parfois de

longues heures, parfois plusieurs journées. Les relations avec la petite ville voisine sont autrement plus aisées, surtout depuis que des autobus y mènent chaque jour pour quelques millièmes. En contact direct et presque permanent avec la population du district, la petite ville sert de lien naturel entre la capitale et les villages. Les boutiques y vendent les marchandises venues du Caire, les services administratifs de toutes sortes font connaître et appliquer les règlements qui dirigent la vie agricole, les écoles primaires et secondaires s'y multiplient, diffusent cette instruction dont les fellahs sont avides pour leurs fils, y voyant trop souvent malheureusement, une manière de panacée. La petite ville, sauf exception, ne crée rien d'elle-même, en dehors des objets de l'industrie traditionnelle; elle est simplement organe de transmission: distributrice d'objets fabriqués, dispensatrice d'idées neuves, ou qu'on croit telles, de techniques modernes, du goût de nouveauté; elle est une gare régulatrice aussi bien pour les marchandises que pour les pensées.

Ici encore, il conviendrait de faire des réserves, de constater que souvent l'ivraie — une ivraie abondante — se mêle au bon grain, que de ces idées, de ces méthodes occidentales qu'on accueille pêle-mêle, sans discrimination, parce qu'on les croit modernes, beaucoup ont déjà passé de mode en Europe, que certaines y sont totalement abandonnées ou jugées dangereuses. Mais une fois de plus, il faut bien dire que cet engouement un peu désordonné n'est pas particulier à l'Egypte, qu'il existe partout où se manifeste ce désir violent, mais si explicable, de regagner le temps perdu, de se mettre au pas. Et il suffit de constater le progrès matériel accompli autour des villes du Haut-Delta, dans la construction des habitations rurales, pour ne prendre qu'un exemple, pour se féliciter de l'influence, malgré tout heureuse dans l'ensemble, exercée par ces villes sur des campagnes qui, il y a bien peu d'années, étaient encore endormies dans leur antique routine.

CHAPITRE II.

LE BAS-DELTA DU NIL

Le Haut-Delta est une région de population très dense, de vie agricole ancienne, de vieilles traditions qui ralentissent les tentatives de changements brusques. Ce sont des conditions bien différentes qui prévalent dans la ceinture de terres stériles qui entoure le centre de la Basse-Egypte sur une largeur de cinquante à soixante kilomètres. Etendues vierges, incultes depuis des siècles, presque des millénaires, et où tout est à créer, terre, cultures, peuplement, agglomérations. Mais justement, l'activité de l'homme peut s'y donner libre cours, sans autre contrainte que celle de la nature, sans être retenue à tout instant par le souci de ne pas heurter de front des habitudes respectables ou des routines trop respectées ; où, dans une entreprise magnifique, les plus audacieux ont les plus grandes chances de réussir, pourvu que leur audace se tempère de sagesse, pourvu qu'ils sachent accorder leurs ambitions à la mesure de leurs moyens. On verra la grandeur de leur œuvre, et aussi comment ils s'y adaptent, comment ils s'établissent, s'installent sur les positions conquises, quelle figure, en fin de compte, ils donnent à la terre qu'ils ont soumise. (1).

§ 1.— LA CONQUÊTE DE LA TERRE.

Sans cesse, en Egypte, il semble que l'opposition du désert et de la fertilité soit nécessaire, que des étendues incultes succèdent sans transition à des terres fécondes, comme si la nature tenait à rappeler constamment à l'homme la valeur des présents

(1) Voir : WILLCOCKS (Sir W.) *Les terres incultes en Egypte d'ici vingt ans*, B. S. R. G. Eg. VIII. p. 145-166, et *Le Fellah et sa femme sur les terres incultes d'Egypte*, B. S. R. G. Eg. VIII, 167-188.

qu'elle lui fait. Dans la Béhérah, la Ménoufiah, la Qalioubiah, la Charqiah, le désert se laisse apercevoir dans le lointain ; des lentilles de sable, dans les régions les plus centrales, ne permettent pas de l'oublier complètement. De même, pour peu qu'on se dirige vers les lacs de Basse-Egypte, on a tôt fait d'atteindre des régions où la vie se fait plus rare, disparaît même, terres de solitude et de misère.

Elles forment une large bande qui s'étend au nord et à l'est de la région cultivée, jusqu'aux lacs, presque jusqu'à la mer, dont ne les séparent que quelques kilomètres de dunes. Pendant la crue et durant l'hiver, ces terres se trouvent abondamment baignées par l'eau du Nil ; elles constituent même des annexes des lacs, avec lesquels on peut les confondre. Mais dès que l'évaporation a fait disparaître la plus grande partie des eaux, elles ne forment plus que des plaines idéalement plates, sans aucun relief, au sol brun ou blanc, couvert d'une couche de vernis qui craque sous le pas et scintille au soleil. Une végétation saline, de petites pousses chétives, d'un gris sale, peuvent seules y subsister ; aucun arbre ne rompt le cercle monotone de l'horizon. De temps en temps, une dune médiocre, modelée par le vent, ou bien une colline allongée, haute de dix, vingt mètres au plus, mais qu'on aperçoit de loin : c'est un « kom », l'amas des restes d'une ville qui fut peut-être importante autrefois. Derrière soi, les minarets blancs des lointains villages apparaissent comme des phares, ou plutôt comme ces amers qui déterminent des alignements sur les côtes. Avec un peu d'imagination, on se croirait aisément perdu au milieu d'une mer calme, mais bien dépourvue d'attrait.

Dans ces étendues si mornes, surtout en hiver, la vie semble avoir fui. Les plantes qu'on y rencontre sont des lichens, des touffes d'herbes qui ne craignent pas le sel, des roseaux, dans les endroits où l'humidité se conserve ; quelquefois même, dans des coins privilégiés, un peu de verdure. D'animaux, peu, et parmi les mammifères les espèces les moins intéressantes : chacals, renards, loups ; des oiseaux, martins-pêcheurs et milans, et à la saison, cailles et canards sauvages ; dans les lacs, du poisson, en abondance, ainsi que dans les nombreux étangs qui bordent les lacs.

Ces terres qu'on nomme « bararis », elles sont certainement bien plus tristes, bien plus désolées que le désert de sable ou de pierre. Dans les déserts arabique ou libyque, à défaut de végétation, on trouve au moins du relief, de la lumière, une majestueuse grandeur. Ici, la misère est sordide, la détresse affreuse. Dans le désert véritable, la pluie est bienvenue, car elle permet parfois quelques cultures dans les endroits privilégiés; mais ici, elle rend toutes choses plus tristes encore: dans la grisaille de janvier, sous un ciel bas, lorsque le vent souffle et que la pluie s'abat en rafales, le paysage des bararis devient lugubre, presque funèbre. Comme on se sent loin, alors, de la magie de couleurs, de la lumière ardente qui au sud du Caire, du moindre caillou fait un brillant précieux; et quand on se débat contre un mauvais chemin, où l'âne bronche à chaque pas, où une automobile risque à tout instant de verser dans le fossé, et parcourt péniblement cinq kilomètres à l'heure, malgré les chaînes dont on a garni ses roues, on peut, sans excès d'imagination, se croire transporté bien loin de l'Egypte, dans quelque triste contrée septentrionale.

Entre la zone cultivée et la région stérile le passage n'est pas brutal comme dans la vallée du Nil, aux bords du désert; le sel affleure d'abord, les récoltes se font plus médiocres, les arbres plus rares, plus rabougris; puis l'immense plaine nue apparaît, sillonnée par les coupures rectilignes et brillantes des drains qui vont se perdre aux lacs ou dans la mer. Encore, très loin à l'intérieur des terres bararis, le voyageur a-t-il l'agréable surprise de trouver parfois un coin de verdure, quelques beaux champs ou des jardins souvent admirablement cultivés, avec des palmiers balançant leurs têtes au-dessus de citronniers et de mandariniers aux rangs pressés. Mais ce ne sont là que des oasis, des décors de verdure sans épaisseur, derrière lesquels bien vite reprend une stérilité affreuse.

Telle apparaît encore aujourd'hui la plus grande partie des terres bararis; tel est le paysage qu'on traverse de Faqous à l'ancienne Tanis, aujourd'hui San el Hagar, au nord et au sud de la ligne qui va de Mansourah à Matariah, au nord de la ligne qui traverse la Gharbiah de Cherbine à Dessouq, enfin en Béhérâh, tout autour du lac Edkou et au sud du Mariout. On estime, en y comprenant les lacs, que dix-huit cent mille fed-

dans de terre dont la mise en culture est possible restent encore inutilisés (1).

L'homme, évidemment ne se sent pas attiré par ces régions peu hospitalières, dont l'accès est d'ailleurs rendu malaisé par des pluies assez fréquentes pendant une partie de l'hiver. Quand donc il se résigne à y vivre, c'est pour y exercer quelque industrie de misère, pêche, coupe des roseaux, pâture de quelques troupeaux, chasse des oiseaux migrateurs. Ou bien encore, c'est pour essayer, au prix d'un labeur opiniâtre, d'arracher quelque coin de terre à sa stérilité. Le peuplement des provinces centrales est tellement dense que malgré leur caractère casanier, bien des fellahs désirent trouver hors de leur village natal, et quoiqu'il leur en coûte, la terre et la nourriture qui leur sont trop parcimonieusement mesurées chez eux. De là les tentatives de défrichement des bararis, tentatives qui datent du siècle dernier, mais qui se trouvaient isolées, sans plan d'ensemble, il y a peu d'années encore.

La population autochtone s'y trouve en général assez clairsemée; elle s'y réunit par petits groupes aux endroits jouissant de quelque avantage particulier: nature plus favorable du terrain, proximité d'un étang, d'un canal, d'un drain, d'une voie de communication quelconque. La densité descend, dans certains districts, à des chiffres très faibles. Kom Ichou (Béhérah) compte 42 habitants au kilomètre carré. Abou Mâdi (Gharbiah), 8, Qassassine el Charq (Charqiah), 1,4 (2), pour des étendues variant de 200 à plus de 1400 kilomètres carrés.

Encore ces moyennes ne sont-elles pas suffisamment précises: sur de larges surfaces, certaines circonscriptions comptent moins de 10 habitants au kilomètre carré, et on peut parcourir de longues distances sans rencontrer ni être humain ni trace d'habitation.

*
* *

Ces régions tristes éloignent, mais elles ne laissent pas d'intéresser au plus haut point l'homme d'Etat, l'économiste, l'agri-

(1) Sir W. WILLCOCKS and CRAIG, *Egyptian Irrigation*, 3d ed., vol. II, p. 450.

(2) Recensement de 1917.

culteur, qui voient en elles une richesse inexploitée demandant seulement de l'eau, beaucoup de travail et des capitaux. Misérables aujourd'hui, elles sont pleines de promesses, et pourvu qu'on sache vouloir résolument, et avec persévérance, elles peuvent devenir en quelques dizaines d'années, des terres prospères, fertiles, et qui produiront le plus beau coton de toute la Basse-Egypte.

Mais il faut vouloir, car l'entreprise ne va pas sans grosses difficultés. Elle exige un long et patient effort, une surveillance méticuleuse, des précautions minutieuses, sans lesquelles le travail de plusieurs années risque d'être vain.

Qu'on y songe en effet : dans cette région aboutissent une bonne part des eaux de la Basse-Egypte. Même au moment de l'étiage du fleuve, les grands chenaux qui viennent de terres plus méridionales amènent sur les bararis des quantités excessives d'eau : une partie importante trouve bien son chemin vers la mer, mais le reste, s'infiltrant à travers les digues ou par les fissures de berges mal entretenues, se répand dans les plaines qui se trouvent noyées pendant plusieurs mois. L'évaporation dessèche bien la surface, en y amenant d'ailleurs de fortes quantités de sels, mais à quelques centimètres du sol, l'eau réapparaît : le niveau de la plaine, trop peu élevé au-dessus des lacs, à un mètre ou deux, dans la Gharbiah, à quelques centimètres souvent, en Daqahliah ou en Charqiah, ne permet pas un drainage naturel convenable. La terre reste donc constamment gorgée d'eau saumâtre : sitôt qu'on creuse un sillon, on trouve de l'eau, dont l'évacuation ne peut se faire qu'avec les peines les plus grandes et la perspective de constater parfois, au bout de longs efforts, que tout le labeur doit être repris sur nouveaux frais : vrai travail de Sisyphe.

Ce dessèchement terminé, la terre n'en reste pas moins infertile. Un sol ne peut fournir de bonnes récoltes s'il contient 1^o/₀ de sel ; or les bararis en contiennent jusqu'à 14^o/₀ aux environs du Borollos. Il faut donc dessaler cette terre, l'adoucir pour la rendre propre à la culture. Après la question du drainage se pose donc aussi impérieusement le problème de la fourniture d'eau douce ; il convient déjà d'ajouter celui de la main-d'œuvre, qui apparaît souvent comme aussi difficile à résoudre que les deux autres.

Dans *Maria Chapdelaine*, le regretté Louis Hémon, nous montre les cultivateurs canadiens créant la terre au détriment de la forêt; sur ce mauvais sol où ne poussaient que des érables, ils font brûler les branches et les racines, ils défoncent la glèbe, la retournent, la labourent avec persévérance jusqu'à ce qu'enfin, arrachée à sa stérilité naturelle, elle leur fournisse d'assez mauvaise grâce, quelque médiocre moisson de céréales. Ils ont fait leur terre.

Ils font aussi vraiment la terre, ils la fabriquent, ceux qui, dans cette Basse-Egypte, font sortir un sol arable d'une région aquatique ou semi-aquatique, où ne poussaient que des roseaux, que ne fréquentaient que des bêtes sauvages ou des hommes misérables. Il n'est guère de labeur plus intéressant, ni plus émouvant même, car il met face à face une nature hostile, âpre, qui ne semble jamais s'avouer vaincue définitivement, et l'homme qui, muni de son intelligence et de sa ténacité, employant toutes les ressources de sa science et de son industrie, entend bien vaincre, contraindre les éléments. Et il y réussit. La lutte est toujours belle surtout quand elle fait s'affronter de magnifiques adversaires, et quand l'issue du combat peut sembler douteuse. Quand elle oppose la force brutale de la nature et le génie de l'homme, elle semble épique, autant par la grandeur des moyens mis en œuvre, que par l'importance des résultats à atteindre. La complète discipline du Nil, les grands ouvrages d'art créés déjà ou construits sur le Haut-Nil, toutes ces œuvres immenses encore en projet ou en voie de réalisation ont surtout en vue la mise en valeur de ces terres mortes; une fois défrichées, ces terres, si on y ajoute les lacs, auront augmenté de moitié la superficie agricole de la Basse-Egypte, elles fourniront des ressources largement suffisantes pour quelques années encore à une population qui s'accroît suivant un rythme des plus rapides ⁽¹⁾.

■
* * *

Est-ce à dire que de tels travaux soient particuliers à notre époque, et que jusqu'à nos jours, la Basse-Egypte n'en ait jamais vu de semblables? Il faut répondre à pareilles questions oui et non à la fois. Oui, car il est certain que sur cette échelle,

(1) Terres incultes: Béhérah, 47 0/0, Gharbiah, 43 0/0, Daqahliah, 23 0/0, Charqiah, 57 0/0. — Cf. W. WILLCOCKS and CRAIG, *op. cit.*, 3d ed., vol. II, p. 50.

jamais l'Égypte antique n'a pu accomplir des travaux analogues. Non, d'un autre côté, car elle avait pourtant su mettre en valeur une grande partie des terres bararis ; les restes de villes nombreuses et importantes en donnent une preuve assez convaincante. Quand, quittant Damanhour, on s'enfonce vers l'ouest, des koms nombreux surgissent de tous les points de l'horizon, dans des terres dont beaucoup restent stériles malgré les efforts de plusieurs années : ce sont des sortes de collines de terre, de forme grossièrement conique, irrégulières, larges à la base, mais peu élevées, et qui, dans la plaine nue, font pourtant figure de hauteurs. Par places, ils semblent se multiplier : vers El Ghazi (Béhérah), par exemple, on en compte facilement une douzaine autour de l'horizon. Et tous ne sont pas d'importance réduite : le kom d'El Truga s'étend encore sur une surface de 70 feddans, bien qu'il soit exploité depuis des années par les paysans désireux d'utiliser comme fertilisant les poussières azotées qu'il contient et qu'une voie spéciale de chemin de fer permet de transporter à assez bon compte. C'est là tout ce qui reste d'une antique cité qui a livré de nombreux objets d'art aujourd'hui conservés au musée gréco-romain d'Alexandrie. Des koms du même genre, sinon aussi importants, on en retrouve un peu partout dans les tristes plaines des bararis, même dans des régions qui aujourd'hui sont presque lacustres et complètement inhabitées. Que de pareils vestiges se rencontrent dans la partie fertile de la Basse-Égypte, il n'est là rien qui nous surprenne ; nous trouvons même plutôt étonnant que ces restes de villes qui furent célèbres, Saïs, Bubastis, soient d'étendue si faible, et nous ne trouvons d'explication à cette médiocrité que dans le fait que les fellahs, beaucoup plus encore que les siècles ont contribué à les amoindrir. Au contraire dans les bararis, la présence de vestiges de villes qui durent être importantes, paraît quasi-paradoxe et confond l'imagination. Et cependant, force est d'en convenir : les terres situées aux abords des lacs étaient autrefois cultivées ; on y retrouve encore des traces de canaux d'été et de grandes digues. Dans la Béhérah, au nord du kom el Truga, on découvre même des ceps de vigne dans des terres aujourd'hui stériles.

Il faut croire que l'homme est ici le principal auteur de la situation. Tant il est vrai qu'il est agent géographique, au même titre que les éléments, et que si son travail peut transformer

l'œuvre de la nature et l'améliorer, sa négligence ou sa cupidité peut au contraire, laisser perdre les bienfaits de la Providence, voire même les détruire absolument.

Autrefois, le système des bassins constituait un merveilleux mode d'arrosage. Chaque année l'eau du Nil allait à la mer, au moyen des différents bras, au moyen aussi de canaux d'évacuation qu'on entretenait soigneusement. En particulier, les terres basses du Delta déversaient par gravité dans les lacs leurs eaux de colature qui ensuite parvenaient à la mer par des bouches d'évacuation plus nombreuses vraisemblablement, qu'aujourd'hui. Le drainage artificiel n'avait pas de raison d'être, et les terres même très basses, pouvaient dès novembre ou décembre, recevoir leurs semences de blé et d'orge: elles ne risquaient guère de contenir de sel, la crue les ayant abondamment lavées, et l'eau ayant été évacuée complètement. Ce système présentait l'avantage d'être simple, commode, pratique, surtout aux régions basses, dont il conservait la fertilité. Il réclamait seulement, mais impérieusement, un entretien régulier des canaux d'évacuation: ces canaux étant bouchés, l'eau s'étalait sur les terres basses, formait des mares, imprégnait la terre; des roseaux, des plantes salines poussaient là où de belles moissons jaunissaient auparavant, le désert remplaçait la fécondité, l'étendue salée et stérile, la bonne terre nourricière. Par suite de l'abandon dans lequel a été laissée la Basse-Egypte pendant près d'un millénaire, ce malheur a frappé le pays, et depuis un siècle, c'est à essayer de réparer les dégâts causés par la négligence de leurs prédécesseurs, que les habitants du Delta et les gouvernants du pays ont dû consacrer une bonne partie de leurs efforts.

Travaux pendant le XIXe siècle.— Les savants de l'Expédition d'Egypte avait souhaité la mise en valeur de ces terres; ils avaient même envisagé le dessèchement partiel des lacs (1). C'est encore Mohamed Aly, qui devait mettre leur projet à exécution. Mais comme on n'avait pas encore, à l'époque, une très grande habitude des nouveaux principes de l'irrigation permanente, c'est par l'antique procédé de l'inondation par bassins que le vice-roi entendit rendre à la vie les terres délaissées. Il faisait diviser les terres en bassins de mille feddans environ,

(1) GRATIEN LE PÈRE. *Description de l'Egypte*, t. II, p. 480.

qu'il entourait de digues. Un canal y amenait l'eau du Nil, dont le superflu était évacué dans un drain : canal et drain principaux communiquaient par des canaux secondaires. Les terres les plus voisines du canal d'alimentation recevaient de l'eau courante les plus éloignées, où l'eau n'arrivait que moins chargée d'éléments fertilisants, conservaient l'eau pendant quinze jours, et même davantage. On renouvelait le travail pendant toute la durée de la crue, et plusieurs années de suite ; puis on laissait tout en jachère. Par ce procédé, on obtenait des terres bien dessalées, qui produisaient de belles récoltes de riz, puis de bersim et d'orge. En l'appliquant à toutes les terres bararis, on pouvait croire qu'à la longue, il serait possible de leur rendre leur fertilité. Mais le travail était lent et en outre, on voulait planter du coton dont la culture ne pouvait s'accommoder de l'inondation : avant que les terres ne fussent complètement assainies, on supprima le colmatage et on y sema le coton. Ce fut la ruine des zones de bassins, et les grands domaines constitués dans la Gharbiah retournèrent à l'état de marécage ⁽¹⁾.

Plus tard, quand ils arrivèrent en Egypte, les ingénieurs britanniques jugèrent que le principe de la méthode était juste, et ils entreprirent de l'appliquer de nouveau. Willcocks proposa de transformer une grande partie des bararis en vastes bassins-réservoirs : à l'est du lac Borollos, par exemple, il demanda la construction de longues digues entourant trois réservoirs de trente mille feddans chacun et de 45 km. de tour. Ces bassins auraient été remplis au moment de la crue ; on les aurait vidés peu à peu, pour les besoins des terres voisines, en sorte qu'en avril ils auraient été desséchés. L'opération, renouvelée durant sept ou huit saisons, eût transformé ces bassins en excellentes terres à coton, cependant que les terres voisines auraient été cultivées en riz, avant d'être soumises à leur tour au régime des bassins.

En 1887, l'auteur du projet put commencer une expérience intéressante : la Dairah Saniah, administration des domaines ayant appartenu au Khédive Ismaïl, lui confia la mise en valeur de 5000 feddans de terrains incultes. En trois ans, ces terres se trouvaient en état de produire orge et bersim ; aujourd'hui, si la

(1) Sir W. WILLCOCKS, *Eg. Irr.* 1re éd. ; cité p. 476, 3e éd., 1913.

tentative eût été poursuivie, elles pourraient produire blé, fèves et maïs. Mais pressée d'argent, la Dairah Saniah vendit ces terres, qui plantées aussitôt en coton, retournèrent à leur stérilité au bout de deux ans.

En réalité, cette méthode qui est assurément excellente, est aussi excessivement coûteuse ; pour être appliquée en grand, elle réclame d'énormes travaux, elle demande aussi beaucoup de temps. Quels que soient ses mérites, qui sont en partie ceux de l'arrosage par inondation, il est douteux qu'elle soit désormais employée sur une vaste échelle ⁽¹⁾.

Procédés actuellement employés. — Aujourd'hui, c'est au moyen de l'irrigation et du drainage étroitement associés que se fait la mise en valeur des terres stériles et que se fera vraisemblablement dans les années qui vont suivre, le défrichement des régions marécageuses et peut-être des lacs.

Dans cette région, il n'est pas question de compter sur le drainage en profondeur, le plus efficace pourtant : la nature de la terre, lourde et peu perméable s'y oppose ; en outre, la nappe d'eau souterraine est trop rapprochée du sol ; elle vouerait même les bararis à une stérilité irrémédiable, si par bonheur, elle ne se trouvait emprisonnée, maintenue en bas, pour ainsi dire, par une couche d'argile imperméable ⁽²⁾.

Pour débarrasser ces terres de leur excès d'eau, il ne peut donc s'agir que du drainage ordinaire, c'est-à-dire latéral. Malheureusement la faiblesse de la pente constitue un obstacle insurmontable à l'évacuation naturelle de l'eau. Les drains qui viennent de la partie méridionale de la zone coulent souvent au-dessus de la plaine, sérieusement endigués, et les drains locaux ne s'y peuvent déverser ; ils ne sauraient non plus se répandre dans la mer. Il est donc de toute nécessité de recourir au drainage mécanique, d'élever l'eau des canaux particuliers jusqu'au drain public, coulant à un niveau suffisant pour atteindre la mer par gravité : sans quoi, il est inutile d'espérer jamais recouvrer les terres en

(1) Il faut remarquer pourtant que tout récemment une société étrangère a demandé au gouvernement la cession de terres désertiques qu'elle prétendait défricher au moyen de la submersion.

(2) AUDEBEAU BEY, *Terres du Bas Delta*... B.I.Eg. t. VIII, p. 215-16.

friche. Aussi, depuis plusieurs années, a-t-on installé de ci, de là des stations de pompage, munies de moteurs à vapeur ou à pétrole lourd, qui drainent des surfaces plus ou moins étendues, mais généralement assez petites, de quelques milliers de feddans au plus.

Jusqu'à ces toutes dernières années, la seule station vraiment importante était celle du Mex (Mariout), qui concurremment avec l'évaporation, contribue à maintenir le niveau du lac à 2m.40 au-dessous du niveau de la mer.

Les pouvoirs publics pensaient, assez légitimement, que les particuliers, les grandes compagnies ou les syndicats agricoles se décideraient à entreprendre le drainage à leurs frais, puisque ce drainage devait donner toute valeur à des terres jusqu'alors inutiles; en Italie dans la vallée du Pô, en Hollande, des travaux de ce genre sont dus souvent à l'initiative privée, à des associations coopératives souvent anciennes et puissantes. Mais ici, il semble que l'Etat doive constamment se charger de tous les intérêts et qu'on attende du pouvoir central toute entreprise utile à la communauté ou à une partie de cette communauté. Les installations de pompage se créèrent, mais si faibles, d'une puissance si limitée, qu'on ne pouvait espérer voir avant de longues années, s'établir un dessèchement efficace d'une partie importante de la région. Force fut donc, comme pour l'irrigation, d'élaborer un plan de drainage sur une grande échelle. Actuellement, des drains régionaux, desservant des surfaces de 30.000 à 100.000 feddans, aboutissent à des stations de pompage où de puissantes machines débitent jusqu'à 10 tonnes d'eau par seconde ⁽¹⁾. Ces pompes seront mues électriquement, grâce à l'énergie fournie par de fortes centrales. Ainsi à Belqas, ainsi à l'extrémité du drain de Serou, près du Menzalah, viennent d'être élevées récemment des stations qui permettront l'assèchement de vastes étendues aujourd'hui couvertes de marécages ou défrichées seulement en partie; ainsi à Boseilli, non loin de Rosette, ainsi au sud d'Abouqir, des stations nouvelles fonctionnent, et depuis quelques années, assainissent les régions bordant le lac Edkou.

Le drainage préparé, il faut en faire bénéficier la terre. C'est ici que commence le travail proprement dit, le plus minutieux

(1) Cf. HINDMARSH, *A short Description of Land Drainage in Egypt*. (Manchester Guardian Commercial Supplement, 17, March, 1927).

et le plus délicat, encore qu'il soit très simple en principe. Chaque étendue à mettre en valeur est d'abord soigneusement défoncée au moyen de charrues mues par des locomobiles (Fowlers); puis, si les niveaux des diverses parcelles accusent des différences trop sensibles, on doit rendre le sol aussi horizontal que possible; pour le niveler, on se sert surtout d'une machine, la qassabiah sorte de caisse ouverte d'un côté et que traîne une paire de bœufs. Cette caisse, sur laquelle s'appuie un homme, se remplit de terre dans les parties élevées du terrain; on la vide dans les endroits les plus bas. L'instrument est primitif, le travail est lent, mais il semble difficile de réaliser autrement l'aplanissement du sol.

Sur ce terrain, on creuse les rigoles de drainage et d'irrigation qui le divisent en sections de forme et d'étendue régulières. Chacune de ces sections se subdivise elle-même en sous-sections, d'environ 1600 m. sur 1000 m., subdivisées à leur tour en «hochas» de 1000 m. sur 200. Chaque hocha, séparée de l'autre par un canal, une route et un drain, est partagée en un certain nombre de blocs de un à deux feddans, possédant chacun de petits drains primaires, profonds d'un mètre environ, larges de 0m. 25 en bas, de 1m. à 1m. 25 en haut. Quand on commence le travail de mise en valeur, ces drains doivent être rapprochés parfois à moins d'une trentaine de mètres les uns des autres; ensuite, lorsque la terre s'améliore il est possible d'en supprimer graduellement une partie. En fait, il arrive qu'en dehors même des bararis proprement dits, la surface perdue en drains et canaux atteigne 15 et 18 % de la surface totale. Pour obvier à cet inconvénient, certains agriculteurs utilisent pour le drainage de leurs propriétés, des tuyaux de poterie disposés suivant des lignes espacées de 12 à 15 mètres. Ces tuyaux ont une dizaine de centimètres de diamètre; on les fabrique souvent sur place, avec du limon et des cendres de balle de riz. Le prix de revient en est assez élevé, mais ils présentent l'énorme avantage d'assurer un drainage plus efficace de la terre et d'éviter de consacrer une importante portion du sol à des fossés improductifs. Toutefois, ce mode de drainage ne semble se répandre que lentement, malgré la force convaincante des expériences déjà faites. Des ingénieurs agricoles reprochent aux tuyaux, outre leur prix élevé, leur facilité à s'encrasser; on doit donc à des

intervalles assez fréquents, les exhumer pour procéder à leur nettoyage. Mais, en admettant même qu'on n'exagère pas l'importance de cet inconvénient, il faut reconnaître que le bénéfice laissé par le drainage par tuyaux reste encore suffisamment élevé pour justifier l'emploi de ce procédé.

Quoi qu'il en soit, par tuyaux ou à ciel ouvert, le drainage ne saurait être trop soigné; les drains doivent être toujours maintenus en état d'évacuer l'eau superflue et donc dangereuse. Leur section, leur pente doivent être calculées pour que l'écoulement soit aussi rapide que possible. Dans les fossés particulièrement, ce n'est pas un mince problème: la section des drains, si parfaite qu'elle soit, ne saurait rester uniforme très longtemps; les animaux, le vent, la pluie, le poids même de la terre, travaillent constamment à combler ces fossés; en outre, des plantes, des herbes surtout, y poussent, qui risquent de diminuer la profondeur du lit, de retarder le courant de l'eau. Aussi faut-il veiller avec une attention constante à l'entretien de ces drains. Dans les propriétés bien gérées, des équipes d'ouvriers remodèlent régulièrement les petits fossés de drainage. Point n'est besoin d'instruments: les jambes à demi-enfoncées dans l'eau, l'homme saisit à pleines mains la boue noire, la façonne en boule, et la rejette sur les bords; il a bientôt fait de rendre au drain sa coupe primitive. Entre temps, des groupes d'enfants, garçons et filles, arrachent les herbes qui encombrant les flancs et surtout le fond du fossé. L'idéal, c'est que le drain paraisse toujours fraîchement creusé, avec des formes géométriquement définies; il s'en faut que toutes les propriétés atteignent à cet idéal, difficile à réaliser dans certaines terres trop humides; mais on le trouve dans les propriétés royales, dans les domaines de l'Etat, dans de nombreuses terres appartenant à des sociétés foncières ou à des agriculteurs soigneux.

Ce premier travail terminé, et la surface à défricher étant transformée en une sorte d'immense damier, on entreprend le lavage de la terre. Vers août ou septembre, quand l'eau est abondante, chaque parcelle est entourée d'une petite digue et recouverte de dix centimètres d'eau; certains fellahs font couler l'eau à la surface, mais outre un gaspillage d'eau et la nécessité d'un drainage exagéré, ce procédé ne donne qu'un dessalement superficiel. L'eau doit s'infiltrer jusqu'à une profondeur de 1m., 1m.25, dissoudre le sel, puis atteindre les fossés ou les tuyaux de drainage

par le moyen desquels elle est évacuée. Elle est d'abord extrêmement salée, contenant 14 ‰ de sel au début, mais bien vite, elle s'adoucit, n'en retenant plus guère que de 2 à 3 ‰ au bout de quelques semaines. Quand elle a été bue par le sol, on recommence l'opération jusqu'en avril, avec quelquefois des repos assez longs qui permettent à la terre de se dessécher et de se fendiller (1). Alors, il peut être possible de la mettre en culture. On sème soit du riz, soit de la dinéba ou petit millet; riz et dinéba sont des cultures précieuses moins par leur valeur intrinsèque que parce qu'elles s'accommodent d'une terre encore assez salée, et surtout qu'elles réclament pour leur végétation de grosses quantités d'eau; elles permettent ainsi de continuer le lavage de la terre, tout en remboursant au moins une partie du travail. A cet égard, la dinéba, très résistante, supportant des privations d'eau pendant plusieurs jours, utilisable même en vert comme fourrage, est supérieure au riz, qui se vend plus cher, sans doute, mais que la suppression de l'eau fait périr et qui reste inutile lorsqu'il n'arrive pas à maturité.

QUANTITÉ DE SEL CONTENUE DANS UNE TERRE PENDANT
SA MISE EN VALEUR *

ANNÉES

Profondeur	Terre inculte	1ère	2ème	3ème	4ème
15 cm.	8,17 ‰ **	1,17 ‰	0,212 ‰	0,21 ‰	0,15 ‰
30 cm.	—	4,50 ‰	—	—	0,26 ‰

La dinéba ou le riz viennent-ils médiocrement? Inutile de pousser plus loin l'expérience. Le travail est à reprendre sur nouveaux frais. On renouvelle donc les lavages à partir de la crue: pour des parcelles plus réfractaires, il faudra recommencer pendant trois, quatre et cinq ans. Par contre, des terres plus légères, celles de la Béhérah occidentale par exemple, pourraient dès la première année, commencer à produire.

(1) Cf. LANG ANDERSON, *Land Reclamation, J. Khed Agr. S. V.*, 1903 p. 249-265.

* LANG ANDERSON, *Land Reclamation J. Khed Ag. S.* 1903, p. 258.

** Dans certains terrains, la teneur en sel atteint jusqu'à 14 ‰, d'après AUBE-
BEAU BEY.

Si au contraire la première semence a réussi, c'est que la terre n'est plus trop salée ; après la moisson de riz ou de dinéba, on sème le bersim en novembre. C'est un trèfle précieux pour la nourriture du bétail, précieux aussi parce qu'il fournit à ces terres pauvres en matières azotées, le nitrate qui leur fait défaut ; précieux enfin en ce qu'il est comme le critère de la valeur d'une terre. Quand une parcelle fournit un beau bersim, le dessalage est suffisamment avancé pour qu'elle puisse désormais porter du coton. A ce stade, le défrichement est terminé, la terre est « faite », il ne reste plus qu'à la conserver en bonne santé.

La tâche n'est pas, tant s'en faut, aussi aisée qu'on pourrait penser. Les années qui suivent sa mise en valeur sont pour la terre une sorte de période de convalescence, durant laquelle elle doit prendre la force qui lui manque, compléter son assainissement, acquérir une santé, qui d'ailleurs restera toujours délicate et nécessitera les plus grands soins. Que le drainage soit négligé pendant une ou deux années seulement, que les drains s'engorgent, par exemple, et de longues traînées de sel réapparaissent bientôt ; les cultures s'affaiblissent, et laissent entrevoir des plaques stériles : on dirait le début d'une sorte de calvitie. Si on n'y prend pas garde, toute la partie à grand'peine arrachée à la stérilité, y retournera, et bien plus vite qu'elle n'en aura été sortie. Les terres sablonneuses, très perméables, qu'on réussit souvent à livrer à la culture après un lavage de quelques semaines retombent rapidement à leur état primitif si elles ne reçoivent pas les soins qu'elles demandent. Dans la Béhérah, autour d'Abou el Matamir, de Marqab, d'Hoche Issa, de vastes étendues ont été autrefois, il y a dix, quinze, vingt ans, mises en valeur : elles portent encore des traces de travaux, fossés et rigoles d'irrigation ou de drainage, de divisions en longs rectangles soigneusement tracés. Mais entre ces chenaux à demi-comblés, ce sont des étendues stériles, où paissent quelques moutons, parfois quelques vaches, où l'emplacement d'une saqiah indique qu'il y eut de l'activité, là où maintenant règnent à nouveau le repos et la mort. Ces terres, on les loue pour la pâture une livre par an et par feddan, et en poussant plus au nord, il en est qui pour quelques piastres, ne trouvent pas de locataire bédouin. Tant de travaux, et de si grosses sommes ont été engloutis en pure perte, parce que les soins donnés au drainage se sont relâchés.

La surveillance du drainage est donc primordiale, mais elle n'est pas le seul soin que réclame la terre nouvellement acquise à la culture; plus qu'aux terres du sud, il lui faut des assolements choisis, des engrais et des amendements en suffisante quantité. Le coton, que les paysans ont tendance à cultiver le plus possible, risquerait d'épuiser rapidement un sol trop faible encore; il est donc nécessaire d'en réduire la surface, au moins pendant les premières années. Au contraire, l'étendue ensemencée en bersim et plus tard en fèves, doit être le plus large possible; ce sont des plantes dont la culture ne peut qu'enrichir la terre en azote. Il faut en outre, fournir des amendements, dont le plâtre est le principal, et aussi des engrais, fumier de ferme, superphosphates et nitrates.

Si la mise en valeur est bien conduite, avec du soin et de la patience, la terre est susceptible d'acquérir une fertilité remarquable. Pourvu que l'eau lui soit fournie en suffisante quantité, elle devient au bout d'une quinzaine d'années, capable de produire des cueillettes de beau coton fin, des récoltes superbes de riz, de blé, de fèves. Elle devient égale aux meilleures terres de Basse-Egypte, sans pourtant prétendre fournir le même revenu, car le défrichement, qui revient à une trentaine de livres par feddan, et le service de l'irrigation et du drainage, continuent de peser lourdement sur les frais généraux.

Les pages qui précèdent s'appliquent également à toutes les régions basses du Delta égyptien; des différences d'application existent pourtant suivant les lieux; tantôt, le drainage est plus important, et c'est le cas dans les plaines qui bordent immédiatement les lacs, tantôt c'est l'irrigation qui apparaît comme plus nécessaire; ainsi dans la Béhérah occidentale, où la question de l'eau douce préoccupe tous les agriculteurs; ailleurs, c'est surtout aux opérations de nivellement qu'on s'attache, parce qu'elles y sont indispensables. Mais le principe reste partout le même: la méthode associe étroitement drainage, irrigation et aussi cultures.



Tel est le processus de la conquête de la terre; d'abord elle est dessalée, puis livrée à la culture, puis, dernier stade, répartie en un grand nombre de petits lots. Dans ce dernier état, elle

risque assez souvent, il faut l'avouer, de n'être pas suffisamment entretenue ; si le paysan qui possède la terre, la soigne avec amour, s'il lui prodigue des façons minutieuses, il lui impose souvent des récoltes trop nombreuses, ou trop peu renouvelées. Mais surtout, il ne se rend pas suffisamment compte de l'utilité, de la nécessité du drainage ; il a une certaine tendance à s'occuper surtout des travaux agricoles proprement dits, oubliant que dans ces terres du nord, ils restent inutiles si l'eau, et avec elle, le sel, ne sont pas éliminés. Peu à peu les récoltes diminuent, et si on n'y prend garde, le sel réapparaît. L'idéal serait que des syndicats agricoles fussent formés pour assurer l'irrigation et le drainage : des sociétés, même après avoir vendu des parcelles de terre, s'occupent encore, contre redevance, de l'entretien du réseau de drains et de canaux de ces terres. Mais, comme le recours à l'Etat semble le plus simple, c'est l'Etat qui dans quelques années va assurer complètement ce travail, et qui maintiendra les terres péniblement conquises, à l'état satisfaisant auquel elles auront été amenées. Sans quoi, on risquerait d'avoir fait en vain de rudes efforts. En attendant, il est prudent de n'aller point trop rapidement dans un défrichement qui peut être inutile tant qu'un drainage sérieux n'aura pas été assuré définitivement. De même, c'est seulement quand ce drainage aura fait ses preuves qu'il deviendra possible d'étudier le dessèchement et la mise en valeur des lacs, question qui, techniquement, ne semble pas présenter plus de difficultés que le défrichement des terres salées, mais qui exigera des dépenses si considérables qu'il est impossible de les engager sans être absolument assuré du succès.

§ 2. — LA VIE SUR LES TERRES NOUVELLES

DE LA BASSE - EGYPTÉ

Recrutement de la main-d'œuvre.— Le premier soin des propriétaires, des administrations et des sociétés qui, s'établissant sur une terre stérile, prétendent en faire un sol capable de porter des récoltes, ce premier soin est de trouver le personnel nécessaire aux divers travaux. Il faut de nombreuses équipes pour le labourage, le nivellement, les terrassements que nécessitent le creusement des drains et des canaux et le percement des routes,

pour la surveillance et l'entretien de ces drains, la préparation minutieuse des petites digues qui protègent chaque parcelle du terrain. Puis, dès que la terre commence à s'adoucir, des ouvriers, plus purement agricoles ceux-là, sont nécessaires pour s'occuper des cultures et poursuivre l'amélioration du sol. Enfin, quand cette amélioration se trouve suffisamment avancée, il faut découvrir les locataires ou les petits propriétaires qui vont se partager le sol conquis et en achever la mise en valeur.

Ces premiers habitants, il ne faut pas croire qu'on les trouve aisément. Par un nouveau paradoxe, dans cette Basse-Egypte surpeuplée dans son ensemble, c'est même souvent la difficulté de trouver le personnel indispensable qui risque, autant que le manque d'eau, de retarder le défrichement des terres stériles.

On ne saurait assurément prendre ce personnel dans la région. Les quelques Bédouins qui y vivent sont essentiellement des pasteurs; on en peut faire à la rigueur des gardiens passables; ils ne sont pas de vrais laboureurs, amis de la terre, décidés à lui faire rendre les fruits qu'elle promet à ceux qui lui donnent leurs sueurs. Depuis longtemps déjà, des essais ont été tentés pour fixer les populations nomades; au XIX^e siècle, Mohamed Aly leur avait distribué dans des conditions avantageuses, des terres stériles, avec obligation de les défricher et de les utiliser. La plupart de ces nomades s'étaient fixés, dans des maisons parfois, et plus fréquemment sous leurs tentes; mais si certains avaient entrepris la culture de leurs nouveaux domaines, beaucoup d'autres, dédaignant un travail qui leur paraissait inférieur, louaient leurs terres à des fellahs et partageaient avec eux les produits des cultures. Aujourd'hui encore, en Béhérah occidentale et en Charqiah, les Bédouins peuvent difficilement fournir la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation des terres infertiles; ils se montrent plutôt hostiles d'ailleurs, à des transformations qui réduisent l'étendue des zones de pâturage, et ils emploient souvent des moyens assez rudes pour éloigner de ce qu'ils considèrent un peu comme leurs fiefs, les intrus qui veulent en faire des terres de culture.

D'ailleurs, seraient-ils excellents cultivateurs que les Bédouins seraient trop peu nombreux, même en Charqiah, même en Béhérah. Force est donc de faire appel aux vrais fellahs, et en particulier

à ceux des provinces surpeuplées où, malgré l'extrême morcellement de la propriété, beaucoup de bras trouvent difficilement à se placer ; ou bien encore, aux paysans de la Haute-Egypte, du Saïd, où, par endroits, le peuplement, beaucoup moins dense, est encore trop fort pour des ressources trop maigres. Les premiers s'occupent plus spécialement des travaux purement agricoles, les seconds, des ouvrages de terrassement. La Ménoufiah, la Daqahliah méridionale (Mit Ghamr), fournissent nombre de ces ouvriers agricoles : un intermédiaire, lui-même s'adressant à d'autres intermédiaires, se charge du recrutement, du voyage, de la discipline des groupes d'ouvriers ; ces ouvriers ne connaissent que l'intermédiaire, et c'est aussi à ce chef que le directeur de l'exploitation agricole s'adresse exclusivement. Un contrat, au moins verbal, et dont les termes sont réglés par la coutume lie l'intermédiaire et ouvriers ; un contrat écrit, entre la direction et l'intermédiaire, fixe les conditions du travail. Généralement, les ouvriers agricoles venus du Delta, se déplacent pour une faible durée, vingt-huit jours le plus souvent, apportant leurs galettes de pain et les quelques hardes nécessaires pour ce laps de temps ; ils arrivent par troupes ou « takhilah », comprenant des hommes, des enfants, rarement des femmes ; le voyage d'aller et celui de retour sont à la charge de l'employeur. Le temps de service terminé, ils se hâtent de retourner dans leurs villages, sans que, parfois, on les puisse retenir même un jour de plus. Les Saïdiens ont moins la nostalgie de leur pays ; leur engagement dure plus longtemps, et il en est qui s'expatrient pour une ou même deux années, ou encore qui se fixent pour une très longue période loin de ce Saïd dont ils sont si fiers pourtant et qu'ils continuent d'aimer. Ils viennent avec leurs instruments de travail, la houe ou fass, principalement, et aussi leur matériel de cuisine. Ils s'installent mieux, plus commodément ; ils se montrent d'ailleurs plus exigeants, demandent des salaires plus élevés que les ouvriers de Basse-Egypte, qu'ils semblent regarder d'un peu haut. Ils mangent plus fréquemment de la viande, alors que le fellah venu de Ménoufiah se contente trop souvent de ses galettes, de laitage, et de salades trouvées au milieu des champs de bersim. Ils sont aussi vigoureux et il faut bien dire que leur travail est plus pénible que celui des simples laboureurs : ce sont plutôt des ouvriers terrassiers que des paysans.

Il faut encore réunir une quantité suffisante de bétail, et aussi le matériel agricole nécessaire pour les travaux. Des bœufs, des gamousses sont indispensables pour les labours secondaires, mais à moins que de vouloir provoquer une hausse sensible des prix, il est impossible de s'en procurer de très fortes quantités à la fois. Quant au matériel, puissantes locomobiles à vapeur, tracteurs et charrues à moteurs, outre qu'il est fort coûteux, il requiert un personnel mécanicien nombreux qu'on ne trouve pas très facilement. On est ainsi contraint de n'avoir point des visées trop ambitieuses; mieux vaut pour l'exploitant, n'aborder que progressivement la mise en valeur des terres incultes, attendre qu'une terre ait commencé à payer, avant de défricher de nouvelles parcelles. De même, pour l'ensemble de la région, il ne saurait s'agir d'aller trop vite dans le défrichement, et ce n'est que méthodiquement, suivant un programme échelonné sur un nombre suffisant d'années, qu'on pourra arriver à une conquête sûre de ces régions, et ainsi à un peuplement durable.

Lorsque les premiers travaux sont terminés et que la terre se trouve débarrassée d'une partie de son sel, deux solutions s'offrent pour poursuivre la mise en valeur du sol. On peut continuer la culture directe, on peut aussi confier cette terre à des fermiers; c'est ce dernier mode de tenure qui s'emploie le plus fréquemment. Pour les ouvriers, on les recrute comme les premiers, mais il faut leur fournir généralement un logement pour eux et leur famille. Les fermiers sont recrutés un peu partout, mais surtout en Ménoufiah. Moyennant un loyer qui varie de 5 à 10 livres par feddan et par an, suivant la valeur de la terre, on leur remet outre une certaine étendue de sol, le droit à une habitation. Le drainage, l'irrigation restent parfois à la charge du propriétaire, mais de lourdes servitudes pèsent sur le sol : obligation de pratiquer telles cultures déterminées rigoureusement par parcelle, obligation stricte de fournir à la terre les soins qu'elle nécessite, obligation de remettre aux magasins du domaine tout ou partie du produit des cultures qui servent de garantie au paiement du loyer. Contraintes sévères, minutieuses, mais qui restent indispensables si on ne veut pas que ces terres péniblement arrachées à leur stérilité y retournent très rapidement par suite de la négligence des tenanciers.

Enfin la terre étant suffisamment adoucie, il est possible de restreindre le contrôle des premières années et de la remettre à des mains même plus inhabiles ou moins soigneuses. On la vend par lots, de dix, quinze, trente feddans au plus, à des agriculteurs venus encore de la Ménoufiah ou d'ailleurs; à ces agriculteurs, divers avantages sont offerts : transport gratuit de toute la famille, des quelques ustensiles qui forment le mobilier, et des animaux domestiques; fourniture d'une maison, parfois de deux, si la famille est nombreuse, et surtout si ses membres travaillent presque tous; location d'animaux de labour, quelquefois de matériel agricole, vente d'engrais et surtout de semences à des conditions avantageuses; enfin, règlement du prix de la terre par annuités réparties sur une période atteignant quinze et vingt ans.

Sans grande publicité, on réussit à amener quelques familles; puis peu à peu, par relations, le nombre de ces familles augmente; elles se groupent généralement suivant leur origine, en sorte que certaines ezbahs sont quelquefois habitées exclusivement par des fellahs venus de tel village de Daqahliah, de Ménoufiah ou de Gharbiah. Les propriétaires encouragent naturellement ces groupements qui rendent plus solide la position de leurs paysans, et qui en outre, semblent le moyen le plus efficace d'attirer de nouveaux acheteurs. Pour créer même une atmosphère, non contents des avantages matériels sérieux qu'ils offrent à leurs clients, ils se soucient de leur bien-être spirituel. Dans les plus grosses ezbahs, ou au centre du domaine, ils élèvent une mosquée, quelquefois une église, parfois même une petite école. Ainsi les fellahs qui doivent résider loin du coin de terre où jusqu'alors ils ont vécu, et dont souvent ils conservent la nostalgie, se sentent-ils un peu moins dépaysés, et s'habituent-ils plus facilement à un exode auquel leur profond amour du terroir les avait mal préparés. Ainsi les paysans bretons qui quittent le Finistère pour des terres fertiles, mais sans cultivateurs, du sud-ouest de la France, aiment-ils retrouver dans leur nouvelle patrie, sinon le cadre, du moins les vieilles et douces habitudes de leur Armorique natale.

Mais dans les plaines méridionales, les Bretons conservent le contact avec la vie civilisée. Au contraire, dans ces terres en formation, c'est presque la séparation d'avec le reste du monde. Tels

des pionniers, ces paysans et ceux qui les guident se trouvent isolés dans leurs exploitations; pendant les mois d'hiver, quand la boue empêche les communications, le téléphone ou le télégraphe sont les seuls liens avec la vie extérieure. On se sent alors prisonnier de la terre, comme l'insulaire, un jour de tempête, se trouve prisonnier de l'Océan. Comme la vie des « îliens », à laquelle elle s'apparente, l'existence de ces hommes est sévère; elle l'est particulièrement pour le chef qui dirige les travaux: généralement pourvu d'une excellente culture technique, ayant connu la vie des grandes villes d'Occident au cours de ses études, il peut sembler parfois que l'isolement lui pèse. Sa vie est pourtant rarement ennuyeuse, car les multiples soucis d'une direction qui exige une surveillance de tous les instants, fournissent une occupation suffisante à sa pensée. Et pour peu qu'il aime son métier, cette existence d'homme d'avant-garde ne peut lui apparaître que grande et belle, parce qu'elle est celle d'un créateur. On vénère les moines d'Occident, qui, dans une grande partie de l'Europe défrichèrent les forêts, commencèrent l'exploitation agricole du sol; on admire le pionnier américain qui a conquis le Far-West ou le paysan canadien qui arrache le sol à l'emprise de la forêt et accroît chaque année l'étendue cultivée; mais celui qui, tout près du désert libyque ou aux bords du lac Borollos, passe obscurément son existence à augmenter la surface de la terre d'Egypte, qui dispute le sol à l'eau ou au désert, celui-là n'est-il pas digne lui aussi d'éloge et de reconnaissance?

*
* *

L'HABITAT.

Habitants fixés depuis des siècles, ou bien nouveau-venus collaborant au défrichement du sol, construisent dans les terres barbares des agglomérations qui présentent entre elles le contraste le plus absolu. Elles sont ou très primitives, ou ultra-modernes, suivant qu'elles abritent des colonies anciennes, ou qu'elles appartiennent à des exploitations agricoles de création toute récente.

Tentes, échèches et petits villages.— Le premier mode d'exploitation de ces terres, celui qui n'exige qu'un minimum de capitaux et de prévoyance, c'est évidemment le plus simple, la pêche, la chasse, l'élevage, et parfois, dans un endroit moins désolé, quelque

maigre culture. C'est donc essentiellement une population de pasteurs, de pêcheurs, de chasseurs, de petits cultivateurs qui, jusqu'à une date assez récente, disons une cinquantaine d'années au plus, a seule habité les bararis. A cette population misérable, instable, peu nombreuse, peu difficile, des habitations médiocres, voire des abris temporaires ou transportables peuvent convenir; aussi est-ce bien dans ces régions qu'on rencontre les types les plus deshérités de l'habitat humain en Basse-Egypte.

Le bédouin qui fait paître ses troupeaux de moutons ou de chameaux, librement sur des terres sans propriétaire, ou contre une faible redevance sur les terres privées, le bédouin possède encore la tente de poil de chameau, qu'il plie de temps en temps pour pousser plus loin ses pérégrinations. Ce sont généralement des tentes brunes, petites, sales, de forme assez irrégulière, qu'on trouve en grand nombre, par faibles groupes, même aux environs immédiats d'Alexandrie; elles offrent un bien maigre abri contre le vent.

Parfois, lorsque le bédouin, las d'une vie errante qui devient de moins en moins lucrative, se décide à vivre d'agriculture ou de gardiennage, il fixe sa tente à proximité d'un village ou d'une ezbah, et il la protège en l'entourant d'un mur circulaire formé de palmes enfoncées dans le sol et recouvertes d'un enduit de terre. De véritables hameaux de tentes abritées se forment en certains endroits; c'est ainsi que sont installés les bédouins qui cultivent, non sans quelque succès, les primeurs, tout le long de la route d'Abouqir à Rosette.

Il arrive aussi que le bédouin ou le pêcheur, trop pauvres, ne possèdent même pas de tente; ils vont de lieu en lieu, se construisent pour quelques jours, quelques semaines au plus, une sorte de mauvais gourbi ou «échèche», fait de palmes et de terre battue, qui constitue une protection des plus rudimentaires contre les intempéries.

Mais la tente, même fixée, mais l'échèche, disparaissent peu à peu, encore que les bédouins semblent ressentir une répugnance atavique à l'égard des maisons « dont le toit, disent-ils, risque de tomber et de les écraser ». De plus en plus, abandonnant leur commerce de chameaux et leurs entreprises de transport, ruinés par le petit train, et surtout, depuis quelques années, par

l'automobile, les bédouins s'installent dans des maisons, tout comme de simples fellahs, et il est difficile de distinguer, par l'habitation tout au moins, si les agglomérations qu'on aperçoit sont peuplées de bédouins ou de paysans.

Ces agglomérations qu'on rencontre de Kafr el-Daouar à Abou el-Matamir, de Bialah à Baltim, de Simbellaouine à Dékernès, de Faqous à San El-Hagar, et dans le Ouady Toumilat, diffèrent sensiblement de celles du reste du Delta. Dans ces régions neuves où les traditions exercent une moindre influence et où l'adaptation aux conditions locales est moins contrariée par des raisons psychologiques ou sociales, le village est formé souvent par un nombre considérable de petits hameaux, que séparent parfois les uns des autres plusieurs kilomètres. Certains villages comprennent de 20 à 40 hameaux, et plus, disséminés sur de larges surfaces⁽¹⁾; le village, dans ces conditions constitue une simple unité administrative, sans plus, chacun de ses éléments jouissant de sa vie propre.

Dans ce hameau, les habitations sont plus petites qu'ailleurs, et semblent avoir peine à s'élever au-dessus du sol. Construites en briques crues trop friables, ou même simplement en terre battue, elles affectent des formes irrégulières qui tiennent du cercle autant que du carré. Leurs murs, qui s'élèvent difficilement à 2m.50 ou 3 mètres au plus, supportent un toit auquel, faute de bois trop rare sur les lieux, trop coûteux aussi pour qu'il soit possible de l'acheter, on donne souvent la forme de coupole⁽²⁾.

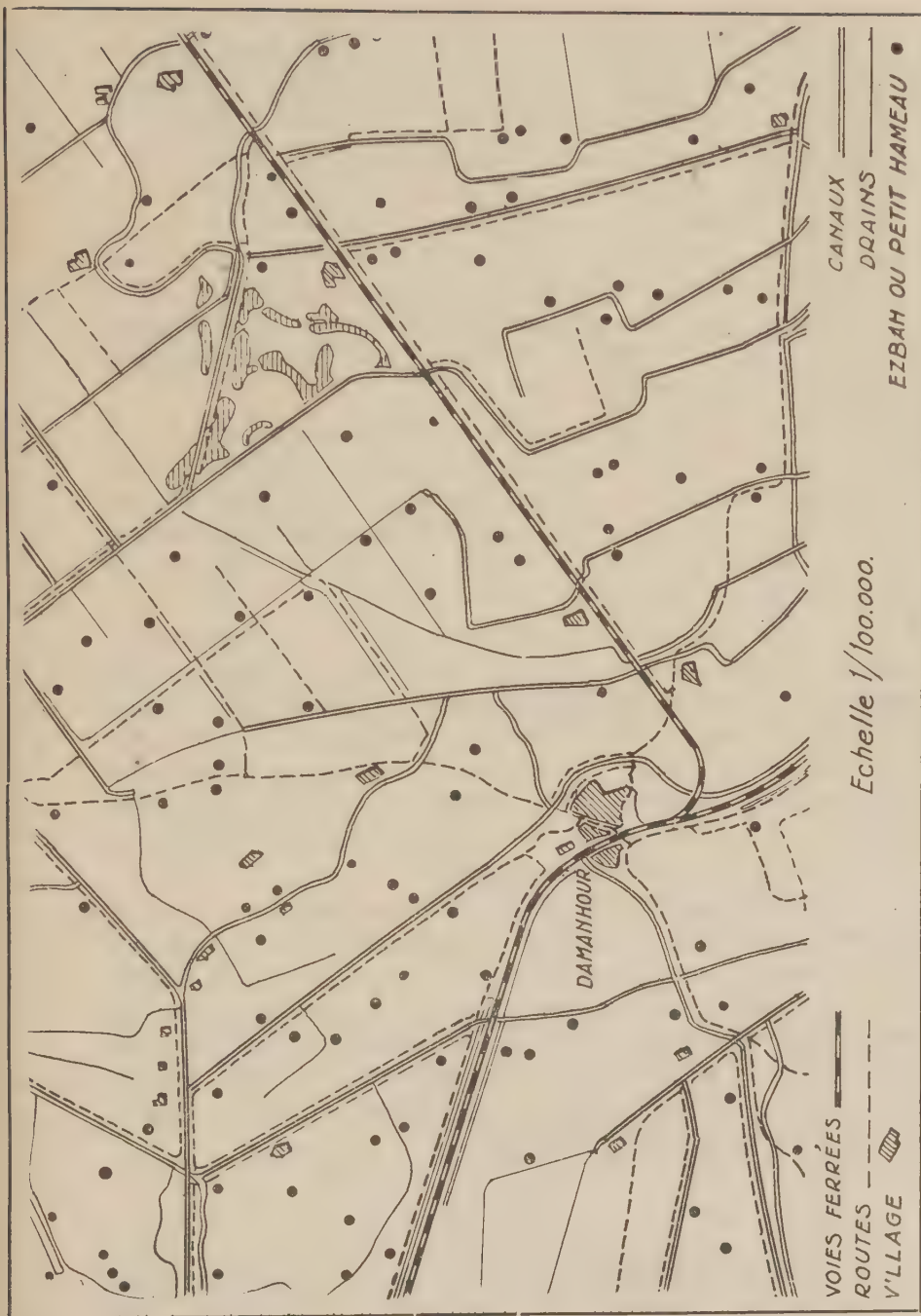
(1) En Béhérah septentrionale et occidentale, la plupart des villages comptent de 1 à 14 ezbahs (70 à Negibah, 60 à Qalîah). Le village de Yassiniah est formé exclusivement d'ezbahs, sans noyau central.

En Gharbîah septentrionale, les villages sans ezbah sont exceptionnels; beaucoup en comptent de 2 à 20, certains en ont plus de 30.

En Daqahliah (Faraskour, Dékernès, Simbellaouine), $\frac{1}{3}$ des villages comptent plus de 5 ezbahs.

En Charqîah, région des bararis, 76 villages sur 120 ont plus de 5 ezbahs; on en compte 57 à Qassassine el Guidîda, dans le Ouady Toumilat.

(2) Cette coupole paraît exister partout où le bois est rare, et le limon abondant. On la trouve aussi bien en Afrique qu'en Asie. Voir *Terre, Air, Mer*, décembre 1932, où une photographie prise au pied du Kangur (région de Sarihol) représente deux maisons à coupole identique à celle d'Égypte. (fig. 21, p. 361). Au Soudan les cases faites de bois ou de roseaux, ont un toit de forme grossièrement conique.



Exemple d'habitat dispersé, Région de Damanhour (Béhérah).

Seulement cette coupole, jadis extrêmement répandue, demande un soin et une habileté de construction qui paraissent se perdre aujourd'hui. Elle semble beaucoup moins résistante qu'autrefois et s'écroule fréquemment au bout de peu d'années. En outre elle oblige à réduire les dimensions des pièces. Aussi, bien souvent, c'est en forme de tronc de pyramide qu'on bâtit la maison afin de réduire la surface à masquer ; des feuilles de palmier, ou des roseaux jetés sur cette ouverture et recouverts d'une mince couche de terre forment un toit peu coûteux et bien vite établi, sinon extrêmement solide. En vérité, ce problème du toit que J. Brunhes juge difficile, les habitants de ces régions le résolvent aussi élégamment que possible.

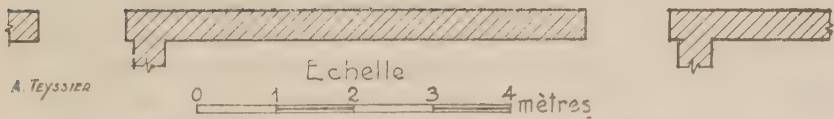
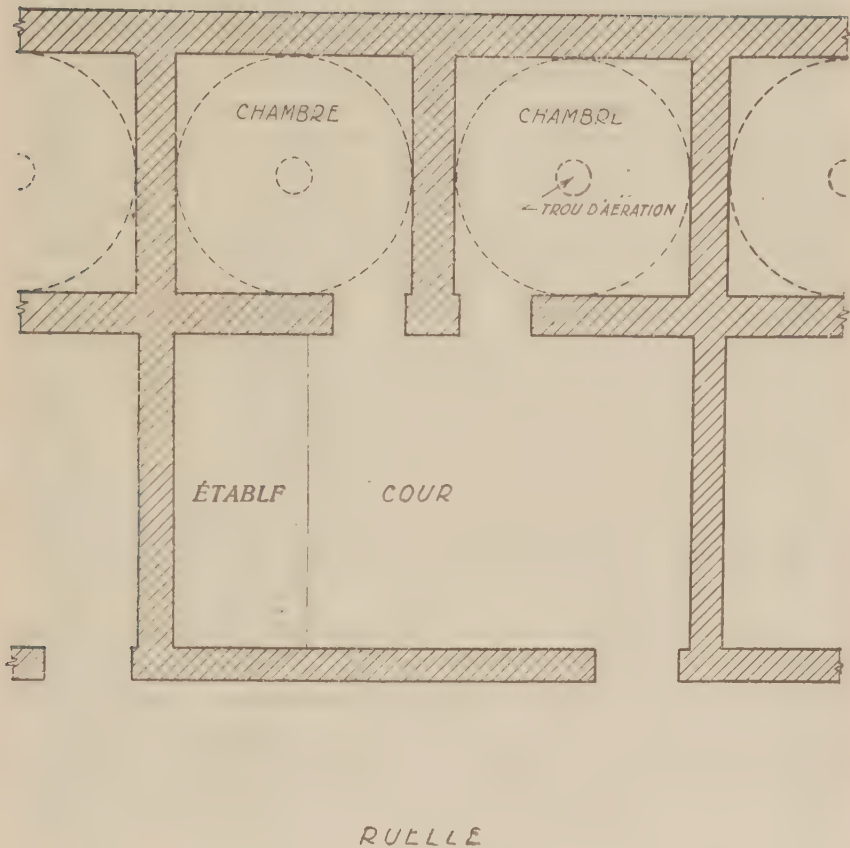
Les pièces de ces maisons sont de dimensions exiguës, atteignant 2m.50 à 3 mètres de long, sur 2m.50 de large ; le nombre en est réduit à deux ou trois généralement. On y pénètre par une porte basse, et des trous de quelques centimètres carres tiennent lieu de fenêtres. La fumée s'échappe comme elle peut, par la porte ou par un trou pratiqué dans le toit.

Une cour, protégée par un mauvais muret de terre battue, permet de déposer les quelques instruments agricoles ou de parquer les animaux que possède l'habitant ; quelquefois encore, ces animaux vivent dans la maison même, dans une pièce fort mal séparée des locaux réservés aux habitants du logis ; cette pratique paraît pourtant moins fréquente que dans les régions plus centrales du Delta, faute de place, assurément, plutôt que grâce à un souci plus vif de l'hygiène.

Ce sont des masures de ce genre qu'on aperçoit le long de la voie ferrée entre Alexandrie et Damanhour. Ailleurs, au sud du lac Mariout, au nord de la Gharbiah, dans le Ouady Toumilat, elles paraissent moins pauvres ; l'enduit blanchâtre dont on les recouvre parfois peut même les faire paraître presque agréable. Bien rares sont pourtant celles qui présentent quelque confort, dans des régions où l'inclémence de l'hiver rendrait cependant ce confort plus désirable qu'ailleurs.

*
* *

Les hameaux modernes. — Mais ces villages ne renferment pas la partie la plus importante de la population de la région. Dans



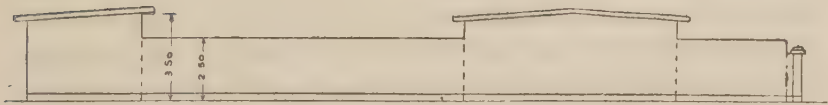
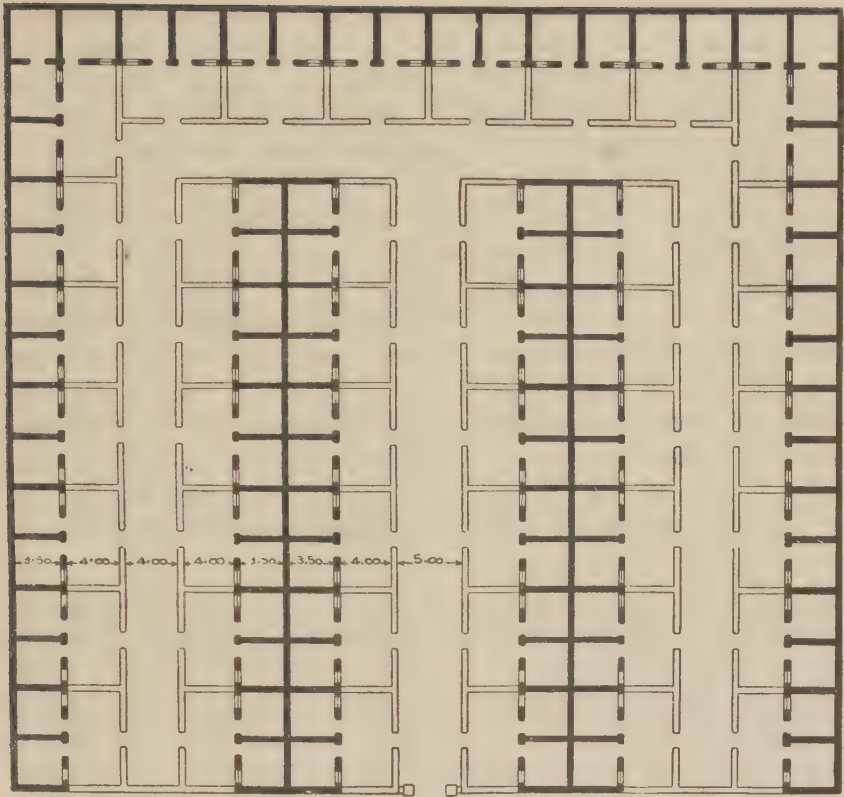
Exemple de maison à coupole faisant partie d'une ezbah des bararis.

les vastes domaines en défrichement, qui comptent jusqu'à des dizaines de milliers de feddans, ouvriers, puis locataires, puis, après morcellement, petits propriétaires, deviennent de plus en plus nombreux.

Ce personnel nécessaire à la mise en valeur de la terre, il faut l'abriter, et assez confortablement, si on veut l'attirer et surtout le retenir dans une contrée maussade. Au début, les Saïdiens, vigoureux, rudes, philosophes, se contentent bien de tentes, à proximité de leurs travaux, et c'est un paysage assez pittoresque que celui de ces villages provisoires de toile blanche qui s'élèvent le long d'un drain ou d'un canal en cours de creusement. Mais bientôt, on met à la disposition des ouvriers, des habitations construites aux frais du propriétaire. De même, il faut donner aux animaux et au matériel agricole une protection suffisante contre les intempéries. Dans la plaine nue, avant même que ne soient commencés les premiers travaux de culture, s'élèvent donc des ensembles de bâtiments, maisonnettes, bureaux, étables, hangars et ateliers qui forment les ezbahs modernes, et qu'on propose souvent pour modèles, de la zone des bararis.

Rien de commun entre cette ezbah des bararis et l'ezbah qu'on rencontre plus au sud, dans des régions fertiles. L'ezbah des terres incultes forme seulement une des parties, et non la plus importante, du matériel nécessaire à l'exploitation du sol. Elle participe de l'esprit industriel, presque mathématique, que revêt cette exploitation. Le groupement même des habitants procède de l'arithmétique pure. On compte tant d'ouvriers pour tant de feddans, et c'est selon cette proportion que le nombre des habitations est rigoureusement fixé : tous les trois ou quatre cents feddans, un groupe de maisonnettes est édifié, dans lesquelles on loge, suivant la nature du terrain et l'état d'avancement du défrichement, ouvriers, locataires ou acheteurs du sol.

La logique toute pure triomphe encore dans la construction des maisonnettes. Presque partout, elles ne comportent que deux ou trois pièces, rarement quatre, de 3 mètres sur 2m.50, précédées d'une cour où loge le bétail. En nombre d'endroits, ces maisonnettes sont faites de briques crues, avec fondations en briques cuites ; au sud du Mariout ou vers les rives du canal Nubariah, elles sont recouvertes d'un dôme ; parfois aussi, en Béhérah septentrionale ou dans le Ouady Toumilat, la proximité de carrières permet d'édifier à bon compte des maisonnettes plus solides en pierres calcaires. Enfin, beaucoup d'administrations ou de riches tenanciers, soucieux d'offrir à leur main-d'œuvre des habitations hygiéniques et relativement confortables, en même temps que



Ezbah moderne de grand domaine.

résistantes, bâtissent de solides maisons en briques cuites, munies de fenêtres et recouvertes d'un toit de ciment.

Toutes ces habitations sont d'un modèle uniforme, et l'ensemble de l'ezbah se trouve partiellement ou complètement entouré d'un mur élevé, en sorte que trop souvent, le petit hameau revêt

l'aspect peu réjouissant d'une caserne ou d'un coron. Au surplus, les locataires se chargent très vite de modifier l'ordonnance extérieure aussi bien qu'intérieure de ces ezbahs. Même sur le toit en pente, ils installent de vastes récipients en terre qui leur servent d'armoires; ils y déposent aussi, plus tard, paille de riz et branches de cotonnier. En face de leur cour, s'il existe quelque espace libre, ils édifient des poulaillers en terre ou des constructions pour les animaux. Il ne faut pas bien longtemps pour que de pareilles ezbahs présentent un mélange assez surprenant de moderne et de vieillot, une alliance peu heureuse de formes industrielles et d'aspects routiniers, pour que le désordre, voire la malpropreté y soient au moins aussi grands que dans les plus pauvres des villages du centre ou du sud. Elles choquent tellement les habitudes des fellahs, ces ezbahs, qu'ils ne savent pas toujours en tirer un parti véritablement avantageux, et en rapport avec les dépenses qu'elles ont nécessitées.

Des propriétaires se sont rendu compte de ce défaut; au lieu de ces lignes trop rigides de maisonnettes, ils construisent de petits blocs d'habitations, séparés les uns des autres par un espace suffisant pour permettre une circulation aisée. Chaque bloc reçoit trois ou quatre familles, au plus. La maison est recouverte d'un toit de ciment assez peu incliné pour pouvoir servir de terrasse tout en assurant l'évacuation des eaux de pluies. Une courette sert d'abri aux animaux, qui bien que vivant près de l'habitation, s'en trouvent néanmoins tout à fait séparés. Ces ezbahs sont faites également de briques rouges, dont la nécessité s'impose dans la région. En somme, elles semblent jusqu'ici réaliser le mieux la maison la plus adaptée à la fois au climat, aux habitudes paysannes, et aux besoins de l'exploitation.

C'est encore pour les besoins de l'exploitation que sont construits les autres bâtiments, les uns assez agréables, qui sont destinés au personnel de direction, les autres qui servent de magasins, de dépôts, d'abris pour le bétail, et qu'on clôt soigneusement de murs élevés, formant un quadrilatère. Tout cet ensemble de bâtiments et d'installations rappelle en plus vaste, les grosses fermes de caractère industriel qu'on rencontre dans la Beauce. Provisoire dans les domaines destinés au lotissement, et établi dans ce cas aussi économiquement que possible, il présente naturellement un aspect plus confortable, plus cossu, dans les domaines

que leurs propriétaires entendent conserver sous culture directe ou en métayage.

Tel est l'aspect d'un centre de culture dans une de ces grandes entreprises. On en compte, dans un domaine, deux trois, parfois davantage si l'importance du domaine l'exige. Ils sont reliés au centre de direction générale par des routes privées⁽¹⁾, parfois par un petit chemin de fer Decauville, toujours par le téléphone; un personnel nombreux d'écrivains, de surveillants, de gardiens, de garçons d'écurie, de mécaniciens s'y trouve réuni; des automobiles, des locomobiles, des tracteurs de tout genre, y circulent sans cesse. On se trouve ainsi en présence, non pas d'une exploitation purement rurale, mais d'une entreprise quasi-industrielle, ayant pour objet la fabrication de la terre. Il n'est pas jusqu'aux postes de pompage, dont les explosions rythmées troublent très loin le grand silence des espaces vides, qui n'ajoutent encore un trait à ce caractère industriel. La plaine perd aussi presque tout naturel: des drains et des canaux qui courent à perte de vue, tout droit, parallèles les uns aux autres, ou perpendiculaires, de longues lignes d'arbres, tous les mêmes, comme des files de soldats, des groupes de maisons identiques par l'importance comme par l'aspect, composent un paysage qui n'a rien encore de très agréable, parce qu'il est sans doute trop inspiré par une logique toute pure, parce qu'il semble par trop manquer de naturel, de fantaisie et de personnalité, parce qu'au fond, et pour tout dire, il semble encore trop neuf et planté là comme un décor qu'on pourrait à volonté, modifier, déplacer, ou supprimer.

Faut-il voir dans ces grandes ezbahs des régions neuves, le type de la future agglomération rurale en Basse-Egypte? Non, sans doute, parce que ces groupements paraissent trop intimement liés à une situation économique et sociale essentiellement temporaire, et qu'ils semblent destinés, sinon à disparaître en même temps que les conditions qui les ont engendrés, du moins à se trouver profondément transformés. Ils représentent un stade de l'habitat rural de ces régions, celui qui correspond à la mise

(1) 200 km. de routes dans la propriété d'Edfina (12.000 feddans), appartenant à S.M. le Roi.

en valeur du sol, à un peuplement encore faible, à la grande propriété, à une culture de caractère scientifique et industriel. A mesure qu'avance la conquête du sol, que les positions occupées par les premiers pionniers semblent consolidées définitivement, ces caractères particuliers s'atténuent jusqu'à s'effacer. La population se développe dans les nouvelles plaines, une population qui n'est plus composée d'un prolétariat presque misérable et nécessairement soumis étroitement au maître qui l'emploie et le loge, mais de petits propriétaires indépendants ; sitôt les premières maisons devenues vieilles — et c'est l'affaire de quinze à vingt ans — ils s'empressent d'en rebâtir de nouvelles, selon leurs goûts et leurs moyens, et qui ressemblent singulièrement à celles qu'ils ont connues dans leurs villages d'origine. Mise en valeur, la terre barari tend ainsi à s'intégrer à tous égards dans le domaine agricole égyptien. Certes, elle garde longtemps quelque chose d'inachevé, d'artificiel : routes trop droites, arbres trop égaux, maisons trop régulièrement semblables à elle-mêmes. Mais à la longue, le paysage prend une apparence plus naturelle, la vie l'emporte sur la rigidité mathématique. Ainsi retrouve-t-on au sud des bararis actuels, dans des terres défrichées depuis moins d'une cinquantaine d'années, les aspects familiers aux régions les plus anciennes du Haut-Delta. La conquête définitive des terres se traduit par l'extension vers la mer ou les lacs, ou le désert, des paysages communs au reste de la Basse-Egypte. En particulier, la plupart des villages ne semblent pas différer sensiblement de ceux qu'on rencontre en pleine Ménoufiah si ce n'est pas le nombre plus faible des habitants.

Sans doute cette évolution que certains pourraient taxer de régression, mais qui n'est qu'un retour inévitable à des formes plus normales, se poursuivra-t-elle. Sans doute au bout d'une période relativement courte, la physionomie des nouvelles agglomérations différera-t-elle assez peu de celle des villages traditionnels. A ces restrictions près, toutefois, que d'une part les groupements de maisons resteront vraisemblablement plus faibles, et constitueront rarement de gros villages analogues à ceux du sud de la Basse-Egypte ; que, d'autre part, ils seront bâtis avec plus de méthode et de soin. S'il est peu probable en effet, et au surplus peu souhaitable, que les habitations nouvelles soient copiées sur le modèle des ezbahs modernes des bararis, on peut croire sans

trop d'optimisme qu'elles s'en inspireront peu ou prou par le choix de meilleurs matériaux, la construction d'un toit plus résistant, et protégeant mieux contre la pluie; peut-être même plus tard, quand le fellah aura tout à fait perdu le goût ou l'habitude de vivre dans le noir, par la percée de larges ouvertures qui apporteront lumière et chaleur, ou fraîcheur, dans les pièces. Bien loin d'être inutile, l'effort des premiers bâtisseurs d'ezbahs aura servi à l'éducation du fellah, l'aura incité à abandonner une partie de sa routine, et aura ainsi contribué fortement à améliorer ses conditions d'existence.

*
* *

Communications.— Ce n'est pas seulement par le défrichement du sol et la fondation de villages que se marque la main-mise et l'installation de l'homme sur les bararis. Dès qu'il a entrepris de rendre à la vie quelque lopin de terre, force lui est de créer des moyens de communications avec les districts plus favorisés d'où pendant plusieurs années, il devra tirer la plus grande partie de ses approvisionnements de toute nature.

Sur ces terres mortes ou à peine ranimées, les relations sont rares et précaires au début. Les drains surtout, larges et profonds, peuvent constituer d'excellentes voies navigables, et de fait, ils portent quelques voiliers et même, parfois des vapeurs⁽¹⁾; c'est sur leurs bords aussi que souvent se groupe au moins la population autochtone. Mais leur trafic reste médiocre malgré tout, car ils aboutissent à des lacs peu hospitaliers, ou encore à une côte sans ressources. Du reste, les groupes qu'ils desservent sont trop faibles et encore trop pauvres pour leur offrir quelque cargaison sérieuse.

La route pourrait être le moyen de relation le plus pratique. Autrefois, les sentiers servaient en été aux ânes, mules et chevaux qui seuls, permettaient quelque circulation. Aujourd'hui, l'automobile se répand dans les bararis, auxquels elle apporte un regain de vie. Mais la route n'est trop souvent qu'un bourbier, où l'on

(1) Certaines entreprises de construction d'ouvrages hydrauliques (régulateurs, écluses, etc.), situés dans les bararis utilisent ces drains qui menant aux lacs, surtout au Borollos permettent des transports relativement aisés et économiques (Renseignements fournis par l'entreprise Fils, Barthe-Dejean et Cie).

s'enfonce, ou même qui se trouve totalement recouvert d'eau. Il faudrait donc que le réseau routier fût tracé plus judicieusement, plus solidement établi, et aussi mieux entretenu. L'Etat semble ne pas attacher encore à cette question des routes toute l'importance qu'elle mérite : et pourtant, malgré l'effort des propriétaires, et de certaines administrations, la médiocrité de ces voies retarde le développement de la colonisation.

Il reste, heureusement, les chemins de fer, qui rendent jusqu'ici les meilleurs services. En hiver, ils sont encore et resteront sans doute longtemps les meilleures voies de communications : alors, le rail passe parfois, sur son talus, au milieu d'une immense étendue lacustre d'où émergent seuls le remblai de la voie et les digues d'un grand drain. Mais la longueur des voies ferrées paraît insuffisante : un chemin de fer normal passe dans le nord de la Gharbiah, où il assure, à la limite méridionale des bararis, une communication assez commode entre les deux branches du Nil ; un embranchement de cette ligne rejoindra bientôt Alexandrie par un raccourci enjambant le Nil à Edfina. Il est regrettable pourtant que des voies normales ne pénètrent guère à l'intérieur des terres incultes ; seules, des voies ferrées agricoles, où circulent de petits trains à une allure assez rapide, et surtout régulière, assurent des relations, très insuffisantes d'ailleurs, entre Damanhour et les bararis du nord et de l'ouest de la Béhérah, entre Kafr el Cheikh et le sud du lac Borollos, entre Méhallah el Koubra et la côte méditerranéenne, ou plutôt la palmeraie et les pêcheries de Baltim. En Daqahliah, en Charqiah, les voies ferrées entrent à peine à l'intérieur des régions à défricher. Il semble ainsi qu'on tourne dans un cercle, car si la région ne possède pas de voies de communication, il lui est malaisé de prospérer ; et d'autre part, tant que la région reste trop pauvre pour « payer » réellement, il est difficile que l'Etat ou les sociétés de chemins de fer s'engagent dans des frais considérables de construction. En réalité, la seule solution, celle à laquelle on tend de plus en plus, c'est de faire aller de pair les diverses opérations, d'établir le réseau routier ou le ferré, en même temps que le drainage et l'irrigation se développent, en même temps que progresse la conquête de la terre. Ici encore, il serait puéril et vain de prétendre marcher trop vite, car on se heurterait très tôt à de redoutables difficultés économiques.

§ 3. — EXEMPLES DE MISE EN VALEUR ET D'INSTALLATION SUR LES TERRES NEUVES DU BAS - DELTA.

Les descriptions du chapitre précédent s'appliquent à l'ensemble des exploitations destinées à la mise en valeur des terres bararis. Cependant, l'étude de quelques exemples concrets permet de constater l'existence de différences parfois assez sensibles dans l'adaptation de l'homme suivant les conditions économiques de l'exploitation.

Domaine d'Abou Matamir (Béhérah) (1).— C'est une propriété de 14.000 feddans, dont quatre mille restent encore à défricher ; des travaux ont été faits dans certaines de ces parties, mais ils ont dû être abandonnés par la suite. Le domaine appartient à la Société Agricole et Industrielle d'Egypte ; il date de 40 ans et s'est formé de divers morceaux achetés à l'Etat ou à des particuliers. Avant l'installation de la Société, quelques rares petites ezbahs obtenaient de maigres récoltes où l'orge dominait. Il n'y avait pas de voie ferrée, pas de route et, soit de Damanhour, soit de Kafr el Daouar, on devait se servir exclusivement de monture pour pénétrer vers l'ouest.... De toutes parts, ce n'étaient que des marécages ou des étendues couvertes soit d'une végétation saline soit même seulement de sel en telle abondance qu'il supprimait toute vie et transformait les champs en larges surfaces neigeuses. Aucune agglomération, au-delà du bourg d'Hoche Issa, si ce n'est quelques médiocres exploitations, tenues par des étrangers auxquels le souverain avait donné de la terre pour qu'ils essayassent d'en tirer quelque chose. Entre elles, des bédouins circulaient, qui paissaient des moutons, et parfois, après avoir hâtivement gratté le sol, obtenaient une faible moisson d'orge dans les parcelles les moins déshéritées.

La région n'avait pas toujours été aussi misérable ; elle avait même dû connaître dans l'antiquité une prospérité certaine : les koms qu'on y aperçoit de tous côtés, et dans lesquels on a

(1) Les renseignements ci-dessous ont été obtenus au cours de visites faites dans le Domaine de la Société Agricole et Industrielle, qui nous a aimablement accordé les autorisations nécessaires.

découvert des œuvres d'art intéressantes prouvent qu'elle était habitée par une population nombreuse et aisée.

Vers l'ouest, les terres sont hautes jusqu'au canal Noubariah, qui marque sensiblement la limite du désert. Ce canal « nili », où la présence de l'eau n'est garantie que pendant la crue, se trouve à 3 ou 4 mètres en contre-bas des terres situées à proximité; en sorte que pendant la plus grande partie de l'année, l'irrigation doit être artificielle du moins pour les terres occidentales. De fait, on aperçoit quelques pompes, sur les bords du canal, à l'usage des propriétés toute proches. Mais la cote d'altitude diminue vite, et la plupart des terres peuvent être arrosées par gravité. Cette irrigation reste néanmoins toujours précaire, et nombre de champs, situés à quelques centimètres trop haut, ne portent pas de culture, et redeviennent des étendues blanches comme nos champs de France après une chute de neige. Il semble que la multiplication des pompes ou qu'un emploi intensif de grandes saqiahs, permettrait de mieux cultiver cette région. Quand l'irrigation est satisfaisante, on obtient des résultats remarquables: l'ezbah Gianaclis, contre le Noubariah, est par contraste avec les étendues stériles toutes proches, un petit paradis où l'on trouve des avenues touffues, des palmiers, des vergers soigneusement plantés d'orangers, de citronniers, de goyaviers; un beau vignoble que soignent des ouvriers smyrniotes, s'étend sur plusieurs centaines de mètres le long du canal. Mais la multiplication de ces oasis supposerait une population bien plus dense.

Pour rendre au sol son antique valeur, il faut l'assainir et lui fournir une abondante irrigation. L'assainissement de la terre sablonneuse est relativement rapide; par contre, après avoir été défriché, le sol réclame des soins assidus, car le moindre relâchement des efforts est cause d'un retour, plus rapide qu'ailleurs, à la pauvreté. Le sol est léger, très poreux et aussi avide d'eau. Le travail de défrichement s'effectue ici comme ailleurs: on laboure, on nivelle, on creuse les drains. Pendant la crue, on lave abondamment la terre, et on la nivelle sous l'eau. Huit ou neuf couples de taureaux sont nécessaires parfois pour niveler un seul feddan. Aussi utilise-t-on quelquefois des tracteurs automobiles.

Il faut de fortes quantités d'eau pour ces lavages; or la Béhérah se trouve peu favorisée à cet égard; son sol consomme beau-

coup, et d'autre part, les Barrages sont si éloignés que l'eau arrive péniblement jusqu'à Abou Matamir. En sorte que, même pendant une partie de la crue, en août, il y a des rotations dans la région; on limite l'arrivée de l'eau au moment même où elle est le plus fertilisante et abondante. Le moyen dès lors d'effectuer les grands lavages qui sont nécessaires, ou du moins de les faire aussi longuement qu'il serait désirable? De place en place, on trouve bien des puits; il sont peu profonds, et atteignent seulement la nappe d'infiltration. L'eau en est douce et limpide, mais elle est seulement employée à l'alimentation.

Le drainage par contre s'effectue assez aisément; bien que la cote soit voisine du zéro, comme le niveau de base se trouve maintenu au Mariout, à—2m.40, il est aisé de débarrasser la propriété de l'eau en excès, d'autant que le sol est très poreux. Mais il est nécessaire pourtant que les drains publics soient tenus bien propres, et d'autre part que les propriétaires soignent l'entretien de leurs fossés de drainage et les améliorent constamment. La multiplication et l'entretien de ces petits drains, c'est la condition d'existence des cultures.

Le Domaine est destiné au défrichement et au lotissement de la terre. Avant l'établissement des ezbahs, les seuls habitants étaient des bédouins. Aujourd'hui, les fellahs immigrés supplantent l'élément primitif. Mais ils lui empruntent quelque chose, ne serait-ce que le costume, et tout particulièrement cette grande pièce d'étoffe de laine blanche dont ils se drapent fièrement, avec un peu d'ostentation; ils portent aussi, comme les bédouins, la grande canne ferrée qu'on nomme nabout.

Les bédouins vivent en tentes presque partout, et ils semblent avoir peur de vivre sous des toits. Ils sont éleveurs de chameaux, de chèvres, de moutons, pour la pâture desquels ils louent à bas prix quelques parcelles de terrains; ils s'occupent aussi de gardiennage. Mais ils font des cultivateurs médiocres; ils savent seulement cultiver l'orge, qui réclame peu de soins sur une terre même mal préparée.

Au contraire, les fellahs, ont su faire la terre, créer un sol qui, sans valoir assurément celui du centre du Delta, produit pourtant orge, blé, coton. Ces fellahs viennent surtout de Ménoufiah ou de Daqahliah. Ils forment d'ailleurs des groupes ethniques assez

homogènes. La société ne fait aucune réclame pour les attirer : c'est par leurs amis, leurs parents déjà installés qu'ils sont incités à venir s'établir. Mais on leur offre des avantages, et on va jusqu'à leur accorder des avances de blé pour leur nourriture.

Ce sont d'abord de simples locataires, mais la société considère la location comme purement transitoire, et seulement destinée à poursuivre l'amélioration de la terre. Le locataire s'occupe seulement de sa culture, le curage des canaux et des drains restant à la charge de la société. Le paiement du loyer est fait en espèce, et garanti par les récoltes. Ces récoltes ($\frac{1}{3}$ en coton, $\frac{2}{3}$ en blé et surtout en orge, en maïs et en bersim), sont déposées sur l'aire ou «gourn» de la société, et gardées par des «ghaffirs». Le battage des grains se fait sur ce gourn, et la société reçoit alors le tiers ou la moitié du loyer. Le reste est payé lors de la cueillette du coton ou de la récolte du maïs. Si le locataire se trouve incapable de tout payer, on reporte sa dette à l'année suivante.

La terre une fois améliorée, la société la vend par petits lots de moins de 20 feddans généralement. Une vente de 30 à 40 feddans est considérée comme une grosse affaire. Naturellement, les paiements, se font par annuités ; ils durent de dix à vingt ans.

Les fellahs se groupent évidemment de préférence dans les parties les plus productives. Aussi, celle de Marqab, près du canal Noubariah, où l'irrigation est difficile, se trouve-t-elle peu peuplée. Par un choc en retour, elle ne peut se développer faute de population. Outre son infertilité, elle a d'ailleurs contre elle la présence des Bédouins, fort nombreux, qui très solidaires les uns des autres, considèrent sans plaisir l'intrusion des fellahs sur des terres qu'ils regardent comme leur bien propre.

Pour l'ensemble du domaine, une population très clairsemée habite la région avoisinant le canal Noubariah ; elle est plus dense dans la partie centrale et le nord, vers Abou Matamir et El Truga. Près du canal Noubariah une population surtout bédouine, avec quelques fellahs, ailleurs beaucoup plus de fellahs, groupés par ezbahs, suivant leur région d'origine, généralement. Dans le domaine, on compte au total environ trois mille habitants, réunis en vingt-cinq ezbahs. Ces ezbahs forment quelquefois de petits hameaux, sans beaucoup plus d'ordre que les hameaux ordinaires, avec de petites maisons de briques crues et la même

couverture de cotonnier qu'on voit partout au centre du Delta. Mais on aperçoit des ezbahs plus régulièrement construites, composées de maisons uniformes serrées les unes contre les autres : dans le Marqab, par exemple, de telles ezbahs sont nombreuses. Les maisons, au toit en coupole, comprennent deux pièces et une courrette. Les pièces sont de dimensions réduites parce que la coupole ne peut trop s'étendre sous peine de manquer de solidité. Même de faible diamètre, les coupoles sont peu résistantes, et nombre d'entre elles s'effondrent. Aussi, de plus en plus, les remplace-t-on par des ezbahs à toit plat, couvertes de bois et de terre, ou mieux de poutres supportant des briques recouvertes de terre. Les briques crues sont faites de terre sablonneuse blanchâtre, et l'apparence de ces ezbahs n'est pas désagréable. Mais ces briques sont bien moins solides que les bonnes briques crues du centre du Delta. Une maison en dôme revient à vingt livres environ, serrure en bois comprise. Elle dure peu de temps, une vingtaine d'années au plus.

Dans chaque centre de culture existe un organisme d'administration : sous-inspecteur, surveillant, écrivain, qu'on loge dans des maisons de briques rouges, couvertes d'une terrasse de ciment. Ces maisons sont peintes, et assez agréables. Animaux, instruments de culture, récoltes, ont pour les abriter, des hangars ou des magasins de briques rouges, couverts de toits en tuiles, doublement inclinés. Ces grands bâtiments entourent généralement une cour. Il y a peu de machines, car on estime que faute d'un personnel ouvrier qualifié, elles s'useraient prématurément.

L'agglomération où se trouve le centre de direction est une création de la Société. Abou Matamir présente un aspect double, industriel et commercial. Le marché local est très suivi, et de nombreuses cabanes de bois abritent les marchands qui s'y rendent chaque samedi. Les maisons n'ont aucun caractère rural : dans la rue principale, les boutiques à auvents supportés par des piliers en bois abritent l'épicier, le boucher, le cafetier. Avec sa mosquée, ses églises copte et latine, son école, son médecin, son poste de police, Abou Matamir est une vraie petite ville, beaucoup plus que certains chefs-lieux de markaz ⁽¹⁾. Elle communique

(¹) Abou Matamir est devenue, depuis peu de temps, chef-lieu de markaz.

aisément par route avec Alexandrie et Damanhour; par voie ferrée, il est possible aussi d'aller assez rapidement à Damanhour ou à Kafr el Daouar et d'y rejoindre la ligne Le Caire-Alexandrie. Abou Matamir forme un centre presque urbain engendré de toutes pièces par la mise en valeur des terres.

Ezbah' située dans le village de Betourès, markaz d'Abou Hommos, (Béhérah) (1). — C'est une propriété de 720 feddans, située entre le Mariout et le lac Edkou; elle est destinée à être divisée par lots pour la location. Mise en valeur par son propriétaire, elle présente une particularité intéressante de drainage, qui est effectué en partie au moyen de tuyaux souterrains.

Les $\frac{5}{6}$ de la propriété sont déjà loués, le reste se trouve sous culture directe. La location se paie par la valeur d'un certain nombre de qantars de coton, déterminé par contrat. Mais le fermier ne fait qu'exécuter les ordres du maître, pour la succession des cultures, l'irrigation, le drainage. Les engrais sont fournis en gros par le maître, qui prête aussi le bétail nécessaire aux travaux.

La population est en majorité immigrée. Quelques familles locataires appartiennent au pays, deux ou trois sont bédouines, et vivent comme les familles de fellahs. Mais la plupart des locataires viennent de la Ménoufiah ou de la Gharbiah, avec leurs outils, leur matériel, leur bétail, leur maïs, le tout étant transporté aux frais du propriétaire. Ils s'installent définitivement, et louent environ de quatre à cinq feddans par famille.

Les ouvriers employés pour les travaux purement agricoles viennent de Ménoufiah, par «takhilah». L'entrepreneur fournit les ouvriers contre 10 % de leur salaire et le remboursement des frais de voyage. Ils viennent pour un mois environ, sans leurs familles, mais parfois avec des enfants. Quant aux travaux de terrassement, ils sont effectués par des Saïdiens, mieux payés que les gens du Delta (50 % de plus en moyenne).

Des machines à vapeur, des tracteurs sont très employés; la circulation routière est aussi assez importante: elle permet de

(1) Renseignements aimablement fournis par M. Aghion à M. Leprette, inspecteur français au Ministère de l'Instruction publique.

se rendre aisément à Kafr el Daouar, ou à Damanhour, ou même à Alexandrie, et de rejoindre la voie ferrée qui mène au Caire.

L'ezbah comprend quatre groupes d'habitations, afin que les travailleurs se trouvent plus près des champs. Chaque groupe se compose de deux parties, l'une pour les habitants, l'autre pour les animaux, les récoltes, et les instruments. Un des groupes contient en outre la maison de campagne du propriétaire.

Les maisons forment des rangées séparées par des routes de 6 à 7 mètres de largeur; elles sont orientées vers le Nord. D'un modèle uniforme, elles se composent de deux à quatre pièces, avec une cour. Elles sont faites de briques crues sans enduit, et de couleur blanchâtre; on les recouvre d'un toit de bois, la cour étant protégée seulement par des branchages. Un des groupes de maisons est couvert en coupoles: il a été construit pendant la guerre, alors que le bois était extrêmement cher.

Le daouar, où logent les gros animaux, le magasin d'essence et d'huile, l'atelier de réparations, les dépôts pour les récoltes, le bureau du comptable donnent sur une cour centrale et sont entourés d'un mur. Magasins et atelier sont en tôle et couverts de tuiles.

Pour la maison du propriétaire, elle se trouve séparée des maisonnettes par un beau jardin. Elle est bâtie de briques crues et le toit en est de bois. C'est une construction simple, et cependant suffisamment confortable pour abriter le maître pendant les courts mais fréquents séjours qu'il fait dans son domaine. Enfin, dans l'ezbah centrale, une mosquée permet aux croyants de se réunir pour les prières ou de se livrer à leurs dévotions, tout comme dans leurs villages.

Dans leurs maisonnettes, les locataires déposent les denrées alimentaires, maïs, blé, orge, soit dans une chambre, soit dans un coin de la cour. Mais le coton, qui garantit le paiement des fermages, doit être déposé, jusqu'à la vente, dans les magasins du propriétaire.

Pour donner une idée plus précise de la condition du fellah dans cette ezbah, il peut être intéressant de présenter une des familles locataires et d'en étudier les ressources et les dépenses normales.

UNE FAMILLE PAYSANNE AU SUD DU LAC EDKOU.

Hag Abdou, le chef de famille, a trente-cinq ans; maigre, mais solide, il a les épaules larges; il est bronzé; il a les yeux noirs: c'est le type ordinaire du paysan de la Ménoufiah.

Fatmah, sa femme, âgée de vingt-cinq ans, est déjà usée par le travail. Elle est la seule femme de Hag Abdou: c'est le cas normal ici. Elle a trois enfants, un au sein, un autre qui marche déjà; l'aîné conduit les ânes qui portent la terre ou le fumier.

Tous deux sont venus de Ménoufiah en 1925.

Ils possèdent, en toute propriété:

Une gamousse	valant	17	livres.
Une vache	»	12	»
Un veau	»	3	»
Un âne	»	2 1/2	»

Ils ont en outre trois ou quatre oies, une douzaine de poulets, vingt poussins, deux ou trois couples de lapins. Ces petits animaux sont la propriété particulière de la femme.

La maison qu'ils occupent vaut 18 livres, mais Hag Abdou est locataire de la terre et ne paie rien pour son logement.

Ses instruments agricoles comprennent:

Une charrue en bois, avec soc en fer.

Un norag, pour battre les céréales.

Une faucille.

Une houe, ou fass.

Une battaniah ou billonneuse en bois.

Le ménage possède encore un grand coffre en bois, en forme de malle, deux petites tables rondes très basses, en bois, un four, deux tesserahs (sorte d'édredon), une couverture de laine, une cafetière, deux tasses à café, deux casseroles en cuivre, des effets personnels (gallabiahs, ou longues robes masculines, quelques mouchoirs, etc.).

Les grains destinés à la nourriture de la famille sont conservés dans la maison.

REVENU ANNUEL.

RECETTES: 5 *feddans* rapportant :

8 qantars et demi de coton:	de 60 à 70 l. ⁽¹⁾
5 ardebs de blé	de 16 à 18 l.
8 » maïs	6 à 7 l.
* bersim	5 à 6 l.

soit au total de 87 à 101 livres égyptiennes.

L'ainé des enfants travaille : il s'occupe, chez son père ou sur d'autres terres, de la cueillette du coton, de la surveillance du bétail, du transport du fumier aux champs.

La femme s'occupe à la maison : elle a pour travail le ménage, le transport de l'eau, la fabrication du pain, la surveillance de la volaille, qui lui fournit son « argent de poche ».

On peut estimer à vingt livres le revenu du travail de l'enfant et de la femme.

DÉPENSES :

Frais d'entretien de la saqiah en fer	50 P.T. par an
Achat des graines de coton, fournies par le propriétaire, ...	120 »
Engrais, fournis à crédit	350 »
Main-d'œuvre — surtout enfantine — nécessaire pour divers travaux (lutte contre les vers, cueillette, transport, nettoyage, égrenage du coton) . .	150 P.T.
Garde des champs et des produits. .	50 »
Location des champs	6000 »

Soit au total L.E. 67,20.

Le bénéfice net est donc de quarante à cinquante livres égyptiennes par an, à quoi il faut ajouter les journées de travail

⁽¹⁾ Ces prix, qui datent de 1931, ont considérablement baissé depuis le début de la crise actuelle. Néanmoins, étant donné les conditions du contrat, la baisse des prix du coton affecte beaucoup plus le propriétaire que le locataire; celui-ci vit en effet surtout des produits de son sol et de son petit élevage.

rétribué que peut faire Hag Abdou. En outre, la gamousse et la vache fournissent le lait et le beurre consommés par la famille.

Ainsi la situation financière de cette famille, sans être extrêmement brillante, est suffisante — en temps normal, — et lui permet de vivre dans des conditions convenables.

Domaine d'Edfina (Béhérah) (1).— C'est une vaste étendue de 12.000 feddans, située en bordure de la rive gauche du Nil à faible distance de Rosette. La plus grande dimension de la propriété est d'une douzaine de kilomètres.

Le « teftiche » est assez ancien, mais pendant longtemps, il n'avait pas été exploité scientifiquement. Sous les Khédivs, auxquels il appartenait, il se trouvait loué à des prix divers, mais faibles généralement, pour la pêche dans les nombreux marais qui le couvraient. De petits bras issus du Nil, des canaux aveugles, le parcouraient en tous sens. La plus grande partie de cette terre semi-aquatique était couverte de roseaux : aujourd'hui encore, certains coins non mis en valeur, donnent une idée exacte de la condition misérable où se trouvait alors l'ensemble du domaine.

Une première tentative de mise en valeur échoua, faute de plan, d'unité de vues, peut-être aussi de persévérance. Mais depuis une vingtaine d'années, les travaux ont été repris méthodiquement, énergiquement aussi, et déjà la métamorphose est complète.

Travaux de drainage et d'irrigation.— Tout près du Nil, vers Edfina, la cote d'altitude est de +2m.50 ; à Bosseili, où se trouvent les pompes d'une nouvelle station de drainage, sur le drain Messannah, la cote est de 2m.50 au-dessous du niveau de la mer. La distance étant d'environ 12 kilomètres, on conçoit que le drainage même profond, soit facile. En fait, les drains primaires sont à 0m.90 au-dessous de la surface du sol cultivé, les drains secondaires à 1m.20, les drains de 3e ordre, à 1m.30. En outre, il existe des drains de surface à 0m.60 de profondeur, qui sont constitués par des tuyaux de terre. Ces drains de surface, qui

(1) C'est pour nous un agréable devoir d'adresser ici nos remerciements à S.E. El Ibrachy Pacha, Directeur de la Khassa Royale, qui nous a permis de visiter dans les meilleures conditions les domaines d'Edfina et de Kafr el Cheikh.

débouchent dans les drains primaires, ont pour fonction de débarrasser les racines de cotonnier de l'excès d'humidité et de sel.

Ainsi le drainage peut-il être excellent, d'autant que les fossés sont l'objet de soins minutieux et d'un entretien sévère et constant. Les pompes de Bosseili, qui appartiennent au gouvernement, ont été établies il y a une vingtaine d'années ; elles sont dotées des perfectionnements les plus modernes : les quatre Diesel de 150 chevaux, peuvent élever à 3 mètres de hauteur, 2500 litres à la seconde. Généralement, les pompes ne fonctionnent pas simultanément, mais à la suite de grosses pluies d'hiver, il n'est pas rare qu'elles ne suffisent pas à la besogne. Elles ont néanmoins rendu inutiles les pompes de drainage, propriété du domaine, qui ne fonctionnent plus.

L'irrigation est extrêmement soignée ; elle se fait par gravité, sans qu'il soit besoin de saqiahs. Les pompes elles-mêmes ne seraient utiles que dans le cas d'extrême pénurie. Au surplus, le barrage temporaire de Méhallah el Amir, favorise l'arrosage en élevant l'eau du Nil, en même temps qu'il interdit à la mer de remonter le cours du fleuve ; néanmoins, il pourrait arriver, étant donné l'étendue de la propriété, que certaines parcelles, tout au moins, ne pussent être arrosées par gravité ; une station de pompage a donc été placée au bord du Nil, pour parer aux pires éventualités.

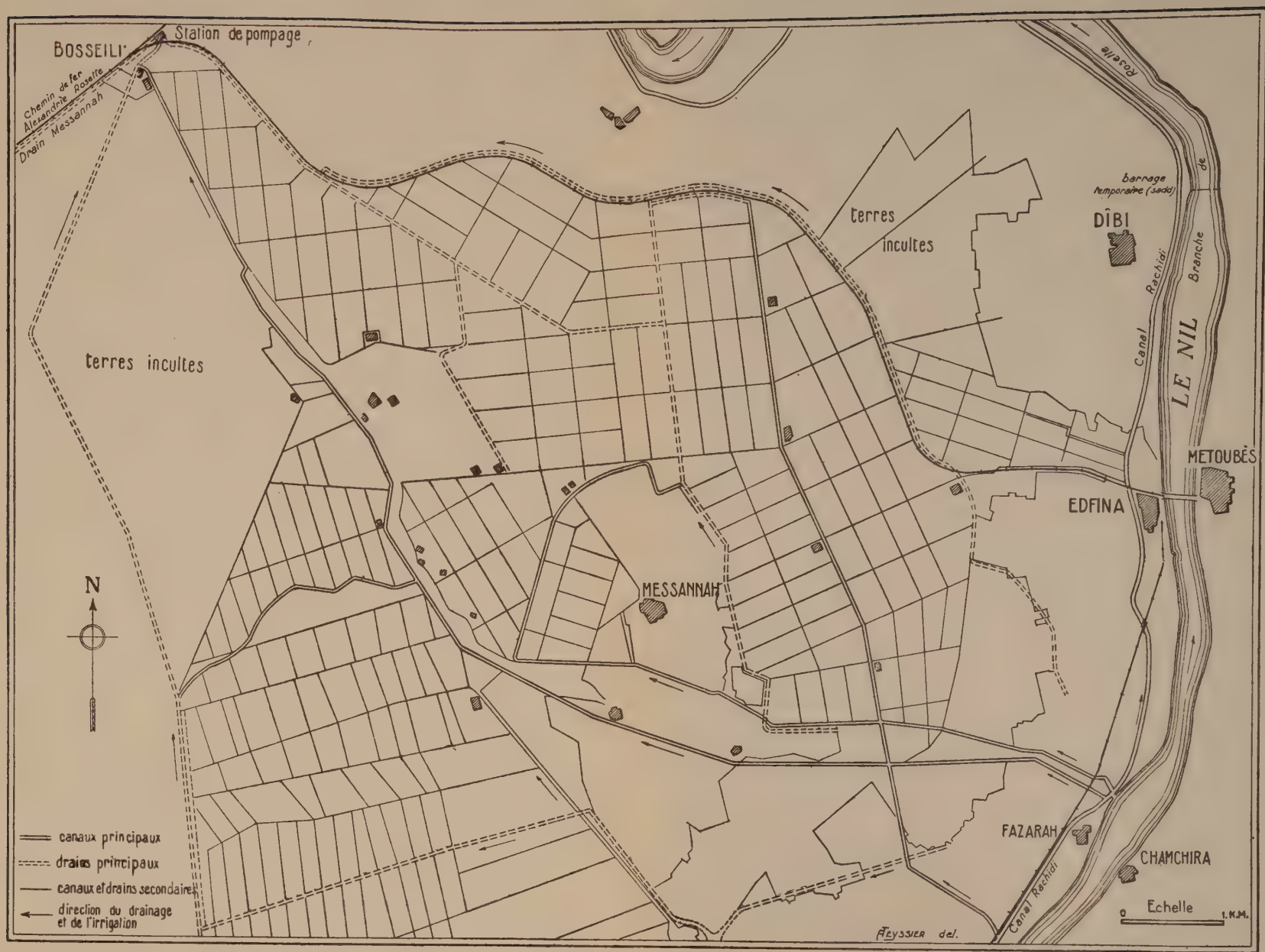
Toute l'eau, prise au canal Rachidi ou au Nil, est concentrée en un point situé au nord du teftiche, d'où des distributeurs l'envoient, suivant les besoins, aux canaux de «hochas», surfaces d'environ quatre feddans. Un canal, réglé par une prise, dessert un groupe de hochas ; mais chaque hocha possède en propre un canal parallèle au premier, mais de section moindre, en sorte que la distribution de l'eau peut, si besoin est, se trouver réglée avec une minutie extrême, et que le gaspillage est réduit au minimum. On pourrait même penser que ces soins sont presque excessifs, la multiplication des canaux diminuant sérieusement la surface cultivable. Mais au fond, l'eau ici, ne vaut-elle pas autant que la terre ?.... Les distributeurs sont en ciment, de même que les différents ouvrages d'art et les syphons ; les vannes sont en fer. Toutes ces constructions ont la meilleure apparence ; on sent que rien n'a été épargné, ni argent, ni science, pour doter

le domaine des meilleures conditions possibles, pour créer une œuvre durable, digne de servir de modèle aux autres exploitations. Quand, d'une terrasse, on aperçoit, sur l'immense plaine brune, les fossés rectilignes dont la glaise brille au soleil, et qui courent tout droit, sur des kilomètres, on ne peut pas ne pas éprouver un sentiment d'admiration pour l'œuvre qui a su tirer ces terres de leur misère !

Bien d'autres travaux restent à faire pour terminer la mise en valeur du domaine. Des parcelles subsistent, qui sont encore comme les témoins du triste état où se trouvait tout entière autrefois la région située entre le Nil, le Mahmoudiah et le lac Edkou ; d'autres surfaces se trouvent en voie d'amélioration ; quant à la plus grande partie, elle produit de belles récoltes, mais néanmoins requiert une surveillance constante. Ici, comme partout, on utilise les mêmes procédés de mise en valeur : labourage au moyen de charrues à socs nombreux, actionnées par des locomobiles à vapeur (Fowlers), travaux de drainage, grands lavages pendant la crue. Au bout d'un an, on peut planter de l'orge ou du bersim, puis si l'expérience a été favorable, du riz et du coton ; enfin du blé et des féverolles.

Dans son état présent, le domaine ne saurait encore payer ; les dépenses de tout ordre que nécessitent les seuls travaux de drainage, d'irrigation et de culture sont extrêmement élevées, et ne se trouveront sans doute pendant longtemps encore, nullement couvertes par des recettes correspondantes ; la situation va naturellement s'améliorant d'année en année, mais il n'en reste pas moins vrai que pareille entreprise, d'un exemple si fécond pour le pays, requiert une longue immobilisation d'un capital important, que ne pourrait accepter une société foncière.

Domaine de Sakha (Gharbiah).—Les domaines étudiés jusqu'ici sont situés dans des régions où la terre arable n'existe qu'en puissance, où elle est tout entière à arracher à son humidité, tout entière à créer, à fabriquer. Plus au sud, il est encore des surfaces assez étendues où la terre, tout en portant des récoltes appréciables, nécessite des soins ininterrompus, si on désire en maintenir la valeur. Un des exemples typiques de ces terres se trouve à Sakha, à quelques kilomètres au sud de Kafr el Cheikh. C'est une propriété de 10.000 feddans d'un seul tenant, qui



Carte III. - Irrigation et drainage dans une terre récemment défrichée.
(Domaine royal d'Edfina, Béhérah).

depuis 1912 appartient à l'Etat ; mais les travaux qui y existent sont antérieurs à cette date, car le domaine se trouvait, lors de sa cession, dans une condition satisfaisante.

La région est cultivée en effet depuis de longues années, vraisemblablement depuis l'époque de Mohamed Aly Pacha : les arbres y sont nombreux, et forment par endroits des touffes épaisses ; ce sont surtout des palmiers qu'on trouve particulièrement au sud de Sakha : le long des routes, des gazorines élèvent régulièrement leurs troncs, mais la plantation en est récente, et la plupart des arbres, trop minces, semblent encore être là pour constituer le long des routes, un écran agréable, mais fragile.

A part une très faible portion non encore mise ou remise en valeur, tout le domaine se trouve sous culture ; mais le sol, peu perméable a besoin d'être soigné, et certaines parcelles ne présentent qu'une fécondité médiocre. L'ensemble de la propriété n'a de prix que par les travaux attentifs qu'on y donne.

Le sel est peu abondant ici et ne nécessite aucune précaution spéciale. Pour l'irrigation, le niveau relativement élevé des terres oblige à employer des pompes pendant toute l'année, en dehors de la crue ; pour le pompage, on utilise des machines à vapeur chauffant au charbon, et des moteurs Diesel ou semi-Diesel.

Le drainage est l'objet d'un soin tout particulier ; le profil des fossés de drainage est constamment entretenu ; on enlève soigneusement les herbes qui poussent sur les bords ; ce sont surtout des garçons et des filles qui ont la charge de ce travail, les hommes enlevant la terre à la main et refaisant les sections des drains détériorés.

Dans les terres saines, considérées comme moyennes, les canaux et les drains occupent de 5 à 6 % de la surface totale ; mais dans les mauvaises parcelles, où l'humidité est plus forte à cause de la nature trop imperméable du sol, on sacrifie aux drains jusqu'à 15 et 18 % de la surface du sol. Les drains sont ainsi très rapprochés les uns des autres ; encore cette proportion énorme peut-elle paraître à peine suffisante, puisque les cultures un peu éloignées des drains, celles qui se trouvent au centre des rectangles, restent médiocres.

Malgré tout, ces parcelles sont l'exception ; le domaine tout entier ne laisse pas de souci à ceux qui en dirigent l'exploita-

tion ; du moins, ils n'ont que celui de conserver les positions acquises, de les consolider, de les améliorer, s'il se peut. Nous sommes ici sur une terre qui rapporte de gros bénéfices à l'Etat, et sert d'expérience à toute l'Egypte. Le domaine fournit de bonnes graines de coton Sakellaridis à des cultivateurs choisis avec soin, qui se chargent de les semer dans des conditions particulièrement favorables et d'en surveiller méticuleusement la culture et la cueillette ; ainsi parvient-on à maintenir pratiquement pure la graine du coton égyptien le plus réputé. La même méthode est employée pour l'amélioration des graines d'orge et de blé. Enfin des expériences rigoureuses sont faites sur l'emploi des divers engrais : dans un même champ, des pancartes plantées au centre des parcelles font connaître rapidement la nature de l'engrais, le mode d'emploi, la date d'ensemencement, et permettent des comparaisons justifiées. Il n'est pas jusqu'au bétail qui ne soit ici l'objet d'une sélection rigoureuse et de soins attentifs : les bœufs de labour sont plus robustes et plus beaux que dans les campagnes environnantes, les mules qui traînent les chariots sur les longues routes du domaine, paraissent plus vigoureuses qu'ailleurs. Bref, le superbe domaine de Sakha est un vaste champ d'essai, qui présente ce double avantage, et d'être extrêmement utile à l'agriculture égyptienne tout entière, à laquelle il montre les voies fécondes, et à l'Etat, pour lequel il constitue une source appréciable de revenu.

La terre du domaine n'est généralement pas louée, elle est cultivée directement pour le compte de l'Administration. Les ouvriers se recrutent dans la région, sauf quelques Saïdiens, nécessaires pour les terrassements, et qu'on engage pour quelques jours, par contrat. Ces derniers seuls sont payés en espèces. Les autres reçoivent comme salaire la location gratuite d'une parcelle plus ou moins étendue suivant la qualité de la terre : on donne en moyenne deux feddans par an à un homme, un feddan ou un feddan et demi à un jeune homme, $\frac{1}{2}$ feddan ou $\frac{3}{4}$ de feddan à un enfant. Ainsi une famille peut-elle trouver sa subsistance, puisque si elle compte plusieurs enfants, elle peut obtenir quatre à cinq feddans. Mais les ouvriers sont tenus de s'employer constamment aux terres du domaine pendant les heures de travail : des amendes et même des renvois punissent les paresseux. Pour les parcelles qui leur sont concédées, ils doivent les cultiver pen-

dant leurs moments de loisir, ou les faire cultiver par leur femme ou d'autres membres de leur famille. Par contre, les récoltes qu'ils obtiennent sont leur entière propriété, et l'administration s'en désintéresse totalement.

A part une exception, toutes les ezbahs des ouvriers du domaine sont bâties par eux, sur le terrain fourni gratuitement par l'Administration. Elles sont construites librement, à la fantaisie des occupants; pourvu que cette fantaisie ne nuise pas à la communauté. Aussi ne doit-on pas être étonné de trouver ici des agglomérations assez semblables à celles qu'on rencontre plus au sud. Elles sont pourtant plus petites, plus pauvres aussi. Les maisons en sont faites de briques crues, avec quelquefois une base en briques cuites; les animaux, n'ayant pas de cour spéciale vivent pendant l'hiver dans l'habitation; heureusement que durant la majeure partie de l'année, ils se trouvent dans les champs, sur le bersim. Au surplus, s'il y a beaucoup d'entassement dans ces étroits logis, une certaine propreté y règne: ainsi dans telle maison visitée inopinément, et qui appartient à une pauvre veuve vivant avec son fils, la courette est balayée, les pots sont soigneusement rangés, les instruments de bois sont propres, les ustensiles d'étain brillants.

Seule, sur ce domaine, une ezbah a été construite par l'Administration pour loger certaines familles d'ouvriers. Elle est construite sur le modèle ordinaire des ezbahs modernes des grandes exploitations: les rangées de maisons sont disposées en fer à cheval, et le rectangle est fermé par un mur. Chacune des maisons, bâtie de briques, comprend une cour et deux chambres couvertes d'un toit incliné, en ciment. Les petites fenêtres sont presque complètement bouchées par des briques, des chiffons, des branches, afin, paraît-il, de prévenir l'entrée des rats, très nombreux dans les champs. Il est regrettable qu'en même temps, cette pratique empêche le renouvellement de l'air et l'arrivée de la lumière.

Une des pièces contient le four, l'autre est utilisée comme chambre et dépôt; elles sont bien exigües, ces pièces, de même que la cour où vit l'âne et, en hiver, la vache et la gamousse, sans compter les poulets et les pigeons. Aussi quand la famille est très nombreuse, et surtout quand les fils travaillent, accorde-t-on une maison ou une pièce supplémentaire.

Chaque division du domaine possède un centre administratif, formé des logements des employés, des bureaux, des magasins. Les employés habitent des maisons de briques, entourées d'un jardin clos par un mur. Les bureaux, les magasins, les étables, sont de briques rouges, ou seulement de briques crues, recouvertes d'un enduit de terre et de paille. Les toits, en double pente, sont de tuiles rouges.

Le centre de Sakha comprend outre les bâtiments de la direction générale et les logements des fonctionnaires, une vaste enceinte contenant une usine d'égrenage de coton, des hangars et des dépôts destinés à abriter le matériel et les denrées diverses. Les magasins sont de vastes bâtiments à charpentes métalliques. Ils sont très hauts, les murs en sont faits de briques, les toits, de tuiles. L'aspect est d'une usine, bien plus que d'une exploitation agricole.

Propriété de Kafr el Garaydah (Gharbiah) (1). — Ce domaine, d'environ 1700 feddans, et qui appartient à l'Anglo-Egyptian Land Allotment Co., est destiné à être vendu aussitôt que le défrichement en est suffisamment avancé. Il se trouve au nord de Belqas (Gharbiah), dans une région encore stérile en grande partie. C'est une sorte d'oasis au milieu d'une vaste plaine désertique. L'hiver, quand il a plu, les relations avec les villages les moins éloignés cessent parfois plusieurs jours durant, et c'est alors l'isolement presque absolu.

Le domaine est aujourd'hui en majeure partie défriché, non sans peine, car si l'irrigation ne souffre pas de difficulté, quand du moins l'eau est fournie en quantité suffisante, au contraire, le drainage d'une terre située à un mètre seulement au-dessus du niveau de la mer, constitue un problème ardu, que vient compliquer encore la présence d'un drain traversant en remblai la propriété. Mais grâce à une bonne installation de pompage, la difficulté a été résolue, et le drainage est devenu satisfaisant.

La propriété est cultivée, partie par des locataires, partie par des ouvriers venus des environs ou des provinces méridionales.

(1) Renseignements pris sur les lieux, que nous avons visités grâce à la bienveillante autorisation du directeur de la société, M. Muhlborg.

Quelques parcelles seulement ont été vendues. Pour loger locataires et ouvriers, trois ezbahs existent, dont deux, déjà anciennes, ressemblent à celles des autres domaines et qui ont été déjà décrites : lignes de petites maisons, précédées chacune d'une courette, et séparées de la rangée voisine par une ruelle étroite. Au contraire, une nouvelle ezbah semble marquer un vrai progrès dans la construction rurale des terres bararis. Abandonnant résolument l'aspect du coron, elle se compose de blocs à base carrée, dont chacun peut loger au plus quatre familles jouissant de deux pièces assez spacieuses et d'une courette ; chaque bloc se trouve séparé des autres par un intervalle suffisant pour que l'air et la lumière puissent pénétrer librement. L'ensemble est agréable, propre, et les heureux habitants de l'ezbah doivent se réjouir de vivre dans des logements qui sont des palais auprès des masures qu'ils avaient autrefois. Si l'expérience très intéressante de la société réussit, comme il est souhaitable, si les fellahs s'adaptent à ces nouvelles habitations, cette initiative sera sans doute imitée sur une large échelle, pour le plus grand bien-être du paysan de ces terres nouvelles.

§ 4. — TERRES PRIVILÉGIÉES DU BAS-DELTA

Les misérables terres bararis retrouveront vraisemblablement, quand l'œuvre gigantesque de leur défrichement aura été menée à son terme, la prospérité dont beaucoup ont joui autrefois. Mais au milieu de ces déserts, il est des parties privilégiées qu'il est inutile de ressusciter, qui n'ont jamais cessé de vivre. La vieille Egypte, avec ses formes habituelles, avec aussi quelques aspects originaux, pénètre au fond même des bararis, guidée ou bien par les bords du Nil, ou bien par les grands canaux ou les voies de drainage naturel. Les deux branches du Nil, jusqu'à Rosette et Damiette, l'ados que suit sensiblement le canal Mahmoudiah, celui où coule le canal dit Bahr el Saghir, qui joint Mansourah au lac Menzalah, sont, de part et d'autre du cours d'eau, sur une largeur qui varie de quelques dizaines de mètres à plusieurs kilomètres, cultivés comme le reste de la Basse-Egypte. En outre, par delà les terres désolées, au bord de la mer, à Edkou, autour de Rosette, de Baltim, de Damiette, la hauteur du sol permet

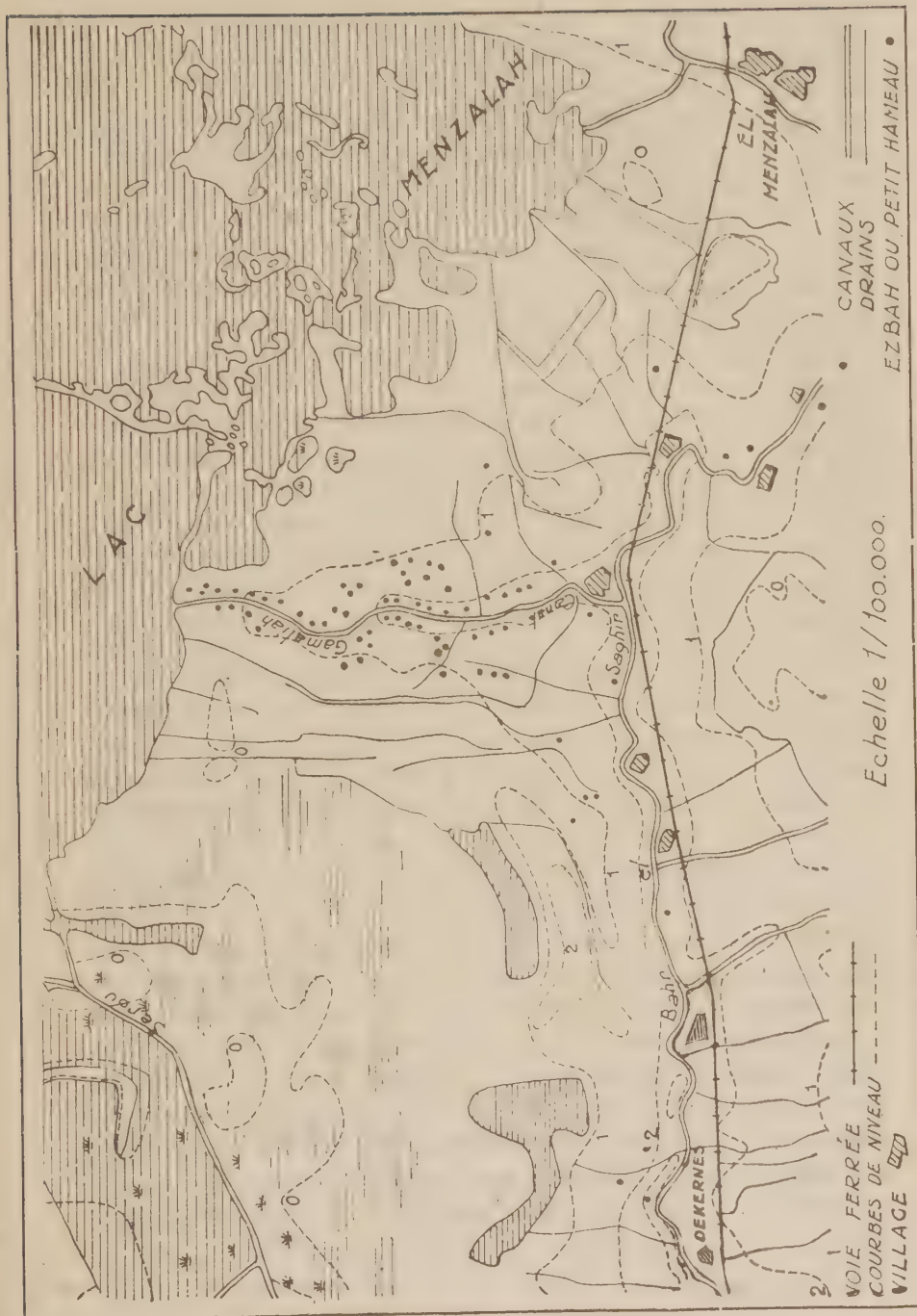
également un drainage suffisant et des cultures, maigres sans doute, mais capables toutefois de nourrir une population assez nombreuse. Celle-ci par ailleurs, trouve quelques ressources dans la pêche et dans l'utilisation des produits du palmier.

Il ne faut pas chercher quelque caractère tout à fait nouveau dans ces sortes de longs bras qui paraissent enserrer les bararis. Ce sont d'étroites bandes de terre, où dès longtemps la vie agricole a prospéré, où favorisées par le niveau du sol, par l'abondance de l'eau, les cultures n'ont pas connu le même déclin que dans les parties voisines moins bien situées à tous égards. Les mêmes cultures qui prospèrent au centre et au sud du Delta sont pratiquées ici avec le même succès : blé, bersim, maïs, coton ; dans les parties plus basses, le riz s'ajoute à ces récoltes ⁽¹⁾.

La vieille vie de Basse-Egypte s'avance ainsi jusqu'aux confins du Delta, jusqu'à la mer et les lacs. Comme des tentacules, les bras du Nil, les artères qui furent jadis des branches du fleuve s'allongent au milieu des terres incultes, et portent aujourd'hui comme autrefois ces barques qui ont maintenu un certain courant commercial. A regarder une carte à grande échelle, on s'aperçoit aisément que les seules agglomérations importantes de ces régions, à partir d'une certaine limite, se trouvent au bord des voies navigables. Au Nord de Fouah, de Cherbine, de Dékernès, de gros villages se suivent, parfois à quelques centaines de mètres les uns des autres ; bâtis assez fréquemment sur une sorte de piédestal, ils paraissent anciens et rappellent les vieux villages de la Ménoufiah. De fait, la plupart datent de longues années avant la suppression de la submersion. Ils ont conservé leur caractère traditionnel : maisons de briques rouges, étroites mais hautes, se serrant les unes contre les autres, pour éviter toute perte d'un espace précieux ; on reconnaît ici la pratique courante dans les régions de bassins. Des milliers d'habitants s'y groupent ; d'ezbalis, peu ou point ; il faut, pour les trouver en grand nombre, dépasser la bande de terre élevée bordant le fleuve ou le canal et atteindre la zone en défrichement ; ou bien encore longer un canal ou un drain dont le creusement est relativement récent.

Dans cette bande étroite, la vie semble pourtant un peu particulière ; elle est non seulement agricole, mais fluviale, industrielle

(1) AUDEBEAU BEY, *Terres du Bas-Delta*. *passim*.



Influence de canaux sur l'habitat dans le Bas-Delta. (Région de Dékernès-Menzalah).

même. Assurément, la vie agricole y prédomine : les cultures de riz, de bersim, d'orge, de maïs, de coton font le gros de la richesse de ces terres. Mais la pêche dans le Nil, et surtout dans les lacs tout proches, constitue également une ressource précieuse. Dans tous les villages, des bateliers vendent pour quelques piastres le produit de leur pêche. Non loin de Damiette, et aussi à Matariah, sur le Menzalah, des voiles nombreuses sillonnent le lac ; du produit de cette pêche, une partie est expédiée sur les villages voisins, et jusqu'à Mansourah, par train ; une autre, la plus importante, est séchée au soleil ; transformée en « fissikh » ⁽¹⁾ elle est consommée dans toute l'Égypte. Est-il besoin d'ajouter que les villages comme ceux de Baltim ou d'Edkou, dont la pêche est la principale industrie, participent également à cette fabrication de « fissikh » ou à ces expéditions de poisson ? Des wagons de « marée », si on ose dire, existent même sur de petites lignes à voie étroite. Il est certain que si les débouchés étaient plus nombreux et les communications plus rapides, l'activité de la pêche se trouverait considérablement accrue ; l'exploitation des lacs pourrait aussi devenir plus scientifique et plus fructueuse.

Enfin, toute une vie industrielle très spéciale s'est conservée et s'est développée sur ces terres. Vie traditionnelle, assurément, mais que le climat et la situation de la région ont pu maintenir sans trop de difficulté. Damiette et Rosette, ports maritimes, ont été longtemps des débouchés de l'Égypte sur la Méditerranée ; par là, le riz, les grains, s'exportaient ; là, on recevait les bois, les produits manufacturés, les fils de soie. L'installation d'industries prospères y était donc toute naturelle.

Elles ont, ces industries, survécu à la décadence, voire à la ruine des ports. A Rosette, dont le port est aujourd'hui inaccessible aux bateaux modernes, et qui n'est guère reliée à Alexandrie que par la voie ferrée et la route, on prépare le riz pour la vente et l'expédition. Des rizières du Delta occidental, on dirige sur Rosette le riz encore enfermé dans son enveloppe. Des bateaux fluviaux le débarquent près des usines à vapeur où se fait le décortilage ; les appareils, qui consistent essentiellement en pilons frappant la masse des grains, paraissent assez primitifs, bien que mus par

⁽¹⁾ Poisson séché.

la vapeur. Mais les nombreuses usines qui se trouvent à Rosette, la plupart en bordure des quais, donnent à la ville un caractère industriel. Pourtant, elle a conservé son curieux aspect d'autrefois : grâce à son isolement relatif et à sa spécialisation, elle est restée, dirait-on, telle qu'elle était au temps de l'Expédition d'Egypte, quand des grenadiers moustachus s'y promenaient nonchalamment, en fumant des pipes de longueur démesurée. Il semble, quand on circule dans les rues étroites, mais propres, de la ville, qu'à chaque instant on retrouve un tableau pittoresque emprunté à l'album de la Description. C'est une ville industrielle, mais si différente de celles qu'on trouve ailleurs, si personnelle, si purement égyptienne !

A Damiette, sa sœur en beauté, mais dont le port se trouve moins défavorisé, et qui peut espérer des jours meilleurs, l'industrie de la soie et du bois s'est maintenue, avec les industries annexes. Autrefois, la soie de Syrie était ouvrée à Damiette et dans les villages voisins. Tennis, aujourd'hui disparue, a joui jusqu'au XII^e siècle, grâce à ses soieries de grand luxe, d'une réputation qui s'étendait sur tout le monde musulman. Aujourd'hui, la soie ne vient plus de Syrie mais bien du Japon ; elle reste tissée cependant à Damiette. La grande industrie n'existe presque pas dans la ville et pourtant, plusieurs milliers d'ouvriers s'emploient à tisser et à teindre la soie, d'autres, à confectionner des meubles, à fabriquer des chaussures. Ils se trouvent, sauf l'exception d'ailleurs importante de l'usine Misr, réunis par petits ateliers, comptant chacun un faible nombre de métiers ou d'établis. Les produits de Damiette s'expédient dans toute l'Egypte, où leur qualité, en même temps que leur bon marché relatif leur permettent de lutter sans trop de difficulté avec les articles similaires de l'industrie européenne. Il en est de même des laitages, des légumes, qu'on expédie un peu dans tout le pays, mais qui trouvent déjà un débouché intéressant dans la zone du canal, en particulier à Port-Saïd. On peut espérer que ce débouché deviendra plus fructueux encore lorsque sera terminée la route reliant directement Damiette et Port-Saïd par la digue du Menzalah.

Ainsi, par delà les solitudes des bararis, l'activité égyptienne se maintient, se développe malgré les difficultés de tout ordre. Le temps n'est pas éloigné où la solution de continuité que forment les terres stériles ayant disparu, les relations avec le

reste du pays étant largement améliorées, cette activité s'étendra encore et jouera dans la vie économique de l'Egypte un rôle de tout premier plan.

CONCLUSION

La crise que traverse le monde entier depuis quelques années n'a pas épargné le Delta du Nil. Tout au contraire, elle lui impose des souffrances cruelles; elle en a profondément diminué les ressources, puisque la principale culture, le coton, ne se vend pour le moment qu'à des prix dérisoires; la valeur marchande de la terre subit, par contre-coup, une diminution sensible.

Mais, cette crise ne saurait durer; les souffrances du pays peuvent sembler aiguës, elles sont seulement momentanées. C'est que, contrairement à la situation d'autres régions, celle de la Basse-Egypte repose sur des assises solides, des bases bien difficiles à ébranler. La prospérité de la Basse-Egypte, elle est due essentiellement, depuis l'Antiquité, au sol, au fleuve, au fellah.

Sans doute, la valeur de ces facteurs est-elle sujette à des fluctuations; sans doute aussi, leurs rapports ne sont-ils pas constamment heureux. On a vu que tout n'est pas nécessairement utile et fécond dans l'action de l'homme sur la nature, et que les dons même de cette nature ne sont pas non plus constamment agréables. L'asservissement du Nil n'est pas sans présenter des inconvénients, et la monoculture à laquelle se livre depuis soixante-dix ans le paysan du Delta, est pour une bonne part, cause des mécomptes qu'il subit actuellement. Et on sait aussi que, des siècles durant, le Delta a semblé, comme d'ailleurs le reste du pays, ne plus tirer un parti suffisant des richesses merveilleuses que lui avait accordées la nature. Il est bien évident, encore une fois, que l'homme ne saurait être considéré comme un simple agent physique, et que ses défauts, ou ceux de la collectivité dont il fait partie, peuvent rendre inutiles les plus belles sources de prospérité.

Néanmoins, si on veut bien considérer l'évolution de la Basse-Egypte, il semble que sans être taxé d'optimisme, on puisse envisager sans crainte l'avenir de cette région privilégiée. Dans le

passé, la collaboration ou la lutte de l'homme et de la nature s'est montrée féconde dans l'ensemble : le Nil a été maîtrisé, jugulé, soumis à la volonté humaine, la terre rendue plus productive, en même temps que plus saine ; des cultures industrielles ont remplacé les cultures vivrières d'autrefois, la terre a été conquise lentement sur l'eau. L'homme a remodelé, amélioré le domaine sur lequel il vivait. Certes dès à présent, et surtout dans un avenir proche, des problèmes graves vont se poser, et en particulier la nécessité de trouver les ressources indispensables à une population qui s'accroît sans cesse suivant un rythme rapide. Mais on peut être assuré que ces problèmes aussi seront résolus. La Basse-Egypte renoncera sans doute à une monoculture qui fut toujours dangereuse et qui est devenue peu rémunératrice ; elle cultivera d'autres plantes, alimentaires ou industrielles, qu'elle jugera les plus avantageuses ; elle étendra les surfaces labourables. Enfin elle demandera à l'industrie un complément de richesse. Elle perfectionnera d'ailleurs cette industrie comme son agriculture. L'accroissement nécessaire de ressources, elle le tirera donc de son propre fonds, et c'est encore au Nil, à la terre, au travail de l'homme, qu'elle sera redevable de ce bienfait, comme elle leur doit sa physionomie d'aujourd'hui, comme elle leur doit sa vie.

INDEX

DES

NOMS PROPRES CITÉS DANS L'OUVRAGE (1)

A

- Abbassi (coton), 102.
Abbassiah 41.
Abbassides, 48.
Abou Mâdi, 230.
Abou Hassan el Makhzouni, 49.
Abou Hommos, 41, 266.
Abou Kebir, 175, 185.
Abou Matamir, 145, 241, 250, 261, 263, 264, 265.
Abouqir, 15, 19, 20, 23, 25, 237, 249.
Abou Roach, 12.
Achmoun, 215.
Achmouni, (coton), 101, 104, 105, 107, 115.
Aden, 156.
Afrique, 48, 157, 166.
Aghion, 266.
Ahmed Ibn Touloun, 49.
Aladjem, 6.
Albuquerque, 50.
Alexandre, 39, 45.
Alexandrie, 1, 2, 15, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 94, 121, 122, 123, 124, 135, 136, 137, 139, 140, 142, 144, 148, 149, 150, 151, 153, 155, 156, 157, 159, 160, 162, 164, 165, 166, 168, 170, 215, 217, 218, 222, 223, 224, 225, 249, 252, 260, 266, 267, 280.
Algérie, 201.
Alsace, 94.
Aly bey, 51, 158, 216.
Aly Pacha Moubarak, 209.
Amasis, 3, 39, 44, 45.
Amaury, 49.
Amérique, 211.
Amers (lacs), 47.
Amnis Trajanus, 155, 157.
Amr Ibn el Ass, 48.
Angleterre, 162.
Anglo-Egyptian Land Allotment Co., 276.
Antilles, 159.
Antioche, 47.
Apopi II, 43.
Apriès, 44.
Arich (El), 19, 23.
Arabes, 48, 156.
Arabie, 15, 44, 49, 154, 155, 156, 159, 160.

(1) Les auteurs cités seulement dans la bibliographie ne figurent pas à l'index.

- Aristote, 14.
Arizona, 110.
Arminjon, 134, 157.
Armorique, 247.
Arnaud (d'), 201, 203, 222.
Artaxercès, 44.
Artin pacha (Yacoub), 37, 127.
Assiout (ville), 213.
Assiout (province), 129.
Assouan (ville), 61, 74.
Assouan (province), 129.
Assyriens, 44.
Atfeh, 169.
Athribis, 44, 206.
Audebeau Bey (Ch.), 20, 24, 25, 30, 60, 64, 65, 75, 82, 115, 236, 240, 279.
Auguste, 47.
Aurélien, 47.
Australie, 166.
Ayoubides, 49.

B

- Bagoas, 45.
Bagouriah (canal), 135, 136, 222.
Bahr el Chebine, 15, 70.
Bahr el Ghazal, 64.
Bahr el Saghir, 277.
Baibars, 50.
Balagh (Al), 210.
Balls (W.L.), 105, 112.
Baltim, 83, 144, 250, 260, 277, 280.
Barbarie, 216.
Barrault, 164.
Batn el Baqar, 13.
Beauce, 256.
Becker (C.H.), 51.
Béhérah (rayah ou canal), 61, 135.
Béhérah (province), 15, 32, 36, 83, 86,

- 91, 129, 164, 169, 176, 182, 192, 193, 211, 215, 228, 229, 230, 233, 241, 242, 244, 250, 254, 260, 262, 266, 270.
Belqas, 237, 276.
Bengale, 158.
Benha, 142, 177, 180, 208, 221.
Beni-Souef (province), 129.
Beni-Souef (Ville), 221.
Bernard le Moine, 49.
Bétourès, 266.
Bialah, 250.
Bilbeis, 43, 49, 143, 169, 173, 194, 210, 215.
Bonaparte, 41, 47, 48, 59, 160.
Borollos (lac), 15, 19, 20, 83, 164, 231, 235, 248, 260.
Bosseilli, 237, 270, 272.
Boulaq, 136, 137.
Bovier Lapiere (Le R.P.), 13, 41.
Breccia (Ev.), 41.
Brésil, 159.
Bretagne, 216.
Bretons, 247.
Brueys (amiral), 150.
Brunhes (J.), 184, 250.
Bubastis, Bubaste, 42, 43, 206, 209, 233.

C

- Caire (Le), 1, 2, 11, 24, 25, 49, 51, 55, 56, 58, 113, 132, 133, 135, 136, 137, 139, 140, 142, 143, 148, 156, 157, 161, 162, 164, 165, 166, 168, 170, 180, 194, 199, 204, 210, 219, 222, 223, 224, 225, 226, 266, 267.
Californie, 110.
Cana (Fr.), 16.
Canopique (branche), 14, 15, 44, 155.
Cap (Le), 157, 163.
Cariens, 39.

Casius (mont), 15.
 César, 11, 46, 47.
 Charles-Roux (Fr.), 71, 95.
 Charles-Roux (J.), 161.
 Charqiah, 15, 32, 36, 61, 91, 110, 129,
 135, 164, 169, 172, 173, 175, 176, 180,
 183, 185, 194, 204, 209, 213, 215, 228,
 230, 231, 232, 244, 250, 260.
 Chebine el Kbm, 177, 180, 210, 213,
 219.
 Chebine el Qanater, 207.
 Cherbine, 143, 215, 229, 278.
 Chine, 155, 156.
 Choubrahkhit, 36, 122.
 Chypre, 18, 111.
 Clot Bey, 58, 132, 161, 162, 201, 216,
 217, 222.
 Colin, 95.
 Cottevieille Giraudet (R.), 18.
 Cotton Bureau, 103.
 Cotton Research Board, 102, 114.
 Couyat-Barthoux, 20.
 Craig (sir W. Willcocks and); voir
 W. Willcocks.
 Crétois, 20.
 Cuënot, 139.

D

Dahchour, 193.
 Daïrah Saniah, 235, 236.
 Damanhour, 15, 19, 142, 169, 233, 250,
 252, 261, 266, 267.
 Damiette (branche de), 14, 15, 21, 49,
 59, 61, 70, 122, 183, 208.
 Damiette (bouche de), 19.
 Damiette (ville), 2, 86, 135, 142, 151,
 153, 164, 168, 210, 211, 213, 215, 217,
 277, 280, 281.
 Daqahliah, 32, 36, 61, 82, 83, 86, 129,

135, 164, 169, 172, 175, 176, 192, 215,
 231, 232, 245, 247, 250, 260, 263.
 Daressy, 213.
 Darfour, 159, 216.
 Darnis, 45, 96.
 Dauzat, 178.
 Dékernès, 215, 250, 278.
 Delingat, 169, 215.
 Demangeon, 190.
 Dessouq, 169, 206, 215, 217, 229.
 Dioclétien, 20, 47.
 Directoire, 160.
 Djeddah, 156, 157, 159.
 Droysen, 46.
 Du Bois Aymé, 216.
 Dudgeon (G.C.), 105.

E

Edfina, 61, 257, 260, 270.
 Edkou (lac), 19, 83, 164, 229, 237, 266,
 268, 272, 277, 280.
 Elbe, 139.
 Eléphantine, 44.
 Erman, 155.
 Esope, 85.
 Espagne, 48, 155, 156.
 Etats-Unis, 95, 100, 105.
 Europe, 201.
 Extrême-Orient, 161.

F

Faqous, 169, 172, 173, 176, 213, 250.
 Faraoniah (Canal), 21.
 Faraskour, 61, 250.
 Fatimides, 49.

Fayoum, 72, 129, 184, 197.

Fermanel, 158.

Ferrar, 64.

Fils, Barthe-Dejean et Cie., 259.

Finistère, 247.

Flandres. 32.

Fostaï, 48.

Fouah, 122, 162, 278.

Français, 160.

France, 159, 262.

Franceschi, 23.

G

Gange, 13, 18, 37, 64.

Garstin (sir W.), 69.

Gatteschi, 126.

Gaule, 48.

Gay-Lussac, 17.

Gebel Aulia (barrage de), 64.

Gessen (terre de), 43, 74.

Ghaba, 215.

Gharbiah, 32, 36, 61, 81, 82, 86, 121, 135, 164, 169, 172, 173, 175, 176, 191, 192, 208, 215, 218, 221, 229, 231, 232, 235, 247, 250, 252, 260, 266, 272, 276.

Ghazi (El), 233.

Ghezay, 202.

Gianacelis, 262.

Girard, 86, 159.

Gough (Dr.), 120.

Gratien le Père, 234.

Greco, 39, 45.

Greiss bey, 110.

Guéhainah, 185.

Guirgah (Province), 129, 185.

Guizah (ville), 26, 104.

Guizah (Province), 129, 180.

H

Hébreux, 43, 74.

Hedjaz, 156.

Hehyah, 185.

Heliopolis, 12.

Hellènes, 39, 45.

Hémon (Louis), 232.

Hénaut (R.P.), 46.

Hérodote, 12, 45.

Himalaya, 64.

Hindi (coton), 107.

Hindmarsh, 82, 237.

Hoche Issa, 241.

Hollandais, 158.

Hollande, 32, 158, 237.

Hughes, 66.

Hyksos, 23.

I

Ibrachy Pacha, 270.

Imperial Valley, 110.

Inde (s), 38, 43, 48, 49, 94, 110, 119, 155, 156, 157, 159, 160.

Indes (Compagnie des), 158.

Indien (Océan), 154, 155.

Ismaïl (Khédive), 59, 235.

Ismaïlia (ville), 74, 165.

Ismaïlia (canal), 61, 135, 165.

Itaï el Baroud, 143.

Italie, 48, 155, 220, 237.

J

Jacob, 43.

Japon, 211, 220, 281.

Joannovitch (coton), 102.
Jollois, 216.
Jomard, 31, 203, 222.
Jondet, 150.
Joseph, 98.
Jouguet, 47, 48.
Juifs, 45.
Jullien, 69.
Jumel, 94, 122.
Jumel (coton), 101, 106.

K

Kafr el Cheikh, 145, 169, 215, 260, 270, 272.
Kafr el Daouar, 250, 261, 266, 267.
Kafr el Garaydah, 276.
Kafr el Saqr, 169.
Kafr el Zayat, 121, 134, 202, 218, 222, 223.
Kangur, 250.
Kom el Chogafa, 20, 21.
Kom Hamada, 215.
Kom Ichou, 230.
Kom el Qanater, 41.

L

Lahoun (Pyramide d'El), 193.
Lancashire, 95, 97, 99, 100, 101, 106, 110, 111, 122.
Lang Anderson, 25, 240.
Lepère, 163.
Leprette, 266.
Lesseps (F. de), 164.
Levant, 86, 155, 160.
Libye, 15.

Libyens, 43.
Libyque (désert), 55.
Linant de Bellefonds, 58, 59, 70, 122, 164.
Liverpool, 96, 103, 105.
Livio Sanuto, 151.
Livourne, 159.
Lucas, 17.
Lyons, 2, 4, 23.

M

Maarad (Coton), 113, 119.
Maghreb, 156.
Mahmoudiah (Canal), 15, 136, 150, 161, 162, 222, 272, 277.
Maillet (de), 18.
Mamelouks, 50, 126.
Manchester, 122.
Mansourah, 6, 121, 122, 135, 143, 169, 170, 172, 180, 208, 212, 213, 218, 221, 229, 277, 280.
Mansouriah (Canal), 172.
Maqrizy, 20.
Marc-Aurèle, 47.
Maria Chapdelaine, 232.
Mariout, 19, 31, 46, 82, 83, 164, 229, 237, 252, 254, 263, 266.
Maroc, 156, 215.
Marqab, 241, 264.
Marseille, 94, 159.
Maspero, 21, 42, 44.
Masson, 158, 159, 160.
Matariah, 229, 280.
Maurras, 40.
Méditerranée, 13, 155, 160, 163, 165.
Mehallah el Amir, 271.
Mehallah el Koubra, 121, 122, 123, 169, 211, 218, 219, 220, 260.
Mehallah Roh, 16.
Memphis, 12, 42, 43, 48.

Mendès, 42.
 Mendésienne (branche), 20.
 Menès, 12, 41, 42, 46.
 Ménouf, 210, 215, 219.
 Ménoufiah (Province), 32, 36, 65, 76, 81, 86, 127, 129, 142, 169, 173, 175, 176, 180, 182, 194, 197, 210, 215, 217, 228, 245, 246, 247, 258, 263, 266, 268, 278.
 Ménoufiah (Canal), 61, 135, 136.
 Menzalah (Lac), 19, 20, 21, 83, 135, 139, 153, 164, 165, 237, 277, 280, 281.
 Menzalah (Ville), 215.
 Mex, 83, 237.
 Minah el Qamh, 215.
 Miniah (Province de), 129.
 Minost, 129.
 Misr (banque, sociétés), 220, 281.
 Mississipi, 13, 18, 69.
 Mit Afifi (Coton), 101, 102, 106, 110, 113, 115, 117, 119.
 Mit Ghamr, 122, 208, 210, 215, 245.
 Mohamed Aly Pacha, 35, 37, 39, 41, 52, 57, 65, 74, 92, 94, 126, 132, 133, 149, 160, 201, 204, 212, 218, 234, 273.
 Mohamed bey Abou Dahab, 158.
 Mohamed Saleh (Dr.), 127, 185.
 Moka, 157, 158, 159.
 Moref, 42, 196.
 Morgan, (J. de), 20, 192.
 Mosseri (V.), 17, 65, 75, 101, 106, 112, 113, 114.
 Moqattam, 12.
 Mougel, 59, 164.
 Moukhaballah, 126.
 Mulhberg, 276.
 Munier (H.), 7.
 Mustafa Amer, 154.

N

Nachart (bahr), 81, 82.
 Nahas (Joseph), 150.

Nantes à Brest (canal), 136.
 Napata, 44.
 Naukratis, 39, 44, 151.
 Néchao Ier, 44.
 Néchao II, 44.
 Neguibah, 250.
 Neghilah, 202.
 Neit, 44.
 Nil, 4, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 25, 31, 39, 40, 44, 45, 46, 48, 54, 55, 56, 57, 60, 73, 155, 161, 162, 164, 173, 177, 194, 215, 222, 228, 232, 234, 235, 260, 270, 271, 272, 280.
 Nil Blanc, 64.
 Nil Bleu, 64.
 Nizam (drain), 81.
 Norden, 150.
 Normandie, 94.
 Nubari (coton), 102.
 Nubariah (canal), 254, 262, 264.
 Nubie, 155.

O

Octave, 47.
 Omar (le Khalife), 48.
 Orient (Empire), 48.
 Ouady (canal de l'), 135.
 Ouady Raïan, 72.
 Ouady Toumilat, 23, 37, 65, 74, 155, 164, 165, 209, 250, 252, 254.

P

Palmyre, 47.
 Palestine, 22, 26, 37, 43, 144, 154, 182.
 Pasteurs, 43.

Pellegrin, 15.
 Peluse, 15, 19, 45, 48, 151, 164.
 Pélusiaque (branche), 20.
 Peninsular and Oriental Steam Navigation Company, (P. & O. Co.) 162, 163.
 Perron (Dr.), 31.
 Perses, 45.
 Persique (golfe), 154, 155.
 Phéniciens, 43.
 Pierre Martyr d'Anghiera, 50.
 Pima (coton), 110, 113.
 Piot bey (J.B.), 37, 145.
 Pionkhi-Miamoun, 44.
 Pithom, 43.
 Planchet, 71.
 Pô (le), 18, 237.
 Porte (La), 50, 159.
 Port-Saïd, 1, 20, 24, 135, 137, 139, 142, 143, 144, 153, 165, 166, 281.
 Port-Sudan, 165.
 Portugais, 157, 158.
 Pount (pays de), 155.
 Psamétik, 38, 44.
 Ptolémée Philadelphie, 46.
 Ptolémées, 45, 50, 150, 155.

Q

Qalfah, 250.
 Qalioub, 16, 122, 177, 207, 210, 217.
 Qalioubiah, 32, 36, 65, 81, 86, 128, 129, 169, 173, 175, 176, 177, 180, 182, 183, 197, 210, 211, 228.
 Qalline, 143.
 Qantarrah (El), 144.
 Qarinein, 70.
 Qaroun (lac), 72.
 Qassassine el Charq, 230
 Qassassine el Guidida, 250.

Qena (Province de), 129, 161.
 Qorachiah, 24, 26.
 Qosseir, 161.
 Qouesna, 173.

R

Rachidi (Canal), 271.
 Rahmaniah, 169.
 Ramesses, 43.
 Ramsès, 43.
 Ras el Tine, 20.
 Rhin (le), 48, 139.
 Rhône (le), 18.
 Rodah, 136.
 Rod el Farag, 136, 137.
 Romains, 46, 155, 156.
 Rome, 47.
 Roncière (Ch. de la), 18, 23, 44, 45.
 Rosette (branche), 14, 15, 57, 59, 61, 70, 134, 143, 213, 224, 277.
 Rosette (bouche), 19.
 Rosette (ville), 18, 86, 151, 153, 157, 164, 215, 237, 249, 280, 281.
 Rouge (la mer), 43, 45, 46, 48, 154, 155, 156, 159, 160, 162, 163.
 Rousso (M. J. R.), 110.

S

Sadds (région des), 64, 69.
 Saïd (région du), 38, 245.
 Saïd Pacha, 126.
 Saïdi (drain), 82.
 Saïs, 42, 44, 45, 206, 223.
 Saint Jean d'Acre, 49.
 Saint Louis, 49.

- Sakellaridis (coton), 39, 97, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 112, 113, 114, 115, 117, 274.
Sakha, 26, 193, 272, 273, 274, 276.
Salah el Din, 49, 50.
Salhiah (El), 143, 144, 175, 214.
Salt and Soda Co., 121.
Sammanoud, 122.
San (bahr), 81.
San el Hagar, 229, 250.
Santa, 75, 117, 145, 207.
Saône, 11.
Saqqarah, 56.
Sarihol, 250.
Sayed Ahmed al Badaoui (Al), 156, 215.
Scott Montcrieff (Sir Colin), 77.
Schumpf Pierron (Dr), 33.
Sea Island (coton), 100, 103.
Sebennyitique (branche), 15.
Selim Ier, 50.
Sennar, 159.
Sennourès, 210.
Sérou (drain), 237.
Séti Ier, 43.
Simbellaouine, 169, 172, 250.
Sinaï, 42, 154, 155.
Sion, 38.
Siouah, 45.
Sobat, 64.
Société Agricole et Industrielle d'Egypte, 261.
Société Khédiviale, (Sultanieh, Royale), d'Agriculture, 109, 112, 114.
Somers Clark, 193.
Soudan, 12, 63, 66, 110, 165, 166, 250.
Stamboul, 50, 51.
Suess, 16, 54.
Suez (ville), 23, 148, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 165.
Suez (canal de), 2, 74, 143, 153, 160, 164, 165.
Suez (isthme), 16, 52, 133, 160.
Syrie, 22, 37, 43, 44, 87, 94, 95, 154, 155, 281.
T
Tahtah (markaz de), 185.
Talabot, 163.
Talkha, 191.
Tamiatis, 151.
Tanitique (branche), 15.
Tanis, 42, 43, 44, 229.
Tanta, 16, 121, 135, 142, 156, 180, 192, 206, 213, 215, 216, 217, 218.
Tennis, 20, 49, 281.
Terre Sainte, 49.
Tell-Basta, 193.
Tewfiquiah (Rayah ou canal), 61, 135.
Thèbes, 42, 43.
Thenaud (J.), 151.
Timsah (lac), 74, 164.
Tonkin (delta du), 37, 38.
Traz (Robert de), 3.
Trieste, 94.
Truga (El), 233, 264.
Tunisie, 201.
Turcs, 23, 157.
Turquie, 22.
V
Venise, 156, 159.
Vespasien, 47.
Victor Hugo, 9, 85.
Vieux-Caire (Le), 137.

W

Waghorn (Thomas), 161.

Weill, 20,

Wiener (L), 217.

Wiet, 21.

Willcocks (Sir William), 16, 17, 58, 60,
63, 64, 72, 75, 76, 77, 78, 81, 169,
172, 226, 280, 232, 235.

X-Y

Xoïs, 42,

Yassiniah, 250.

Z

Zagazig, 16, 74, 121, 135, 142, 143,
144, 165, 180, 209, 214.

Zagorah (coton), 107, 115.

Zénobie, 47.

Ziffah (barrage), 60.

Ziffah (ville), 122, 142, 208, 213, 215, 217.

Zuyderzée, 20.

TABLEAUX, GRAPHIQUES ET CARTES DANS LE TEXTE.

	Pages.
Le climat du Delta	26-27-28-29
Nombre de personnes occupées en Basse-Egypte	32
Augmentation de la population du Delta depuis 1882	36
Quantité d'eau du Nil perdue dans la mer en 1917	68
Surfaces occupées par les principales cultures .	90
Etendue des cultures cotonnières en Egypte. .	93
Valeur de la production cotonnière en Egypte .	93
Variations du prix du qantar de coton égyptien .	98
Les cotons fins en Egypte	102
Comparaison des prix des cotons égyptien et américain	103
Valeurs comparées des terres cultivées en Egypte	129
Animaux domestiques existant en Basse-Egypte.	131
Importations annuelles d'animaux en Egypte. .	131
Voies de communication dans le Delta . . .	149
Mouvements comparés des ports d'Alexandrie et de Port-Saïd	152
Nombre de palmiers existant en Basse-Egypte .	176

	Pages
Exemple d'habitat concentré	181
Maison rurale du Haut-Delta	195
Nombre des métiers à tisser existant en Basse-Egypte en 1931	210
Quantité de sel contenue dans une terre pendant sa mise en valeur	240
Exemple d'habitat dispersé	251
„ de maison à coupole	253
Ezbah moderne	255
Influence d'un canal sur l'habitat (région de Dékernès)	279

PLANCHES ET CARTES HORS-TEXTE.

Planches.

- I. — *L'homme en Basse-Egypte*. — Paysans des environs de Salhiah (Charqiah). — Famille de fellahs de Sakha (Gharbiah).
- II. — *L'eau*. — Le barrage du Delta.
- III. — *L'eau*. — Instruments hydrauliques : le tambour. — La saqiah.
- IV. — *L'agriculture*. — Labourage traditionnel. — Labourage moderne.
- V. — *L'agriculture*. — "Fowlers" employés au défrichement des terres — Nivellement au moyen de la qassabiah.
- VI. — *Le coton*. — Plantation. — Arrosage.
- VII. — *Le coton*. — Cueillette. — Tissage.
- VIII. — *Paysages du Delta*. — Vues aériennes du sud du Delta.
- IX. — *Paysages du Delta*. — La route et le canal, dans le Delta central. — Terre inculte de Béhérah.
- X. — *Paysages du Delta*. — Terres marécageuses des bararis. — Terres défrichées.
- XI. — *L'habitat*. — Hameaux des terres en défrichement.
- XII. — *L'habitat*. — Gros villages.
- XIII. — *L'habitat*. — Petites villes.

Cartes
hors-texte.

- I. — Branches du Nil et Canaux dans le sud du Delta, à la fin du XVIIIe siècle.
 - II. — Répartition des cultures d'été sur une terre en défrichement.
 - III. — Irrigation et drainage dans une terre récemment défrichée.
 - IV. — Répartition des habitations dans le Delta du Nil.
 - V. — Carte générale de la Basse-Egypte.
-

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
BIBLIOGRAPHIE	I
MESURES EGYPTIENNES CITÉES DANS L'OUVRAGE. — MONNAIES	XXIV
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.	
LES FACTEURS GÉOGRAPHIQUES EN BASSE-EGYPTE . .	9
§ 1. — <i>Les éléments naturels</i>	10
Le Nil à l'état "sauvage" p. 10. La création du Delta, p. 12. Le sol de la Basse-Egypte, sa composition, p. 15. Les variations du niveau du rivage méditerranéen; mouvements de la surface terrestre dans le Delta du Nil, p. 18. Situation géographique et climat de la Basse-Egypte, p. 22.	
§ 2. — <i>L'homme</i>	31
Population du Delta p. 31. Son augmentation depuis un siècle, p. 36. L'apport étranger, p. 38. Grandes lignes de l'histoire du Delta, p. 39. L'antiquité, p. 41. L'Egypte vassale, p. 46. Le réveil de l'Egypte, p. 51.	
IÈRE PARTIE. — L'EXPLOITATION DU DELTA DU NIL.	
CHAP. I. — LE PROBLÈME DE L'EAU	53
Solution traditionnelle, solution moderne du problème de l'arrosage des terres du Delta, p. 54. § 1. — <i>L'Irrigation permanente.</i> — Suppression de l'inondation, canaux profonds, barrages, p. 57; les nouveaux projets relatifs à l'irrigation, p. 62.	

	Pages.
§ 2. — <i>Inconvénients de l'Irrigation.</i> — Gaspillage de l'eau de la crue, p. 66; dangers possibles des grosses modifications apportées au régime du fleuve, p. 69; montée de l'eau souterraine, p. 73; remèdes contre ces dangers, p. 77; restriction des arrosages, p. 79; drainage, p. 80.	
CHAP. II. — CONSÉQUENCES DE LA MAÎTRISE DU NIL. — L'AGRICULTURE	85
§ 1. — <i>Les cultures traditionnelles</i>	85
Le riz, p. 86; le bersim, p. 87; le maïs, p. 88; le blé, p. 89.	
§ 2. — <i>Le coton</i>	91
Historique, p. 92; variations des prix du coton, p. 96; Qualités du coton de Basse-Egypte, p. 100; maintien de ces qualités, p. 105; amélioration de ces qualités, p. 110. Diminution du rendement cotonnier, p. 114. Industrie du coton, p. 120; commerce du coton, p. 123.	
§ 3. — <i>Le morcellement du sol</i>	125
C'est un fait social tout récent, p. 126; conséquences, p. 128.	
CHAP. III. — LES VOIES DE COMMUNICATION	132
§ 1. — <i>La navigation intérieure.</i>	132
Réseau des voies navigables, p. 134; ports fluviaux, p. 136; matériel flottant, p. 137; marchandises transportées, p. 139.	
§ 2. — <i>Les chemins de fer</i>	141
Réseau de l'Etat, p. 141; réseaux privés, p. 144.	

	Pages.
§ 3. — <i>Les routes</i>	145
Leur insuffisance, p. 145; circulation automobile, p. 146,	
§ 4. — <i>Les ouvertures sur l'extérieur. Les ports</i>	149
Alexandrie, p. 150; Rosette et Damiette, p. 153; Port-Saïd, p. 153.	
CHAP. IV. — LE DELTA DU NIL, VOIE DE PASSAGE	154
Historique du commerce à travers l'isthme, p. 154; la décadence, p. 157; tentatives de rétablissement du passage au début du XIXe siècle, p. 160; le Canal de Suez, p. 164.	
II ^{ème} PARTIE. — LA VIE DANS LE DELTA DU NIL.	
LES RÉGIONS DU DELTA	168
CHAP. I. — LE CŒUR DU DELTA	170
§ 1. — <i>La vie agricole</i>	171
C'est l'abondance de l'eau et les facilités de drainage qui expliquent surtout les différences de fécondité, p. 171; les sols, p. 172; la population, p. 173; le travail agricole, p. 173; les arbres, p. 175.	
§ 2. — <i>L'habitat rural</i>	177
Il semble paradoxal, p. 177; le village, p. 182; explication de sa concentration, p. 184; la vie au village, p. 186; l'omdah, p. 188;	
La maison villageoise, sa fondation, p. 189; matériaux de construction, p. 192; architecture, p. 195;	

	Pages.
son utilisation, p. 198; tentatives d'amélioration de la maison paysanne, p. 201;	
Désagrégation du village, p. 202; ezbah, p. 204.	
§ 3. — <i>La vie urbaine</i>	205
Caractères généraux de la ville du Delta, p. 205; emplacement, p. 208; uniformité, p. 209.	
Types de villes: ville marché agricole (Faqous), p. 213; ville administrative et commerçante, (Tanta), p. 215; villes industrielles: 1 - (Mehallah el Koubra), p. 218; 2 - (Kafr el Zayat), p. 221.	
L'influence des centres urbains, p. 223.	
CHAP. II. — LE BAS-DELTA	227
§ 1. — <i>La conquête de la terre</i>	227
Les terres incultes des "bararis", p. 228; travaux de défrichement, p. 230; travaux dans l'antiquité, p. 232; travaux au cours du XIXe. siècle, p. 234; procédés actuels, p. 236.	
§ 2. — <i>La vie sur les terres nouvelles de la Basse-Egypte</i>	243
Recrutement de la main d'œuvre, p. 243;	
L'habitat, p. 248; tentes, échèches, petits villages, p. 248;	
Les hameaux modernes, p. 252;	
Communications, p. 259.	
§ 3. — <i>Exemples de mise en valeur et d'installation sur les terres neuves du Bas-Delta</i>	261
Domaine d'Abou Matamir, p. 261; ezbah de Be-tourès, p. 266; une famille paysanne au sud du lac Edkou, p. 268; domaine d'Edfina, p. 270; domaine de Sakha, p. 272; propriété de Kafr el Garaydah p. 276.	

	Pages.
§ 4. — <i>Terres privilégiées du Bas-Delta</i>	277
Aspect traditionnel des bandes de terre longeant les bras du Nil et les canaux, p. 278 ; vie agricole, p. 280 ; la pêche, p. 280 ; vie industrielle : Rosette, p. 280 ; Damiette, p. 281.	
CONCLUSION	282
INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS DANS L'OUVRAGE.	285
TABLEAUX, GRAPHIQUES ET CARTES DANS LE TEXTE	295
PLANCHES ET CARTES HORS-TEXTE	297
TABLE DES MATIÈRES	299

Vu le 14 novembre 1932 :

Le doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris.

CHARLETY.

Planches

L'homme en Basse-Egypte.

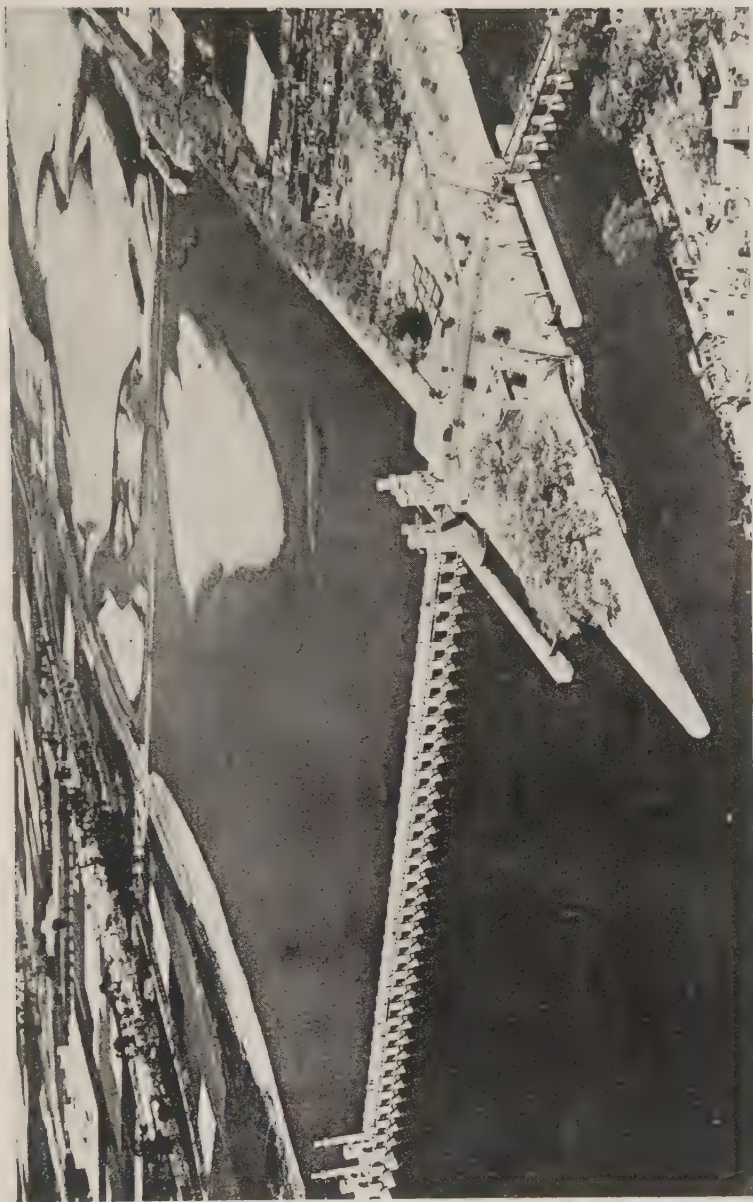


Paysans des environs de Salhiah (Chargiah).



Famille de fellahs de Sakha (Gharbiah).

L'eau en Basse-Egypte.



Ci. Royal Air Force,

Le barrage du Delta.

L'eau en Basse-Egypte.



Cl. Kodak

Instruments hydrauliques. — La vis d'Archimède ou tambour.



Cl. Kodak

La roue à pots ou saqiah.

L'agriculture en Basse-Egypte.



Cl. F. Leprette

Labourage traditionnel (Ezbah Aghion, Bétourès, Béhérah).



Labourage par charrue automobile (Banawan, Gharbiah).

L'agriculture en Basse-Egypte.



Locomobiles «Fowlers», destinées au défrichement
des grandes surfaces de terre.



Nivellement au moyen de la Qassabiah.

Cl. Kodak

Le coton.



Plantation.



Arrosage du coton.

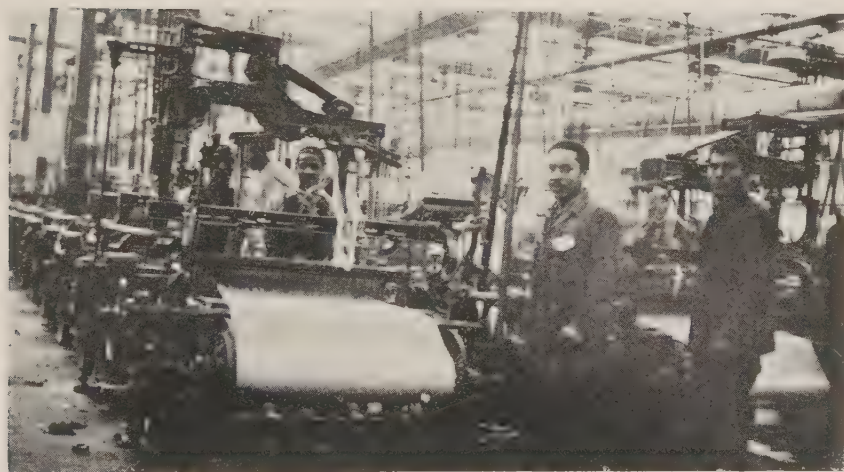
Cl. Musée du Coton

Le coton.



Cueillette.

Cl. Kodak



Cl. Mohammed Khaïry

Tissage du coton dans l'usine de la Société Misr
à Mehallah el Koubra.

Paysages du Delta — Le sud.



Une ancienne branche
du Nil — Le bahr
Faraoniah.

Village au bord de la branche
de Rosette.



Gros village de Ménoufiah.

Paysages du Delta.



Le canal et la route dans le Delta Central
(environs de Santa, Gharbiah).



Terres incultes de Béhérah (environs d'Abou Matamir).

Paysages du Delta.



Cl. Leprette

Terres marécageuses des Bararis (environs du lac Borollos).



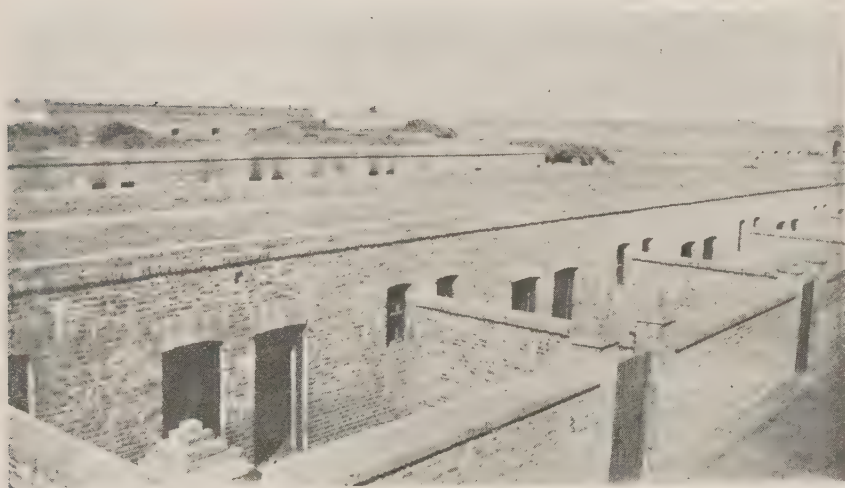
Terre défrichée (domaine royal d'Edfina).

*L'habitat en Basse-Egypte.
Hameaux des terres en défrichement.*



Cl. Leprette

Rue d'une ezbah; Maisons à dômes.



Ezbah moderne. — (Maisons paysannes
du domaine de Sakha Gharbiah).

L'habitat en Basse-Egypte.

Gros villages.



Village de Ménéoufiah.



Village du Bas-Delta (région de Rosette).
Briques rouges; toit plat, servant de dépôt pour la paille de riz.

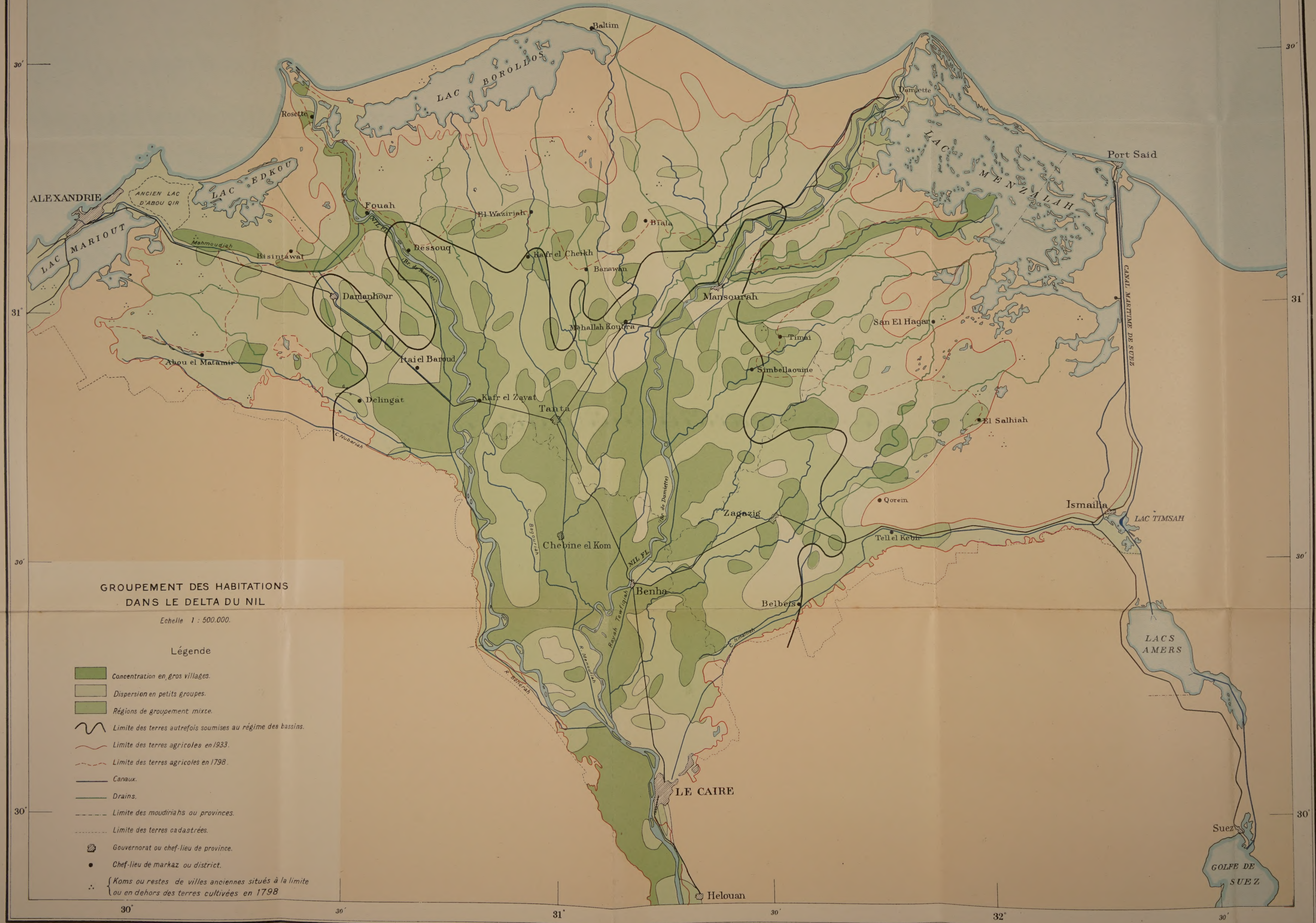
L'habitat en Basse-Egypte. — Petites villes.



Santa (Gharbiah). — Au premier plan, le bahr Chebine.



Matariah, port de pêche sur le lac Menzalah.



GROUPEMENT DES HABITATIONS
DANS LE DELTA DU NIL

Echelle 1 : 500.000.

Légende

- Concentration en gros villages.
- Dispersion en petits groupes.
- Régions de groupement mixte.
- Limite des terres autrefois soumises au régime des bassins.
- Limite des terres agricoles en 1933.
- Limite des terres agricoles en 1798.
- Canaux.
- Drains.
- Limite des moudiriats ou provinces.
- Limite des terres cadastrées.
- Gouvernorat ou chef-lieu de province.
- Chef-lieu de markaz ou district.
- Koms ou restes de villes anciennes situés à la limite ou en dehors des terres cultivées en 1798

CARTE GENERALE DE LA BASSE-EGYPTE.



